UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CE QUE DIFFÉRER VEUT DIRE : ABSENCES, PRÉSENCES ET PROCESSUS DE DIFFÉRENCIATION DANS DEUX UNIVERSITÉS ALTERNATIVES

THÈSE PRÉSENTÉE COMME EXIGENCE PARTIELLE DU DOCTORAT CONJOINT EN COMMUNICATION

PAR SOPHIE DEL FA

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [lai] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Le corps humain peut être affecté de beaucoup de façons qui augmentent ou diminuent sa puissance d'agir, et aussi d'autres façons qui ne rendent sa puissance d'agir ni plus grande ni plus petite.

Spinoza, L'Éthique.

**

Chère Consuelo,

En 2013, dans les remerciements de mon mémoire j'écrivais ceci : « Je tiens également à remercier Consuelo pour sa présence réconfortante à mes côtés autant personnellement que professionnellement. Son intelligence, sa perspicacité et sa pédagogie m'ont fait comprendre ce qu'était la recherche ». J'avais déjà tout dit. Six ans se sont écoulés depuis la fin de la maîtrise et sept depuis notre première rencontre. Je m'en souviens très bien. Tu m'avais retenue comme étudiante pour travailler sur le contrat Branding. Mon premier contrat de recherche! Je me sentais si privilégiée et si incapable! J'écris ces lignes, le 10 octobre 2018, un mois avant mon deuxième voyage en Argentine, dans le tumulte de la fin de la rédaction, vibrant d'une vie sentimentale agitée, ne dormant que très peu. Aujourd'hui, malgré la fatigue, ce chaos a du sens. Je ne sais pas encore où il me conduira, mais je sais pourquoi il est là. À l'aube d'une nouvelle vie, je veux te remercier, Consuelo, d'être là. Ces sept ans auront été un grand voyage. Grâce à toi, j'ai appris ce que c'était que réfléchir, faire avancer une pensée, se contredire, se tromper, assumer sa fragilité tout en restant forte, remercier, écrire, imaginer des projets. Grâce à toi je me sens tous les jours un peu plus légitime pour prendre la parole, pour assumer ce que je pense, pour faire ma place. À Vina del Mar, tu m'as dit « Sophie, dans le milieu académique il y a les vrais puis il y a les faux ». Toi, tu es une vraie et je veux l'être aussi. Je ne trahirai pas mes valeurs, je ne ferai jamais semblant de savoir, je ne prétendrai jamais être meilleure que les autres, je me perdrai peut-être, mais je ferai en sorte de toujours me retrouver. Et ici ou ailleurs je resterai vraie. Pour la première fois de ma vie, j'ose dire que je suis fière de ce que je suis devenue et je sais que tu as joué, dans ce devenir, le premier rôle. Gracias por todo lo que fue y lo que viene.

Merci du fond du cœur à celles, ceux et ce, qui m'ont affectée...

de toutes les façons qui soient pendant ces cinq années...

Mes parents, présence inconditionnelle à toute heure du jour et de la nuit.

Hugo, sans qui rien ne serait pareil.

Ma famille, qui de loin m'observe étrangement.

Thomas, caché dans ma poche.

Ma chère Manue, amie prodigieuse.

Marie-Claude, le point final de la thèse te passe le flambeau. Je serai là pour ta dernière ligne droite.

Nicolas, si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer! Notre collaboration, ne fait, j'espère, que commencer.

Viviane, jamais à court d'anecdotes et de précieux conseils.

François Cooren, toujours une inspiration, qui m'a apportée tout au long de mon cheminement soutien et encouragements.

La communauté du College of the Atlantic et le comité de l'UPop Montréal. Sans eux cette thèse n'existerait pas (mention spéciale à Anick, Émilie, Édith, Étienne, Bruno, Nicolas, Alain et Peter).

Jeanne, modèle de patience et d'écoute.

S., schème de résonance.

Argentina que me ha dado tanto (Daniel –mi abrazo del alma–, Flor y Guilles, María, Soledad, Gabriel, Franco, Estanislao, Sebastián).

Sara et les lunettes de vie.

Manon, tes pérégrinations à travers le monde réchauffent le cœur.

Anne B. Je continuerai à parler aux murs.

Diego (l'incertitude).

PY, 15 ans après.

Aurore, Sklaerenn, Lisiane, Lena, Laure, Adeline, Isabelle, Nina, Fabien.

Naada Yoga. Le Dépanneur Café. Schubert, Schumann, Jordi Savall, l'électro et le rock.

La condition anarchique.

Merci à Joëlle Cruz et Martin Lussier pour leur présence sur mon jury et leur lecture attentive.

DÉDICACE

À mes parents

À Hugo

À l'affect commun en qui il faut avoir confiance

À la musique qui berce mes jours et mes nuits

PRÉAMBULE

12/01/15. Il était une fois une université au milieu des montagnes. Elle est le symbole de la connaissance qui s'exile au milieu de nulle part. Elle quitte la ville. Elle s'offre au reste du monde en s'y extirpant tout à la fois. Elle est telle une femme mobile, agile, indépendante qui ne veut rien de tout ce qu'offre le monde et qui cherche ailleurs les flammes de sa vie. Elle résonne au cœur de la vallée comme un rire et un souffle que l'on ne connaît plus. On y entre par une porte de verre. Tout y est verre et blanc. Couleur et texture de la transparence, de la pureté. J'ai envie d'écrire une histoire autour de cette université et je rêve du moment où je pourrai enfin le faire, la faire. L'écrire, cette histoire qui se cache au fond de moi et qui ne cesse de vouloir sortir au grès des émotions et des sensations. Ce dont j'ai besoin est caché quelque part en moi, au fond de moi. Enfoui au-dessus d'un tumulte de pensées, d'angoisses, de chagrins, d'attachements, sans fin, sans intérêts. Elle grouille cette idée, parfois elle me presse, elle veut sortir, surgir au loin. Elle veut être envoyée si loin dans l'imaginaire de l'écriture et dans les mots. Mais la recherche est le lieu de la frustration et de l'attente. Tu attends d'avoir accès, tu attends d'être accepté, de pouvoir écrire, de pouvoir regarder, chercher et enfin dire, décrire. C'est un long processus d'attentes. Travailler la patience, observer, de longues heures durant le clair de lune, en réfléchissant à ce que tout cela pourra être à la fin... tu construis des notes, un cadre et puis tu attends que l'heure arrive où ce qui est, est véritablement devant toi en action. Se dépliant constamment vers toi et se couchant inévitablement sur le papier. Le papier virtuel bien sûr. Et puis le chercheur regorge de l'envie de dire, de faire, mais il est pris. N'est-ce pas là une des pires frustrations? Le chercheur n'est-il pas un éternel frustré qui attend de voir si ça se fera et s'il pourra dire ce qu'il a envie de dire? Parce que c'est presque comme s'il savait déjà ce qu'il allait dire. C'est une éternelle méditation, une éternelle espérance.

29/10/2015 « Comme dans Hamlet, tout commence avec l'apparition d'un spectre ». Un spectre d'idée, une ouverture, un possible qui prend forme et mûri, il devient et s'incarne. Puis, nous voilà avec une histoire. Une histoire en mots, en phrases, en paragraphes. Une histoire encore fictive qui n'attend que d'être vécue. Mais, même en l'état, cette histoire existe et elle est mienne. J'en suis le personnage, l'auteure et la narratrice. J'en suis l'essence et la raison d'être parce qu'elle concerne ma vie, mon évolution, ma propre histoire. Elle mérite alors d'être partagée, racontée comme toutes les autres histoires. Elle a commencé par un désir ardant d'ailleurs, de nouvelles réalités et d'expériences. Elle a été motivée par le refus du normal, l'envie d'autres choses. Le chemin est sinueux, les tergiversations nombreuses et pourtant, l'histoire a abouti. En tout cas, le début de l'histoire commence à s'écrire et comme pour tout, un choix le détermine. Le choix de réaliser le nouveau, de réaliser le récit. Tout commence aujourd'hui, à un temps T, à l'instant I aussi présent qu'éphémère dans un écoulement rapide et ininterrompu de journées qui, chacune, construisent la route vers le début de l'histoire. À l'instant I, j'ai fait un constat : je veux voir. Et pourtant, je vois chaque jour, mais là, c'est autre chose. Je veux voir un monde nouveau et lointain, je veux voir la vie qui s'étend dans notre monde. Je veux voir les humains qui composent la Terre. Voir n'est pas donné à tout le monde. Voir n'est pas un don. Voir est une question de volonté et de courage, d'envies d'appréhender la vie autrement. Cette voie, pour moi, me raccroche à la vie. J'ai décidé de Voir. Une fois que j'aurais saisi ce que voir est véritablement alors je me sentirai grandie. J'ai décidé de commencer le chemin vers le vu par un voyage, un voyage long, en tout cas plus long et difficile que tous les voyages que j'ai faits jusqu'à présent : une thèse.

26/12/2018 En 2015 j'avais déjà tout : les espérances, les méditations, les attachements, les idéaux, les envies... quelque chose en moi qui veut sortir, mais qui a du mal à le faire.

2/01/2019 Ça y est. Quatre ans plus tard, j'exprime ce quelque chose à travers des lettres, des textes, des Tweets, des cris, des soupirs, cette thèse. Ce qui était enfoui en moi c'est l'affect commun politique comme espoir de réorganisation du monde. Les organisations alternatives n'existent pas et je vais vous le montrer tout à l'heure en explorant ce que différer veut dire dans le capitalisme néolibéral.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉ	EAMBULE	vii
T I ST	ΓE DES FIGURES	viv
נטוטו	TE DESTIGORES	AIV
RÉS	SUMÉ	xviii
ΔRS	STRACT	vv
INT	RODUCTION	1
D 4 D		4.5.0
PAR	RTIE I UNIVERSITÉS, ALTERNATIVES ET CAPITALISME NÉOLIBÉR	AL 9
CHA	APITRE I UNIVERSITÉS	11
1.1	Un peu d'histoire	11
1.2	Dans les ruines de l'université capitalisée	15
1.3	Luttes et résistance	20
1.4	Synthèse	24
CHA	APITRE II LES ALTERNATIVES	26
2.1	Les alternatives, au-delà, avec, contre le capitalisme	27
2.2	Universités alternatives : de quoi parle-t-on?	
2.3	Synthèse	44
	APITRE III DU CAPITALISME COMME GOUVERNEMENTALITÉ ET DLIBÉRALISME COMME NOUVELLE RAISON DU MONDE	
3.1	Le capitalisme : d'un système économique à une forme de gouvernemental	ité47
3.2	Le néolibéralisme : esprit et « nouvelle raison du monde »	53
3.3	Vers la pensée du degré : imaginer un moindre capitalisme	61
3.4	Synthèse	64

	RTIE II OCESSI	I DU MOUVEMENT DE DIFFÉRENCIATION : UNE A UELLE ET COMMUNICATIONNELLE. ThÉORIE ET MÉTH	
CH	APITRI	E IV PROCESSUS, DIFFÉRE/ANCE ET RÉPÉTITION	70
4.1	Point	de départ : l'approche processuelle	70
	4.1.1 4.1.2	De la philosophie de la différence	
4.2	Com	munication et relations capitalistes	82
	4.2.1 4.2.2	Exister et s'organiser communicationnellement	
CH.	APITRI	E V SAISIR ET SUIVRE LE DIFFÉRER	91
5.1	Les d	leux « terrains » : descriptions	92
	5.1.1 5.1.2	L'UPop Montréal Le College Of the Atlantic (COA)	
5.2	Asser	mblage ethnographique	110
•	5.2.1 5.2.2 5.2.3	Multisites	114
5.3	Analy	yse	119
5.4	Synth	nèse	124
PAI	RTIE II	I IN MEDIAS RES : CE QUI COMPTE POUR DIFFÉRER	128
CH.	APITRI	E VI L'UPOP : DIFFÉRER PAR L'ÉDUCATION POPULAIS	RE130
6.1	Un co	ontre discours dans un format-conférence	131
	6.1.1	Format des cours : un classicisme assumé	132
6.2	Être e	ensemble hors de l'université	152
	6.2.1 6.2.2	Un hors de l'université convivial	
6.3	Être	« anti »	170
	6.3.1 6.3.2 6.3.3	Détruire le capitalisme (le grand laser) Des membres UPop engagés	177

	6.3.4	mais surtout indépendant	196
6.4	Ce qu	ii compte pour différer : synthèse	204
-	APITRI COLO(E VII THE COLLEGE OF THE ATLANTIC : DIFFÉRER GIE HUMAINE	
7.1	Diffé	rence où es-tu?	211
	7.1.1 7.1.2 7.1.3	Pas là Ici peut-être? Et là ?	215
7.2	En ro	ute : un séjour en terre écolo	218
	7.2.1 7.2.2	Mount Desert Island un paradis isolé	
7.3	Être p	petit : démocratie et gouvernance	250
	7.3.1 7.3.2 7.3.3	« We are small for a reason »	257
7.4	Curri	culum : expérimenter, questionner, se normaliser (un peu)	279
	7.4.1 7.4.2 7.4.3 7.4.4	Pédagogie : notes, expériences et <i>field trips</i>	295 303
7.5	Contr	re qui différer? Avec qui? Et pour qui et quoi?	310
7.6	(S)'al	térer, résister	312
PAI	RTIE IV	FANTOMALITÉ ET SPECTRALITÉ DU DIFFÉRER	313
CH	APITRI	E VIII ABSENCES, PRÉSENCES, RÉPÉTITIONS ET PROCESSU	JS318
8.1	Abser	nces, présences et répétitions	320
	8.1.1 8.1.2	de l'université	
8.2	Les p	rocessus de différenciation	328
	8.2.1 8.2.2 8.2.3 8.2.4	L'intention : de l'intentionnalité à la geste du différé Espacement(s) (Dés)incarnation(s) : attachements et convictions Résistances et normalisation. Lignes de (non) fuite	336

8.3	Remarques conclusives : spectralité de l'alternatif	358
CON	NCLUSION RECONFIGURATIONS ET AFFECT COMMUN	361
9.1	Reconfigurations et réorganisation	365
9.2	Pour en finir : de l'affect commun politique	368
PET	TT ÉPILOGUE	372
BIB	LIOGRAPHIE	375

LISTE DES FIGURES

Figure 1-1 L'École d'Athènes, Raphaël, Palais du Vatican (v. 1509-1510)11
Figure 2-1 Deleuze au Centre expérimental de Vincennes
Figure 2-2 Marchés et bazars au coeur du Centre Expérimental de Vincennes39
Figure 2-3 « Pour que vive Vincennes »
Figure 2-4 Capture écran description du programme « par blocs », Quest University41
Figure 4-1 Schéma Différence, répétition, ressemblance
Figure 5-1 Logo UPop92
Figure 5-2 Logo COA
Figure 5-3 Choix de cours COA105
Figure 5-4 « About COA », capture d'écran issue du site Internet121
Figure 5-5 « À propos » de l'UPop, capture d'écran issue du site Internet
Figure 6-1 Cours UPop à la Librairie Zone libre (photographie personnelle, 8 février 2017)
Figure 6-2 Cours UPop au Café Coop l'Artère (photographie personnelle, 15 mars 2017)

Figure 6-3 Schéma personnel de la Station Host
Figure 6-4 Intérieur du Café l'Artère (photographie personnelle, 15 mars 2017)150
Figure 6-5 Cartographie des lieux UPop
Figure 7-1 Capture d'écran : liste Wikipédia des universités alternatives214
Figure 7-2 Cartes: localisation du COA
Figure 7-3 En route vers le COA (photographie personnelle, avril 2017)22
Figure 7-4 Prise de vue du campus sur la baie (photographie personnelle, avril 2017
Figure 7-5 Ponton sur le campus du COA donnant sur la baie (photographi personnelle, avril 2017)
Figure 7-6 Arbres sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)22
Figure 7-7 Route principale sur le campus (photographie personnelle, avril 2017) .22
Figure 7-8 Deux exemples de publication de nouvelles sur le fil Facebook du CO (captures d'écran : 18 et 26 juin 2017)
Figure 7-9 Trois exemples de couvertures du profil Facebook (captures d'écran : 6 ma 2017, 22 août 2017 et 20 août 2018)
Figure 7-10 Séries de photographies publiées sur le compte Instagram (captur d'écran : 20 Août 2018)23
Figure 7-11 Séries de photographies publiées par le président du collège sur son comptunit Instagram (capture d'écran : 20 Août 2018)
Figure 7-12 Capture d'écran : le COA dans La Princeton Review, site Internet du COA avril 2015, capture écran juin 2017

Figure 7-13 Publication Facebook en réaction à la décision de Trump de se retirer de l'Accord de Paris, capture d'écran, juin 2017
Figure 7-14 Bacs de recyclage dans la maison des visiteurs (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-15 Bacs de recyclage dans le Turrets Building (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-16 Bacs de recyclage dans le bâtiment de la bibliothèque (photographie personnelle, avril 2017)236
Figure 7-17 « Comment recycler? » (photographie personnelle, avril 2017)237
Figure 7-18 « compostez pauvres fous », Turrets Building (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-19 Incitations à éteindre les lumières (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-20 Sensibilisation pour encourager l'utilisation de séchoirs à mains électriques plutôt que le papier (photographie personnelle, avril 2017)239
Figure 7-21 Écriteau sur un arbre (photographie personnelle, avril 2017)240
Figure 7-22 « Les plantes ont besoin d'amour, pas de sel » à l'entrée des nouvelles résidences zéro énergie fossile (photographie personnelle, avril 2017)241
Figure 7-23 Invitation à participer à la « Marche pour le climat », le 29 avril 2017 (photographie personnelle, avril 2017)242
Figure 7-24 Autocollants sur une voiture garée sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-25 Autocollants sur une voiture garée sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-26 Autocollants sur une voiture garée sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)

Figure 7-27 Organigramme du COA
Figure 7-28 Organigramme Harvard (source : site internet)
Figure 7-29 Organigramme université de Stanford (source: site internet)259
Figure 7-30 Livres sur les questions de genre exposés à la bibliothèque (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-31 Changement signalétique des toilettes (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-32 Autocollant sur une table (photographie personnelle, avril 2017)274
Figure 7-33 Transformation de la signalétique des toilettes, réponse de l'administration (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-34 Création de « Safe space » et transformation des signalétiques des toilettes (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-35 Création de « Safe space » : zoom sur l'affiche (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-36 Domaines d'études au COA (capture d'écran, juin 2017)285
Figure 7-37 Exemple de travail d'étudiant (capture d'écran, juin 2017)287
Figure 7-38 Extrait du travail final d'un étudiant (capture d'écran, juin 2017)288
Figure 7-39 Cours à la ferme dégustation de miel dans les ruches (photographie personnelle, avril 2017)292
Figure 7-40 Le projecteur ne marche pas on improvise (photographie personnelle, avril 2017)
Figure 7-41 « The Whale Skulls » (photographie personnelle, avril 2017)306

RÉSUMÉ

La thèse s'intéresse aux processus de différenciation qui parcourent deux universités dites alternatives. L'étude ne se veut pas comparative, mais vise l'exploration de « manières d'être alternatives différentes ». Le premier organisme est une université populaire située à Montréal (UPop) qui offre des cours libres, gratuits et ouverts à tous sur des sujets variés dans des bars, des librairies et des cafés de la ville. Le deuxième est un collège d'Écologie humaine aux États-Unis (The College of the Atlantic aka COA). Délivrant un diplôme dans cette seule discipline, il vise les changements de mentalité en formant les étudiants aux interactions entre les humains et l'environnement qui les entoure. Le choix de cours est éclectique et les évaluations à la fin de leur cursus s'effectuent sur la base d'un projet personnel que les étudiants réalisent au fil de leurs quatre années et qui peut prendre toutes sortes de formes (articles scientifiques, projets concrets, voyages, performance artistique, etc.). Une ethnographie organisationnelle dite multisites a été réalisée pendant un an à l'UPop et pendant un mois au COA. La thèse pose la question suivante : comment l'UPop et le COA diffèrent-ils dans l'organisation capitaliste néolibérale? Elle décortique l'être différent afin de remettre en question le terme même « d'alternatives ». En outre, à travers l'analyse fine de plusieurs moments communicationnels au cours des lesquels les acteurs des organisations à l'étude manifestent la différence, il est mis de l'avant que les organisations alternatives n'existent pas, mais qu'il faut davantage parler de variations organisationnelles. La réflexion s'ancre dans une philosophie de la différence ainsi que dans l'approche constitutive de la communication dont la dimension critique est minutieusement apportée afin de qualifier la relation qui, selon cette approche, constitue le monde social. Empiriquement, il s'agit de chercher dans ce qui a été observé l'entremêlement complexe et hétérogène de ce qui fait l'alternatif défini comme un mouvement de différenciation. Le cadre théorique permet d'observer d'une part ce qui s'effectue et ce qui est performé par les acteurs, et d'autre part ce qui est constamment (re)défini pour correspondre à l'enjeu d'être différent. La question de recherche s'opérationnalise en passant par la mise en évidence de « ce qui compte pour différer ». Autrement dit, pour explorer le mouvement de différenciation, l'attention a été portée sur les éléments (choses, discours, valeurs, objectifs, images, humains, etc.) qui altèrent/différencient ces organisations (c'est-à-dire : font/composent le mouvement). Ainsi la question principale se déploie en plusieurs autres qui sont traitées spécifiquement dans l'analyse : qu'est-ce qui compte pour différer? Contre quoi? Pour qui? Et avec qui? La mise en évidence de ce qui compte pour différer permet de remonter jusqu'aux processus de différenciation eux-mêmes (les comment). Je me suis heurtée alors in medias res à ce qui autorise le différer, ce qui l'anime, ce qui le présentifie et ce qui le cultive. Il s'est avéré que la présence absente et l'absence présente de ce qui compte s'accompagnent toujours de leurs répétitions dans le temps et dans l'espace. In fine être in medias res s'est jouer à cachecache avec des présences, des absences et des répétitions. Cela conduit à dire qu'il n'y a pas une telle chose que l'alternatif, mais seulement des processus qui produisent des variations dans le capitalisme néolibéral. La thèse débute avec une « archéologie » des universités, des alternatives et du capitalisme néolibéral afin de s'inscrire dans un dialogue à la croisée entre ces différents éléments par rapport auxquels les deux organisations étudiées sont nées, se perpétuent et se renouvellent toujours. Elle introduit notamment une conception de « degrés de capitalisme » et ouvre sur l'affect commun qui, puissance de l'être, crée de nouveaux possibles.

Mots clés : universités alternatives, processus de différenciation, approche constitutive de la communication, ethnographie organisationnelle

ABSTRACT

The thesis focuses on the processes of differentiation that move two so-called "alternative" universities. Comparing the organizations was not the goal. Rather, the study aims the exploration of two "ways of being alternative." One field of work is situated in Montréal; it is a popular university called UPop (for université Populaire de Montréal). As a université populaire, it proposes free classes all year long in public spaces (bars, bookstores, or coffee shops) on various subjects. The other one is a Human-Ecology College, without a formal department and of interdisciplinary vocation, situated in the United States in the state of Maine. The college provides a diploma in Human Ecology in order for the students to learn the importance of the interaction between humans and their environment. Classes are eclectic and assessments are based on a project on which the students work during their four years. This project can take many forms (scientific papers, concrete projects, journeys, artistic performances, etc.). Applying a multi-sited ethnography, a longitudinal study was conducted for a year at UPop and an intensive fieldwork of a month was done at the COA. The thesis asks the following question: how UPop and COA differ in the neoliberal capitalism that organizes our society nowadays? It analyzes the "being different" in order to put into question the term "alternative." Furthermore, through the analysis of different communicational moments during which the actors manifest the difference, the following claim is being made: alternative organizations do not exist. We rather have to talk about organizational variations. The reflexion is anchored in a philosophy of difference and on a constitutive approach of communication which the critical dimension is carefully brought to the fore in order to qualify the relation that constitutes the social world. Empirically speaking, the aim is to search in what has been observed, first, what is done and performed by the actor and secondly, what is always redefined to meet the objective of being different. The research question is answered through the identification of "what matters to be different." To put it differently, to explore the movements of differentiation, the attention has been put on the constitutive elements (things, discourses, values, objectives, images, humans, etc.) that alter/differenciate these organizations (meaning: that make/compose the movement). In fine, the main question can be unfolded in several others that are addressed in the analysis; what count to differ? Against whom? For whom? With whom? The identification of what matter to differ permits to trace back the processes of differentiation. In medias res, came up what authorizes the different, what animates it, what presentifies it and what it cultivate. The presence absent and the absence present of what count to differ is always already accompanied by their repetitions in space and

time. *In fine*, being in medias res, it's playing hide-and-seek with presences, absences and repetitions. All of this reflection bring to the conclusion that the alternative does not exist, but only processes that produce variations in neoliberal capitalism exist. The thesis begins with the archaeology of the universities, alternatives and neoliberal capitalism. Generally speaking, it introduces a conception of "degrees of capitalism" and open up on the "affecte commun" which always produce already possible new meanings.

Keywords: alternative universities; processes of differentiation; constitutive approach of communication, organizational ethnography

INTRODUCTION

Je rêve d'une science qui aurait pour objet ces espaces différents, ces autres lieux, ces contestations mythiques et réelles des espaces où nous vivons

Michel Foucault, « Des espaces autres », Dits et écrits, p. 1239

Foucault l'a montré (2004): nous produisons des régimes de véridiction qui posent des principes comme étant *vrais*, nous imposant ainsi une façon particulière et aliénante d'être au monde. Dans le régime de véridiction contemporain, celui du capitalisme néolibéral, des *vérités* façonnent la manière dont s'organisent les collectifs, que ce soit des normes de pouvoir (bureaucratie, hiérarchie, etc.), des normes économiques (accumulation de capital, endettement, etc.), des normes sociales (couple, sexualité, folie, etc.), des normes juridiques (justice, lois, etc.). La prégnance du régime de véridiction est telle que ce qui ne correspond pas à son mode de fonctionnement est désigné comme étant « alternatif », dont les principes ont, par ailleurs, du mal à se faire une place et à faire des brèches. La célèbre expression de Thatcher « there is no alternative » (TINA) résonne comme une vérité absolue à laquelle nous devrions nous résoudre. Il n'y a pas d'alternative au marché, à l'endettement, à la guerre, à l'allongement de l'âge de la retraite, à l'euro (voir Rothé, 2011). Pourtant, on aime les imaginer les alternatives. Dans des œuvres de fiction, par exemple l'abbaye de Thélème chez Rabelais ou Castalie dans le *Jeu des Perles de Verre* de Hesse et réellement

comme à Auroville, à Mandragon, dans les éco villages, les ZAD et les Kibboutz (Parker, Fournier, et Reedy, 2007). Aujourd'hui, l'alternative qui fait fureur à gauche relève d'un « nouveau communisme » comme le dit Friot (2017) : les communs (voir les ouvrages de Coriat, 2015; Dardot et Laval, 2014 et Federici, 2018 entre autres) « nouvelle façon de contester le capitalisme, voire d'envisager son dépassement » en contrant l'expansion de la propriété privée (Dardot et Laval, 2014, p. 19). Érigés en principes politiques, les communs s'incarnent dans les initiatives de coopératives (Bretos et Errasti, 2017; Cheney, Santa Cruz, Peredo, et Nazareno, 2014; Flecha et Ngai, 2014; Paranque et Willmott, 2014), d'autogestion (notamment en Amérique-Latine, voir Dinerstein, 2003 et 2015) ou encore de jardins communautaires qui fleurissent en ville. Bref, on a de cesse à gauche d'imaginer un horizon « post-capitalistique » en montrant que oui, des alternatives existent. Dans l'entre deux qu'est cet horizon je me faufile et explore les alternatives à l'université, qui a bien des égards, tentent d'imaginer et de produire de nouveaux futurs.

La genèse du sujet remonte à la recherche sur le branding des universités sur laquelle j'ai travaillé à partir de 2012 jusqu'en 2017 et qui explorait la construction de l'image de marque d'une université canadienne en considérant le branding non pas simplement comme une stratégie, mais comme un processus continu de négociations et d'interactions entre plusieurs entités. Mobilisant l'approche constitutive de la communication, que j'ai d'ailleurs découverte à ce moment-là, il s'agissait d'analyser le branding « en train de se faire » en observant le travail des membres du service des communications et des parties prenantes impliquées (l'agence de publicité, les doyens et les étudiants). Cette recherche nous a amenées à décortiquer les luttes internes produisant l'image de marque. Trouvant le tout fort passionnant, je décidais de m'inscrire au doctorat avec l'objectif d'approfondir le sujet dans une thèse. Je découvrais alors la littérature sur la « marketization » de l'université qui se déployait in situ lors de nos observations. En effet, les discussions entre le service des communications et l'agence de publicité révélaient une abrupte réalité: le savoir et la

connaissance disparaissaient dans des *mood board*, des post-its et des *pitchs* huilés qui caricaturaient les étudiants, stigmatisaient et segmentaient la recherche universitaire et idéalisaient la portée de l'institution. Je désespérais de constater que l'essence de l'université (libre et autonome) était noyée dans la nécessité de publicité. Cela n'avait aucun bon sens et la recherche dévoilait l'université capitalisée dans toute sa splendeur.

Affligée, je me suis mise en quête d'établissements différents et d'autres manières de faire en éducation supérieure. J'ai toujours beaucoup entendu parler des écoles Montessori, des pédagogies Steiner, de l'École Moderne de Ferrer, de la pédagogie des opprimés de Freire pour les enfants, mais rien de différent à l'université. J'ai découvert, au hasard d'Internet, la Quest University située dans les hauteurs de Vancouver à Squamish. C'est à elle que cette thèse doit son sujet. Université fondée en 2010, à but non lucratif, indépendante, sans département, sans hiérarchie et qui se dit « différente » elle est une alternative à l'université traditionnelle. Suite à cette découverte, plusieurs autres institutions se sont révélées à moi à travers une liste Wikipédia répertoriant justement les « universités alternatives » de ce monde² : des institutions bouddhistes (la Naropa University, la Maharishi University of Management), des institutions ovnis comme le Deep Spring College, jusqu'à l'année dernière réservée aux hommes en plein milieu du désert, des formes plus contemporaines comme Knowmads ou le Minerva Project, d'autres un peu hippies comme the International Youth Initiative en Suède. Bref, l'Amérique et l'Europe du Nord s'avéraient riches en initiatives en marge de la traditionnelle machine universitaire proposant des pédagogies innovantes (expérientielles, par projets, etc.) et refusant la séparation en départements ou en facultés lui préférant l'inter- ou la transdisciplinarité. Je me demandais alors si tout cela n'était que du « branding » ou

¹ https://questu.ca/

² https://en.wikipedia.org/wiki/List of alternative universities

bien si je tenais quelque chose de réellement « différent ». Je décidais donc de changer de sujet de thèse : je travaillerai sur les universités alternatives.

Je rêvais de mener une ethnographie de quelques mois à la Quest pour explorer cet « être alternatif ». Après plusieurs allers-retours avec *l'academic officer* du lieu, ma demande de séjour ethnographique, apparemment longuement débattue au sein de la Quest, a été refusée. *Première désillusion doctorale*. Ce n'était pas le bon moment, ils étaient en pleine restructuration et n'auraient pas pu me donner toute l'attention dont j'aurais eu besoin pour mener à bien ma recherche. Bref, pour faire court et après plusieurs conversations Skype avec d'autres universités alternatives, mon choix a été déterminé par ma situation financière : sans bourse, je ne pouvais pas faire le tour du monde des universités alternatives et je ne pouvais pas me permettre d'aller passer plusieurs mois loin de l'enseignement. *Deuxième désillusion doctorale*. J'ai donc choisi une université alternative aux États-Unis dans le Maine, le College of the Atlantic, accessible en voiture, et l'UPop, université d'éducation populaire à Montréal, avec l'objectif non pas de les comparer, mais d'explorer deux manières « d'être alternatives ».

Le cheminement s'accompagne de l'évolution de ma sensibilité politique et de mon rapport au monde de manière générale. Celle que j'étais en 2015 n'est pas la même que celle qui écrit aujourd'hui en 2019 : mon « être au monde » s'est transformé. La tournure qu'a prise l'élection française et la victoire d'Emmanuel Macron m'ont plongée dans l'engagement. Je me suis découvert un élan de révolte qui m'a assaillie et bouleversée. Je n'arrivais pas à comprendre comment des amies pouvaient se la ssa ient manipuler par les médias et par l'hypocrisie d'un visage au programme bien vide. Je n'ai pas compris la méprise de l'abstention au deuxième tour, je n'ai pas compris pourquoi les gens n'ont pas saisi que dire non (à des Trump, à des Le pen, à des Orban, à des Bolsonaro) ne suffit plus (Klein, 2017). Inspirée par mon frère, j'ai entrepris de comprendre le capitalisme et le néolibéralisme à travers des lectures

d'historiens, d'économistes, de sociologues politiques, de philosophes, de penseures féministes³ qui ont affiné mon appréhension au monde et qui m'ont emmenée à voir dans l'éducation la clé du problème. L'université doit endosser un rôle nouveau : éduquer autrement, raconter une autre histoire, apprendre le fonctionnement économique de la chaîne de production capitaliste, décoloniser le savoir et dégenrer/déranger la pensée et non plus s'en tenir à reproduire des citoyennes et citoyens bien sages. Réaliser une thèse sur les universités alternatives pouvait servir à faire émerger une conscience collective sur des manières différentes de faire de l'éducation supérieure et peut-être permettre de comprendre comment résister, comment lutter et *in fine* comment imaginer un monde « post-capitaliste ». Petit à petit, je regardais alors les deux universités que j'étudiais comme des alternatives en résistance et le capitalisme dans lequel elles sont enchevêtrées devenait un élément structurant et central. Il est là, toujours, dedans, dehors, dessus, dessous.

Théoriquement parlant, l'indignation et l'élan politique qui se sont emparés de moi ne sont pas sans lien avec l'approfondissement de ma connaissance du poststructuralisme et la découverte de la pensée processuelle rencontrée à travers l'approche constitutive de la communication de l'École de Montréal. Je dois beaucoup aux collègues qui travaillent dans cette mouvance qui dépoussièrent les études en communication en encourageant une manière de voir le monde qui considère les acteurs qui peuplent l'interaction en interrelation les uns avec les autres : « in medias res » comme l'a écrit François Cooren dans un article décisif pour ma réflexion (2015). Au milieu des choses, nous ne traitons plus « de la communication » et encore moins « des communications », mais des choses de nature multiple en communication c'est-à-dire

³ Notamment: Boltanski et Chiapello, 2011; Dardot et Laval, 2009; Federici, 2014; Foucault, 2004, 2015; Généreux, 2016; Haraway, 2016; Latour, 2017; Lordon, 2008, 2010; Marx, 1867; Polanyi, 2009; Stengers, 2008.

en relation. Nous sommes dans le « parlement des choses », cher à Bruno Latour (2006), humaines, non humaines et plus ou moins matérielles (Cooren, 2015).

C'est donc avec ce baluchon théorique et politique que j'explore les universités alternatives que je considère comme étant enchevêtrées dans un monde « multiespèces » (Haraway, 2016) parcouru toujours déjà par le « capitalisme ». En effet, nous sommes emmêlés, attachés au capitalisme néolibéral avec lequel nous faisons émerger tout un tas d'actions, d'interactions, de discours, d'organisations, d'universités alternatives, d'images, d'OGM, de robots, d'aliments, de concepts, de chefs-d'œuvre, etc. Chaque entité du monde en est pénétrée, traversée, informée à des degrés divers. Ce que nous entreprenons, nos décisions et notre être-au-monde émergent de notre attachement vu comme naturel à ce mode de fonctionnement fondé sur le salariat, le patriarcat, le racisme, l'âgisme, le sexisme, le spécisme et dont l'objectif principal est la transformation permanente du capital, de biens d'équipement et d'achats divers en production, de production en monnaie et de monnaie en nouveaux investissements (Boltanski et Chiapello, 2011, p. 36). Même si nous voulons y échapper, même si nous tentons d'y résister en pensée ou en actes, notre existence occidentale est reliée au capitalisme. J'ai choisi de faire un doctorat parmi des possibilités multiples certes, mais toujours attachées à ce mode capitaliste tentaculaire et monstrueux dont la complexité est telle que nous l'avons réduit à des dichotomies simplistes, mais tenaces: bien/mal, sujet/objet, nature/culture, homme/femme, moche/beau, civilisé/non-civilisé, noir/blanc, micro/macro, oui/non, humain/nonhumain. Nous avons tant tout simplifié, épuré et vidé que nous sommes aujourd'hui bien embêtés lorsque nous tentons de déconstruire les binarités et lorsqu'en dépliant nous découvrons une multitude de choses enchevêtrées (Haraway, 2016) qui donne le tournis. Il m'a fallu lire quelques extraits d'Heidegger dans un séminaire de doctorat pour détricoter le tout, décrédibiliser Descartes et assumer d'où je parle.

Une introduction s'écrit toujours en dernier, dans les ultimes moments qui séparent du point final. Maintenant que j'arrive justement à la fin, que plus de trois cents pages sont écrites, que cinq années sont passées, je me rends compte que la thèse est parcourue de désirs profonds et personnels : celui de comprendre le monde dans lequel nous vivons, celui de décortiquer l'aliénation qui nous restreint, celui d'explorer les brèches ouvertes par de nouveaux possibles et celui d'éclairer les manières dont on résiste et dont on se transforme. Je passe par le College of the Atlantic et par l'UPop Montréal pour appréhender *l'organisation capitaliste de la société*. Les mystères à résoudre sont ceux de la constitution et du mode d'existence de l'alternatif : qu'est-ce qu'être différent ? Comment l'être ? Pourquoi l'être ? La thèse traite finalement du désir de sortir de la servitude qui nous hante, de ce qui nous affecte quand nous voulons *faire* autrement, de ce qui meut le refus de l'asservissement. Ce sujet m'a fait voyager littéralement, spirituellement, philosophiquement et il m'a fait buter contre les courbures du monde qui nous échappent et que nous ne contrôlons pas. Inspiré par Leibniz, Deleuze écrit :

chaque monade comme unité individuelle inclut toute la série, elle exprime ainsi le monde entier, mais ne l'exprime pas sans exprimer plus clairement une petite région du monde, un « département », un quartier de la ville, une séquence finie (Deleuze, 1988, p. 35, emphase dans l'original)

Les deux universités alternatives que j'étudie expriment le monde entier et plus spécifiquement le rapport au monde capitaliste qu'elles tentent de déconstruire, de défaire, chacune à leur manière et chacune de leur point de vue. Pour naviguer dans ce rapport au monde, dans la servitude et dans l'aliénation je ferai d'abord une archéologie de l'université, du capitalisme et des alternatives (partie I) les présentant chacun à leur tour pour comprendre ce qu'ils sont et ce qu'ils renferment. Cela mènera à la problématisation et à la définition particulière de l'alternatif que je propose de concevoir comme « un mouvement de différenciation » (partie II) à la lumière d'une philosophie de la différence pour laquelle « exister c'est différer ». Considérant cette maxime comme vraie, je me lancerai dans l'exploration de ce qui *compte* pour que ce

mouvement de différenciation se fasse (partie III). Chemin faisant je nagerai au milieu de ce qui fait, défait, refait l'UPop et le College of the Atlantic comme universités différentes. Ce qui conduira à la mise en évidence de processus qui les *hantent* et les meuvent. Processus comme mouvements aberrants (Lapoujade, 2014) qui parcourent les deux universités en vue de créer des brèches et d'imaginer nos futurs possibles (partie IV). Et puis finalement, un retour conclusif tout en plissements pour virevolter dans l'inflexion du monde capitaliste.

Universités, alternatives, capitalisme néolibéral. En apparence segmentés, ces trois termes sont, dans cette thèse, intrinsèquement noués dans et par les universités alternatives étudiées. Au-delà de leur définition, cette partie est l'occasion de dévoiler ma conception du monde social qui s'affine tous les jours un peu plus, qui n'est jamais figée et qui dans quelques années me paraîtra peut-être (sûrement) désuète. C'est « à la Foucault » que j'aborde le chapitre par une archéologie des universités, des alternatives et du capitalisme. Comme il y insiste dans l'*Histoire de la Sexualité* et dans le cours au Collège de France sur la *Naissance du biopolitique*, Foucault entreprend l'histoire des régimes de véridictions : qu'est-ce qui explique que l'on pense et que l'on écrive de telle ou telle manière à un certain moment donné? Qu'est-ce qui légitime ce que l'on dit? À partir de quoi le dit-on? Foucault n'étudie pas les universaux, qui pour lui *n'existent pas* (la folie n'existe pas, elle a été définie comme telle par un régime de véridictions). Ce chapitre est inspiré de cette « méthode » historique et philosophique pour comprendre comment on a pensé et continue à penser les universités, les alternatives et le capitalisme dans des régimes de véridiction particuliers.

Les universités (chapitre 1) sont des institutions millénaires dont la forme primitive remonte à l'Antiquité avec l'Académie de Platon (Ἀκαδημία), lieu d'acquisition de connaissances, d'apprentissages et de fêtes qui a rayonné de 387 av. J.-C. environ jusqu'en 86 apr. J.-C. (Baltes, 1993). Je commencerai par une vue d'ensemble de leur histoire, qui bien que brève, donnera une teneur à ce que sont ces institutions et la manière dont elles ont évolué. Ce sera notamment l'occasion d'expliquer l'utilisation du pluriel pour la définir. Ensuite, à partir de ce que Readings (1997) a appelé les « ruines » de l'université, j'explorerai les raisons pour lesquelles plusieurs auteurs

déplorent la crise de l'institution. La dernière sous-section explorera l'université comme lieu de luttes et de résistance. Je déroule donc l'histoire des universités, leur état actuel et les idéaux et valeurs qui les parcourent à partir d'une lecture sociohistorique et philosophique. Ce faisant, je problématise cette institution comme étant fragmentée, diverse et surtout reposant sur un idéal. Cela permettra ensuite d'explorer les universités alternatives en connaissance de ce que l'université « traditionnelle » est, et a été, pour mieux comprendre la manière dont elles se positionnent face à cette institution.

Le chapitre II fera le même travail pour les universités alternatives en déconstruisant ce qu'est « l'alternatif » qui entretient une relation complexe avec ce contre quoi il veut être différent et/ou opposé. Je propose de me déplacer « dans » l'alternatif, d'en explorer les recoins en abordant tout d'abord la littérature en études organisationnelles et en gestion qui s'est beaucoup penchée sur le sujet et en retraçant ensuite historiquement les différentes formes d'alternatives en éducation supérieure tout en dressant un portrait actuel de ces initiatives.

J'ai déjà défloré dans l'introduction mes positions quant au capitalisme et mon postulat selon lequel l'alternatif –et en fait toutes choses– ne peut être dissocié de « lui ». Dans le chapitre III, j'élaborerai plus longuement ce que l'on entend par ce terme. La littérature à ce sujet est immense et loin de moi l'idée de vouloir en faire un rapport exhaustif. Cette section est davantage l'occasion d'ouvrir des portes de réflexions et de proposer des questionnements plus que de les résoudre ou de répondre aux interrogations déjà existantes sur le sujet.

Premiers pas dans l'exploration de la différence dans les universités alternatives à travers trois termes, trois « énoncés » foucaldiens dont une meilleure définition permettra d'introduire la démarche générale de la thèse qui vise en bout de ligne à éclairer des mécanismes de fonctionnement et des éléments constitutifs.

CHAPITRE I

UNIVERSITÉS

1.1 Un peu d'histoire



Figure 1-1 L'École d'Athènes, Raphaël, Palais du Vatican (v. 1509-1510)

Fondateur de l'Académie, Platon peut être considéré comme le premier recteur que l'humanité ait connu. J'ai toujours été fascinée par l'intemporalité de la fresque de

Raphaël (f.1) dans laquelle je vois l'université idéale, au sein de laquelle trône au centre ceux qui savent et qui avancent sûrs d'eux, ceux qui ne cessent de débattre, ceux qui écrivent et puis d'autres, plus isolés et solitaires. Elle est frappante de modernité, tout comme devait l'être l'Académie de Platon espace où les hommes (il n'y avait pas de femmes évidemment) de bonne famille se réunissaient pour apprendre, se divertir et fêter les dieux dans un lieu sacré entouré d'arbres (Baltes, 1993). Cette institution, dont les échos résonneront encore bien plus tard, notamment dans les écoles médiévales (Charle et Verger, 2007), dans la Fondation Cosmes de Médicis fondée en 1450 ou dans l'Académie française créée au XVIIe siècle, est une prémisse de l'université dite « prémoderne » qui verra le jour aux alentours du Xe siècle. L'Académie révèle la propension humaine à se réunir autour du savoir et de l'apprentissage de manière exclusive.

C'est au Maroc, à Fès, que la première institution universitaire, l'université Al Ouaraouivine, a été créée aux alentours de 877. Al-Azharwhich au Caire, fait également partie des plus vieux établissements du monde. Rattachés à la Mosquée, ils étaient de hauts lieux de connaissances et témoignent encore aujourd'hui de la puissance et du rayonnement du Moyen-Orient à cette époque. De manière générale, les historiens tendent à centrer leurs intérêts sur les universités européennes qui se sont développées quelques années après. De fait, l'histoire des universités est souvent structurée en deux périodes (Borrero Cabal, 1995; Macherey, 2011). Tout d'abord, une période prémoderne du XIIe au XVIIIe et ensuite une période moderne allant du XVIIIe à la fin du XIXe. Comme le souligne Macherey, la seconde période n'a pas pris la place de la deuxième, mais s'y est surajoutée, en la laissant subsister à l'arrière-plan (2011, p. 18). Au cours de ces différentes périodes, l'université se transforme considérablement, que ça soit par son mode de fonctionnement, par les matières enseignées ou par son rôle dans la société. L'évolution la plus notable est marquée par l'apparition d'institutions non plus constituées par et pour l'Église, mais par l'État. Dans les faits, la querelle des Investitures qui a opposé le pouvoir séculier de l'empire germanique d'Henri IV et le pouvoir spirituel du Vatican sous l'égide du pape Grégoire VII a fait émerger une université émancipée de la religion (Cabal, 1995) qui répondait à un désir de transmettre des connaissances en vue de la Vérité et non plus à celui de se consacrer corps et âme à dieu. Instaurée par le pouvoir dit « temporel », cette nouvelle université a remplacé le pouvoir ex-consuetudine (de l'esprit) notamment à Palencia autour de 1210 et à Naples en 1220. Elle reposait sur l'idée d'universitas qui désignait non « l'incarnation d'un corps de savoirs » (Macherey, 2011, p. 12), mais une corporation de maîtres et d'étudiants (Devèze, 1976; Gusdorf, 1964) où les premiers n'étaient plus membres de l'Église. Selon les termes de Macherey, cette université prémoderne désigne « une association (societas, consortium), c'est-à-dire des personnes travaillant ensemble et réunies par une communauté d'intérêts » (2011, p. 11). L'idée d'universalité, que l'on tend à faire porter à l'université depuis « toujours », n'a pas émergé tout de suite puisqu'à l'origine elle était « une collectivité, une réalité sociale qui s'est formée à un certain moment, dans des conditions historiques déterminées, et non pour l'éternité » (Macherey, 2011, p. 11). L'université prémoderne était donc organisée en corporations, forme d'organisation qui a prévalu au Moyen-Âge, au sein desquelles les disciplines très hiérarchisées structuraient les savoirs et les corps de métier. Mais même là, chaque pays d'Europe a développé ses propres façons de faire et les universités ne se ressemblaient pas (Charle et Verger, 2007). En effet, que ce soit dû à la langue, à l'avancée des recherches scientifiques, aux philosophies, les universités européennes se distinguaient selon les nations.

Par ailleurs, celles qui se développent en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre et dans une moindre mesure en Italie deviennent des modèles à partir desquels d'autres institutions se développeront (jusqu'au Japon). Parallèlement, la découverte du « Nouveau Monde » transplante l'université ailleurs : à Saint-Domingue en 1538, à Mexico et à Lima en 1551, notamment. Ces dernières reposaient sur le modèle des universités de la Renaissance comme Salamanque et Alcalá de Henares et se réappropriaient en même temps la culture locale tout en considérant les besoins des

colons installés. La période de colonisation marque donc un tournant dans l'histoire des universités puisque de nouvelles formes d'établissements voient le jour. Par exemple, en Argentine, les jésuites créeront les plus importantes universités du pays ouvrant ainsi une autre forme d'établissements universitaires (voir le travail de Beigel, 2011). De même, les universités américaines, Harvard, Yale et Columbia pour ne citer qu'elles, sont fondées au XVIIIe siècle par des protestants immigrés afin d'assurer la formation des ministres du Culte et d'étendre leur sphère de connaissance (Cabal, 1995). Les modèles se multiplient donc partout dans le monde. Et au même moment, en Europe, au cours de la période moderne, Von Humboldt en Allemagne repense l'idéal universitaire en introduisant la notion « d'Alma Mater » qui renfermait l'idée que l'université devait être instigatrice de « l'unité organique » du savoir (Macherey, 2011, p. 18-19). Cependant, cela a échoué dans la mesure où cet idéal a été « contredit dans les faits par la résurgence d'un partage inégalitaire, aristocratique, obéissant à une logique de verticalité, entre différents parcours » (Macherey, 2011, p.19). Le terme « université » se vide de sa connotation idéaliste et perd aussi la référence à « l'association des travailleurs ». Un exemple significatif: après la guerre de Sécession, la loi Morrill, ratifiée par Lincoln en 1862 prévoit que chaque État et chaque établissement puissent inventer sa propre université. Les modèles universitaires éclatent et cela est sans mentionner la vague de colonisation au XIXe siècle en Asie et en Afrique qui démultiplie encore davantage les façons de faire.

Au vu de l'éclatement des types d'universités, certains s'imposent comme des modèles sur lesquels les spécialistes ne s'accordent pas. Par exemple, Cabal (1995) en mentionne trois : l'université anglaise tournée vers l'émancipation de l'individu ; l'université allemande tournée, elle, vers l'émancipation de la science ; et l'université américaine plutôt consacrée au développement de la société. De son côté, Giner de los Ríos (1916) philosophe, pédagogue et essayiste espagnol parle plutôt de l'université de recherche Allemande, de l'université professionnelle française et de l'université formatrice anglaise. Ou encore, Paul Ricoeur quant à lui, limite ces distinctions à deux

types : l'un « libéral » et l'autre comme « service quasi public » (mentionné dans Cabal, 1995). De plus, il distingue les modèles anglais-formateur, allemand-scientifique et américain-progressif qui correspondent à une « idée » de l'université contrairement aux universités napoléoniennes et soviétiques qui reflètent une « fonction » et qui sont entièrement au service de l'État (Cabal, 1995). Bref, les historiens peinent à trouver une uniformité à la multitude des formes d'universités.

L'historique dévoile la variété des modèles sur lesquels l'université repose. Cela amène Macherey à la définir comme « une réalité sociale complexe dotée d'une histoire, et non une simple idée ou essence susceptible d'être définie une fois pour toutes » (2011, p. 339). Par ailleurs, les influences, bien qu'encore majoritairement ancrées dans les traditions des premières universités européennes, sont renouvelées, réactualisées et adaptées. En fin de compte, l'université comme un tout unifié et cohérent n'existe pas et n'a jamais existé dans les faits. En cela, il faut parler plutôt des universités comme établissements disparates, qui englobent plusieurs fonctions, plusieurs formes et qui ont chacune leurs particularités (Thrift, 2015). Cependant, aujourd'hui, malgré l'hétérogénéité universitaire, des traits communs apparaissent, surtout quand on l'inscrit dans la phase néolibérale du capitalisme.

1.2 Dans les ruines de l'université capitalisée

Parce qu'elles proviennent de différents contextes où les enjeux ne sont pas les mêmes, un tri est nécessaire parmi les références qui traitent de l'université aujourd'hui. Par exemple, plusieurs chercheurs français critiquent les coupes budgétaires gouvernementales et l'investissement accru du privé dans les universités. En fait, ils déplorent le glissement de l'université publique vers un modèle « libéral » (Berr et Moulin, 2018) dans lequel les frais sont élevés et où les investisseurs privés sont aux premières loges. Lorsque les chercheurs (voir par exemple Berr et Moulin, 2017 et 2018; Garrigou, 2017, et Mercier, 2014) traitent ainsi l'université ils soulèvent des

« problèmes » qui correspondent à un fonctionnement déjà bien implanté ailleurs dans le monde (comme en Australie, au Canada, au Chili, aux États-Unis, au Royaume-Uni, entre autres): en particulier, la bureaucratisation qui dénature le travail académique, l'introduction de frais de scolarité majorés, l'accroissement des financements privés qui biaisent la liberté de recherche chère aux universitaires. Dans les pays anglosaxons, les critiques s'emballent contre une université qui n'est pas seulement « en train de » devenir marchandise, mais qui l'est déjà⁴. Les préoccupations se portent aussi sur la dette immense des étudiants, enjeu sérieux aux États-Unis⁵. Au Canada anglais, la critique est plutôt silencieuse, alors qu'au Québec, depuis le Printemps Érable de 2012, elle devient de plus en plus virulente et d'autant plus à l'université du Québec à Montréal (UQAM) dont les valeurs originelles ont été bafouées (George, 2012). En effet, cette université a été fondée en 1968 comme université publique gratuite avec l'ambition d'avoir des classes limitées à 50 étudiants provenant essentiellement du milieu francophone défavorisé. Aujourd'hui, la vocation sociale de l'UQAM semble bien lointaine : elle est payante et les classes débordent largement la limite de 50 personnes. Cet état de fait amène George à conclure que :

de façon générale, le danger semble de voir une université régie par la logique utilitariste et instrumentale qui marque de plus en plus nos sociétés, et ce au service du capitalisme globalisé. En effet, il apparaît que le système éducatif est de moins en moins envisagé comme un modèle normatif pour la société au profit d'une pensée qui, au contraire, met l'accent sur l'importance de transférer les caractéristiques du système capitaliste —compétition généralisée, vision à court terme, productivité des activités et évidemment rentabilisation de celles-ci— au système universitaire. Nous sommes décidément bien loin de l'éducation telle que l'espérait Cornelius Castoriadis (1998, p. 23) (...) Et, selon le même auteur, au contraire, nous sommes proches du « projet capitaliste, démentiel, d'une expansion illimitée d'une pseudo maîtrise pseudo-rationnelle, qui depuis longtemps a cessé

⁴ Voir entre autres, Barnett, 2011; Cantwell et Ilkka, 2014; Federici et Caffentzis, 2007; Johnson, Kavanagh, et Mattson, 2003; Wittel, 2018.

⁵ Voir à ce sujet le documentaire de Rossi réalisé en 2014.

de concerner seulement les forces productives et l'économie pour devenir un projet global (et pour autant encore plus monstrueux), d'une maîtrise totale des données physiques, biologiques, psychiques, sociales, culturelles » (je souligne, 2013, p. 246)

Les auteurs critiques déplorent donc l'envahissement de l'université par le capitalisme néolibéral. Federici l'a formulé en ces termes il y a une dizaine d'années : « l'éducation est devenue une marchandise dont la production et la distribution sont soumises aux valeurs et aux conditions du marché » (2009, p. 455 ma traduction⁶). Et Wittel dans un récent article synthétise le tout en citant Rifkin (2018, p. 207) faisant alors écho à Federici et George :

The capitalist era enshrined a model of teaching designed to prepare students to be skilled industrial workers. The classroom was transformed into a microcosm of the factory. Students [...] were conditioned to follow commands, learn by repetition, and perform efficiently. The teacher was akin to a factory foreman, handing out standardized assignments that required to set answers in a given time frame [...] The transition from the capitalist era to the Collaborative Age is altering the pedagogy of the classroom. The authoritarian, top-down model of instruction is beginning to give way to a more collaborative learning experience" (Rifkin 2014, 109-110).

Les propos de George, de Federici et de Wittel, le premier au Québec, les deux autres aux États-Unis se rejoignent : la pénétration de valeurs néolibérales dans l'université nuit à l'émancipation d'une recherche libre et autonome et entrave l'épanouissement de ses membres qui, pour les uns (professeurs), ont à faire avec des financements privés sélectifs et, pour les autres (étudiants), sont réduits à des consommatrices et consommateur (voire des « prosommateurs », c.f. Vásquez, Del Fa, Sergi, et Cordelier, 2017) qui instrumentalisent l'université pour parvenir à des fins consuméristes. Le même topo est analysé par Alvesson dans son ouvrage *The Triumph of emptiness*

⁶ Version originale: « That is, education has become a commodity whose production and distribution are subject to market values and conditionalities »

(2013). En invoquant Baudrillard, il postule que l'université est productrice d'illusions et n'apporte aucune satisfaction. Ainsi, bien que l'éducation supérieure soit fondée sur ce qu'il nomme un « fondamentalisme éducatif » (2013, p. 74-75) qui lui confère une certaine sacralité (les individus éduqués aspirent à une vie meilleure, l'éducation est synonyme de postes à responsabilité et de hauts revenus), elle est dans les faits un bien de consommation qui n'apprend plus à connaître ou à éduquer, mais à consommer, fin ultime pour vivre mieux. Dans le même ordre d'idées, Naidoo, Shankar et Veer parlent de « tournant consumériste » (2011). Pour d'autres cela se résume à la « marketization » ou à la « corporatization » (Bridgman, 2007; Edu-Factory collective, 2009; Harvie, 2006; Jeppesen et Nazar, 2012; Johnson, Kavanagh, et Mattson, 2003; Vásquez, Del Fa, Sergi, et Cordelier, 2017).

Bref, la « marchandisation » du savoir universitaire, comme Lyotard (1979) la désigne qui s'affirme aux alentours des années 1990 avec la mondialisation, la massification des études supérieures dans les pays développés et l'émergence du néolibéralisme (Boltanski et Chiapello, 2011), transforme et meut l'université aujourd'hui. Comme l'écrit Freitag, elle « s'opérationnalise » (1995, p. 55) : on y détermine des statistiques et le recrutement des étudiants est source de compétition créant un climat de concurrence. Cela a mené à la course au classement avec notamment celui de Shanghai⁷ qui, depuis 2003, dresse au niveau mondial le palmarès des meilleures universités selon la qualité de l'enseignement⁸, de l'institution⁹, du nombre de publications¹⁰ et d'articles

⁷ http://www.shanghairanking.com/fr/.

⁸ Selon le nombre de prix Nobel et de médailles Fields parmi les anciens élèves.

⁹ Selon le nombre de prix Nobel et de médailles Fields parmi le nombre de chercheurs les plus cités dans leurs disciplines.

¹⁰ Selon le nombre d'articles publiés dans *Nature* et *Science*.

indexés dans *Science Citation Index* et *Arts et Humanities Citation* et enfin selon la taille de l'institution. D'ailleurs, le classement est fortement critiqué –à juste titre– par les universités spécialisées en Sciences humaines qui, de par la nature de leurs disciplines « fortes », ne publieront jamais dans *Nature* ou *Science*. Arbitraire et vain, ce classement favorise un certain type d'universités¹¹ (celles en sciences pures) pour en délaisser d'autres (celles en sciences humaines et arts). À ce « chiffrement » et à cette course aux « rankings » (Butler et Spoelstra, 2014), s'ajoute un marché globalisé qui permet aux étudiants de participer à des échanges internationaux (cela n'est pas une mauvaise chose), mais qui positionne les universités en concurrence internationale et qui les oblige à se démarquer et donc à déployer des campagnes de publicité couteuses et des stratégies de positionnements (Fournier et Avery, 2011; Judson, Gorchels, et Aurand, 2006; Lowrie, 2007; Mumby, 2016; Temple, 2006; Vásquez, Sergi, et Cordelier, 2013).

Parce que l'université est capitalisée, son avenir semble aujourd'hui incertain. Readings (1997), dans un ouvrage qui a eu de nombreux échos, la considère comme étant en ruines. Cependant, cette métaphore ne me satisfait pas. Elle idéalise l'université en présupposant un passé glorieux au cours duquel elle a été haute et fière. Pourtant, l'histoire montre que l'université n'a jamais réalisé dans les faits ses idéaux d'universalité, d'autonomie et de liberté. Au contraire, soumise d'abord à l'Église puis ensuite à l'État, elle a toujours été sous le joug d'une puissance extérieure. Ainsi, la soumission actuelle au capitalisme néolibéral n'est que la continuité d'une mise soustutelle permanente de l'institution qui est une source de pouvoir cruciale pour les nations. Malgré les limites de la métaphore des « ruines », cette dernière invite à

¹¹ Voir à ce propos le podcast « Faut-il rejeter le classement de Shanghai ? » enregistré à l'émission *Du Grain à moudre* sur France Culture (Gardette, 2007) : http://www.franceculture.fr/emissions/du-grain-moudre/faut-il-rejeter-le-classement-de-shangai.

(re)penser l'université afin de la renouveler pour qu'elle trouve (et non pas qu'elle retrouve) liberté et autonomie.

J'ai donc présenté à grands traits dans ce chapitre les critiques visant spécifiquement l'université telle qu'elle est en Amérique du Nord, puisque les deux terrains de recherche sur lesquels j'ai travaillé se trouvent dans cette partie du monde. Cette distinction est importante puisqu'il s'agira par la suite de constater comment les universités à l'étude se positionnent face aux critiques et comment elles y répondent en se démarquant des institutions gangrénées par les valeurs marchandes. En revanche et paradoxalement, alors que l'université est pénétrée par les logiques néolibérales qui de toute façon sont la règle dans le monde social contemporain (comme nous le verrons dans le chapitre III), elle s'avère aussi un site de luttes et de résistance contre celui-ci.

1.3 Luttes et résistance

Dans Homo academicus (1984), Pierre Bourdieu voit l'université comme :

le lieu d'une lutte pour déterminer les conditions et les critères de l'appartenance et de la hiérarchie légitime, c'est-à-dire, les propriétés pertinentes, efficientes, propres à produire, en fonctionnant comme capital, les profits spécifiques assurés par le champ (1984, p. 22).

Selon lui, l'université reproduit la structure d'un champ de pouvoir en fonctionnant selon une hiérarchie et sur une image de la réussite consacrée, institutionnalisée et exclusive. Comme il le fait pour la société, Bourdieu définit les positions de chacun au sein de l'université comme dépendant d'un capital universitaire et social permettant d'occuper des postes hiérarchiques qui contrôlent l'accès au corps universitaire (1984, p. 112). Bien que l'ouvrage s'intéresse au contexte franco-français, pendant les restructurations politiques et sociales de mai 68, il introduit une conception de l'université en termes de relations de pouvoir et de reproduction. De plus, il décrit la

façon dont elle se restructure lorsque surgissent des événements bousculant le statu quo. Il esquisse donc le portrait de l'université en ces termes :

la structure du champ universitaire n'est que l'état, à un moment donné du temps, du rapport de forces entre les agents ou plus exactement entre les pouvoirs qu'ils détiennent à titre personnel et surtout à travers les institutions dont ils font partie (1984, p. 171).

L'état conflictuel mis en évidence par Bourdieu est ancien, comme en témoigne Kant dans le Conflit des Facultés (1798). En effet, bien que le philosophe prône la paix perpétuelle au sein de l'institution, la hiérarchisation des facultés instaurée par le gouvernement allemand conduira, au contraire, à un lieu de conflits incessants entre les facultés supérieures (théologie, droit, médecine) et les facultés inférieures (philosophie et théories pures). Selon l'interprétation que fait Macherey (2011) du philosophe des Lumières, l'université est vue à la fin du XVIIIe siècle comme un espace de conflits et de discordes entre universitaires d'un côté et philosophes de l'autre. C'est le modèle allemand d'ailleurs qui va inspirer Napoléon lorsqu'il fonde La Sorbonne en 1808 à l'aide d'une loi qui unifie son fonctionnement. L'université, désormais au service de l'État, devient un vivier de formation pour les fonctionnaires soumis aux lois des compétences et de l'obéissance, loin de l'idéal kantien reposant sur la Vérité. Kant met en lumière un double conflit : un premier, légitime, qu'il dit être « interne » et un second, illégitime, encouragé par des forces extérieures qui utilisent le savoir comme instrument de pouvoir. Parcourue par ces luttes, la morphologie de l'université se modifie constamment selon les restructurations et les variations imposées par « l'extérieure » (l'État).

C'est en cela que l'université est vue comme un site de luttes mu par des relations de pouvoir et des règles externes, elle est le reflet d'un moment donné du temps où des rapports de forces particuliers sont en jeu. Un double mécanisme d'extraversion de l'université dans la société et d'introversion de la société dans l'université s'effectue alors (Freitag, 1995, p. 44). L'université n'est pas isolée et recluse comme une tour d'ivoire, mais elle est un site complexe dans lequel s'entremêle le dehors. L'analyse bourdieusienne s'inspire de ces éléments pour penser l'université comme un champ de luttes. En outre, bien que secouée par des conflits internes et des jeux de pouvoir (qui est le propre de toutes organisations) l'université est aussi un lieu de résistances critiques et de conflits politiques. Plus spécifiquement, elle entretient des relations étroites, complexes et même paradoxales avec la résistance (l'étouffant et l'exaltant tout à la fois) faisant d'elle une zone sensible, instable et perpétuellement en crise (Macherey, 2011).

Mai 68 dont on a fêté les 50 ans en 2018 est, dans le monde occidental, l'idéaltype de la révolte étudiante. Prenant naissance au cœur des amphithéâtres de la Sorbonne les images qui en sont issues sont magnifiques. Puissance de la brique jetée à travers la rue, poésies des tags sur les murs de Paris... un certain romantisme entoure le mouvement réduit à ce seul mois, mais qui s'étend dans les faits sur plusieurs années (et qui a commencé en 1967 par des révoltes ouvrières). Sans trop de surprise, les universités françaises sont secouées au Printemps 2018 par des blocages sévèrement réprimés. Je garde aussi un très beau souvenir du carré rouge sur les poitrines des Québécoises et Québécois qui ont dévoilé au monde le visage rebelle de la Belle Province pendant le Printemps Érable en 2012. De même, au Chili en 2011 les étudiants se sont soulevés contre les financements privés des universités (le début d'une révolte sociale qui culminera sept ans plus tard dans une politique publique progressiste de gratuité universitaire). Ce qui se passe aujourd'hui, en 2018, aux États-Unis contre les armes à feu est aussi un exemple de résistance issue de l'université. Ces évocations sont de l'ordre de l'événement politique : les membres de l'université participent activement à ce qu'il se passe à l'extérieur, leurs voix sont fortes et peuvent bousculer les politiques et remettre en cause les lois débattues.

Au-delà de ces événements, les universités sont également les lieux où se développent des pensées critiques contre une pensée hégémonique. À ce sujet, Readings (1997) mentionne les Cultural Studies (CS) comme théorie, considérée à l'époque comme étant à contre-courant. En ramenant la notion de culture dans l'institution, les approches critiques des CS font justement de la culture un objet de connaissance au sein des universités et non plus un produit de l'université (Readings, 1997, p. 157). Je ne vais pas citer toutes les pensées critiques qui se sont développées dans les universités, mais c'est bien là, en leurs seins que s'émancipent des concepts qui permettent de penser audelà de la pensée dominante (voir Keucheyan, 2017, pour une vue d'ensemble des pensées critiques). L'université est donc un lieu de résistance dont la verve est nourrie par ses membres attachés aux idéaux de liberté et d'autonomie¹². L'université tout en étant un espace d'équilibre qui forme les futurs acteurs de l'État et de la société de consommation, est aussi un espace de conflits idéologiques et de contre-pouvoir. Tout ce hagage semble lourd à porter pour une seule organisation... et pourtant l'université est en même temps résistance et statu quo, en même temps opposée et avec, en même temps porte-parole de discours hégémoniques et de discours de résistance, en même temps lieux de traditions et d'expérimentations. De plus, les universités sont en relation perpétuelle avec leurs « dehors » parce que dépendantes des choix qu'on leur impose, mais en même temps libres et autonomes par principes. Elles sont des espaces complexes, parcourus de spasmes, de mouvements éclatés et multiples toujours déjà constitués par ce qui à première vue ne lui appartient pas (l'État, le droit, la politique, etc.).

In fine, l'université repose sur une essence, un idéal mythique jamais réalisé dans les faits. Instituée comme *universitas* comme garante de l'universalité des savoirs, elle s'est fragmentée et démultipliée. Éclatée elle prend plusieurs formes, apporte des futurs

¹² Voir aujourd'hui le mouvement critique au sein des business schools initiée notamment par Martin Parker (2018)

différents. Les universités sont difficiles à saisir, à la fois attachées à l'État et au marché, détachées de lui par la résistance qui peut s'y développer. Elle est un espace catalyseur de tout un tas de choses, d'êtres, de professions, de valeurs, d'aspirations. En termes issus des études organisationnelles, les universités sont décrites comme étant des organisations pluralistes (Denis, Langley, et Rouleau, 2007) parce que caractérisées par un travail fondé sur le savoir, par l'autonomie professionnelle, par un pouvoir diffus, mais surtout par la multiplicité de ses objectifs (Vásquez et al., 2013, p. 138). Finalement, à la lumière de cette vue d'ensemble historique et sociologique de l'université nous rejoignons la description de Barnett d'une université auréolée d'un mystère (2011).

1.4 Synthèse

En ouvrant la thèse avec l'université en retraçant son histoire et en soulevant ses caractéristiques contemporaines plusieurs éléments sont apparus (idéal, capitalisme néolibéral, résistance, etc.). Mais ces derniers étaient en fait déjà là, toujours déjà constituant les universités et c'est en explorant, en allant plus profondément dans la compréhension historique, sociale et philosophique de l'institution qu'ils se sont dévoilés au grand jour et qu'ils se sont manifestés.

L'idéal universitaire tout d'abord, l'idée d'université ou comme la nomme Macherey de son « idiome » (2011) qui lui confère une mission quasi transcendante. L'université est toujours remise en question, elle est une actrice structurante dans les politiques d'un État, elle dispose d'une sacralité et d'une aura qui font d'elle un lieu en mouvement perpétuel –jamais figé parce que devant toujours questionner son état pour s'assurer qu'elle soit toujours tournée vers l'idéal qui la meut—. Pourquoi cela est-il important pour moi (pour cette thèse)? Parce qu'il faut que je sois lucide pour voir si cet (ou un autre) idéal est également présent dans les universités alternatives à l'étude. Il faut que

je saisisse la présence ou l'absence d'un tel idéal. Comment les universités se réapproprient-elles ou modifient-elles cet idéal?

Ensuite, la logique de marché du capitalisme néolibéral qui va à l'encontre de l'idéal, qui freine sa mission et qui mène l'université à la dérive et à la ruine (Readings, 1997).

Enfin, relativement aux luttes, à la crise et à la résistance, l'université s'est avérée être un lieu de luttes de pouvoir entre les membres, mais aussi une actrice dans la lutte dirigée vers l'extérieur, vers une résistance politique. L'université bouillonne politiquement, elle bouge et elle s'insurge. Elle peut aussi se déployer différemment pour faire face et pour bousculer le statu quo. Elle n'est pas figée, mais perpétuellement en mouvement.

Finalement, il est apparu que l'université est loin d'être une, au contraire, les formes sont disparates et multiples et il est difficile de dire que l'université existe. Au contraire, il faut parler « des universités ». Voilà dans quel « univers » je vais me déplacer; avec quels éléments je vais commencer à jouer pour partir dans l'exploration des universités qui m'intriguent, celles qui se disent « alternatives. »

À ceux qui cherchent des complices;

À ceux qui désertent;

Réunissons-nous.

Comité invisible

CHAPITRE II

LES ALTERNATIVES

Écrire cette section ne m'est pas facile. C'est étrange parce qu'elle pourrait être une revue de littérature classique présentant la façon dont les organisations alternatives sont étudiées en études organisationnelles et en gestion (puisque ce sont essentiellement ces deux disciplines qui s'y intéressent particulièrement — en tout cas qui les nomment comme telles). Et pourtant, malgré la supposée simplicité des paragraphes qui vont suivre j'ai beaucoup de mal à parler des « organisations alternatives ». Je n'arrive pas à les saisir et je ne comprends pas toujours la façon dont les auteurs qui en parlent les appréhendent. Et cela sûrement parce que ces formes qui se veulent être « contre » en vue de « rendre le monde meilleur » sont enchevêtrées toujours déjà dans le « système » même contre lequel elles s'opposent.

J'ai participé à plusieurs conférences sur le sujet et notamment en mars 2018 à LAEMOS à Buenos Aires dans un sous-thème intitulé « Organizing Resilience: In,

Against, Despite and Beyond Capital ». Alors que les présentations défilaient durant deux jours, mes pensées tournaient à vide : nous répétions les mêmes choses. En gros, nous étions d'accord sur le fait que les organisations alternatives ne sont pas uniquement « contre » puisqu'elles sont inscrites « dans » ce contre quoi elles s'opposent (la plupart du temps : le capitalisme néolibéral). Cela en fait des organisations complexes, contradictoires, voire même paradoxales. Nous en concluions donc 1) qu'il est difficile, voire (im)possible d'être « alternatives » (Böhm, Dinerstein, et Spicer, 2010) et 2) que les alternatives se font avec/dans, contre, malgré et au-delà de ce contre quoi elles s'opposent. Ce qui est réconfortant c'est qu'il y a un consensus parmi les chercheurs qui s'intéressent à la question : une organisation alternative bien qu'elle lutte contre des discours hégémoniques et dominants ne peut exister sans eux. En fait, elle existe uniquement par et travers eux. Dit autrement, une organisation alternative n'existe que parce que le « capitalisme néolibéral » existe. À grands traits, c'est ce que je retiens de ce qui a été discuté lors des journées et de ce qui transparaît d'ailleurs de la littérature. Au lendemain de LAEMOS, j'étais démunie avec l'impression que nous tournions en rond et que tout était déjà dit.

Pourquoi et comment en sommes-nous venus à ces conclusions et surtout à ne pas réussir à dire quelque chose de « nouveau » sur les organisations alternatives? La littérature sur le sujet permet de dégager des pistes de réponses.

2.1 Les alternatives, au-delà, avec, contre le capitalisme

Les auteurs qui s'intéressent aujourd'hui aux organisations « alternatives » proviennent surtout des *Critical Management Studies* (CMS). Les apôtres du sujet sont Parker, Cheney, Fournier et Land, qui, avec leur ouvrage *The Routledge Companion to alternative organization* publié en 2014 ont jeté les bases de ce que recouvre le label « organisations alternatives ». Ils affirment que ces dernières ne vont pas de soi et qu'il est très difficile de les définir. Ils mettent en exergue les enjeux relatifs à une

délimitation claire de ce qu'elles sont. De plus, ils donnent des éléments contextuels qui permettent d'en dresser une esquisse et de les situer vis-à-vis des organisations qui « ne sont pas alternatives ».

Pour les quatre auteurs, la caractéristique principale de ces organisations est leur dimension contestataire vis-à-vis de quelque chose. De fait, elles incarnent et se font les porte-voix de valeurs, de principes et de positionnements idéologiques qui ne correspondent pas au discours hégémonique. En ce sens, Parker et al. (2014) estiment que l'esclavage, le système féodal ou le fascisme peuvent être vus comme des occurrences d'« alternatives » dans le sens où ce sont des formes d'organisations qui vont à l'encontre d'un mode de fonctionnement hégémonique dominant. Autre caractéristique, les organisations alternatives sont dites « préfiguratives » puisqu'elles imaginent de nouvelles relations sociales (Parker et al., 2014, p. 35) et projettent de nouvelles manières de faire qui s'inspirent souvent des récits utopiques (Fournier, 2002; Maeckelbergh, 2011; Parker, 1998). Ainsi l'alternative est une « autre option possible » face à une norme -régime de véridiction pour reprendre des termes foucaldiens-. Cependant, les auteurs se gardent bien de définir l'esclavage et le fascisme comme « organisations alternatives » dans la mesure où se sont de « mauvaises alternatives ». Plutôt, ils assument dans leur ouvrage que les « organisations alternatives » dignes de ce nom sont dirigées vers le « bien ». Ce n'est donc pas sur le fascisme, le féodalisme ou l'esclavage qu'ils travaillent, mais sur des organisations porteuses de trois valeurs fondamentales: autonomie, solidarité et responsabilité (Parker et al., 2014).

En effet, ils estiment que, tout d'abord, pour vivre et s'émanciper dans la société, l'individu doit avoir un minimum d'autonomie et ne doit pas être contraint par des lois ou des normes qui tendent à diminuer sa capacité d'agir. Dans une organisation alternative, l'individu doit donc être autonome : à bas la bureaucratie et la hiérarchie verticale! La deuxième valeur, la solidarité implique de vivre en coopération et en

communauté égalitaire (Parker et al., 2014, p. 36). Selon les auteurs, ces deux valeurs sont coproduites dans la mesure où la liberté que l'on possède (« free-to ») provient de la liberté d'autrui (« freedom from ») : « we, as individuals, can only exercise our autonomy within some sort of collective agreement, a social contract if you like, which provides us with a shelter against events » (Parker et al., 2014, p. 37). La responsabilité, enfin, est relative à un engagement envers le futur notamment sur les questions de changements climatiques, mais aussi envers le type d'individus et d'organisations qui découlent des valeurs précédentes. Être responsable suppose de faire bon usage de la technologie, d'être soucieux d'implémenter des modes de fonctionnement démocratique, de donner de l'importance à la façon dont l'architecture des habitations sépare foyer et travail, femmes et hommes -et nous pourrions rajouter les riches des pauvres et par extension en lien avec l'actualité les étrangers et les non-étrangers-bref, selon les auteurs du Routledge Companion to alternative organization et dans une vision somme toute assez marxiste, une organisation alternative est mue par ces trois valeurs en vue de faire le bien, de rendre le monde meilleur et de débarrasser la société de l'aliénation capitaliste.

Dans le reste du livre, différentes formes de ces alternatives y sont décrites issues du domaine du travail, de la consommation ou de l'éducation. Ce qu'il ressort de l'ouvrage est la multiplicité des formes d'organisations alternatives : il y a plusieurs façons de s'opposer, de vouloir « rendre le monde meilleur » et de tenter de « sortir du capitalisme ». La conclusion générale est la suivante : « alternatives are not passive, static entities any more than is contemporary capitalism, but rather are fluid, dynamic movements that have the ability to shift, disband and reconstitute » (Parker et al., 2014, p. 366). Dans cette phrase se situe le cœur du propos sur les organisations alternatives qui aurait mérité un développement plus long. En effet, alors que la structure générale du livre donne une impression d'essentialisation à la fois du capitalisme et des organisations alternatives, les auteurs veulent dépasser cette vision. Ils admettent que ces organisations n'existent pas uniquement en tant qu'alternatives à un capitalisme,

mais qu'elles existent plutôt en regard de capitalismes qui font qu'il n'y a pas une seule façon d'être opposées. De plus, les organisations alternatives sont en mouvement incessant, jamais figées, parce que devant toujours s'adapter à ce contre quoi elles s'opposent. Ainsi, Parker et al. ont posé les fondements d'une pensée aujourd'hui partagée par tous : les alternatives existent, elles sont mues par des idéaux tournés vers un changement de société pour rendre le monde meilleur et moins assujetti aux valeurs marchandes et consuméristes imposées par le capitalisme néolibéral. Cet ouvrage a mené plusieurs auteurs à développer ces idées plus récemment et à explorer justement la complexité et l'ambivalence d'être alternatif (Barin Cruz, Aquino Alves, et Delbridge, 2017; Dorion, 2017; Parker et Parker, 2017).

Par exemple, Dorion (2017) propose une vue d'ensemble des cadres théoriques mobilisés pour étudier les organisations alternatives. Premièrement, dans les années 70, c'est à partir de la critique wébérienne que certaines organisations ont été définies comme étant des alternatives à la bureaucratie. En ce sens, ces études tentaient de comprendre comment déconstruire un « idéal type d'organisation » en explorant les manières d'alléger la mécanisation induite par la bureaucratie (Satow, 1975). Deuxièmement, à partir des années 2000 et s'inscrivant dans une perspective marxiste, les formes d'organisations et de gestion alternatives ont été associées à des modes de fonctionnement « anticapitalistes » et c'est à ce courant que l'on doit les études sur les coopératives qui abondent (Bhowmik et Sarker, 2002; Bretos et Errasti, 2017; Cheney et al., 2014; Flecha et Ngai, 2014; Paranque et Willmott, 2014; Storey, Basterretxea, et Salaman, 2014). Un troisième courant de pensée s'intéresse aux organisations à caractère politique liées aux mouvements sociaux et proches de l'anarchisme (Land et King, 2014; Sutherland, Land, et Böhm, 2014). Enfin, plus récemment les organisations alternatives sont plutôt définies comme étant toutes organisations qui sont en « désaccord »:

La littérature récente sur le sujet définit le caractère alternatif comme synonyme de « dissent » (ce qui s'oppose, ce qui fait dissidence), d'hétérodoxie (ce qui diffère du paradigme dominant) et/ou de ce qui est « bon » ou d'un « meilleur » ordre des choses (Parker et al., 2007), ne renvoyant pas à la quête de performance telle que pensée par la littérature mainstream en gestion, mais à la recherche d'un ordre des choses satisfaisant les attentes de groupes sociaux souvent dominés (l'émancipation). Ce qui est alternatif s'inscrit donc dans un mouvement, un processus, qui commence par un désaccord, lui-même toujours inscrit dans une spatiotemporalité donnée (un paradigme dominant) et tendant vers un but particulier (un monde meilleur, l'émancipation) (Dorion, 2017, p. 146, je souligne).

Cependant, la pluralité des choses qui peuvent entrer dans la notion de « paradigme dominant » et de « but particulier » fait en sorte que les alternatives ne vont pas de soi. Pour cette raison, Dorion qualifie ces organisations de « dissonantes », c'est-à-dire non pas seulement comme « des lieux d'opposition frontale à un système dominant », mais comme des espaces mus pas une « pluralité de tensions » (Dorion, 2017, p. 153).

La dissonance est un processus qui oscille constamment entre définitions de l'altérité par des processus d'exclusion et altération de ces processus par certains sites d'exclusion. Ce qui distingue une organisation alternative des autres organisations est donc cette permanente oscillation entre production d'altérité et d'altération dans laquelle les acteurs sont engagés. La présence des dialectiques multiples témoigne de la multiplicité des dehors constitutifs d'une organisation alternative : celle-ci n'est ainsi plus construite vis-à-vis d'un système dominant, mais vis-à-vis d'autres « dehors » (2017, p. 154, je souligne)

Elle rajoute plus loin:

Une organisation alternative est une organisation au sein de laquelle les discours et les pratiques des acteurs construisent performativement des dehors constitutifs multiples et mouvants, et représente à la fois le dehors constitutif de systèmes dominants (capitalisme, patriarcat) tout en étant réflexive sur sa propre production de normes excluantes. En somme, le caractère alternatif d'une organisation réside dans sa capacité à identifier de manière réflexive comment elle construit son altérité (par quels pratiques et discours des acteurs), et comment ce « dehors » altère son identité organisationnelle (2017, p. 155)

La vision de Dorion ouvre la voie à considérer ce « type » d'organisation comme étant fondée sur « l'altérité » comme processus d'exclusion et d'inclusion. Force est de constater que les organisations alternatives existent entremêlées avec ce à quoi elles s'opposent. En ce sens, je ne veux pas parler de « dehors » qui n'est jamais vraiment dehors puisqu'il est « dans », il est « avec ». Parler ainsi permet de déconstruire la binarité dedans/dehors pour plutôt les considérer en termes, comme le propose Dorion, d'oscillation et de mouvement.

En ce sens, les organisations alternatives sont engagées dans un processus de résistance dans/avec un régime particulier de véridiction. Comme dirait Holloway (2010) ces formes que l'on désigne comme des alternatives sont des fissures: « We create our cracks, our spaces of dignity, and they are immediately threatened by the world outside us. But the external world is not only external: we carry it inside us » (2010, p. 63). Ainsi, il n'y a pas d'alternatives, il n'y a que des fissures complexes :

Our cracks are not pure cracks, our dignities are not pure dignities. We try to break with capitalist society, but our break still bears its birthmarks. However much we try to do something different, the contradictions of capitalism reproduce themselves within our revolt. We are not pure subjects, however rebellious we might be. The cracks, both as spaces of liberation and as painful ruptures, run inside us too. (Holloway, 2010, p. 64)

Récemment et lié à ce qui vient d'être dit, Barin Cruz et al. (2017), résument les façons dont sont abordées les organisations alternatives en deux grandes approches : tout d'abord, une vision large et inclusive pour laquelle les alternatives renvoient à tout ce qui est différent du modèle profitable traditionnel (englobe les coopératives, les associations, les OBNL, les entreprises sociales, etc.) et une vue plus étroite qui se cantonne à définir les organisations alternatives comme étant uniquement opposées au système économique dominant. Parallèlement à ces deux visions, les auteurs soulignent l'existence de trois types de recherche : 1) celles se focalisant sur les types de formes organisationnelles alternatives et leurs « business models »; 2) celles sur les processus

de création et de développement des formes alternatives d'organisations, 3) celles dont le focus se concentre sur les objectifs et les impacts des formes d'organisations alternatives (Barin Cruz et al., 2017, p. 326). À partir de là, ils proposent une nouvelle façon de considérer les organisations alternatives, une « vision relationnelle » au sens où elles doivent être comprises comme étant en relation avec plusieurs acteurs, en l'occurrence quatre : les gouvernements, les universités, les investisseurs et la société civile.

We believe that future research should be encouraged in these directions, which is the examination of the relationships that may facilitate, support or constrain the organization of alternatives to capitalism and the forms, functions and consequences that these may have. In other words, we understand the topic of organizing alternatives to capitalism as an interactional and relational process between organizational forms and key supportive actors in society (2017, p. 325).

Ainsi, il y a aujourd'hui une ouverture vers une vision plus englobante des organisations alternatives, afin de ne pas se cantonner à explorer leurs paradoxes (« ne pas être totalement alternative ») et surtout pour examiner les relations complexes qu'elles entretiennent avec ce à quoi elles s'opposent. La multiplicité des formes que prennent les organisations alternatives m'a emmenée à retourner dans le dictionnaire.

Le Larousse, tout d'abord, en donne cette définition :

Alternatif, ive ajd 1. Se dit d'une grandeur électrique périodique et sinusoïdale (par opposition à continu). 2. Qui propose une alternative, un choix entre deux possibilités. Qui propose de concevoir autrement le système de production et de consommation. Mouvement alternatif ¹³

Sur Wikipédia, voici ce que l'on peut en lire :

¹³ Définition issue du dictionnaire Larousse, 2002

Alternatif est un adjectif qui renvoie au concept d'alternative, c'est-à-dire un choix entre deux possibilités. Il est utilisé pour désigner dans les contextes suivants :

- Le mouvement alternatif : un mouvement social apparu en Allemagne au début des années 1980
- Un membre du parti les alternatifs
- Ce qui concerne le rock alternatif
- Le courant électrique alternatif
- Ceux qui soutiennent ou développent une théorie alternative dans un domaine, quel qu'il soit.
- Une forme musicale qui s'affranchit de tout type d'appartenance de style, de forme de jeu, de famille musicale, de règles à respecter (musique alternative)
- Les modes alternatifs de résolution des conflits, pour indiquer, dans ce contexte, les autres façons de faire que de recourir au système judiciaire

Il est d'ailleurs précisé sur cette page :

Le préfixe « *alter* », qui évoque l'idée de solution alternative, est souvent accolé à des pratiques ou concepts divers pour marquer une opposition à ceux-ci. Il prend alors la place du préfixe « anti » dont la connotation est considérée négative¹⁴

Enfin, sur le Wiktionnaire où apparaît l'étymologie du terme :

Du latin alternatum avec le suffixe -if, de alternare (« alterner »), de alter (« autre »):

- 1. Qui se produit tour à tour, en parlant de deux choses : la systole et la diastole du cœur sont deux mouvements alternatifs.
- 2. (Physique) (Mécanique) Qui change de sens à intervalles réguliers. Note : En ce sens, il est appliqué à des notions qui impliquent un mouvement On note une prédominance à l'emploi des réseaux alternatifs et à l'usage généralisé du triphasé 200 V/400 Hz. (Alain Caillot, « Systèmes d'alimentation pour

¹⁴ Définition issue de Wikipédia https://fr.wikipedia.org/wiki/Alternatif

- équipements électroniques », techniques de l'ingénieur, n° E 3 620, p. 3) Mouvement alternatif d'une pièce d'une machine.
- 3. Qualifie les charges des offices qui sont exercées tour à tour par deux personnes. Une présidence alternative.
- 4. (Figuré) Qui présente une alternative, une opposition, à une thèse, une doctrine, etc.

Les théories alternatives n'ont pas à être cohérentes et peuvent même se contredire les unes les autres sur certains points. Elles reposent sur des anomalies, prétendument inexplicables, qui laissent planer un doute sur certains aspects de la version officielle. — (Louis Dubé, « L'argument déterminant et les théories du complot », dans Le Québec sceptique, n° 67, automne 2008, p. 5) 15

Ainsi, ce qui est alternatif renvoie 1) à un procédé scientifique en électricité; 2) à un choix entre deux possibilités ou à une alternance et 3) à la possibilité de faire ou de penser autrement et différemment aux niveaux social ou artistique. Les définitions partagent donc l'idée de « différence », « d'autre », de quelque chose « en marge ». Ce qui est alternatif se comprend en opposition à quelque chose de préexistant : l'alternatif émerge bien « à côté de ». Un « à côté » qui est oppositionnel c'est-à-dire qui veut toujours se démarquer et ne pas « faire pareil ». Quand nous parlons des organisations alternatives elles peuvent donc être à la fois anticapitalistes, antibureaucratiques, responsables, autonomes, solidaires, coopératives, anarchistes, marxistes, etc. Autrement dit, les « alternatives » abondent dans des directions différentes, mais toujours avec la volonté de « faire différemment » d'un paradigme dominant, ce qui rappelle la très pertinente définition de Dorion citée ci-dessus.

Les organisations alternatives fissurent, de par leur résistance, le système social, pour ouvrir l'horizon vers d'autres possibles. Les déplier dévoile donc leur plus petit

¹⁵ Définition issue du Wiktionnaire https://fr.wiktionary.org/wiki/alternatif

dénominateur commun : une fissure dans/avec une façon de faire hégémonique qui est largement nommée comme étant le « capitalisme ».

2.2 Universités alternatives : de quoi parle-t-on?

Dès la fin du XIXe siècle, quelques intellectuels, notamment aux États-Unis, ont réfléchi à la façon dont l'éducation pouvait être redéfinie et actualisée afin de mieux correspondre aux besoins des générations de leur époque. La figure de proue de ce courant est John Dewey (1997 [1916]) qui a fondé la *New School* en 1919 toujours active aujourd'hui¹⁶. Les préoccupations de Dewey sont à la fois pédagogiques et politiques puisqu'il place l'éducation comme un vecteur de démocratie. Instigateur du pragmatisme (avec Charles Sanders Peirce et Willliam James), il encourage l'expérience comme principale source d'éducation. Un peu plus tôt, le philanthrope Lucien Lucius Nunn a créé le *Deep Spring College*¹⁷, lui aussi toujours ouvert, qui propose des formations d'études supérieures de deux ans. Isolé dans le désert californien, ce collège accepte une quinzaine d'étudiants (jusqu'en 2016 des hommes uniquement). En complément des cours théoriques allant des sciences naturelles à la philosophie, les étudiants participent à la vie de la communauté en réalisant vingt heures de tâches annexes comme le nettoyage et l'entretien du ranch ou des champs.

Dans l'Europe des années 1840 apparaissent les « universités populaires » dont la mission est d'éduquer les ouvriers des usines grâce à des cours du soir gratuits donnés dans des lieux publics (Corcuff, 2008). Nées au Danemark en 1844, elles se sont propagées dans d'autres pays et notamment en France jusqu'à la fin du XIXe siècle en

¹⁶ Site Internet de la New School: http://www.newschool.edu/.

¹⁷ Site Internet du Deep Spring College: http://wwvy.deepsprings.edu/. Aux États-Unis, on appelle « college » les institutions qui proposent seulement des formations de 1er cycle.

s'opposant à l'élitisme des universités traditionnelles vues comme des « tours d'ivoire ». Elles reposent sur l'idéal derridien de l'université, c'est-à-dire sur la « liberté *inconditionnelle* de questionnement et de proposition » (Derrida, 2001). Aucun diplôme reconnu n'y est délivré et elles ne permettent pas d'intégrer le marché du travail. Elles sont des sortes de « cafés philosophiques » qui visent l'émancipation individuelle par la culture générale. Aujourd'hui, plusieurs universités populaires sont actives par exemple l'université Populaire de Caen fondée par Michel Onfray¹⁸, l'UPop Montréal ou encore le « Free Skool movement » et plusieurs autres initiatives en Amérique latine (Unitiera au Mexique, Universidad popular Madres de Plaza de Mayo et Universidad Transhumante en Argentine). Ces universités se définissent comme étant des alternatives populaires aux universités traditionnelles, mais elles sont aussi des mouvements engagés politiquement contre le capitalisme. En effet, se revendiquant de gauche voire de l'anarchisme, elles prônent la liberté du savoir et la connaissance pour tous et vont ainsi chercher d'autres types de « savoir », comme l'écrit Corcuff (2008, p. 3):

Les universités populaires en tant que collectivités plus petites, associations indépendantes, fondées sur le bénévolat et les plaisirs réciproques d'enseignants et d'enseignés volontaires, doivent encourager davantage de mobilité intellectuelle, de souplesse pédagogique, d'imagination, d'interrogation des découpages disciplinaires établis, de dialogues transfrontaliers et de coopérations transversales, etc. Par exemple, elles ne doivent pas se contenter des savoirs universitairement estampillés, mais doivent être attentives à des formes en germe du côté des intellectuels, des artistes et des mouvements sociaux, à des originalités rigoureuses, mais rejetées par les conservatismes ambiants, à des savoirs critiques militants (associatifs, syndicaux, etc.).

Ainsi, à l'orée du XXe siècle, deux tendances d'alternatives aux universités traditionnelles se dessinent : d'une part, aux États-Unis principalement, des institutions universitaires aux pédagogies nouvelles qui visent à éduquer différemment les jeunes

¹⁸ http://upc.michelonfray.fr/.

générations, et d'autre part, des initiatives populaires à vocation sociale destinées aux personnes marginalisées (les ouvriers et les femmes).

L'année 1968 marque un deuxième tournant dans l'éducation « supérieure » alternative. En effet, suite aux révoltes au cours desquelles chercheurs, titulaires de chaires et étudiants se sont violemment soulevés contre l'ordre établi, un élan de déconstruction de l'université s'amorce en France, mais aussi aux États-Unis. Dans ce bouillonnement rempli d'espoir, le Centre universitaire expérimental de Vincennes est la première occurrence de cette tendance¹⁹. Deleuze, Foucault, Barthes, Chomsky, Lacan et Lyotard, entre autres, y ont enseigné dans l'objectif de faire différemment : aucune règle d'évaluation, aucune structure pour les facultés, point d'amphithéâtres, mais des classes bondées d'étudiants debout ou assis à même le sol. Les matières allaient de la philosophie à la musique, au théâtre en passant par les mathématiques ou la physique pure. L'université de Vincennes incarnait une volonté de réformer le système universitaire en libérant la pédagogie de son carcan. Rattrapée par l'ordre, elle a été brutalement fermée par le gouvernement Chirac en 1980 devenant un spectre et un idéal mort (Linhart, 2016). Je ne peux résister à placer ici quelques photographies :

¹⁹ Voir le documentaire de Virginie Linhart produit par Arte Vincennes, université perdue (2016).



Figure 2-1 Deleuze au Centre expérimental de Vincennes



Figure 2-2 Marchés et bazars au coeur du Centre Expérimental de Vincennes



Figure 2-3 « Pour que vive Vincennes »

En parallèle, les années 70 ont aussi vu la réappropriation de la philosophie et de la spiritualité bouddhistes en occident par une génération de jeunes en mal d'identité. Encourageant des modes de vie en marge, des établissements universitaires ont été fondés par des moines bouddhistes aux États-Unis comme la Naropa University et la Maharishi University of Management à Boulder dans le Colorado²⁰. Ces universités, plus structurées que l'université de Vincennes, sont toujours ouvertes et reposent moins sur la volonté de déconstruction que sur une pédagogie contemplative centrée sur la méditation et la pleine conscience. L'objectif final étant d'acquérir des commaissances, mais aussi de transformer sa relation au monde. Ainsi, entre déconstruction d'une part et pleine conscience (*mindfulness*) d'autre part, les années 70 enrichissent le répertoire des universités alternatives.

Enfin, je situe le troisième tournant de cette histoire dans les années 2000 au cours desquelles force est de constater l'apparition de deux principales formes d'éducation supérieure alternatives: une forme dématérialisée et virtualisée et une autre, au contraire, ancrée dans un lieu/un territoire et mue par un désir de retour à la nature. Pour la première forme, je me base sur l'exemple du Projet Minerva établi en 2011 en collaboration avec le *Keck Graduate Institute*, centre de recherche privé en sciences. Ses fondateurs ont mis en place une plateforme exclusive, le « forum d'apprentissage actif »²¹, un « environnement d'apprentissage avancé conçu pour faciliter l'interaction en face à face continue avec les professeurs [qui peuvent se trouver aux quatre coins du monde] et les étudiants »²². Ces derniers se rendent chaque année dans une ville

²⁰ Voir pour plus de détails: http://www.naropa.edu/ et https://www.mum.edu/.

²¹ Active learning forum: voir pour plus de détails https://www.minerva.kgi.edu/academics/.

²² Voir le site Internet : https://www.minerva.kgi.edu/academics/

différente pour étudier²³ où ils sont logés dans des dortoirs équipés et aménagés pour encourager la vie communautaire avec salons et billards. De plus, comme en témoigne le dossier de Wood (2014), les bureaux ressemblent plus à ceux d'une start-up qu'à ceux d'une université. Le Projet Minerva déconstruit le campus universitaire, en créant un espace « physique » de vie et de loisir et un espace « dématérialisé » et virtuel d'apprentissage.

La deuxième forme est représentée par la Quest University dont j'ai parlé en introduction. Fondée en 2001, elle propose un mouvement différent : elle s'ancre sur un territoire et met en avant un campus durable. De plus, elle tente une nouvelle pédagogie « par blocs » et expérientielle. Le système par blocs signifie que les étudiants suivent le même cours pendant 3 heures tous les jours, et ce durant 3 semaines et demie. Cela leur permet de se concentrer pendant cette période de temps à une seule matière ce qui favorise la concentration et évite l'éparpillement. Sur le site web on peut lire :



Unlike conventional universities where students take several classes simultaneously in a semester, at Quest students focus on single "block" courses that run three hours a day, every day, for 3.5 weeks. There are no distractions, no multi-tasking, no competing opportunities pulling students in different directions.

Figure 2-4 Capture écran description du programme « par blocs », Quest University

²³ San Francisco la première année – où se trouve le siège social –, Berlin et à Buenos Aires la deuxième année ; Séoul et Bangalore en troisième année et à Istanbul et Londres par la suite. La première cohorte a vu le jour en 2011 alors que l'université était encore en train de finaliser ses « succursales » dans le monde.

Aussi, les étudiants sont évalués sur un projet qui court sur leurs 4 années d'étude : après avoir suivi des cours interdisciplinaires au début de leur parcours²⁴ ils choisissent lors de leur année 3, une question à laquelle ils vont devoir répondre. Par exemple :

How can we ensure effective and responsible health care? What is the atmospheric relationship between the oceans and mountains? How does sex determine our behaviour? What is the relationship between symmetry and beauty? What are the policy options for the economic development of the Third World?²⁵

À cela s'ajoute l'apprentissage expérientiel qui nécessite de la part de l'étudiant d'aller explorer la réponse à sa question en dehors des salles de classe (WWOFING²⁶, voyage, stage de recherche, etc.). La Quest redéfinit donc la pédagogie universitaire en mettant un point d'honneur à un parcours différent et nouveau qui permet à l'étudiant une formation multidisciplinaire et l'acquisition d'expérience. Outre l'aspect académique, la gouvernance de l'université est également présentée comme expérimentale puisque décrite comme non hiérarchique et démocratique. De plus, la Quest est la première et seule université à but non lucratif et indépendante au Canada.

Ces deux cas dessinent deux logiques à l'œuvre aujourd'hui. D'un côté, le projet Minerva suit la mouvance initiée par les MOOCs²⁷ en dématérialisant la salle de classe à travers des cours en ligne et en faisant disparaître l'amphithéâtre et le campus universitaire. Et d'un autre côté, la Quest initie un retour à la terre et à la nature en

²⁴ Voir la description de la « carte académique » https://questu.ca/academics/academic-map/#1471040560905-5c9607b4-93b0

²⁵ https://questu.ca/academics/academic-map/#1471040560905-5c9607b4-93b0

²⁶ Réseau mondial de fermes biologiques qui accueillent des individus : http://wwoof.net/

²⁷ Massive open online courses.

s'ancrant sur un territoire avec un campus construit selon des normes de développement durable et qui vise à faire tomber les hiérarchies. Je pourrais également évoquer d'autres initiatives d'éducation supérieure contemporaine qui se disent « alternatives » comme Knowmads en Hollande²⁸, « a non-formal creative business program about leadership and learning by doing for young professionals who want to make a positive difference in the world²⁹ » qui surfe sur la vague des « change makers » : ces entrepreneurs créatifs qui vont changer le monde (mais en le perpétuant). Dans la même veine, la Watson University à Boulder³⁰ qui forme les innovateurs et les entrepreneurs sociaux de demain (propos tirés du site Internet). Ces deux dernières initiatives sont ancrées dans la « start-up nation »³¹ et « l'économie créative » (donc rien qui à première vue corresponde à l'anticapitalisme qui supposément définisse les « alternatives »). Et pourtant, ces deux universités se présentent comme des « alternatives »...

Ainsi, les alternatives en éducation supérieure sont nombreuses et éclatées. Elles ont toutes leurs caractéristiques propres (leurs différences, leurs ressemblances). La typologie met en avant la pluralité de l'alternatif en éducation supérieure et souligne qu'il est possible de se positionner comme étant différent de plusieurs manières : sans reposer sur les mêmes valeurs (anticapitalisme ou non) et sans avoir les mêmes objectifs. En effet, ces initiatives sont à la fois politiques, pédagogiques, sociales et elles répondent à des tendances de marché ou à des modes. Penser ce qui est différent implique donc de comprendre ce à quoi on est différent, ce contre quoi on s'oppose,

²⁸ http://www.knowmads.nl/

²⁹ http://www.knowmads.nl/about/

³⁰ https://watson.lynn.edu/

³¹ Pour le plaisir: https://www.youtube.com/watch?v=ydbEn7HEbXc

mais aussi à partir de quoi et avec quoi ? Dans cette thèse je m'attèle justement à ne pas manquer ce qu'est « l'autre ».

2.3 Synthèse

La vue d'ensemble proposée des universités alternatives renvoie à ce qui est dit dès le début de l'ouvrage de Parker et al. (2014) : les alternatives sont de plusieurs ordres et sont difficiles à saisir. De plus, il s'est avéré que les universités alternatives ne veulent pas nécessairement différer uniquement des universités, mais aussi d'un « système » plus large.

En effet, l'UPop est moins en opposition aux universités en tant que telles qu'au système économique et politique en place. La même tendance se retrouve dans l'histoire du College of the Atlantic : les fondateurs ont voulu créer un collège mettant au centre l'écologie dans une société qui au contraire lui tournait le dos. Par contre, à ses débuts, le College est plus engagé vis-à-vis des positions prises par les universités sur les questions de paix et de violence, mais il n'en reste pas moins que la volonté de différer est mue avant tout par une opposition frontale à des enjeux qui dépassent de loin l'université. En ce sens, le « capitalisme néolibéral » (ou le système hégémonique « néfaste ») devient la pierre angulaire autour de laquelle se catalyse l'opposition des organisations à l'étude. Ce qui meut ces organisations ne se limite pas à en faire des universités différentes, mais plus largement il s'agit de repenser la société dans son ensemble. L'éducation supérieure alternative se veut aussi être une porte de sortie vers d'autres façons de considérer le monde et de questionner l'hégémonie. C'est justement parce que les universités alternatives étudiées visent aussi un changement global du « capitalisme » que j'ai choisi de conclure cette partie par ce sujet pour comprendre, comme je l'ai fait pour l'université et les alternatives ce qu'il renferme et quelles définitions on peut lui donner ou faute de mieux quels traits lui attribuer.

CHAPITRE III

DU CAPITALISME COMME GOUVERNEMENTALITÉ ET DU NÉOLIBÉRALISME COMME NOUVELLE RAISON DU MONDE

Beaucoup de choses sont dites et écrites sur le capitalisme et le néolibéralisme. En témoigne le nombre de fois qu'ils sont invoqués (de manière interchangeable) dans les médias, dans les billets de blog, par les hommes politiques, par les associations, par la littérature scientifique, par les romans... Difficiles à démêler, il est ardu de comprendre ce qu'ils renferment et comment ils sont venus à nous submerger et à être partout, tout le temps. Ils apparaissent sans cesse quand je lis sur mon sujet de thèse, ils sont toujours là quand j'écoute mes gourous activistes. Entre les creux ils se cachent, au détour d'une rue ils me saisissent. Le capitalisme, surtout, comme « système organisant » apparaît comme un monstre omniscient et omnipotent. Il sait tout, il voit tout, il contrôle tout, on ne peut s'en défaire. Il est partout dans notre corps, dans notre esprit dans ce que l'on mange, dans ce que l'on achète, dans la façon dont on parle. Il est même présent dans nos relations sociales, dans l'air que l'on respire. Et je n'arrive pas à le comprendre. Le capitalisme fait et nous fait faire des choses : on agit en son nom, on s'inscrit contre ou avec lui, on est pour ou contre lui. Je ne peux pas me contenter de le mentionner, de dire qu'il « est » là. Cependant plus je lis, plus je ne le comprends pas. Plus je ne le saisis pas, plus il me dépasse. Je me sens fébrile à l'idée d'écrire cette section dont l'objectif est d'asseoir quelques définitions. J'ai dû mal à en choisir une, mais j'aimerais avoir le sentiment d'avoir fait des distinctions et de ne pas laisser le lecteur avec l'impression que je parle de capitalisme et de néolibéralisme sans savoir ce qu'ils renferment. Alors ce que je vais faire ici, comme dans les sections précédentes, c'est de le suivre et d'en explorer les détails.

C'est Foucault qui me permet d'historiciser et de conceptualiser le capitalisme et le néolibéralisme. Et ce à partir de son cours au Collège de France sur la Naissance du biopolitique et dans l'Histoire de la sexualité. Pourquoi Foucault? Premièrement, parce qu'il fait le pont entre deux facons de penser : du structuralisme au poststructuralisme. Il se situe en effet au croisement où la manière à la fois de considérer le langage et l'histoire se transforme. Deuxièmement parce qu'il se détache d'une pure lecture historique, philosophique ou sociologique en proposant une méthode hybride qui englobe différentes vues d'un même problème. Troisièmement, parce qu'il refuse l'existence d'universaux (de structures) qui définiraient généralement le monde social. Quatrièmement, parce qu'il est un pont entre un Marx et un Deleuze en pensant les plissements et le dedans de la pensée « comme si les rapports du dehors se pliaient, se courbaient pour faire une doublure, et laisser surgir un rapport à soi, constituer un dedans qui se creuse et se développe suivant une dimension propre » (Deleuze, 1986, p. 107). À partir donc d'une conception foucaldienne du capitalisme et du néolibéralisme (sous-sections 3.1 et 3.2) je montrerai comment se sont formulées les pensées critiques et donc par extension les « alternatives » et les « résistances ». Ce chapitre est une transition progressive vers la deuxième partie de la thèse dans laquelle est explicité le cadre théorique. Je veux y déconstruire et problématiser la « nouvelle raison » qui définit le monde social pour mieux explorer par la suite ce que ça peut signifier d'être « anti-capitaliste », de se positionner « contre » et de vouloir être différent.

3.1 Le capitalisme : d'un système économique à une forme de gouvernementalité

Minimalement défini et suivant une perspective marxiste, le capitalisme désigne une forme particulière d'organisation du monde social qui repose sur la remise en jeu perpétuelle d'un capital dans un circuit économique dans le but d'en tirer profit pour l'accroitre et le réinvestir (Boltanski et Chiapello, 2011, p. 36). L'objectif principal étant la transformation permanente du capital, de biens d'équipement et d'achats divers en production, de production en monnaie et de monnaie en nouveaux investissements. Bref, le capitalisme économiquement défini désigne l'accumulation d'un capital (de monnaie) qui repose sur l'échange de marchandises. Les historiens ne s'accordent pas sur sa date de naissance. En effet, certains en voient des traces dans le monde grécoromain (par exemple Schumpeter, 1946). D'autres, comme Fernand Braudel, retracent ses origines au Moyen-Âge. Pour Marx (1867), ce sont les XVe et XVIe siècles en Angleterre qui marquent le début du capitalisme avec les violentes dépossessions (les enclosures). Thèses reprises d'ailleurs par plusieurs historiens dont Jacques Le Goff (2010) ou Robert Brenner, qui voient des prémisses dans les innovations agricoles anglaises de ce même siècle le début de la création de plus-value (voir Keucheyan, 2017). Les incertitudes quant à la naissance du capitalisme témoignent d'une mise en place laborieuse dont la « fixation » (si une telle chose existe à son propos) est le fruit d'une évolution au long cours. Par ailleurs, le capitalisme n'est pas « que » économique puisqu'il induit des formes particulières de politiques, d'organisations sociales, familiales et interpersonnelles et des lois spécifiques à ses normes. Pour toutes ces raisons, le capitalisme est vu dans la thèse comme un processus historique en mutation continuelle qui organise la société économiquement, politiquement et socialement. Reprenant des termes foucaldiens, le capitalisme est défini comme une forme de gouvernementalité c'est-à-dire une manière particulière de « disposer des choses » (Foucault, 1994, p. 643-644), « une manière de faire ». En ce sens, comme le pouvoir pour Foucault, le capitalisme est à la fois partout et nulle part : il n'est pas une chose, mais une relation (Foucault, 2015b [1984]) constituée par des dispositifs multiples d'enfermement (par exemple la sexualité, la folie, la « démocratie », etc.) qui organisent.

Avant de revenir à Foucault, faisons un petit détour. Dans la perception et la conception du capitalisme, il y a un avant et un après Karl Marx. En effet, c'est avec l'auteur du Capital (1867) qu'il acquiert une connotation péjorative puisqu'il est défini comme un système politique, économique et social qui repose sur la recherche systématique de plus-values obtenues par l'exploitation du travail des ouvriers par les propriétaires des moyens de productions et de distribution. En articulant sa conception à partir de l'exploitation des ouvriers, Marx révèle les mécanismes inégalitaires, néfastes et aliénants du capitalisme. La lecture marxiste permet, tout d'abord d'articuler analyses et critiques dialectiques et historiques, c'est-à-dire ne pas considérer le capitalisme seulement comme une forme d'organisation économique, mais aussi, comme une forme d'organisation sociale transformant et abimant la vie humaine, la société et la nature (Fuchs et Monticelli, 2018, p. 409). Ensuite, la vision marxiste, encourage de se repencher sur la définition de l'idéologie capitaliste qui se catalyse aujourd'hui autour du fétichisme de la consommation (induite par le néolibéralisme, j'y reviendrai). De plus, cette lecture implique de réfléchir sur les futures alternatives et sur les luttes à engager pour les faire exister à la lumière d'une histoire qui témoigne de la difficile entreprise qui est celle de faire différemment (Fuchs et Monticelli, 2018). De plus, la pensée marxiste amène à considérer le capitalisme comme un type de société (basé sur l'accumulation de l'argent, du pouvoir, de la réputation, de la visibilité et sur un contrôle asymétrique) qui se fait et se défait sans cesse à travers des crises et des luttes sociales provenant à la fois « d'en haut » et « d'en bas ». (Fuchs et Monticelli, 2018, p. 40-408). Vu comme s'auto (dé)faisant le capitalisme apparaît comme émergeant des pratiques collectives des groupes et des classes. Autrement dit, des pratiques multiples (politiques, sociales, économiques, culturelles, militaires, techniques, spatiales, idéologiques, subjectives) font et défont le capitalisme. La pensée matérielle et normative de Marx offre une analyse qui permet d'assimiler par extension le capitalisme à une forme de gouvernementalité issue de pratiques qui lient les individus (et les choses) entre elles.

Qu'est-ce qu'une telle conception du capitalisme implique?

Tout d'abord, suivant Gibson-Graham³² (1996, 2006) une des implications est d'affirmer que *le* capitalisme n'existe pas. Il faut parler *des* capitalismes (« there is no capitalism, but only capitalisms » [Gibson-Graham, 1996, p. 246]). Dans le même ordre d'idées, Derrida écrit dans *Spectres de Marx*:

there is no longer, there never was just capital, nor capitalism in the singular but capitalisms plural –whether State or private, real or symbolic, always linked to spectral forces— or rather *capitalizations* whose antagonisms are irreducible (Derrida cité dans Gibson-Graham, 1996, p. 247).

Gibson-Graham s'engage dans l'exploration de ce qui fait ces capitalismes à partir de la pensée Derridienne et de l'idée de spectres en focalisant son attention sur quatre « fantômes » qui les hanteraient (1996, voir chapitre 10). Tout d'abord, un fonctionnement économique qui le différencie d'autres systèmes possibles (pour elle le socialisme, mais cela est discutable). Ensuite la présence dans cette économie d'une production dite « non marchande capitaliste » (c'est-à-dire des biens produits a priori non marchands qui s'inscrivent dans des logiques capitalistes). Puis, une production marchande, mais non capitaliste (par exemple, les biens produits par un travailleur autonome ou par des esclaves qui sont par définition hors du système capitaliste, mais qui produisent par ailleurs des biens marchands) et enfin, la discursivité, dans la mesure où les capitalismes produisent des discours pour s'imposer comme étant hégémoniques

³² Je suis consciente du fait que Gibson-Graham est un pseudonyme pour deux auteures, mais puisqu'elles écrivent au « je » dans leur ouvrage, je me permets de référer à elle(s) au singulier.

et dominants. Pour Gibson-Graham ces quatre fantômes constituent la pluralité, l'hétérogénéité et la complexité du capitalisme et, du coup, dédramatisent sa « malignité » :

If there are only capitalisms (and no essential capital or capitalism), some capitalist instances may be quite acceptable and benign. And if many others are malignant, for doubtless that will also be the case, it is important to ask about the contexts and conditions that produce the evil rather than accepting it as necessary and natural (for only in relation to such a question can political possibilities come to light) (Gibson-Graham, 1996, p. 247)

L'apport de Gibson-Graham est notamment le refus d'essentialisation : il n'y a pas d'essence ni de nature du capitalisme. Bien qu'on puisse en donner une définition minimale qui recoupe toutes les formes, l'idée d'une unicité ou d'une totalité n'a plus lieu d'être lorsqu'on parle de capitalisme. Le capitalisme s'est démultiplié en capitalismes.

Ce que Deleuze décrit historiquement :

Le capitalisme du XIXe siècle est à concentration, pour la production, et de propriété. Il érige donc l'usine en milieu d'enfermement, le capitaliste étant propriétaire des moyens de production, mais aussi éventuellement propriétaire d'autres milieux conçus par analogie (la maison familiale de l'ouvrier, l'école). Quant au marché, il est conquis tantôt par spécialisation, tantôt par colonisation, tantôt par abaissement des coûts de production. Mais, dans la situation actuelle, le capitalisme n'est plus pour la production, qu'il relègue souvent dans la périphérie du tiers monde, même sous les formes complexes du textile, de la métallurgie ou du pétrole. C'est un capitalisme de surproduction. Il n'achète plus des matières premières et ne vend plus des produits tout faits : il achète les produits tout faits, ou monte des pièces détachées. Ce qu'il veut vendre, c'est des services, et ce qu'il veut acheter, ce sont des actions (1990, n.p., je souligne)

Le problème de la pensée de Gibson-Graham est l'existence supposée d'un « hors des capitalismes ». En effet, parmi les quatre fantômes énoncés certains sont « hors de la sphère marchande ». Cependant, vu comme forme de gouvernementalité et comme

relation il ne peut pas y avoir de « hors des capitalismes ». On peut imaginer d'autres manières de gouverner et d'être gouverné différemment, mais, à l'heure actuelle, dans les sociétés occidentales, il n'y a pas de « hors de ». C'est d'ailleurs le même reproche que l'on peut faire à l'étude d'Ana Tsing, qui dans Les Champignons de la fin du monde (2017) suit la production des matsutakes. Elle retrace la production de ces champignons, de l'Oregon jusqu'au Japon, argumentant que leur cueillette est « hors du » capitalisme, parce qu'issue d'une tradition ancestrale. Ça ne serait qu'après avoir été « touché » par les entreprises achetant les mastutakes que ces derniers deviennent des marchandises capitalistes. Mais une telle pensée revient à voir le capitalisme comme quelque chose de « structurant », et donc renvoie à l'existence d'un universel ou d'une structure totalisante. Chose que j'évite de faire en considérant plutôt la production de ces champignons comme issue de bout en bout par des pratiques/relations plus ou moins capitalistes. En ce sens, ce n'est pas parce que la cueillette est « non marchande » à première vue qu'elle n'est pas capitaliste puisque de toute manière la cueillette se fait en vue d'une revente et in fine en vue de l'accumulation d'un capital.

Bref, je retiens de Gibson-Graham et de l'étude de Tsing, l'idée de multiplicité, c'està-dire que la forme de gouvernementalité capitaliste n'est pas homogène (voir la citation de Deleuze), mais en refusant de considérer le capitalisme comme un « contenant » qui induit l'existence d'un « hors de ».

La non-homogénéité du capitalisme peut être vue à la manière de Boltanski et Chiapello, qui, dans *Le Nouvel esprit du capitalisme* (2011) estiment que ce dernier est rendu possible par un « esprit » qui le légitime : « l'esprit du capitalisme est l'idéologie qui justifie l'engagement dans le capitalisme » (2011, p. 41). Ce dernier n'agit donc pas en son nom propre, mais au nom de cet esprit qui le meut. Par ailleurs, l'esprit du capitalisme n'est pas figé, au contraire, il peut être observé selon ses différents états dans le temps (et je rajouterai dans l'espace). Les auteurs retracent trois de ces

« esprits » : celui de la fin du XIXe, celui situé entre les années 1930 et 1960 et un « nouvel esprit » qui émerge à la date d'écriture de leur ouvrage en 2011. Ici, le capitalisme apparaît comme une forme historique ordonnatrice de pratiques collectives (Boltanski et Chiapello, 2011, p. 60). À travers la description des trois esprits, les auteurs dévoilent que depuis sa première forme jusqu'à aujourd'hui, le capitalisme a été critiqué, souvent rejeté, mais qu'il s'est adapté aux critiques et a su être profondément réflexif pour répondre aux besoins et aux revendications. En fait, l'esprit du capitalisme est unique en cela qu'il a déterminé au fil de son évolution un « bon » et un « mauvais » capitalisme. Autrement dit, il aurait introduit des valeurs morales au capitalisme ainsi que des contraintes pour qu'il puisse toujours se transformer et donc perdurer. Dans ce paysage, la critique va jouer un rôle central. Selon Boltanski et Chiapello, elle permet en outre de délégitimer les esprits antérieurs, de leur enlever leur efficacité et de garantir une amélioration effective -par exemple en termes de justice en focalisant sur les biens communs (on pourrait compléter aujourd'hui en évoquant le capitalisme vert). Aussi, en répondant aux points soulevés par la critique, il incorpore une partie des valeurs au nom desquelles il était critiqué. Par contre, le capitalisme parvient aussi à échapper à la critique en se rendant plus difficilement déchiffrable (2011, p. 73-74). Boltanski et Chiapello soulignent donc que le capitalisme a une forte capacité d'adaptation et de transformation qui ne le fige ni dans l'espace ni dans le temps, mais qui au contraire fait de lui quelque chose de mouvant et de mutant. En ce sens, cela vient compléter et enrichir la nature même de la forme de gouvernementalité capitaliste qui est mue par des résistances et cela est cohérent avec la pensée de Foucault, qui m'aide ici à définir le capitalisme, puisque pour lui :

Là, où il y a pouvoir, il y a résistance (...) les rapports de pouvoir ne peuvent qu'exister qu'en fonction d'une multiplicité de points de résistance : ceux-ci jouent, dans les relations de pouvoir, le rôle d'adversaire, de cible, d'appuis (...) ces points de résistance sont présents partout dans le réseau de pouvoir. Il n'y a donc pas par rapport au pouvoir un lieu de grand refus (...), mais des résistances (2015a, p. 685)

Ainsi, en tant que gouvernementalité (donc forme de pouvoir) le capitalisme existe aussi avec/dans/par les points de résistance qui le meuvent et qui rythment son existence et ses règles. Cela revient une fois de plus à contredire l'idée de « hors du » capitalisme. Le « hors de » supposé par Gibson-Graham est en fait toujours dedans, toujours intriqué dans la relation capitaliste elle-même. Pour synthétiser, le capitalisme est une forme de gouvernementalité, une relation qui régit avec toutes ses contradictions, ses multitudes, son hétérogénéité l'organisation du social, de l'économique et du politique. Comme le résume Massumi (2018, p. 88)

En tant que tel, il [le capitalisme] capture le futur de la vitalité : le « en-trainde-se-faire » qualitatif de la vie. Il capture le potentiel. À ce titre, le capital opère directement comme un mécanisme de pouvoir. Son fonctionnement économique ne peut être séparé de sa fonction de pouvoir. Dire que le capitalisme est un pouvoir sur la vie est insuffisant. C'est une capture de la vie « en train de se faire », une capture de son devenir (c'est un *ontopouvoir*). Le capitalisme *économise* la vie, et c'est cette économisation qui constitue directement une formation de pouvoir (emphase dans le texte).

Mais qu'en est-il plus particulièrement de ces « esprits » qui meuvent et habitent le capitalisme et qui, en fin de compte, lui font changer de nature et redéfinissent ses cadres de fonctionnement?

3.2 Le néolibéralisme : esprit et « nouvelle raison du monde »

Adam Smith, Marx, Soljenitsyne, laissez-faire, société marchande et de spectacle, univers concentrationnaire et Goulag : voilà, en gros, les trois matrices analytiques et critiques avec lesquelles d'ordinaire on aborde ce problème du néolibéralisme, ce qui permet donc de n'en faire pratiquement rien du tout, de reconduire itérativement le même type de critique depuis deux cents ans, cent ans, dix ans. Or, ce que je voudrais vous montrer, c'est que justement le néolibéralisme est tout de même quelque chose d'autre. Grand-chose ou pas grand-chose, je n'en sais rien, mais quelque chose sûrement (...) Le néolibéralisme, ce n'est pas Adam Smith; le néolibéralisme, ce n'est pas la société marchande; le néolibéralisme, ce n'est pas le Goulag à l'échelle insidieuse du capitalisme (Foucault, 2004, p. 136)

Continuant avec une pensée foucaldienne, se pencher sur le néolibéralisme c'est focaliser l'attention sur « un art particulier de gouverner » le capitalisme contemporain. En ce sens, capitalisme et néolibéralisme sont deux choses distinctes, mais intrinsèquement liées (la dernière caractérisant la première). Ainsi, le capitalisme relève d'une forme de gouvernementalité et le néolibéralisme, disons plutôt, d'un mode d'être du capitalisme, d'un des « esprits ». De manière générale (et à tort selon Foucault, comme le souligne la citation ci-dessus tirée de son cours sur la Naissance du biopolitique donné au Collège de France en 1978-1979), le néolibéralisme est considéré comme une extrapolation de la pensée libérale articulée par Adam Smith et par les ordo libéraux allemands à partir du XVIIIe siècle (Foucault, 2004). En revanche, selon l'histoire qu'en fait Foucault (reprise notamment par Dardot et Laval [2009]), le libéralisme est avant tout une critique d'une manière trop rigide de gouverner qui avait cours depuis le XVIe siècle. En effet, les libéraux de l'époque pensaient « que l'on gouvernait trop » (Foucault, 1994) et s'opposaient à une « raison d'État » rigide. En ce sens, le libéralisme est originellement un « instrument critique de la réalité » (Foucault, 1994) qui se démarquait d'une forme de gouvernance antérieure motivée par une volonté de se « libérer » et de « laissez-faire ». Le libéralisme peut être vu donc comme point de résistance. Pour toutes ces raisons, Foucault désigne le libéralisme comme le « nouvel art de gouverner le moins possible » :

En fait, il ne faut pas oublier que ce nouvel art de gouverner ou encore cet art de gouverner le moins possible, cet art de gouverner entre un maximum et un minimum, et plutôt du côté du minimum que du maximum, eh bien, cet art, il faut bien considérer que c'est une sorte de redoublement, enfin, disons, de raffinement interne de la raison d'État, c'est un principe pour son maintien, pour son développement plus complet, pour son perfectionnement. Disons que ce n'est pas autre chose que la raison d'État, que ce n'est pas un élément externe et négateur par rapport à la raison d'État, c'est plutôt le point d'inflexion de la raison d'État dans la courbe de son développement. Je dirai, si vous voulez, pour faire un mot qui n'est pas bon, que c'est la raison du moindre État à l'intérieur et comme principe organisateur de la raison d'État elle-même, ou encore : c'est la raison du moindre gouvernement comme principe d'organisation de la raison d'État elle-même. (Foucault, 2004, p. 29-30)

Il n'est pas question ici de faire l'histoire complète du libéralisme, mais de constater plutôt qu'il est né non pas comme système économique, mais bien comme quelque chose de plus englobant c'est-à-dire comme qualificatif d'une forme de gouvernement. En fait, comme le souligne magistralement Foucault, l'émergence du libéralisme est le symptôme d'une focalisation de la problématique de l'organisation de la société autour du *gouvernement* et de l'État. La question qui se pose alors est une question de « gouvernementalité » relative au rôle et à la place de l'État. En ce sens, le libéralisme est tout autant politique qu'économique. En effet, pour instaurer le « moindre État » les libéraux vont faire du marché le point d'ancrage de la gouvernementalité. Le changement majeur qui s'opérera par rapport à ce qui avait cours avant le XVIIIe siècle est relatif au marché qui passe d'un lieu de juridiction à un lieu de vérités (Foucault, 2004). Le marché comme lieu de juridiction désignait un marché tout d'abord très réglementé, ensuite, c'était un lieu de justice dans la mesure où le prix de vente fixé était considéré

comme un prix juste ou en tout cas un prix qui devait être le juste prix, c'est-àdire un prix qui devait entretenir un certain rapport avec le travail fait, avec les besoins des marchands et les possibilités des consommateurs (Foucault, 2004, p. 32)

et ensuite parce que c'était une justice distributive puisqu'il était important que les plus pauvres puissent acheter des choses aussi bien que les plus riches. Enfin, selon Foucault le marché reposait sur l'absence de fraude. Pour résumer, le libéralisme est précédé par une période de réglementation, de juste prix et de sanction de la fraude, faisant du marché un lieu de justice. Le changement se produit avec les libéraux qui estiment plutôt que le marché est le lieu de « véridiction » c'est-à-dire que le marché apparaît comme quelque chose se devant être révélateur d'une vérité :

Le marché est apparu comme, d'une part, quelque chose qui obéissait et devait obéir à des mécanismes « naturels », c'est-à-dire à des mécanismes spontanés, même si on n'est pas capable de les saisir dans leur complexité, mais spontanés,

tellement spontanés que si on entreprenait de les modifier, on ne pouvait que les altérer et les dénaturer (Foucault, 2004, p. 33)

Ce qu'explique Foucault c'est que, pour les libéraux « justes prix » ou « faux prix » n'existent pas : les prix disent le vrai et doivent « commander, dicter, prescrire les mécanismes juridictionnels ou de l'absence de mécanismes » (Foucault, 2004, p. 34). Pour le penseur de la biopolitique, le passage d'un régime de juridiction à un régime de véridiction est fondamental dans l'histoire occidentale et c'est là que va se jouer le développement de la pensée gouvernementale moderne. L'apport principal de Foucault est de souligner que la « logique de marché » existait bien avant le libéralisme et que ce n'est pas ça qui marque l'entrée dans ce nouveau régime, mais bien une façon différente de considérer les mécanismes de marché et son statut par rapport à l'État. Le libéralisme va donc instaurer un art de gouverner où l'état n'a plus à intervenir, où la « planétarisation commerciale » (la mondialisation) devient une garantie de paix perpétuelle et où les intérêts deviennent fondements :

Le gouvernement dans son nouveau régime, c'est au fond quelque chose qui n' a plus à s'exercer sur des sujets et sur des choses assujetties à travers ces sujets. Le gouvernement va s'exercer maintenant sur ce qu'on pourrait appeler *la république phénoménale des intérêts*. Question fondamentale du libéralisme : qu'elle est la valeur d'utilité du gouvernement et de toutes les actions du gouvernement dans une société où c'est *l'échange qui détermine la vraie valeur des choses*? Eh bien, je crois que, c'est là que se posent les questions fondamentales du libéralisme. C'est là que le libéralisme a posé la question fondamentale du gouvernement, le problème étant de savoir si toutes les formes politiques, économiques, etc., que l'on a voulu opposer au libéralisme peuvent effectivement échapper à cette question et à la formulation de cette question de l'utilité d'un gouvernement dans un régime où c'est l'échange qui détermine la valeur des choses (Foucault, 2004, p. 48, je souligne).

Le libéralisme est donc affaire non pas d'individus, de richesses ou de terres, mais affaire d'intérêts et d'échange.

Progressivement, et c'est là que le néolibéralisme apparaît, on va se demander (notamment à partir du procès Lippman en 1939³³) comment on peut régler l'exercice du pouvoir politique sur les principes d'une économie de marché (Foucault, 2004, p. 137). Autrement dit, comment rapporter, référer, projeter sur « un art général de gouverner » les principes formels d'une économie de marché? En fait, le néolibéralisme refuse le retour à l'État et soutient le « laissez-faire » afin d'encourager l'intervention permanente. Ainsi, à partir des années 70 (mais comme le montre Foucault, les origines sont plus anciennes) avec un point culminant dans les années 80 et 90, le libéralisme se transforme en « néolibéralisme » qui selon Dardot et Laval (2009) doit se comprendre comme « nouvelle raison du monde ».

Nous n'en avons pas fini avec le néolibéralisme. Quoi qu'en pensent beaucoup, ce dernier n'est pas une idéologie passagère appelée à s'évanouir avec la crise financière; il n'est pas seulement une politique économique qui donne au commerce et à la finance une place prépondérante. Il s'agit de bien d'autres choses, il s'agit de bien plus : de la manière dont nous vivons, dont nous sentons, dont nous pensons. Ce qui est en jeu n'est ni plus ni moins que la forme de notre existence, c'est-à-dire la façon dont nous sommes pressés de nous comporter, de nous rapporter aux autres et à nous-mêmes (Dardot et Laval, 2009, p. 5, je souligne)

Les deux auteurs refusent trois croyances qui « collent » au néolibéralisme :1) c'est un capitalisme libéré de toute entrave, 2) c'est un idéalisme méthodologique fondé sur un excès d'idéologie individualiste et 3) c'est une nouvelle idéologie du capitalisme. De plus, ils ne le réduisent pas à une doctrine économique issue de l'École de Chicago, comme on le fait généralement. En effet, cette pensée tend à voir la source du néolibéralisme dans le concept de « main invisible » d'Adam Smith selon laquelle la liberté du marché assure l'allocation optimale des ressources et pour qui l'intervention publique nuit à l'équilibrage automatique des marchés en déréglant les anticipations.

³³ La date de 1939 montre que les origines du néolibéralisme remontent bien plus loin que les années 1970 ou 1980 voir aussi à ce sujet Dardot et Laval (2009)

Cependant, le néolibéralisme ne relève pas d'une pure « folie » étrangère à toute forme de rationalité, mais le « chaos » financier qu'il induit est le fruit d'une action continue omniprésente et multiforme des États eux-mêmes engagés dans une transformation globale des institutions, des relations sociales et des manières de gouverner (on revient à Foucault). En ce sens, alors que la doxa estime que le néolibéralisme est le parangon du laissez-faire, il a été en fait ironiquement institué contre le libéralisme du laissezfaire! La nouveauté du néolibéralisme c'est plutôt la mise en place juridique et politique d'un ordre mondial de marché dont la logique n'implique non pas l'abolition, mais la transformation des modes d'action et des institutions publiques. C'est ce que Foucault appelle la transformation des « cadres du marché » sur laquelle fonctionne le néolibéralisme. Ainsi, là où le libéralisme a émergé en réaction contre une façon antérieure de gouverner, le néolibéralisme, lui aussi, est un mouvement de contestation face au libéralisme (un autre point de résistance!). Ces constats amènent Dardot et Laval à avancer la thèse selon laquelle « avant d'être une idéologie ou une politique économique, le néolibéralisme est une rationalité, il structure, organise l'action des gouvernants et la conduite des gouvernés » (Dardot et Laval, 2009, p. 13, je souligne). Autrement formulée, la thèse devient celle-ci : le néolibéralisme est la « nouvelle raison » (depuis les années 70) du monde, la rationalité qui meut la forme gouvernementale présente : c'est une norme de vie. Les conséquences étant les lutte économique des populations, suivantes: compétition généralisée, ordonnancement des rapports sociaux au modèle du marché, transformation de l'individu et de l'État qui deviennent tous deux des « entreprises ».

Pour toutes ces raisons, le néolibéralisme fait du social un monde de relations économiques globales, transforme en profondeur la société et remodèle la subjectivité (ce qui est le plus grave). Dans les faits, comme le précise Foucault l'objectif du néolibéralisme est de faire en sorte que le marché soit possible (donc régulé). En ce sens, l'État revoit sa gouvernementalité, non pas en s'occupant des marchés euxmêmes (puisqu'on reste dans une pensée libérale où les marchés disent « la vérité »),

mais plutôt en s'assurant que c'est bien la concurrence (comme principe fondamental) qui joue comme principe régulateur. En fait, l'État, dans l'art de gouverner capitaliste néolibéral, revient sur le devant de la scène en tant que « gouvernement d'une société régulée par le marché » (Foucault, 2004, p. 151). Et comme Foucault le précise :

Ce n'est pas la société marchande qui est en jeu dans ce nouvel art de gouverner. Ce n'est pas cela qu'il s'agit de reconstituer. La société régulée sur le marché à laquelle pensent les néolibéraux, c'est une société dans laquelle ce qui doit constituer le principe régulateur, ce n'est pas tellement l'échange des marchandises, que *les mécanismes de la concurrence*. Ce sont ces mécanismes-là qui doivent avoir le plus de surface et d'épaisseur possible, qui doivent aussi occuper le plus grand volume possible dans la société. C'est-à-dire que ce qu'on cherche à obtenir, ce n'est pas une société soumise à l'effet-marchandise, c'est une société soumise à la dynamique concurrentielle. Non pas une société de supermarché —une société d'entreprise. *L'homo oeconomicus* qu'on veut reconstituer, ce n' est pas l'homme de l'échange, ce n'est pas l'homme consommateur, c'est *l'homme de l'entreprise et de la production* (Foucault, 2004, p. 152).

Foucault voit dans le néolibéralisme la constitution d'un homme, d'un état et d'une société « entreprise » : l'entrepreneur né avec le néolibéralisme.

L'action humaine a un but. Voilà le point de départ, et l'essentiel : à partir de cette impulsion à réaliser ce but, il va non pas échanger ce qu'il avait comme par un fait de hasard *en trop* – les peaux de lapin ou les poissons pêchés dont il ne savait que faire – ainsi que le supposaient les premiers théoriciens de l'ordre du marché; il va *entreprendre* et en entreprenant, il va *apprendre*. Il va dresser un *plan individuel d'action* et se lancer dans des entreprises (Dardot et Laval, 2009, p. 226, emphase dans l'original)

Le néolibéralisme c'est donc l'avènement de l'entrepreneuriat comme gouvernement de soi, tout le monde devient entrepreneur de lui-même (et cela culmine aujourd'hui avec la « start-up nation »³⁴) :

Le mode de gouvernementalité propre au néolibéralisme recouvre l'ensemble des techniques de gouvernement qui excèdent la stricte action étatique et orchestrent la façon dont les sujets se conduisent pour eux-mêmes (...) chacun est une entreprise à gérer et un capital à faire fructifier (Dardot et Laval, 2009, p. 458)

M'inspirant de Dardot et Laval, je résume le tout ainsi : pour la nouvelle raison du monde qu'est le néolibéralisme, le marché n'est pas une donnée naturelle, mais une réalité construite qui dit le vrai et qui requiert l'intervention active de l'État ainsi que la mise en place d'un système de droit spécifique. Ainsi, contrairement à ce qui est souvent pensé, le néolibéralisme n'est pas un détachement de l'État des affaires économiques, mais une transformation de son action sur elles (l'État gouverne différemment et est donc acteur entier du néolibéralisme - il autorise le néolibéralisme). Ensuite, l'essence de l'ordre de marché réside non pas dans l'échange, mais dans la concurrence définie comme relation d'inégalité entre différentes unités de production ou d'entreprises. Puis, l'État n'est pas simplement le gardien vigilant de ce cadre, mais il est lui-même soumis dans sa propre action à la norme de la concurrence : l'État auquel il revient de construire le marché a en même temps à se construire selon les normes du marché (le rôle de l'État est donc encore une fois central, particulièrement ambigu, l'État est à la fois moteur, acteur et il 'subit'). Enfin, il y a l'exigence d'universaliser la norme de la concurrence qui excède largement les frontières de l'état et qui atteint directement les individus (nous) : pour exister dans le néolibéralisme ces derniers doivent en effet se conduire comme des entrepreneurs (tout

³⁴ Voir « Entretien de Daniel Mermet avec Frédéric Lordon (extraits) » (2018)

comme l'état d'ailleurs). Voilà donc en peu de mots le portrait-robot de l'art de gouverner du capitalisme néolibéral.

Pourquoi m'être attardée sur ces deux notions? Un, pour montrer la différence de « statut » entre capitalisme et néolibéralisme Deux, pour démontrer que penser le capitalisme néolibéral ce n'est pas penser seulement l'économie, mais l'organisation de l'humain dans le monde social et même au-delà une nouvelle raison du monde. Trois pour, in fine, appréhender les « alternatives » comme des résistances critiques face à cette raison du monde. Concernant le premier élément, le capitalisme est une forme de gouvernementalité économique généralisée aliénante : les relations sociales se fondent sur une accumulation de capital, et ce depuis bien longtemps. Mais le capitalisme n'est pas uniforme et il se modifie dans l'espace et le temps. Ce qui est en lien avec le deuxième point : le néolibéralisme pour sa part « caractérise » le capitalisme contemporain. Néolibéralisme pouvant être considéré comme un « art de gouverner » le capitalisme qui informe jusqu'à nos subjectivités. Ainsi, dans ce schéma, les alternatives apparaissent comme des résistances à cette raison du monde : comment penser et imaginer un autre art d'être gouverné? Mais la question me semble bien plus complexe : si le néolibéralisme est une « nouvelle raison du monde », comment s'en départir? Comment modifier intrinsèquement notre rapport au monde? Il est en effet plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme néolibéral...

3.3 Vers la pensée du degré : imaginer un moindre capitalisme

Les « alternatives » désignées comme telles (coopératives, communautés autogérées, institutions d'éducation populaire, kibboutz, etc. [Parker et al., 2007]) sont, par définition, « contre » le « capitalisme néolibéral ». Elles émergent « en réaction à » une gouvernementalité qui s'est imposée comme étant la « juste forme ». Elles organisent en fin de compte les « contre-conduites » (Foucault, 2012).

J'aimerais aller plus loin encore : comment pense-t-on « l'art de ne pas être gouverné ou encore l'art de ne pas être gouverné comme ça et à ce prix » (Foucault, 1990) ? Partir d'une vue d'ensemble des théories critiques me permettra par la suite d'introduire l'argument qui s'articulera tout au long de la thèse.

Penser les alternatives à l'art de gouverner hégémonique a émergé avec le marxisme (O'Mahoney, Vincent, et Harley, 2018), socle de la pensée critique « de gauche », qui refusant l'oppression, l'aliénation et l'exploitation capitaliste imagine une autre façon de « gouverner » et de s'organiser en mettant fin à la société de classe par la révolution prolétarienne. Depuis Marx les théories critiques se sont multipliées et ont connu leur apogée dans les années 1970. À plusieurs égards ce n'est pas Marx qui a produit le marxisme, mais plutôt les écrivains qui ont repris sa pensée après lui. En revanche –et malheureusement comme le souligne Keucheyan (2017)–, les critiques n'ont pas détrôné le « capitalisme ».

Les nouvelles pensées critiques, pour leur part, ne catalysent plus la force de la subversion dans les mains d'une seule classe (la classe ouvrière), mais révèlent son aspect diffus, difficile à saisir³⁵. On la décrit en termes de mouvements, de réseaux, de préfiguration collective et/ou individuelle (voir Monticelli, 2018). La résistance et les alternatives sont aujourd'hui des phénomènes dynamiques apparaissant à plusieurs niveaux et prenant plusieurs formes. Elles impliquent un amalgame de pratiques défensives, sociales, culturelles et politiques (Juris et Sitrin, 2016) performatives et incarnées. Cela amènent certains à penser la résistance plutôt comme un réseau d'interactions informelles entre une pluralité d'individus, de groupes et d'organisations engagés dans des conflits politiques et/ou culturels (Jerne, 2018). Bref, aujourd'hui les multiplications des actions concrètes, entre « alternatives », « mouvements sociaux »,

³⁵ Difficulté dont témoigne bien le mouvement des Gilets Jaunes en France.

« projets politiques », « résistance », « zones à défendre » diluent la résistance dans le monde social, phénomène qui rend difficile le saisissement des oppositions, leurs objets, leurs moyens et leurs fins.

Mais où veux-je en venir?

Reprenons.

La conception foucaldienne du capitalisme néolibéral a plusieurs implications pour la problématisation des alternatives. En effet, vu comme un art de gouverner et comme une « manière de faire » intégrée à la vie (Guattari, 1981), le capitalisme néolibéral n'est pas un arrière-plan ou un cadre, ni simplement un système économique producteur d'ordre social, de distinctions, de hiérarchies inégalitaires, mais plutôt un processus organisant qui émerge d'un patchwork de pratiques socioéconomiques et politiques multiples et plurielles (Kuhn, Ashcraft, et Cooren, 2017). Les alternatives « anticapitalistes » sont des points de résistance, des propositions de reconfiguration des agencements (ou des cadres, dirait Foucault, 2004) du capitalisme néolibéral. Il s'agit donc de *réorganiser* ce dernier et d'en limiter les conséquences néfastes. J'en viens alors à parler en termes de « degrés » de capitalisme.

Penser ainsi ne jure pas avec Foucault. En effet, lorsqu'il parle de « gouvernement du moindre État » on peut entendre une pensée du degré et non d'un changement radical ou d'un choix entre deux propositions : être ou sortir du capitalisme. Suivant ce raisonnement, je conçois les alternatives en résistance comme des préfigurations d'un « moindre capitalisme néolibéral » à travers lequel les conséquences néfastes seraient effacées au profit d'une vie plus juste. Être « anti », « être critique », « être alternatif » est une question de degrés de capitalisme (l'être plus ou moins). Ce n'est pas pessimiste : je ne dis pas qu'il est impossible de changer la manière d'être gouverné. Au contraire ... nous nous sommes perdus à vouloir détruire le capitalisme néolibéral

ou à vouloir « en sortir ». Le mouvement à faire n'est pas celui-ci (« sortir de »), mais limiter les effets négatifs, transformer les cadres de fonctionnement pour qu'il soit plus juste, plus écologique, plus en résonance avec les besoins fondamentaux des faibles humains que nous sommes. Je ne légitime pas la manière de gouverner actuelle, mais je tente une approche « réaliste ». De plus, j'explore une nouvelle voie de problématisation et conceptualisation des alternatives : si être « anti » est (im)possible (dans la mesure où « anti » est souvent associé à « sortir de »), alors l'alternatif va audelà de l'anti... c'est un moindre degré de capitalisme.

Dans cette vision des choses, le socialisme est un *moindre capitalisme*. Pour ne plus parler en termes de « dedans » ou de « dehors » je propose donc ce vocabulaire du « degré » : *nous pouvons être « plus ou moins capitalistes », mais nous sommes toujours capitalistes (pour l'instant, puisque le « post-capitalisme » n'est pas encore là).* Suivant cette conception, le néolibéralisme sévissant aujourd'hui est le degré le plus élevé de capitalisme et de l'autre côté du spectre, nous trouvons les coopératives ou les communautés autogérées qui sont « moindrement capitalistes ». Ainsi, *exit* l'emploi de « dedans » et « de dehors », de contenant ou de contenu : *il n'y a qu'un enchevêtrement d'éléments disparates qui sont plus ou moins capitalistes*. Constitutif du monde social le capitalisme néolibéral en tant qu'art de gouverner est toujours déjà là. Les alternatives diffuses, diluées, éclatées ne sont jamais « hors de ». Elles pensent et imaginent de nouvelles façons de faire à partir du capitalisme néolibéral c'est-à-dire « avec » lui. Elles « font avec » en le fissurant (Holloway, 2010).

3.4 Synthèse

Pourquoi était-il nécessaire de décortiquer le capitalisme néolibéral? Tout d'abord, pour comprendre « contre » quoi les universités à l'étude veulent s'opposer, mais surtout pour amorcer la réflexion sur ce que signifie « être alternatif », « être anti », « être critique » (réflexion qui sera approfondie dans la partie suivante). Le capitalisme

néolibéral défini comme art de gouverner refuse la conceptualisation du capitalisme comme système ou comme structure (c'est-à-dire comme contenant) dans lequel nous sommes et duquel nous pouvons/devons « sortir ». Le mouvement ne se fait pas en ces termes. En fait, tous autant que nous sommes, par nos pratiques, nous faisons émerger le capitalisme néolibéral parce que c'est notre « raison du monde ». Certes nous pouvons la refuser, mais la refuser ne veut pas dire « en sortir », ça voudra toujours dire en faire partie, mais d'une façon différente, autrement dit de modifier notre rapport au capitalisme néolibéral et d'en changer les normes. L'enjeu en fin de compte, pour l'instant, n'est pas de « sortir du capitalisme néolibéral », mais d'en modifier les cadres (les règles) pour en faire quelque chose d'autre. La nuance est subtile, mais elle est importante pour justement comprendre comment les universités à l'étude se positionnent par rapport à ces cadres (que ce soit le cadre capitaliste ou celui imposé par les universités - qui sont elles-mêmes soumises aux règles du capitalisme néolibéral) et comment elles vont faire pour les bousculer, les modifier, les retracer à leur manière. Avoir décortiqué tel que je l'ai fait le capitalisme néolibéral me permet de me situer dans l'observation d'un « art de gouverner différemment » c'est-à-dire dans les fissures d'un cadre particulier, d'un régime de véridictions qui gouverne. Surtout, cela me permet d'ores et déjà d'assumer que le « capitalisme néolibéral » constitue les universités à l'étude. En effet, parce que c'est la manière de gouverner, ces pratiques s'immiscent partout. Il s'agira donc d'aborder les organisations alternatives avec cette lentille et d'être à l'affut de la manière dont ce « gouvernement » est cultivé (ou non).

Universités, alternatives, capitalisme néolibéral... trois faces d'une même médaille?

À l'origine l'UPop et le COA sont encouragés par un vouloir faire différemment, résister contre, s'opposer à, ouvrir vers autre(s) chose(s)... Il y a un duel, un conflit, un double mouvement « contre » et « avec » ou plutôt « vers ». Il y a des choses « qui ne vont pas », des choses « qu'il faut changer »...

Ces choses, qu'elles soient nommées (capitalisme, marchandisation de l'université, guerres, banquiers) ou non, sont les *moteurs*, les instigatrices, les premiers souffles de ces initiatives qui apparaissent comme des « alternatives ». Cet élan c'est peut-être « l'imagination radicale » conceptualisée par Castoriadis (1998) qu'explorent Haiven et Khasnabish (2014, p.6), tectonique ou substance protéiforme à partir de laquelle les institutions sociales et les identités sont produites et qui du même coup sont constamment en mouvement à la surface du social. C'est peut-être tout aussi simplement la danse de la vie (Sen, 2018) qui fait bouger, qui fait avancer.

Dans les deux cas, universités « traditionnelles » et capitalisme sont particulièrement visés et apparaissent comme les deux « choses » contre lesquelles se positionner. Les décortiquer m'a amené à y voir des contradictions et des tensions que je préfère nommer des « multiplicités ». Ces multiplicités ne sont pas sans conséquence sur les « alternatives » elles-mêmes. En effet, en ce qui concerne les universités, c'est surtout leur dimension plurielle qui rend difficile l'être différent (puisqu'être différent est un discours propre à toutes institutions d'éducation supérieure pour se démarquer). Dans le cas du capitalisme, c'est l'enjeu « d'être anti » qui s'est révélé : qu'est-ce qu'être « contre » alors que le capitalisme néolibéral est la raison du monde? Comment se départir « de lui »?

Ainsi, entre les universités et le capitalisme néolibéral, je me suis vue naviguer dans un paysage de préfigurations avec les alternatives, qui veulent aller ailleurs, au-delà de, hors de, pour changer le monde. Mais, s'entremêlent la difficile entreprise de se démarquer parmi la pluralité des universités et l'(im)possibilité d'être alternatif dans une société gouvernée par le capitalisme néolibéral dont il est vain de vouloir sortir, mais dont il faut plutôt atténuer les effets pour espérer vivre (dans un premier temps) dans un « moindre capitalisme ». Finalement, je me sens comme étant au milieu de forces (capitalisme néolibéral) et de formes (universités) qui sont à la fois pouvoir aliénant, mais aussi tremplins de nouveautés, d'imagination, de créations d'un ailleurs,

d'un au-delà de. Je suis là, dans cet « entre-deux » (entre-trois? Entre-quatre?), dans un devenir, dans une intentionnalité... La suite de l'entreprise se dessine : explorer intrinsèquement ce milieu fait de forces et de formes plurielles et multiples en tension, imbriquées les unes aux autres, faces d'une même médaille.

PARTIE II

DU MOUVEMENT DE DIFFÉRENCIATION : UNE APPROCHE PROCESSUELLE ET COMMUNICATIONNELLE. THÉORIE ET MÉTHODE

Ainsi le principe de différence, comme différence dans le concept, ne s'oppose pas, mais au contraire laisse le plus grand jeu possible à l'appréhension des ressemblances. Déjà, du point de vue des devinettes, la question « quelle différence y a-t-il ? » peut toujours se transformer en : quelle ressemblance y a-t-il ? Mais surtout, dans les classifications, la détermination des espèces implique et suppose une évaluation continue des ressemblances.

Deleuze, Différence et Répétition, p. 21

Le premier chapitre a dressé le panorama contextuel de la thèse. Il a notamment éclairé les enjeux relatifs aux organisations alternatives qui sont définies par leur volonté « d'être contre » le système hégémonique afin de rendre le monde meilleur. D'une part, il n'y a pas une seule façon d'être alternative et d'autre part, il y a une (im)possibilité à différer puisqu'elles sont toujours intriquées contre, mais aussi dans et au-delà du capitalisme, art de gouvernementalité. Je retiens donc *la volonté de différer* qui anime les organisations alternatives et leurs difficultés à le faire dans le capitalisme.

J'approfondis la réflexion sur ces éléments, pierres angulaires de la conceptualisation de l'alternatif, à partir d'une approche processuelle (Langley et Tsoukas, 2017) et communicationnelle de la réalité (Cooren, 2015a). Étudier les organisations alternatives avec ces lentilles théoriques déplace l'intérêt de la description de leur

fonctionnement sur l'exploration des mécanismes de différenciation. De plus, elles les englobent dans l'hétérogénéité de la réalité et dévoilent les complexes méandres qui les parcourent. La question n'est plus à quoi ressemble une organisation alternative (Cheney, 2014, paragr. 4), mais plutôt *comment diffère-t-elle*?

Cette question est abordée tout d'abord en réfléchissant aux implications théoriques d'une approche processuelle (chapitre IV) en s'intéressant à la fois à ses traits généraux et à ses aspects plus spécifiques relatifs à la différenciation proprement dite avec Tarde, Deleuze et Derrida. Les trois auteurs me permettent de déplier la différence comme mouvement animé par une (des) intentionnalité(s). Prenant pour point de départ la conceptualisation de l'alternatif comme un mouvement de différenciation, j'explore ensuite la nature même de ce processus en demandant ce qu'il est à travers une vision communicationnelle de la réalité qui opérationnalise l'approche processuelle et qui intègre le capitalisme comme qualification des relations induites par la communication. Finalement, pour comprendre comment suivre le mouvement de « vouloir différer » j'entrerai dans la méthodologie et les stratégies d'analyse (chapitre V).

CHAPITRE IV

PROCESSUS, DIFFÉRE/ANCE ET RÉPÉTITION

4.1 Point de départ : l'approche processuelle

En occident, la perception philosophique du monde s'est figée avec Parménide. Ce dernier insistait sur la nature permanente et immuable de la réalité alors que contre lui, Héraclite, natif d'Éphèse, pariait sur la primauté du changement comme moteur de l'émergence du monde. Comme le caricature Chia (1999, p. 214), l'histoire de la pensée occidentale n'a été rien de plus qu'une série de notes de bas de page tentant de synthétiser ces deux pensées en apparence irréconciliables. D'un côté, une métaphysique de la substance/présence (Parménide) pour laquelle la « vraie » réalité est permanente, fixée, non changeante et le changement un épiphénomène construit. De l'autre côté, une métaphysique du processus, où le changement est au contraire le moteur de la réalité, ce par quoi tout se met en mouvement, mouvements du devenir continuel et inarrêtable (Chia, 1999). Leibniz, Bergson et Whitehead ont renoué avec la pensée d'Héraclite en ne faisant pas seulement constater la complexité du monde comme un fait imposé au monde lui-même, c'est-à-dire une complexité qui viendrait « de l'extérieur », mais plutôt comme une complexité constitutive et au départ de tout. Faisant de notre expérience du monde un perpétuel devenir ils posent le mouvement comme « faiseur » du monde. Rien n'existe précisément à un temps T ou à un endroit fixe : tout est durée (Bergson, 1888). Au-delà du duel d'idées présocratiques, la pensée de Descartes, à l'orée de la « modernité », a imposé en occident une conception du monde dominée par la raison et surtout par la dissociation dichotomique des choses : sujet/objet, humain/non humain, nature/culture, corps/esprit. L'homme qui pense est maitre et possesseur de la nature qu'il domine et contrôle. Mais cela est bien illusoire et témoigne d'une pensée qui se contente de concevoir le monde en fonction des sens limités que nous possédons. En outre, nous ne *pouvons pas voir* la durée et le caractère extensif de la matière (Bergson, 1888), nous ne pouvons qu'en « pensée » imaginer cet élan vital, cette force motrice qui *fait* le monde perpétuellement. Philosophie de la multiplicité, cette conception englobe dans la constitution du monde plusieurs choses hétérogènes : philosophie du changement, ces multiples « êtres constitutifs » sont en perpétuelles transformations dans le temps et dans l'espace. La flèche qui traverse l'air de l'arc à la cible ne dispose pas d'une qualité propre à un moment donné, elle existe dans une durée qui ne se fige jamais et sa trajectoire étend son être et modifie son état; philosophie du processus : les choses ne « sont pas », mais « sont en devenir ».

Les trois axiomes proposés par Chia (1999) clarifient l'approche processuelle :

- 1) C'est l'épistémologie du processus qui pense le devenir hétérogène des êtres...
- 2) ... Qui sont interrogés à travers une logique de l'altérité ;
- 3) Le tout reposant sur le principe d'immanence.

Le premier axiome est ancré dans la pensée de Whitehead pour qui le devenir d'une entité constitue ce qu'elle est (« Its "being" is constituted by its "becoming" » [Whitehead, 1929, p. 28]). Suivant cette pensée, les relations, les processus, la transformation et l'hétérogène devenir des choses sont fondamentaux (Chia, 1999, p. 218). Le processus est une série d'actes et d'événements qui fait émerger continuellement la réalité qui n'est pas « toute faite » (Cooper, 2014, p. 585). Autrement dit, la pensée du processus refuse de se limiter à ce que l'on 'voit', c'est-à-dire à la présence acquise et immuable des êtres. Au contraire, elle suppose le devenir perpétuel des choses qui se cachent derrière leur apparent état statique.

Le deuxième axiome revient à dire à partir de la remise en question du logocentrisme de Derrida que le sens n'est « jamais pleinement et immédiatement présent dans un terme. En fait, chaque terme contient les traces de son 'autre' » (Chia, 1999, p. 220). Comme l'écrit également Cooper :

The part-whole relationship also means that partial forms are presences that are complemented by their absences. Like approach and withdrawal, process depends on the provisional nature of presence and absence as mutual recursions or counter changes of each other: presence is the continuous pursuit and deferral of itself in a process of continuous suspension (2014, p. 586)

Cela est d'importance pour ma réflexion comme je le montrerai plus tard.

Enfin, le troisième axiome avance que tous les phénomènes sont immanents. Chia donne l'exemple d'une suite de nombre : 0, 1, 2, 3, 4... 8, 9. Le chiffre 9 implique tous les autres qui l'ont précédés, en d'autres termes « 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 sont immanents à 9 » (Chia, 1999, p. 221). Cela amène Chia à dire :

Phenomena, things, situations, events often betray the rich and sometimes dark histories and accidental turns that have brought them into being. They are always already the cumulative blending of a complex multiplicity of genealogical traces (1999, p. 221).

Les trois axiomes fondent la philosophie processuelle pour laquelle la nature de la réalité est toujours changeante et qui porte l'attention sur le devenir. De plus, elle met l'accent sur l'hétérogénéité et la multiplicité. Comme le résument Langley et Tsoukas (2017, p. 7) :

Seeing process as fundamental, such an approach does not deny the existence of events, states or entities, but insists on unpacking them to reveal the complex activities and transactions that take place and contribute to their constitution.

Ontologiquement, l'approche processuelle porte un regard particulier sur les événements, les actions, les entités, comme devenirs, mais surtout comme étant mue par des éléments constitutifs complexes qui les font exister d'une certaine manière. Comme la partie I l'a mis en évidence : les organisations alternatives se caractérisent par leur volonté de différer (différer d'un « système » hégémonique, différer de « valeurs » communes, etc.). Cette nature (cette intention) inhérente à ce type d'organisations peut être vue justement comme une de ces activités ou transactions dont parlent Langley et Tsoukas, qui prend place et contribue à leur « constitution ». La volonté de différer constitue leur devenir « alternatif » ou « différent ». Considérer la nature particulière et unique comme un processus en « devenir » lui confère hétérogénéité et multiplicité : il n'est jamais figé, il est changeant, il est composé de plusieurs « choses » qui peuvent éventuellement entrer en contradiction. L'approche processuelle assoit la « volonté de différer » comme animant le processus/mouvement de différenciation qui n'est pas un état fixé dans le temps et l'espace. La volonté de différer n'est jamais la même, elle se modifie au cours du temps et en fonction de l'expérience que chacun en fait. Encore une fois, l'approche processuelle permet de considérer les organisations alternatives comme mues par un processus ou un mouvement de différenciation animé/cultivé par une intention/un vouloir « être différent ». C'est à la fois sur ce mouvement et sur cette intentionnalité que je souhaite m'attarder, et ce avec Gabriel Tarde, Gilles Deleuze et Jacques Derrida en explorant une vision processuelle de la philosophie de la différence.

4.1.1 De la philosophie de la différence

Tarde a disparu après le triomphe de la pensée de Durkheim pour qui la société est une totalité qui a sa vie propre et qui est constituée par les variations des individus (Tonkonoff, 2013). Tarde, voulant saisir ce qui se trouve « entre » les individus pour appréhender la relation elle-même et non l'individu, en tant que tel, ou le résultat de la relation (Candea, 2010), ne voit pas la société comme préexistante, mais il la caractérise par son

hétérogénéité qui se construit à travers ce qu'il désigne comme étant le « petit ». À juste titre, Latour (2002) souligne que Tarde pourrait être reconnu comme le grand-père de la théorie de l'Acteur-Réseau puisqu'il redéfinit le « social » et adopte une perspective « bottom-up » (Cooren et Fairhurst, 2008). En outre, Tarde (1999, p. 58) écrit dans Monadologie et Société que « toute chose est une société et que tout phénomène est un fait social ». Ce qu'il veut dire par là, au même titre que ce que développe Latour en parlant « d'associations » au lieu de « société », c'est que ce n'est pas le grand ou le « global » qui permet de comprendre les collectifs, mais bien le « petit » c'est-à-dire l'interaction. Tarde propose en fait une « sociologie moléculaire » (Tonkonoff, 2013) pour laquelle la totalité du social ne se trouve pas dans la société, mais dans les micro événements-ce que certains vont appeler d'ailleurs une « théorie de l'interindividualité » (Candea, 2010). Latour (2002) extrapole cette façon de penser comme une remise en cause de l'anthropocentrisme de la sociologie traditionnelle et estime qu'elle intègre les non humains qui font désormais tout autant partie des hétérogénéités microscopiques du « social ». Au même titre, Cooren et Fairhurst (2008) trouvent dans la pensée de Tarde des similitudes avec les ethnométhodologues, qui en bannissant le terme de structure, voient la conversation comme le locus de la construction de sens des acteurs. En fait, ce qui différencie la sociologie de Tarde de celle de Durkheim -et de celle qui, du coup, se fera plus traditionnellement par la suite- est qu'elle place le sujet comme le nœud par lequel se jouent les relations. Autrement dit, l'individu est un « pli » (si l'on veut reprendre des termes Deleuziens) où les relations se rencontrent :

It is the internal milieu which opens onto an external milieu peopled with other subjects, as well as a plurality of other beings which inhabit our vital experience and determine it fundamentally as an affective experience (Karsenti, 2010, p. 49-50)

Le sujet ainsi qualifié devient (avant même la conversation) le *locus* des relations : c'est à partir de lui que le « social » se produit. Le cheminement de pensée de Tarde repose sur

une décomposition des caractéristiques du « moléculaire ». Se faisant, il distingue trois « lois » qui lient les choses entre elles et qui ont attiré mon attention : l'imitation (ou répétition), l'invention (ou adaptation) et l'opposition (Tarde, 1898). Outre l'intérêt philosophique que représente ces lois, la nouveauté réside dans le fait que là où une sociologie traditionnelle parlerait de ces trois lois comme étant des « processus sociaux », Tarde en fait des formes constitutives de la réalité émergeant du sujet. Aussi, dans la manière dont il les présente il semble plutôt qu'il y ait une loi fondamentale, celle de l'imitation, qui renferme les deux autres. Pour résumer, l'imitation désigne le fait que toutes choses (les humains, les plantes, les animaux, etc.) existent et émergent en se copiant mutuellement : tout né à partir d'une copie de ce qui a déjà été fait auparavant ou de ce qui est en train de se faire ailleurs. L'imitation chez Tarde n'est pas négative. Au contraire, copier signifie inventer et s'adapter puisque la copie est nouveauté : « The innovator is the locus of an unexpected combination of pre-existing premises that introduces new differences (new beliefs and desires) in the social world » (Tonkonoff, 2013, p. 271). Autrement dit, l'imitation est la reproduction du même, mais un même pluriel, qui se décompose en de multiples flux qui in fine produisent du nouveau qui n'existait pas (Karsenti, 2010). Enfin, l'imitation est toujours constituée par l'opposition qui découle d'incompréhensions, de compétitions et de polémiques. La dynamique d'opposition est aussi productive et non négative ou passive. Le négatif et la passivité sont toujours associés au positif et à l'activité qui fait émerger de nouvelles relations et de nouveaux flux. Au milieu de ces « lois »:

La tâche du sociologue est d'appréhender, sous l'apparente régularité des pratiques d'imitation, l'irrégularité de modifications constantes; l'irrégularité de ce qui est intimement répété doit être vue comme un processus à travers lequel le social se crée lui-même; c'est-à-dire se modifie tout en se reproduisant (Karsenti, 2010, p. 60)

Selon Tarde donc, c'est la combinaison d'imitations/répétitions, d'adaptations/innovations et d'oppositions qui font émerger le « social ». Il met en exergue l'hétérogénéité et la multiplicité de l'existence parcourue par des processus contraires, mais activement productrice de « social ». Le raisonnement, amène Tarde, « philosophe de la différence » à écrire dans *Monadologie et Société* :

Exister c'est différer, la différence, à vrai dire, est en un sens le côté substantiel des choses, ce qu'elles ont à la fois de plus propre et de plus commun (...) La différence est l'alpha et l'oméga de l'univers ; par elle tout commence, dans les éléments dont la diversité innée, rendue probable par des considérations de divers ordres, justifie seule à mes yeux leur multiplicité ; par elle tout finit, dans les phénomènes supérieurs de la pensée et de l'histoire, où rompant enfin les cercles étroits dont elle s'était enserrée elle-même, le tourbillon atomique et le tourbillon vital, s'appuyant sur son propre obstacle, elle se surpasse et se transfigure (1999, p. 72-73, je souligne)

Tarde cherche à analyser les structures élémentaires d'un processus de différence qui se joue dans l'opposition, l'imitation, l'invention, l'adaptation, la répétition... autant de dynamiques actives, passives, négatives et positives, chacune étant chargées de trajectoires historiques, de variations, de transformations, de stabilité et d'instabilité (Born, 2010, p. 235). Mais si « exister c'est différer... », comment différer encore plus? Comment se « différencier »? et d'autant plus lorsque Latour complète la citation de Tarde ci-dessus en écrivant : « revolt, resistance, breakdown, conspiracy, *alternative is everywhere* » (2002, p. 124, je souligne). J'espère faire entrevoir au lecteur l'enjeu d'être alternatif (sans oublier le lien avec le capitalisme, j'y reviendrai plus loin) qui est d'ordres empirique, ontologique et philosophique : être différent, différer, être alternatif, s'opposer... ne va pas de soi.

Poursuivons la réflexion avec Deleuze.

À partir de la conceptualisation tardienne de la différence comme étant constitutive de l'existence Deleuze redonne ses lettres de noblesse au sociologue oublié. Cependant, plutôt

que de parler de trois lois, le penseur du rhizome choisit comme point de départ « l'opposition » qu'il considère comme « figure par laquelle la différence est distribuée à travers la répétition » (Born, 2010, p. 235). En outre, dans *Différence et répétition* (1968), Deleuze s'attèle à répondre à deux questions : 1) quel est le concept de la différence qui ne se réduit pas à la simple différence conceptuelle, mais qui réclame une Idée propre, comme une singularité dans l'Idée ? et 2) quelle est l'essence de la répétition —qui ne se réduit pas à une différence sans concept, qui ne se confond pas avec le caractère apparent des objets représentés sous un même concept, mais qui témoigne à son tour de la singularité comme puissance de l'Idée ? Pour y répondre, il fait quatre propositions : 1) faire de la répétition quelque chose de nouveau : la répétition est tâche de liberté; 2) opposer la répétition aux lois de la nature; 3) opposer la répétition à la loi morale; 4) opposer la répétition aux généralités de l'habitude et aux particularités de la mémoire. La thèse ne portant pas sur Deleuze, je ne vais pas élaborer outre mesure sur ces éléments dont j'ose résumer la teneur par une représentation schématique :



Figure 4-1 Schéma Différence, répétition, ressemblance

Comme il l'écrit : « chaque fois que nous rencontrons une variante, une différence, un déguisement, un déplacement, nous dirons qu'il s'agit de répétition » (Deleuze, 1968, p. 350). De plus :

Le principe de différence, comme différence dans le concept, ne s'oppose pas, mais au contraire laisse le plus grand jeu possible à l'appréhension des ressemblances. Déjà, du point de vue des devinettes, la question 'quelle différence y a-t-il ?' peut toujours se transformer en : 'quelle ressemblance y a-t-il ?' (1968, p. 21).

Comme chez Tarde, on note chez Deleuze la propension à entremêler la différence, la répétition et la ressemblance (d'où le schéma) : les opposés sont toujours ensemble, jamais dissociés... constitutifs l'un de l'autre. Dans cet entremêlement, la différence est « engendrement du monde » dans le sens où, elle « engendre penser dans la pensée, car la pensée ne pense qu'avec la différence » (Deleuze, 1968, p. 356) –Les phrases de Deleuze sont si belles, si musicales, il faut les lire à voix haute, pour en écouter le rythme–

Cela renvoie *in fine* à la citation d'ouverture du chapitre qui résume ce que la thèse essaye de faire avec ces organisations qui se disent « alternatives » et « différentes ». Puisque différence implique ressemblance et puisque différence implique imitation, similarité, de quoi sont remplis ces mouvements alternatifs ? de quoi sont faits les acteurs ? Comment se tissent les ressemblances ? Les différences ? Comment les figures en mouvement dans l'hétérogénéité du processus se lient-elles comme différentes et comme semblables ?

Qu'est-ce que signifie le terme « différer » ? Le concept de « Différance » de Derrida permet de donner quelques pistes de réponses. Voilà comment il le présente dans *Marges de la Philosophie* :

Si la Différance est (je mets aussi l'« est-» sous rature) ce qui rend possible la présentation de l'étant-présent, elle ne se présente jamais comme telle. Elle ne se donne jamais au présent. À personne. Se réservant et ne s'exposant pas, elle excède en ce point précis et de manière réglée l'ordre de la vérité, sans pour autant se dissimuler, comme quelque chose, comme un étant mystérieux, dans l'occulte d'un non-savoir ou dans un trou dont les bordures seraient déterminables (par exemple en une topologie de la castration). En toute exposition elle serait exposée à disparaître comme disparition. Elle risquerait d'apparaître: de disparaître (Derrida, 1972, p. 6)

Derrida propose l'incursion dans quelque chose qui n'est ni un mot ni un concept – d'où la rature sur le verbe être dans la citation ci-dessus. Il donne une définition par la négation d'un mouvement qu'il introduit à partir du terme « différer » : l'action de repousser à plus tard qui mène à une temporisation, et par le fait d'être autre, non identique donc une altérité dissimilaire (« différente ») et polémique (« différende »). Derrida déplore la séparation induite par le terme « différer » qui ne renvoie pas au différent et au différend. C'est cet écueil que le a de la Différance vient combler. La Différance c'est alors :

La causalité constituante, productrice et originaire, le processus de scission et de division dont les différents ou les différences seraient les produits ou les effets constitués. Mais, tout en nous rapprochant du noyau infinitif et actif du différer, « Différance » (avec un a) neutralise ce que l'infinitif dénote comme simplement actif

³⁶ La réflexion de cette section est en cours de publication pour la revue *M@n@gement* dans un article co-écrit avec Consuelo Vásquez.

(...) ce qui se laisse désigner par « Différance » n'est ni simplement actif ni simplement passif, annonçant ou rappelant plutôt quelque chose comme la voix moyenne, disant une opération qui n'est pas une opération, qui ne se laisse penser ni comme passion ni comme action d'un sujet sur un objet, ni à partir d'un agent ni à partir d'un patient, ni à partir ni en vue d'aucun de ces termes (Derrida, 1972, p. 9)

Le penseur de la déconstruction propose à la fois une réflexion philosophique sur l'existence (l'existance ?) et une réflexion sémiotique en redistribuant la présence/absence des signes dans le langage. En effet, c'est à partir d'une conception saussurienne du langage comme système de différences que Derrida introduit son néologisme de « Différance » qui est « le mouvement selon lequel la langue, ou tout code, tout système de renvois en général se constitue « historiquement » comme tissu de différences » (1972, p. 13) et qui de fait renferme les deux sens du verbe « différer » à savoir : différer (repousser à plus tard) dans le temps et différer dans l'espace. Le mouvement décrit par Derrida se situe donc à la fois dans l'espace et dans le temps et oscille entre espacement et temporisation, faisant du passé et du présent des éléments simultanément constituants (on retrouve l'immanence de tantôt). Mais cela, comme il l'écrit, ne répond pas tout à fait pleinement aux questions « Qu'est-ce qui diffère ? Qui diffère ? Qu'est-ce que la Différance ? » (1972, p. 15). Alors, il consacre plusieurs pages de son texte à décortiquer des exemples et des phrases, pour répondre ainsi : la Différance est constituée de présences et d'absences, c'est-à-dire qu'elle se comprend par la présence d'oppositions (ou, je dirai, d'alternatives) même si ces dernières ne sont pas toujours physiquement présentes. Dans la Différance l'opposition qui diffère dans le temps et dans l'espace est toujours là:

Si la présentation détournée reste définitivement et implacablement refusée, ce n'est pas qu'un certain présent reste caché ou absent; mais la Différance *nous tient en rapport* avec ce dont nous méconnaissons nécessairement qu'il *excède l'alternative de la présence et de l'absence* (je souligne, p.21).

En ce sens, la Différance doit être comprise comme « une absence continue, une force continuellement hors de portée et donc jamais *vraiment* présente » (Cooper, 1989, p. 487, je traduis). Pour ce faire, Derrida mobilise une conception traditionnelle du signe : c'est ce que nous mettons à la place de quelque chose d'absent afin de le représenter. Le signe représente le présent dans son absence. Le signe est une présence « différée » ce qui implique que pour comprendre la présence d'un signe il faut s'atteler à comprendre ce qui est toujours déjà absent. Le sens est toujours entremêlé dans un jeu de différences. Le « a » capture le silence de l'absence et de ce qui est différé dans l'espace et le temps. Le « a » nous rapproche du mouvement de différenciation en désignant le processus même qui constitue la différence. La Différance insiste sur le caractère processuel de la différence conçue comme un processus continu de différenciation ou d'alternance active des signes dans l'espace et dans le temps. Derrida permet donc d'entrer dans ce qui est différant par des mouvements plus complexes et entremêlés que simplement « être différent », « être identique », etc., le processus introduit une dynamique d'absence/présence qui inclut/exclut simultanément concepts, idéologies, contexte, textes, mots, etc.

À partir de la philosophie de la différence, je propose de concevoir les organisations alternatives comme suivant la même dynamique que le langage et que la réalité : tout élément présent sera toujours relié à des éléments absents. Par extension ce à quoi les organisations alternatives veulent s'opposer (qui logiquement devrait être « absent » parce que refusé, mis « hors de ») est toujours déjà présent dans ce qu'elles sont. Je désigne cette dynamique comme un processus de différenciation compris comme spatial et temporel à la fois et qui implique le recours continu à ce qui est absent. Les organisations alternatives sont hantées par « l'absent ». De détour en détour, par des suspensions et des intervalles l'absent est toujours là et devient présence. Le « contre » des organisations alternatives devient un « avec » et le « hors de » devient un « toujours dedans ».

Quand le corps conjugue de ses points remarquables avec ceux de la vague, il noue le principe d'une répétition qui n'est plus celle du Même, mais qui comprend l'Autre, qui comprend la différence, d'une vague et d'un geste à l'autre, et qui transporte cette différence dans l'espace répétitif ainsi constitué. Apprendre, c'est bien constituer cet espace de la rencontre avec des signes, où les points remarquables se reprennent les uns dans les autres, et où la répétition se forme en même temps qu'elle se déguise (Deleuze, 1968, p. 35)

Tarde, Deleuze et Derrida m'aident à décortiquer le mouvement de différenciation et la volonté de « différer » qui l'anime. En effet, avec Tarde et Deleuze, le mouvement de différenciation est toujours une répétition, une imitation, une adaptation créatrice. Ça diffère parce que c'est aussi semblable (rappelons-nous de la citation de Deleuze : « 'quelle différence y a-t-il ?' peut toujours se transformer en : 'quelle ressemblance y a-t-il ?' » [1968, p. 21]). Quant à Derrida, il m'amène à « peupler » le mouvement de multiples « absents » qui sont *là* malgré leurs rejets et surtout, il me permet de considérer la volonté de différer qui anime le mouvement comme relevant à la fois d'un espacement temporel et spatial, d'un différer à la fois comme étant une volonté d'être autre chose (différent), mais aussi dans un conflit (différend).

4.2 Communication et relations capitalistes

4.2.1 Exister et s'organiser communicationnellement

Dans le monde de différe/ances « nous » (les humains, les animaux, la nature, la technique, la pensée, le devenir, la physique...) existons communicationnellement : les phénomènes émergent et s'organisent à partir de/par l'interaction d'acteurs (le « nous » de la première phrase) multiples qui peuplent, à des degrés divers, la « réalité ». La communication n'est pas un média, c'est-à-dire qu'elle n'est pas « entre » les choses comme porteuse d'un message à transmettre, elle est principielle : elle est ce par quoi il y a existence. Autrement dit, elle est constitutive de la réalité (Cooren, 2015a, 2018).

Disposant d'une fonction relationnelle : elle met en relation des choses (le « nous ») sur une scène dite « communicationnelle » où des actions donnent forme à une « organisation » vue comme un arrangement, une disposition. À un certain moment, dans un espace donné, telle(s) chose(s) sont agencée(s) de telle(s) manière(s) par leurs interactions. Autrement dit, certaines choses vont « compter » pour s'organiser. Vue comme mise en relation, la communication agence et dispose les choses pour (in)former des organisations (une forêt, une entreprise, une interaction, un processus chimique, etc.). L'approche constitutive de la communication (ci-après ACC37) (Ashcraft, Kuhn, et Cooren, 2009; Cooren, Kuhn, Cornelissen, et Clark, 2011), saisit l'agencement et la disposition des choses dans le monde en mettant l'emphase sur la mise en relation par la communication. En fin de compte, l'ACC est une opérationnalisation de l'approche processuelle et extrapole ce que Tarde réalisait en s'intéressant au « moléculaire » en s'attardant aux relations entre les sujets. Les relations, pour l'ACC, se résument à la communication. En outre, l'approche déplie la manière dont les choses s'organisent, et ce, en considérant une organisation (encore une fois, au sens large) comme un assemblage et un réassemblage continu de différents acteurs (humains, objets, animaux, discours, lieux, valeurs, phénomènes physiques, etc. [voir Cooren et al., 2011]).

Pour aller un peu plus loin, selon Cooren, exister communicationnellement c'est être *in medias res*, c'est-à-dire « toujours déjà au milieu de ce qui existe » (2015). En lien avec ce qui a été écrit plus haut, je rajoute à cette conception que ces choses sont incluses dans un mouvement perpétuel de différences et de répétitions mouvant et changeant. Définir les phénomènes comme étant produits communicationnellement implique de s'intéresser à la façon dont ils émergent, c'est-à-dire sur le « comment », ça se passe. En fait, pour que les

³⁷ Dans la mesure où je ne parle pas spécifiquement de « l'organisation » ici, je préfère utiliser l'acronyme français ACC (pour Approche Constitutive de la Communication) plutôt que de la CCO acronyme pour l'expression anglaise (Communication as Constitutive of Organization).

choses viennent à exister elles doivent être « matérialisées » et ce à différents degrés (Cooren, 2015a). En outre que ça soit de manière « immatérielle »³⁸ (à travers un discours) ou de manière « matérielle » (en mobilisant un document tangible), il y a toujours matérialisation des choses dans un événement communicationnel : elles sont matérialisées c'est-à-dire qu'elles vont « passer » par des passeurs (humains ou non humains) pour exister. Dans cette perspective, la « matérialisation » s'assimile à « l'incarnation » (Brummans et Cooren, 2011) ou encore à la « médiatisation » (Cooren, 2018). Dans cette perspective, les choses qui peuplent une scène communicationnelle, de par leur présence ou par la parole, font passer et médiatisent leur existence sur la scène ainsi que les relations que tout ce beau monde entretient. La forme de communication la plus « évidente » quand on parle de matérialisation des relations s'effectue à travers la parole par laquelle on « ventriloquise » (Cooren, 2013, 2014; Cooren, Matte, Benoit-Barné, et Brummans, 2013) c'est-à-dire que l'on fait dire ou faire à d'autres acteurs de la scène des choses et par là on les fait exister, en même temps que ces choses « nous font parler ». La ventriloquie est une des formes d'incarnation de la communication qui peut aussi s'effectuer par l'espace (Vásquez, 2016) ou par des totems (Brummans, 2011). En d'autres mots, la communication est la matérialisation des relations à travers quelqu'un ou quelque chose (Cooren, 2018, p. 279).

L'intérêt d'une telle vision de la communication est sa « relationnalité » dans le sens où elle ne renvoie pas seulement aux personnes qui parlent ou qui écrivent, mais c'est aussi,

³⁸ Ces termes sont mis entre guillemets parce que leur sens oscillent; en effet, suivant les réflexions de Cooren à ce sujet, certes l'immatériel existe (Dieu est immatériel), mais pour « exister » cet immatériel doit être « matérialisé » c'est-à-dire apparaître sur la scène communicationnelle (à travers un discours, un dessin, une présence, etc.). En ce sens, l'immatériel *est* matériel parce que médiatisé (au sens de 'médier' – média).

plus généralement, une question de liens, de connexions, de relations établies entre plusieurs êtres, peu importe leur « statut ontologique » :

Communication should therefore be conceived as a *relational practice* – that is, a *practice by which various beings relate to each other through other beings* that or who act as their intermediaries/voices/media/representatives (Kuhn et al., 2017, p. 72, emphase dans le texte)

La communication est donc une mise en relation. Mais une question reste en suspens : comment qualifier cette relation? Puisqu'elle n'y répond pas directement, on reproche souvent à l'ACC de « neutraliser » la réalité. Pour pallier les critiques, je qualifie la teneur de la mise en relation.

4.2.2 D'une mise en relation capitaliste du monde

Revenons sur ce que j'ai avancé dans la première partie pour le relier à l'ACC : le capitalisme néolibéral comme art de gouvernementalité définit le rapport que nous entretenons avec la réalité et avec nous-mêmes (surtout dans les pays « occidentaux »). Ainsi, il est légitime de dire que les *relations qui font* le monde dans lequel nous vivons sont capitalistes. Plusieurs auteurs depuis Dean (2005) notamment travaillent justement sur la relation entre communication et capitalisme dans une approche constitutive.

Mumby (2019) parle de CCC (pour Communication Constitutes Capital). Pour lui le branding (la marque) est une manifestation (un symptôme) de ce que Dean nomme « communicative capitalism » (2005). L'argument de Mumby (2015) vise à montrer que le capitalisme s'organise et organise communicationnellement (et notamment dans, par et à travers la « marque » : mise en représentation des produits, mais aussi de soi). Vue comme cela la communication est donc constitutive du capitalisme. En effet, elle le fait émerger et exister et elle l'organise à travers différentes stratégies et mécanismes de mise en scène de soi. Pour lier cet argument à l'organisation, Mumby ancre sa réflexion dans le

néomarxisme, révisant la relation travail-capital à la lumière de notre ère de l'information et de la consommation dans laquelle nous existons essentiellement sur les réseaux sociaux et dans laquelle la personnalité se dédouble.

Avec l'ambition de consacrer une approche constitutive de la communication et du capitalisme, l'ouvrage de Kuhn, Ashcraft et Cooren (2017) invite à penser le capitalisme ni comme une figure en arrière-plan ni comme une force externe instigatrice de formes d'organisations particulières (Kuhn et al., 2017, p. 4), mais comme un participant intrinsèquement lié aux pratiques dites socioéconomiques (notamment le travail). Autrement dit, le capitalisme est « constitutif » de ces pratiques. Ainsi, d'un côté Mumby, avance que le capitalisme s'organise et organise communicationnellement et d'un autre côté, Kuhn et ses collaborateurs estiment que le capitalisme organise les pratiques et les actions (donc la communication). Dans les deux cas, « faire 'le' capitalisme est communication » (Kuhn et al., 2017, p. 28). J'aimerais ici apporter une autre pierre à cet édifice communicationnel du capitalisme qui prend davantage en considération l'aspect hétérogène de ce dernier mis en exergue dans la partie 1.

En effet, le capitalisme est un patchwork de pratiques socioéconomiques multiples, un art de gouvernementalité compris en termes de degrés. Il est donc un processus organisant, mais qui n'est pas « lisse » puisque mû par ses « contraires » et une hétérogénéité d'éléments. « 'Faire' le capitalisme est communication » dans la mesure où le capitalisme qualifie les relations qui constituent la réalité. En ce sens les relations (la communication) qui « nous » lient sont capitalistes. Je peux affirmer alors que c'est par le capitalisme, dans/contre/par lui que se façonne l'agencement du monde. Ce point de vue, confère à ma lecture de l'ACC une dimension critique puisque les implications du capitalisme (rapports de pouvoir, inégalité, patriarcat, etc.) sont incluses toujours déjà dans ce qu'il est, et ne

viennent pas « en plus » ou « après ». Je les considère comme faisant partie intégrante de la façon dont les choses sont en relation donc, de la communication.

Reprenons.

D'une part, je conçois la réalité comme étant constituée par la communication, vue comme mise en relation capitaliste d'acteurs de nature diverse. D'autre part, je définis ce qui est alternatif comme un mouvement de différenciation. Enfin, je distingue la volonté de différer (comme moteur du mouvement de différenciation) et le processus de différenciation lui-même auquel s'ajoutent ensuite (et plus tard) les effets de différenciation qui sont par ailleurs momentanés et toujours à refaire. Ces trois strates de réflexion m'amènent à poser la question suivante :

Comment l'UPop et le COA diffèrent-ils dans l'organisation capitaliste néolibérale?

Questionner le « comment », c'est s'attarder sur les conditions qui font que les choses sont agencées comme elles le sont. Autrement dit, je souhaite décortiquer la façon dont les universités alternatives existent différemment dans/avec/contre le capitalisme néolibéral.

Cooren (2018, p. 279), estime que concevoir le monde dans une perspective relationnelle permet de décentrer l'analyse dans la mesure où une telle posture privilégie de se concentrer sur le devenir et l'évolution des « êtres » à travers le temps et l'espace³⁹.

³⁹ Citation originale: In other words, viewing the world relationally allows us to decenter our analyses, which means that we are now in a good position to focus on the becoming/evolution of these other beings throughout space and time

Corrélativement, dans une scène communicationnelle des êtres vont « compter » (matters) :

The words "materiality," "matter," and "material" are, as we know, also used to speak about other things. In law, for instance, a material witness is someone who is supposed to bring information that could change the outcome of a trial. Here, material refers to who or what could be relevant and significant in a lawsuit (this is also what jurists mean when they speak about material facts, material issues, etc.). We also say, "What's the matter with you?" to ask someone what troubles or upsets her, that is, what appears to be the source or substance of her discontentment, apathy, or irritation. This is also what we mean when we speak about "what matters," that is, what counts or is relevant in a given situation. (Cooren, 2018, p. 280, je souligne)

Entreprendre de comprendre ce qui compte (what matters) est primordial pour la compréhension du « comment ». Compter, du latin computare signifie « calculer, comprendre dans un compte; faire les comptes; calculer, être avare; faire entrer en ligne de compte; mettre au nombre de, considérer comme ». Je retiens trois dimensions de cette définition. Tout d'abord, celle de faire un calcul : compter combien il en reste, compter les morceaux, compter tous les pas de quelqu'un (l'observer de près) qui renvoie à une dimension énumérative. Ensuite, compter c'est aussi « comprendre » c'est-à-dire inclure, être composé de, faire entrer en ligne de compte ou ranger quelqu'un ou quelque chose parmi d'autres personnes, parmi d'autres choses. Ce sens-là implique appartenance et possession: quand on compte quelque chose parmi d'autres on la fait appartenir à une série, à un groupe. Enfin, le terme renferme une dimension axiologique : « tu comptes beaucoup pour moi » signifie que « tu as de la valeur à mes yeux », « je tiens à toi ». « Ça ne compte pas pour du beurre » = c'est important, ça mérite d'être là. Calculer/énumérer, appartenir à/posséder, tenir à/être attaché sont donc les trois dimensions du verbe compter. La question subsidiaire à la problématique générale de la thèse formulée autour de l'idée de « compter » invite à explorer ce qui compose, ce qui fait et meut les processus de différenciation (calculer/énumérer). À partir de la mise en évidence de ce qui compte dans la relation je peux répondre à la question « comment ça diffère? » Ce genre d'interrogation revient à explorer le « devenir » alternatif. Il s'agit donc de considérer la matérialisation du mouvement de différenciation sans perdre de vue que ce qui compte va être *plus ou moins* matériel (ou immatériel) et va plus ou moins produire une alternative. Questionner ce qui compte pour répondre au « comment ça diffère » signifie révéler les « effets de présence » (Benoit-Barné et Cooren, 2009) qui font émerger la différence. Ce qui compte c'est ce à quoi « nous sommes attachés ».

Les raisons de notre conduite équivalent donc à autant d'objets d'attachement. Autrement dit, rendre nos comportements justifiables ou redevables va consister à identifier tout ce qui compte ou importe pour nous en certaines circonstances. Qu'il s'agisse de garder la face (Brown et Levinson, 1987; Goffman, 1967/1974), d'assouvir sa soif de justice, d'ensorceler l'être aimé ou plus simplement d'obtenir un objet, ces choses sont vécues et/ou présentées comme étant ce à quoi nous sommes attachés, ce qui compte, ce qui importe (Cooren, 2013, p. 95)

Les implications de cette perspective sont multiples. Tout d'abord, elle permet d'appréhender ce qui compte pour être différent alors qu'être alternatif est (im)possible puisque le capitalisme néolibéral fait partie intégrante de la réalité (voir chapitre 1). Autrement dit, il s'agit de discerner où, comment et quand cette (im)possibilité se réalise pour explorer comment elle se fait et par quoi. Ensuite, l'ACC approfondit la façon dont se fait le mouvement et la manière dont il est cultivé par les acteurs et par ce qui va émerger. Voilà les questions à démêler pour repérer dans le langage, mais aussi dans les scènes communicationnelles comment s'effectue, comment existe « l'être alternatif » : comment ça diffère? Cela permet de révéler comment s'effectue la pensée d'un autre monde possible, le mouvement du « hors de », la pensée du « devenir autre » (Massumi, 1992).

Le cadre théorique et la question de recherche éclairent les objectifs de la thèse. Empiriquement, il s'agit de chercher dans ce que j'ai observé l'entremêlement complexe et hétérogène de ce qui fait le mouvement de différenciation. Le cadre théorique suppose d'observer d'une part ce qui s'effectue et ce qui est performé par les acteurs, et d'autre part ce qui est constamment (re)défini pour correspondre aux enjeux d'être différents.

CHAPITRE V

SAISIR ET SUIVRE LE DIFFÉRER

Pour suivre le différer j'ai réalisé une ethnographie multisites à l'UPop et au College Of the Atlantic (COA) situées respectivement à Montréal et dans le Maine aux États-Unis à Bar Harbor petite ville de villégiature. Comme je l'ai déjà souligné, l'idée derrière le fait d'avoir deux terrains de recherche n'a jamais été d'effectuer une étude comparative, mais plutôt de rendre compte de l'hétérogénéité de la volonté d'être différent. Bien que je ne prétende pas que ces deux terrains soient représentatifs du spectre complet des alternatives, ils démultiplient quand même les façons de vouloir être différents. Aussi, il est pertinent de voir ce que « différer » signifie dans deux cultures distinctes puisque, même si le COA et l'UPop se situent en Amérique du Nord-Est, l'une est ancrée dans la culture états-unienne et l'autre dans la culture québécoise francophone. Cette section traite donc de l'aspect empirique de la thèse comme suit : tout d'abord, en présentant l'UPop et le COA, ensuite en précisant comment méthodologiquement, analytiquement et à la lumière du cadre théorique, le mouvement de différenciation est exploré.

Du père de l'ethnographie, Clifford Geertz, on retient sa fameuse description du combat de coqs à Bali (1973). Plus que l'événement en lui-même c'est la *thick description* à laquelle il a procédé qui a retenu l'attention et surtout qui a renouvelé la manière dont s'écrivent les ethnographies. Il ne s'agit plus en effet de simplement rendre compte de l'observé, mais d'inclure d'autres éléments puisés hors de ce qui était collecté sur place :

Thick description involves drawing together detailed observations of particular events (...), with literary allusions, political events, particular uses of metaphors (as illustrations of, for example, social order), folk narratives from the field (such as

natives' stories about themselves), and history and religion made relevant through the observations. Thick description neither limits itself to the observations nor attempts to situate the observations within a traditional sense of context. Instead, the observations and connections that are drawn together to illustrate the observations are the context. (Ybema, Yanow, Wels, et Kamsteeg, 2009)

5.1 Les deux « terrains » : descriptions

5.1.1 L'UPop Montréal



Figure 5-1 Logo UPop

J'ai commencé à m'intéresser à l'université Populaire de Montréal (UPop) au cours du séminaire de doctorat de Boris Brummans sur l'ethnographie organisationnelle suivi à l'hiver 2015 pour lequel j'ai réalisé une « mini-ethnographie ». L'UPop est en quelque sorte la quintessence de « l'université alternative » : accessible à tous, libre, gratuite et entièrement constituée de bénévoles. Elle est l'idéal réalisé de l'université puisqu'elle tend à l'universalisme en étant ouverte à tous, autonome et gratuite. Les universités populaires ne datent pas d'hier et sont issues d'une longue histoire de luttes pour l'ouverture de l'éducation au plus grand nombre. Leur objectif était d'émanciper les ouvriers de leur condition d'opprimés à travers la transmission d'un savoir libre et gratuit. À la fin du XIXe siècle, alors que l'Europe sort de la guerre, l'éducation populaire sert ainsi de drapeau à des groupes sociaux et à des militants rivaux (Poujol, 2005). Les universités populaires sont, tel un mouvement social, engagées dans l'affranchissement des couches de la

population les plus vulnérables (notamment les ouvriers⁴⁰ donc, mais aussi les femmes⁴¹) et également engagées dans l'instruction des militants⁴² (Chauvière, 2009). Disposer de ce groupe comme objet d'étude met face à un type très particulier et spécifique d'alternatif au modèle traditionnel d'éducation, on pourrait dire presque de « niche » puisque d'une part, il possède une histoire politique et engagée, et d'autre part, il est à la croisée entre le groupe militant, le mouvement social et un organisme d'éducation.

Pour comprendre la place de l'UPop dans le paysage politique du Québec, il faut remonter à la Révolution tranquille, période de changements rapides vécue par la province à partir de l'élection de Jean Lesage le 22 juin 1960. Les réformes qui vont être faites dans les deux années qui suivent la victoire du Parti Libéral après plusieurs années de conservatisme sous l'Union nationale (depuis 1944!) redonnent du souffle aux institutions publiques et aux questions sociales. En outre, un système d'hôpitaux publics est mis en place (en 1961), les ministères des Affaires fédérales et provinciales sont créés, les compagnies électriques sont nationalisées, la province est laïcisée et surtout une refonte du système éducatif va être réalisée. Le rapport Parent publié entre 1963 et 1964 va être l'instigateur de ces changements en retirant, entre autres, le système éducatif des mains de l'Église et en le remettant à la responsabilité de l'État. Ce vent de renouveau a mené en 1968 à la création du Réseau des universités du Québec (UQ) dont la mission était de faciliter l'accès à l'enseignement universitaire dans un contexte culturel fortement influencé par le fonctionnement états-unien où les études étaient chères. De la création de ce Réseau

⁴⁰ Par exemple : Le Centre ouvrier d'études et d'information (1942-1944) ou L'Institut de culture ouvrière fondée en 1945.

⁴¹ Je pense par exemple à L'université populaire féminine de Saint-Cloud fondée en 1944 (voir à ce propos Chauvière, 2009).

⁴² L'université populaire de Marly-le-Roi (1942-1945).

naitront 10 universités⁴³ « nouvelles ». Unique en Amérique du Nord, il a permis l'implantation au Québec d'un profond attachement à des valeurs d'éducation sociale où cette dernière est par définition accessible au plus grand nombre. Connaître ce contexte est important pour comprendre les inspirations politiques et idéologiques de ceux qui ont fait l'UPop qui s'ancre dans la continuité de cette histoire. De plus, la politique québécoise se démarque du reste du Canada par la présence de discours « de gauche » rares en Amérique du Nord de manière générale (voir aujourd'hui, la montée de Québec Solidaire qui s'inspire des partis de gauche européens comme Podemos, en Espagne, la France Insoumise en France ou encore le Labour Party de Jérémy Corbyn en Angleterre). La Province participe donc à l'émergence du « populisme de gauche » (comme le définit Chantal Mouffe (2018)) qui s'ancre sur des valeurs écologiques et sociales.

La mini-ethnographie⁴⁴, réalisée pour le séminaire de doctorat, explorait la mise en tension de plusieurs types de savoir au sein de l'UPop (savoir pur, savoir marchand, savoir activiste) qui rendaient difficile sa définition en tant qu'université alternative. La tension qui la parcourt fragilise l'organisme parce qu'il lui est difficile de définir sa place spécifique dans le paysage montréalais (était-ce un organisme militant? humanitaire?). Cette brève étude avait mis en lumière les enjeux relatifs à « l'alternativité » de l'UPop et avait piqué ma curiosité notamment en ce qui concernait la balance à trouver entre militantisme, engagement politique et volonté de transmettre un savoir accessible à tous. La mini-ethnographie était en ce sens un premier pas vers un questionnement plus profond

⁴³ L'université du Québec à Montréal, l'université du Québec à Trois-Rivières, l'université du Québec à Chicoutimi, l'université du Québec à Rimouski, l'université du Québec en Outaouais, l'université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, l'Institut national de la recherche scientifique, l'École nationale d'administration publique, l'École de technologie supérieure et la Télé-université TÉLUQ.

⁴⁴ Un article a été écrit et publié à partir des résultats de ce travail : Del Fa, 2016. Mise en tension « des savoirs » et négociations identitaires. *Communication et Organisation*, (1), 73–85.

sur ce que signifiait « être alternatif ». En 2017, je suis retournée auprès du groupe pour compléter mes observations pour ma thèse. J'ai mené deux séries d'observations, une première à l'hiver 2015 pendant 3 mois (de janvier à mars) et la seconde pendant un an du 1^{er} février 2017 (date de la soirée de lancement de la session d'hiver 2017) jusqu'au 13 décembre 2017 (date de la réunion de clôture de la session d'automne 2017).

L'UPop née en 2010 est le fruit de la fusion entre les Nuits de la Philosophie organisées par des étudiants du département de philosophie de l'UQAM et de l'UPAM (l'université Populaire À Montréal) créée pendant les grèves de 2007. L'UPop est un organisme à but non lucratif :

ayant pour mission de favoriser le développement de l'esprit critique en offrant à la population de Montréal et des environs un accès libre et gratuit au savoir par le biais d'activités d'éducation populaire implantées dans plusieurs quartiers de la ville. La démarche du projet vise à créer un lieu dynamique de rencontre, de réflexion et de partage des connaissances pour un public varié. Les activités sont ouvertes à toute personne curieuse et désireuse d'alimenter activement sa connaissance et sa réflexion. Pour cette raison, l'UPop Montréal tient ses activités dans des lieux conviviaux et accessibles (cafés, bibliothèques, galerie d'art, théâtres, etc.) qui permettent de joindre un large public intéressé par la culture et le savoir. L'UPop Montréal entend par le fait même favoriser le sentiment d'appartenance à une communauté et l'envie de prendre part activement à la société québécoise. (« Site Internet de l'UPop Montréal », s. d.)

Ses objectifs sont décrits en ces termes :

- Transmettre des savoirs permettant une meilleure compréhension du monde
- Favoriser le développement de l'esprit critique ainsi que l'action citoyenne
- Stimuler les échanges et le partage de points de vue sur des enjeux contemporains
- Créer un espace de socialisation dans un contexte enrichissant intellectuellement
- Valoriser le plaisir d'apprendre

L'UPop est donc mue par le désir de diffuser la connaissance gratuitement dans des lieux publics et accessibles sur des sujets variés tout en favorisant la discussion et l'échange.

Tous les participants de l'UPop, que ce soit le comité ou les professeurs sont bénévoles. Lors de mes premières observations en 2015, le comité était constitué de six personnes, dont une nouvelle recrue fraichement arrivée. À mon retour auprès d'eux en 2017, deux membres s'étaient retirés et avaient été remplacés par deux nouveaux. Au cours de l'été 2017, encore deux autres personnes se sont intégrées au comité faisant monter le nombre de l'équipe à huit (trois femmes et cinq hommes). Au moment de l'ethnographie, un seul membre du comité, Édouard⁴⁵, est là depuis la création de l'organisme, les autres ayant intégré le groupe plus tard. Voici la chronologie d'arrivée des membres actuels du comité mentionnés dans la thèse : Édouard : 2010; Bernard : 2012; Éloïse : 2014; Emma : 2015; Nestor : 2016; Ana : 2016; Pierre et Alex : 2017.

Le « comité UPop » fonctionne de manière horizontale. Personne n'a de tâches assignées spécifiquement —sauf Édouard qui en tant qu'ancien s'occupe de l'administratif (impôts, comptabilité, paiement des frais au registre des entreprises, etc.). Sinon, chacun sur une base volontaire, choisit de s'occuper de telle ou telle tâche. Par exemple, Pierre, le plus jeune en âge, a pris en main la gestion de la page Facebook et Nestor s'occupe de la gestion des courriels. Ils se répartissent la responsabilité d'un ou de plusieurs cours par session selon les intérêts de chacune et de chacun. Une fois les cours répartis, le responsable est en charge d'assigner une date et un local à « son » cours et se doit d'être présent à chaque séance pour superviser le déroulement de la soirée. Les sessions s'échelonnent de miseptembre à mi-décembre puis de février à fin avril/début mai. Une session est constituée de plusieurs cours ayant plusieurs séances (dont le nombre peut varier entre 3 et 12, mais en général les cours sont composés de 3 à 5 séances). Pour marquer le début de chaque session, le comité organise un lancement pendant lequel les professeurs viennent présenter leurs cours et les séances en deux minutes. Le lancement est également l'occasion en

⁴⁵ Les prénoms ont été anonymisés.

deuxième heure d'inviter une personnalité ou les membres d'un organisme partenaire (l'Institut de Recherche et d'Informations socio-économiques, Écosociété, Lux Éditeurs notamment) afin de discuter d'enjeux d'actualité (en général les invités sont des auteurs de livres dont la parution s'arrime avec la date du lancement).

Voici un aperçu des sessions observées :

Session d'hiver 2015: 1) Intime public : sorties danses + théâtre en collaboration avec l'Usine C; 2) L'environnement, chose publique au Bar Populaire : 5 séances; 3) Austère à s'en rendre malade au Café Bloom à Verdun : 5 séances; 4) Initiation à la littérature en Langues des signes : 10 séances de cours au Centre des arts actuels SKOL; 5) Les trois infinis : le petit, le grand et le complexe : 5 séances de cours au bar Les Pas sages; 4) Ces livres dont on ne sort pas intact(e)s II : 4 séances à la librairie Zone libre et enfin, 5) contre l'austérité, la décroissance : 4 séances de cours au Bar Populaire.

Session d'hiver 2017. 1) Célébrations et critiques des concepts féministes, lesbiens et queer of color : 3 séances à la Librairie Zone libre; 2) Cinq chantiers pour changer le Québec : 5 séances à la Station Host; 3) Autochtones et cinéma au Québec. Une exploration plurielle : 5 séances au Brouhaha; 4) Au coeur de la machine. Démystifier l'informatique et son impact sur la société : 5 séances à l'Auditoire; 5) Une histoire populaire en chansons : 4 séances au Café l'Artère; 6) Pourquoi le cerveau a besoin du corps et de l'environnement pour penser : 3 séances à la Station Host; 7) Vers un monde post-croissance. Stratégies de sortie du capitalisme : 4 séances à l'Auditoire.

Session automne 2017: 1) Pouvoir citoyen et modes de scrutin, quel rapport? 3 séances à la librairie Le Port de Tête; 2) L'astronomie pour les jeunes et les moins jeunes : 5 séances à la Résidence Le Mile-End; 3) Transport alternatif : comment sortir du tout à l'auto? 3 séances au Café Le Placard; 4) Biologie et société : 3 séances à la Station Host; 5) Les

toxiques invisibles : 4 séances à la Station Host; 6) La gentrification en 2017 : 5 séances à la Station Host.

Une séance de cours se déroule comme suit : une heure de présentation du professeur, 15 minutes de pause et une autre heure consacrée à la discussion et aux questions. À chaque début de séance, un membre du comité UPop (le responsable du cours) introduit la soirée avec un court discours présentant l'organisme et encourageant les étudiants à contribuer monétairement. Un pot est toujours prévu pour récolter les donations. Côté finances, l'UPop ne reçoit quasiment pas d'argent. Les membres n'ayant pas le temps de s'en occuper, ils ont abandonné l'idée de faire les demandes de subventions et reçoivent seulement par-ci par-là des dons ou des subventions ponctuels (notamment de la part des syndicats, des arrondissements de la ville ou des députés). En revanche, passer le chapeau fonctionne particulièrement bien. En 2017 ils ont gagné plus de 2600 \$ rien qu'en dons. Cela leur permet de gérer leurs menues dépenses : la location de la salle pour les lancements, l'impression du dépliant et éventuellement des frais afférents à certains cours. Globalement une session de l'UPop ne coûte pratiquement rien puisque les lieux sont mis à leur disposition gratuitement.

En ce qui concerne les thématiques des cours proprement dites, l'UPop fonctionne sur propositions : tout le monde peut proposer, via le site Web, une activité⁴⁶ en remplissant le formulaire prévu à cet effet. Nestor réceptionne les propositions et les apporte à la réunion d'organisation de session en comité au cours de laquelle tous lisent attentivement les propositions et sélectionnent celles qui leur paraissent les plus intéressantes et les plus structurées. En général, ils privilégient les cours à teneur sociale, politique et scientifique et ils mettent un point d'honneur à ce que la personne proposant le cours connaisse un

⁴⁶ http://www.upopmontreal.com/proposer-une-activite/

minimum le déroulement d'une séance et le fonctionnement de l'UPop. En parallèle de ces propositions, certains cours sont organisés par les membres du comité eux-mêmes. Par exemple le cours sur les toxiques invisibles donné à l'automne 2017 a été « monté » par Éloïse. Autrement dit, elle s'est occupée de contacter les intervenants elle-même. De même, Bernard, vulgarisateur scientifique par son métier, a donné plusieurs cours à l'UPop et s'attèle souvent à mobiliser son réseau pour organiser des cours. C'est le cas par exemple pour le cours sur le transport alternatif à l'hiver 2017. Bref, une session est constituée de cours soumis par des intervenants extérieurs et de cours venant des membres eux-mêmes ou de leurs connaissances. Parfois il arrive que des événements spéciaux soient organisés (cela signifie que ces événements ne sont pas sur le dépliant, mais sont annoncés uniquement sur le site Internet et la page Facebook).

Voilà donc ce qu'est l'UPop: un petit et modeste organisme sans but lucratif au fonctionnement horizontal et informel dont le comité se rencontre environ trois fois par an. Entre les réunions, les échanges se font par courriel via ce qu'ils appellent « la liste » et à laquelle je n'ai pas pu avoir accès pendant mes observations —certains membres n'étant pas très à l'aise avec le fait que j'observe leurs interactions virtuelles sans être membre de l'UPop. Mise à part cette réticence, ma présence au sein du comité a toujours été bien accueillie et au cours des réunions j'ai rapidement senti que je devenais de plus en plus « une des leurs ». Bernard avec qui j'avais eu mon premier contact par courriel au début de mes observations m'a toujours désignée comme étant « une espionne ». En fait, allant plusieurs fois par semaine au cours, assistant à tous les lancements et étant présente à chaque réunion, mes contacts avec les membres du comité étaient assez récurrents et rapidement ma présence aux événements UPop s'est avérée être une routine et en plus d'être l'espionne, je suis devenue « la plus fervente étudiante de l'UPop », comme me le disait Éloïse à chaque fois qu'elle me voyait arriver à un cours. Nestor, de son côté, me demandait toujours si je venais en tant qu'espionne ou par intérêt aux cours et j'ai toujours

eu du mal à répondre à cette question étant à la fois toujours intéressée par le sujet, mais aussi assistant au cours par « obligation ethnographique ».

Mon attachement à l'UPop n'a cessé de croître tout au long de mes observations; surtout parce que la mission et les valeurs politiques qui la sous-tendent, correspondent à mes propres valeurs et excitaient d'autant plus ma volonté d'engagement naissante. Pour dévoiler le fin mot de l'histoire, je fais partie du comité depuis l'été 2018. Comme les autres membres aiment à le répéter, ça a été l'intégration la plus facile puisque la plupart d'entre eux estiment que je connais l'UPop mieux qu'eux! Devenir membre de l'UPop me paraît, et semble paraître également aux autres, naturel.

Cela étant dit, voici le corpus de données :

- Observation de trois soirées de lancement : le 5 février 2015 au Bar Populaire ; le 1^{er} février 2017 à la Sala Rosa et le 12 septembre 2017 à Ma Brasserie.
- Observation de six réunions : 22 février 2015 ; 9 janvier 2017 ; 19 mai 2017 ; 8 aout 2017 ; 8 septembre 2017 et 13 décembre 2017
- Observation d'une rencontre le 31 août 2017 avec une personne de Funambules
 Médias⁴⁷ pour discuter des possibilités de financement.

⁴⁷ Coopérative de travail qui oeuvre dans les domaines de la production, de la formation et de la diffusion en cinéma documentaire et partenaire de l'UPop.

 Réalisation de 22 entrevues avec les membres du comité (9 + 1, j'ai interviewé Bernard deux fois); trois professeurs (dont un couple); sept étudiants (dont un couple également) et enfin les deux fondatrices.

À cela, ajoute la tenue hebdomadaire d'un journal de bord lors des observations des cours pendant l'hiver et l'automne 2017 et la prise de photographies. De plus, j'observais quotidiennement les publications Facebook de l'organisme. J'ai collecté plus d'une trentaine de captures d'écran des postes diffusés sur le réseau social.

5.1.2 Le College Of the Atlantic (COA)



Figure 5-2 Logo COA

Dans un tout autre style, le College Of the Atlantic (COA) est un pur produit des années 1970, mais est aussi ancré dans une culture d'éducation supérieure propre aux États-Unis où l'offre est éclatée et où il est courant de s'inscrire dans une université privée et chère. L'histoire de l'éducation supérieure dans ce pays commence avec l'arrivée des Anglais qui ont fondé Harvard College sous le modèle d'Oxford et de Cambridge. Pendant longtemps, l'université américaine va être soumise aux dogmes d'un calvinisme puritain dont les objectifs culturels étaient en premier lieu d'inculquer aux étudiants une vue religieuse du monde afin qu'ils deviennent des leaders dans et pour l'Église et l'État (Geiger, 2015, p. 540). C'est beaucoup plus tard, après la révolution que l'université prend un tournant républicain et à partir de laquelle une emphase plus importante sera donnée à la science, aux langues et surtout « aux connaissances utiles » tant valorisées par les écrivains du siècle des Lumières et tournées vers le développement d'une carrière (Geiger, 2015, p. 542). D'un point de vue politique, l'année 1862 et les Morrill Acts vont être décisifs pour le développement des universités et des collèges. En effet, cette série de lois encourage les dons de terrains fédéraux à chaque État dans le but d'y créer des institutions d'enseignement supérieur. Ces établissements sont à la base de la plupart des universités publiques américaines, aussi connues sous le nom de Land-grant universities. Tournées tout particulièrement vers l'agriculture, des institutions fleurissent un peu partout autour de l'année 1868, en même temps que d'autres établissements non réalisés sous la tutelle des lois Morrill. Le paysage de l'éducation supérieure se multiple considérablement à cette époque.

Au milieu du XXe siècle, l'université américaine « standard », initiée par la philanthropie apparaît (Geiger, 2015, p. 479). Alors que les politiques publiques ne répondent pas aux besoins de financement, ce sont les grandes fortunes du pays qui prennent le relais via leurs fondations qui, tout en étant réputées pour leur conservatisme, promouvaient le changement. Comme l'écrit Greiger (2015), elles incarnaient les futures perspectives de la nouvelle économie industrielle en admirant et en voulant assurer la stabilité, l'ordre et l'efficacité. Suivant ces mots d'ordre, les Carnegie et Rockefeller, tout en s'intéressant à l'industrie du pétrole et aux métaux lourds, investissaient aussi dans l'éducation supérieure, pour encourager « un système compréhensif d'éducation supérieure aux États-Unis » et pour « standardiser l'éducation américaine » (Geiger, 2015, p. 480). Richissime, la fondation Carnegie s'est octroyée le droit d'établir des standards que « les vrais collèges » devaient respecter et cela a induit une uniformisation des institutions qui voulaient à tout prix respecter ses standards afin d'atteindre l'excellence. La culture philanthropique demeure encore aujourd'hui très présente et a considérablement normalisé aux États-Unis l'existence de collèges et d'universités privés. En parallèle, tout au long du XIXe siècle, se sont institutionnalisés les Liberal Arts Colleges qui seuls possédaient l'autorité légale de donner un diplôme « BA » (Bachelor in Art). La création de ces collèges spécifiquement artistiques segmente considérablement les disciplines dans le pays et des dichotomies fortes se feront sentir entre ce qui relève des sciences pures et des sciences humaines.

L'histoire de l'université américaine révèle d'une part le rôle majeur des législations étatiques dans la constitution des établissements, mais aussi le rôle central des acteurs privés dans leurs financements. Un double jeu s'effectue : légale par les instances

politiques et financières par les puissances industrielles du pays qui, en investissant dans l'université, tendent à la façonner à leur manière. Certains établissements demeurent cependant uniquement publics, ce qui produit un paysage universitaire éclaté et divers dans lequel plusieurs façons de faire coexistent. Le COA est donc le produit d'une histoire longue au cours de laquelle créer un collège ou une université privée est monnaie courante, fait qui diffère considérablement de l'histoire universitaire du Québec.

En effet, le COA est un collège⁴⁸ privé situé dans le Maine au bord de l'océan en plein cœur du parc Naturel de l'Acadie. Il se définit comme un collège d'Écologie humaine (Human Ecology), considérée comme une discipline –ou plutôt comme une inter discipline ou une trans discipline- qui se consacre à l'étude de la relation entre les humains et ce qui les entourent (l'ensemble de la nature, les animaux, mais aussi tout ce qui fait le social). Elle est ancrée dans l'écologie, dans la sociologie, la géographie et la philosophie. Les membres du COA ont toujours du mal à définir ce qu'est cette Écologie humaine. Souvent ils la résument en disant que c'est « tout et rien à la fois », mais ils sont d'accord pour la présenter comme une philosophie et une manière de voir le monde qui met l'humain en relation avec ce qui l'entoure. D'un point de vue pédagogique, l'Écologie humaine se traduit par le refus de segmenter les disciplines. C'est pour cette raison que le COA n'a ni départements, ni facultés et que les cours puisent autant dans le dessin, les mathématiques, la philosophie, la biologie, l'agriculture, la danse, le théâtre, l'histoire, l'observation des invertébrés, la préservation des baleines, etc. (voir figure 4). L'un des professeurs les plus anciens (Rick) a d'ailleurs écrit un livre (qu'il m'a offert à prix modique pendant mon séjour) sur la question. Ce livre a fait son chemin puisque Rick fait de nombreuses conférences partout dans le monde à ce sujet et est reconnu comme une figure de proue de

⁴⁸ La nomenclature « collège » est utilisée ici au sens états-uniens, à savoir désignant une institution offrant une formation de premier cycle essentiellement avec quelques étudiants en deuxième cycle.

cette pensée. Point de COA sans Écologie humaine, pensée qui structure le fonctionnement du collège et plusieurs de ses principes fondamentaux.

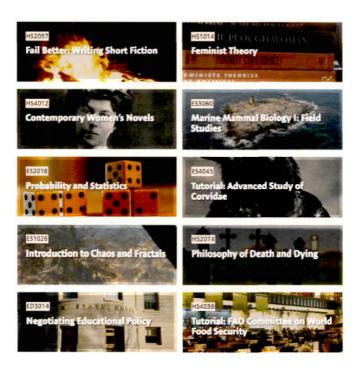


Figure 5-3 Choix de cours COA

Le premier principe est de rester petit (we want to stay small). En outre, l'objectif est d'atteindre –et de ne pas dépasser– 360 étudiants. Pour l'instant, le COA compte entre 280 à 320 étudiants (dépendamment des années) provenant des États-Unis, mais aussi de l'international (notamment des jeunes issus des *United World College*, réseau de 17 écoles secondaires réparties dans le monde entier et des comités nationaux dans 130 pays). Pourquoi rester petit? Parce que l'Écologie humaine ne peut pas se réaliser, se comprendre et s'étudier dans un groupe trop grand. Puisqu'elle repose sur le partage, la discussion, l'expérience, elle ne peut se réaliser pleinement qu'avec un nombre restreint de personnes, laissant alors la place à chacune et chacun de s'exprimer. Cependant, rester petit pour un

collège est d'une part difficile d'un point de vue financier et d'autre part challengeant d'un point de vue du « recrutement » des étudiants.

Le deuxième principe fondamental qui résonne avec l'Écologie humaine réside dans la gouvernance du collège. En outre, d'un point de vue organisationnel, il fonctionne sans hiérarchie (*flat hierarchy*) : les membres du personnel sont tous égaux et les étudiants eux aussi sont considérés comme étant égaux au reste des employés. Ainsi, chaque voix compte. Malgré cette démocratie apparente, il n'en reste pas moins que le président, qui est lui-même soumis aux décisions du conseil d'administration (*Board of trustees*, ci-après BoT), dispose d'une voix plus forte que les autres et d'un pouvoir décisionnel. Cependant, chacun peut apporter sa pierre à l'édifice en proposant un projet, une idée ou en soumettant une nouvelle politique. Dans les faits, 16 comités et sous-comités (*committees and sub-committees*) se réunissent chaque semaine sur lesquels n'importe quels membres du collège peut siéger :

Academic Affairs Committee, Admission Committee, Campus Planning and Building Committee, Campus Committee for Sustainability, Educational Studies Committee, Faculty Development Group, Faculty Meeting, Internship Subcommittee, Landscape Subcommittee, Library Committee, Museum Committee, Personnel Committee, Review and Appeals Board, Steering Committee, Student Life Committee, Student Activities Committee

Chaque comité réfère au *Steering Committee* (comité directeur) qui chapeaute tous les autres et qui dispose du droit de regard sur le *All College Meeting* (ci-après ACM) réunion hebdomadaire au cours de laquelle l'ensemble du comité se réunit afin de discuter de toutes sortes de sujets : politiques en cours, problèmes à régler, nouvelles en tout genre, etc. L'ACM se déroule les mercredis, *governance day*, de 13h à 14h30. Aucun autre événement n'a lieu pendant cette plage horaire. La gouvernance est un sujet crucial au collège et tous

les membres y portent une grande importance puisque c'est par ce fonctionnement non hiérarchique et démocratique que certains changements peuvent être apportés.

Pour revenir à la pédagogie, les étudiants sont évalués et notés. Cependant les professeurs peuvent choisir la forme d'évaluation et la notation qu'ils désirent. Aussi, il est obligatoire que les professeurs fournissent en plus de la note une évaluation écrite afin que l'étudiant connaisse les raisons de la notation qui lui a été donnée. À la fin de leurs quatre ans de baccalauréat, les étudiants doivent réaliser un projet de leur choix et le présenter devant l'ensemble du collège. Le projet leur est propre et peut prendre la forme d'un mémoire philosophique manuscrit, d'une recherche sociologique quantitative, d'un projet concret (comme monter une pizzeria ambulante, organiser une école d'été, faire un voyage pour étudier la diversité de la faune et de la flore d'une région⁴⁹). Enfin concernant la forme des cours, il n'y a pas de règles à proprement parler et même si l'apprentissage est globalement axé sur l'expérience (il y a beaucoup de fields trips) certains cours peuvent être magistraux en amphithéâtre. Comparativement à d'autres institutions d'éducation dites alternatives, le collège n'a pas de nom pour qualifier la pédagogie et laisse une grande liberté aux professeurs qui investissent beaucoup de temps et d'énergie dans l'enseignement. D'ailleurs, ces derniers sont moins enclins à publier ou à faire de la recherche comparativement à la façon dont travaillent les professeurs dans d'autres universités. Leurs tâches sont essentiellement focalisées sur l'enseignement, l'encadrement des étudiants et la gestion administrative.

Comme je l'ai mentionné précédemment, bien que la gouvernance soit qualifiée de non hiérarchique et de démocratique, le BoT gère les affaires courantes du collège et prend ultimement les décisions notamment sur les questions budgétaires et sur certaines

⁴⁹ Les projets mentionnés sont véridiques.

politiques importantes. En fait, est laissé aux étudiantes et étudiants un pouvoir décisionnel sur des questions mineures (par exemple : autoriser les chiens sur le campus, faire enlever les distributeurs de soda). Le CA est constitué de 26 membres, certains ayant d'ailleurs obtenu leur *bachelor* au COA. J'ai eu l'opportunité d'assister aux deux jours de réunions du BoT pendant mon séjour, ce qui m'a permis d'avoir une vue assez complète de la gouvernance du collège.

Une des richesses du collège est son campus auquel les membres sont très attachés et qui incarne son unicité et son attractivité. En outre, depuis 2013, le COA est considéré comme le premier campus « carbone neutre » des États-Unis –ce qui lui a valu une résonnance notable dans les médias et surtout dans les classements nationaux⁵⁰. En effet, il a été désigné comme premier « collège vert » dans le classement de la Princeton Review et fait partie de l'ÉcoLeague, consortium de collèges « écologiques ». Le COA bâtit donc sa réputation autour de ce volet écologique. Dans les faits, une attention particulière est portée sur tri des déchets, sur l'alimentation biologique à la cafétéria, à la biodiversité du parc et à l'impact écologique des bâtiments (les pavillons construits dans les dernières années disposent de toilettes sèches et de panneaux solaires). En première année, les étudiants sont obligés de loger sur le campus. La gestion des dortoirs est supervisée par les étudiants qui y logent. Chaque bâtiment est sous la responsabilité d'un volontaire qui gère plusieurs unités : organisation de la vie communautaire, établissements des règles, personne-ressource en cas de problème, etc. On compte six unités de différents types : les grandes unités comme Blair/Tyson, le Kathryn W. Davis Village ou le Seafox qui comportent plusieurs chambres à partager avec des aires communes (cuisine, salle de bain, salons) et des unités types

Voir à ce propos cette page sur le site Web: https://www.coa.edu/about/environmental-commitment/investment/ ainsi que celle-ci: https://www.coa.edu/live/news/1477-coa-is-nations-greenest-college

« maisons » comme le Cottage, le Davis Carriage House ou la Peach House qui sont plus intimes, plus petits favorisant davantage un sentiment de vie de famille.

Afin de voir si le collège correspondait à mes « attentes » en tant qu'alternative, mon informant sur place m'a invitée à une prévisite le 30 janvier 2017. Au cours de cette journée, je me suis entretenue avec plusieurs personnes afin qu'elles me présentent le collège et pour que je m'en fasse une idée plus détaillée. Cette journée m'a beaucoup aidée pour la suite de mon observation en avril pour comprendre le vocabulaire. En effet, pendant cette journée, Kale (doyen) m'a expliqué le fonctionnement et les principes de l'institution. J'ai ensuite passé trois semaines en immersion complète du 4 au 22 avril 2017. Pendant ce séjour j'ai tenu un journal de bord quotidien, observé les cours et les réunions. Il m'a été difficile de savoir lesquelles choisir et je n'ai pas toujours été bien intégrée au quotidien de Kale qui ne m'invitait pas (je n'ai peut-être pas assez insisté sur ma volonté d'observer ce côté-là du collège). J'ai concentré mon attention sur les réunions ayant lieu le mercredi, le governance day, durant lequel tous les comités et sous-comités se rencontrent en vue de rapporter à l'ACM à 13h30 leurs procès-verbaux. Plusieurs rencontres ont lieu en même temps et j'en ai choisi certaines avec l'aide de Kale, qui selon lui, étaient les plus pertinentes et les plus à même de me faire comprendre comment les choses se faisaient au collège. Je n'ai pas été autorisée à enregistrer ces réunions et j'ai pris uniquement des notes écrites. Ayant choisi trois comités le premier mercredi j'ai décidé de rester avec eux les deux mercredis qui ont suivi afin de connaître l'issue de certains dossiers. J'ai observé les réunions de l'Academic Affairs Committee en charge du recrutement des professeurs et des choix de cours; le Faculty Meeting, comité des professeurs et le Steering Committee, comité directeur. Ayant fait trois observations de ces réunions, j'en ai observé au total neuf. À celles-ci s'ajoutent l'observation de trois ACM ainsi que l'observation d'une rencontre entre Kale et une professeure nouvellement embauchée Katy.

En plus de ces réunions, j'ai observé plusieurs événements ayant eu lieu sur le campus pendant mon séjour :

- La journée d'accueil des étudiants admis le 9 avril 2017
- Les deux jours de rencontres du conseil d'administration les 6 et 7 avril 2017
- Un événement organisé par deux étudiants : Beyond the Whale Skull le 14 Avril 2017

J'ai également suivi pendant une journée une étudiante, ce qui m'amené notamment à faire un *field trip* sur une des fermes du collège dans le cadre d'un cours qu'elle suivait sur l'apiculture. Pour compléter les observations, j'ai interviewé 23 personnes (étudiants, professeurs, administratifs et membre du CA).

La vue d'ensemble des deux organisations permet de constater que je suis face à deux formes très différentes d'alternatives. Autrement dit, deux façons d'être des universités alternatives. D'un côté, l'UPop, organisme militant et politique et de l'autre une institution consacrée, reconnue dont les principes des années 1970 tendent parfois à se cacher sous un discours écologique que je qualifie de « capitalisme vert ».

5.2 Assemblage ethnographique

Alors que certains (par exemple Clarke, 2005) qualifieraient la présente méthode de « postmoderne », parce que s'intéressant à un phénomène complexe à la croisée de plusieurs enjeux relatifs au capitalisme néolibéral et aux universités, je préfère la voir comme étant intuitive. La façon dont je suis affectée par le politique, l'élan d'engagement militant qui m'anime et mes aspirations personnelles et professionnelles informent grandement l'articulation de la pensée, le style d'écriture et la définition de l'approche méthodologique adoptée. Tantôt doutant de tout ce que je sais et de ce que je pense, tantôt plus disposée à réfléchir de façon « objective » à mes connaissances et à mon propos, le

rapport que j'entretiens avec le monde (de la recherche, mais aussi de manière générale) est lisse, je dirais même corporel. Je n'ai pas de rigueur scientifique. Et l'assemblage méthodologique que je propose est *sensible*. Cela se reflète sûrement dans ma façon de collecter les données, de les analyser, d'improviser des interprétations. Par ailleurs, pour tenter de décrire au mieux la méthode, j'explore ci-après trois propositions qui rendent compte, il me semble, le plus adéquatement ce qu'elle est : multisites (au sens de Marcus), virtuelle et relationnelle (au sens de John Law [2004]).

5.2.1 Multisites

La nature de l'objet de recherche et le cadre théorique font de l'ethnographie multisites définie par Marcus (1995) la méthode qui correspond le mieux à ce que j'ai fait. En effet, elle a émergé au moment où les études anthropologiques se métamorphosaient et s'adaptaient à de nouveaux terrains de recherche (plus 'proches' de nous) et aussi et surtout à de nouvelles ontologies incarnées notamment par le poststructuralisme (Englund, 2018). En 1995, Marcus introduit le terme d'ethnographie multisites en le définissant non pas comme marquant la fin de la « single-site ethnography », mais plutôt comme une extension et une opportunité de faire de la recherche différemment. Il est intéressant de noter dès les premières pages de son article la citation du prix Nobel d'économie Robert Solow :

There is not some glorious theoretical synthesis of capitalism that you can write down in a book and follow. You have to grope your way'. What does such groping mean for the ethnographer? (Marcus, 1995, p. 98)

Pourquoi parle-t-il de capitalisme ? Pourquoi introduit-il son texte par cette citation ? Peutêtre parce qu'on ne peut « plus faire sans » lui... En tout cas, tâtonner, voilà où en est « réduit » l'ethnographe pour appréhender le monde dans lequel il vit. Et ce parce qu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale, de nouveaux arrangements ont vu le jour comme le post-fordisme, la compression du temps et de l'espace, la spécialisation flexible, la fin du capitalisme organisé ou la mondialisation/globalisation, qui sont autant de notions et d'événements impossibles à comprendre avec le seul modèle macro du « système monde capitaliste » comme unité d'analyse (Marcus, 1995, p. 98). Pour pallier la complexification de la réalité, Marcus effectue donc un retournement méthodologique en mettant en évidence la faiblesse des outils à disposition dans les années 95 pour saisir le monde et il outille l'anthropologue dans son tâtonnement. Pour ce faire, il insiste sur la nécessité de ne plus réduire l'explication du monde à des phénomènes macro, mais de les considérer plutôt comme des éléments faisant intégralement partie des objets d'étude :

For ethnography, this means that the world system is not the theoretically constituted holistic frame that gives context to the contemporary study of peoples or local subjects closely observed by ethnographers, but it becomes, in a piecemeal way, integral to and embedded in discontinuous muti-sited objects of study (Marcus, 1995, p. 97).

Le système étant intégré dans plusieurs objets disséminés dans l'espace et dans le temps, l'ethnographe ne peut plus se contenter de regarder à un seul endroit, mais il doit observer différents lieux et temporalités. L'ethnographie multisites consiste donc à suivre les connexions, les associations et les potentielles relations entre ces différents espaces-temps (Marcus, 1995, p. 97):

Multi-sited research is designed around chains, paths, threads, conjunctions or juxtapositions of locations in which the ethnographer establishes some form of literal physical presence, with an explicit, posited logic of association or connection between sites that in fact defines the argument of the ethnography (Marcus, 1995, p. 105)

Dans cette vision des choses, l'individu (et donc du même coup l'ethnographe) est au milieu de plusieurs systèmes de connaissance distribués (*in medias res*) et non dans « une autre culture ». Les systèmes de connaissances distribués ne peuvent pas être cartographiés à l'avance, mais le sont en fonction du terrain lui-même :

Multi-sited ethnography is a map of a process in various senses, but a map that is already understood and relied on by being expressed in some scholarly or academic literature, or this field is found in the field itself, even in full knowledge of the academic literature, through an orienting ethnographic process conceived as collaboration (Marcus, 2011, p. 22)

L'ethnographie multisites ne consiste pas à étudier plusieurs sites. Donc, « mon » ethnographie n'est pas multisites seulement parce qu'elle dispose de deux terrains de recherches dans deux lieux différents. Elle l'est aussi parce qu'elle ne se contente pas d'appréhender le « système » comme étant extérieur. Au contraire, elle le prend en compte comme étant intégré dans les sites eux-mêmes. Cela fait en sorte que je me retrouve à étudier et à chercher à comprendre des choses de nature diverses. Ainsi, les réponses aux questions : pourquoi deux terrains de recherche dans deux espaces géographiques? Et quel statut donner au « contexte culturel »? sont évidentes. Deux terrains de recherche pour explorer l'alternatif dans des occurrences diverses et dans des formes multiples. L'objectif n'est pas de les comparer (bien que, comme l'écrit Marcus, la comparaison finit toujours par arriver à moment donné sous une forme ou une autre), mais plutôt pour explorer différentes formes d'être alternatif et pour rendre compte de l'hétérogénéité de la réalité. Quant à la seconde question, le fait même de mobiliser une approche multisites suppose que des aspects culturels et historiques vont être explorés et d'ailleurs cela a commencé à être fait dans la première partie et dans la présentation des organisations ci-dessus. En effet, en retraçant à la fois l'histoire de l'université, des alternatives et du capitalisme j'ai proposé une sorte de généalogie de ces éléments (de ces « sites » pour employer les termes de Marcus) qui peuplent les terrains à l'étude. En ce sens, l'ethnographie multisites ne commence pas maintenant alors qu'on entre dans le terrain, mais elle a déjà commencé dès la première partie.

C'est donc à l'aune des éléments théoriques explicités et de l'éclairage méthodologique que l'on comprend mieux la trajectoire que je trace dans cette thèse. J'emprunte plusieurs

virages avant d'arriver au cœur de la question, non pas pour faire diversion, mais parce que ces virages font partie intégrante des terrains. Je navigue de site en site en gardant en tête l'extrême volatilité de ce que je suis en train d'étudier, en prenant en compte les autres choses qui peuplent ces organisations (le capitalisme, les universités traditionnelles, les autres alternatives) et en concentrant mon attention sur les relations entre les sites que je conçois comme profondément capitalistes⁵¹.

Concrètement, Marcus encourage de suivre plusieurs éléments : les personnes, les choses, les métaphores, les histoires/allégories/scénarios, les biographies et les conflits. Au cours de l'analyse, je ne vais pas me cantonner à ces six éléments et préfère, au gré des observations, suivre la façon dont la volonté de différer est incarnée, mobilisée, cultivée, représentée à travers les individus, les choses, les métaphores, les histoires, les biographies, les conflits, mais aussi d'autres éléments qui vont apparaître au fil du terrain (les discours, les réseaux sociaux, les événements, etc.). C'est d'ailleurs comme cela que j'ai appréhendé les sites : je ne cherchais pas à comprendre où se trouvait le différer, mais *comment* il existait.

5.2.2 Virtuel

L'article de Peruta et Shields (2016) dévoile que les étudiants utilisent les médias sociaux comme ressource principale pour choisir leur future université et tout particulièrement Facebook :

Frequently these students are searching for information about the college experience beyond the typical information about majors and dorm rooms. Students are hoping to get a glimpse of how they will fit in, what their everyday life will be like, a sense of

⁵¹ Marcus écrit à ce propos: « my research involved, then, not a field of bounded sites, but fields of relations, relations across sites and across time » (2011, p. 168).

community and a sense of the activities and social life they can expect to find (Peruta et Shields, 2016, p. 1).

Internet et les réseaux sociaux sont donc les portes d'entrée des universités. Suite à mes premières observations, j'ai constaté que trois plateformes étaient particulièrement utilisées par le COA notamment : site Internet, Facebook et Instagram. L'ethnographie est donc accompagnée d'une méthode d'observation « virtuelle » appelée aussi netnography (Kozinets, 2010) au cours de laquelle j'ai fait une veille quotidienne des trois réseaux sociaux susnommés afin de collecter les visuels et les publications qui y sont mis en ligne. Cela permettra de rendre compte de la façon dont ce qui est différent est mis en avant (ou pas) dans les représentations virtuelles qui participent à la construction de l'image de marque (Vásquez et al., 2013). À ce propos, Mumby (2016, p. 17) rappelle que la marque: « shapes the ways in which corporations organize themselves, operating (...) from the outside in » et il insiste sur le fait qu'elle fige le sens d'une organisation en arrêtant les différences :

The brand in neoliberal capitalism is one of the principal means by which the decline of symbolic efficiency and the continuous loop of reflexivity are—at least temporarily—arrested. Brands, in this sense, function to 'arrest the flow of differences, to construct a centre' around which a stable system of meaning or chain of signification can be articulated (Mumby, 2016, p. 9).

De plus, en suivant Arvidsson (2005), Mumby rappelle que la marque est une constellation de signes à travers laquelle des processus d'interactions sociales sont médiés, capturés et transformés en valeur économique (2016, p. 6). Comprendre la façon dont les universités alternatives à l'étude « arrêtent », limitent et figent « leur » marque permet la compréhension de la façon dont elles ancrent leurs différences. En fait, je me mets à la place des futurs étudiants intéressés à s'inscrire à ces universités : qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que ça me dit ? Qu'est-ce qui me plait et m'attire ? Quelle idée je me fais de cet établissement ?

Concrètement j'ai procédé à une veille des trois plateformes. Pour récolter les données, j'ai essentiellement réalisé des captures d'écran. Dans le cas de Facebook, lorsque les postes partagent des articles externes j'enregistrerai ces articles en PDF afin de les archiver. J'ai fait ce travail spécifiquement pour le COA puisque l'UPop est moins présente sur les réseaux sociaux (elle n'est pas sur Instagram et utilise Facebook en majorité pour diffuser les événements des cours et quelques nouvelles de partenaires). En revanche, le COA est très actif sur les deux plateformes et il m'apparaissait pertinent de m'attarder à ce qu'il s'y disait justement. J'ai également discuté avec le responsable de la communication qui m'a à plusieurs reprises souligné à quel point son travail au COA est basique puisque le budget publicité est minime. Loin d'être leur priorité, ils utilisent les moyens « traditionnels » pour se faire connaître : déplacements sur les salons universitaires aux États-Unis et envois postaux des documents promotionnels.

Comme le souligne Kozinet (2010), la netnographie est aujourd'hui indispensable vu la digitalisation du monde. Je n'entrerai pas dans les détails techniques de la méthode très utilisée en marketing parce que mon utilisation en est minimale. J'y ai recours spécifiquement de manière complémentaire aux observations réalisées lors de ma présence physique au COA. Mon objectif n'étant pas de comprendre « une communauté virtuelle » particulière, mais plutôt de constater la manière dont le COA parle de lui sur les réseaux sociaux et surtout d'observer la façon dont sa « différence » est soulignée (ou à l'inverse tue).

5.2.3 Relationnel

John Law dans After Method: mess in social science research (2004b) effectue un travail de positionnement en se demandant ce qui se passe lorsque les chercheurs en sciences sociales tentent de décrire des choses complexes, diffuses et désordonnées. Un tel questionnement est nécessaire, car, depuis Latour et Woolgar (1979) la recherche en

science sociale est considérée comme étant performative : « method is not a more or less successful set of procedures for reporting on a given reality. Rather it is performative. It helps to produce realities » (Law, 2004, p. 143). La méthode n'est jamais innocente et pure, elle rend les choses différentes. Cette déclaration a plusieurs implications puisqu'elle suppose de comprendre en quoi la méthode produit de nouvelles réalités, des vérités et des non-vérités, des présences et des absences. Law parle alors de « method assemblage » qui assume la non-neutralité de la méthode. Il le répète à plusieurs reprises tout au long de son ouvrage, l'assemblage est un processus de création et d'enaction de relations qui génèrent de la présence, de l'absence et de l'altérité (2004b, p. 42). La méthode ne mène pas à des vérités ou des réalités, mais c'est un chemin qui fait émerger un paquet de ramifications (il parle en anglais de « bundle of ramifications »). Ces relations relient ce que Law appelle le « in-here » et le « out-there » c'est-à-dire un « dedans » (les déclarations, les données, etc.) et un « dehors » (les réalités qui apparaissent dans les déclarations « dedans »). Ces deux éléments sont reliés enfin à un troisième : une infinité de ramifications constituées de processus et de contextes appartenant au-dehors qui sont des conditions nécessaires au « dedans », mais qui sont invisibles.

L'assemblage de Law emprunte ses prémisses au domaine des STS notamment en suivant le travail de Latour et la Théorie de l'Acteur Réseau (ANT) à partir de laquelle il estime que la méthode est avant tout une façon de dévoiler les relations dont est fait le monde social. Il s'inspire également de Donna Haraway (1988a), en postulant que toute connaissance est située et enactée : nous parlons toujours d'un point de vue situé dans le temps et dans l'espace. Law prône une réalité multiple et soulève l'importance de la matérialité dans l'énaction de ces réalités. Je propose de m'approprier ces prémisses pour fonder ma méthode, mon assemblage et de définir ma posture de chercheure. De fait, l'objet qui m'intéresse est le différer en tant que processus (en tant que Différance et mouvement de différenciation). Le différer, je l'ai, à la suite de Deleuze, Derrida, Tarde et l'ACC,

préalablement défini comme étant constitutif des organisations alternatives. J'ai construit une réalité particulière sur mon objet d'étude : j'ai fait émerger —donc j'ai rendu présent—un nouvel objet de recherche fait de mouvements de différenciations. Et ce à partir d'une archéologie de l'université, du capitalisme et des alternatives trois entités qui renvoient à ce que Law désignerait par le « dehors ». Plus spécifiquement ce sont les « hinterland » c'est-à-dire une multitude d'éléments mouvants, présents, mais aussi absents qui renferment et font émerger des réalités. En fait, Law utilise ce terme pour éviter celui de « structure » qui renvoie à une vision générique et primitive du dehors (2004b, p. 140). L'assemblage de Law, me permet de peupler un « arrière-pays », une toile de fond qui est à la fois présente, absente et énactée dans le « dedans » des universités.

Concrètement, ce que propose Law est de se pencher sur des objets particuliers au cours de la recherche et de se laisser surprendre par plusieurs éléments qui vont faire émerger des relations. Dans son ouvrage, il traite en particulier des textes, des éléments visuels, des cartes, des appréhensions humaines, des corps, des machines, des cérémonies, des démonstrations, des conversations et des allégories (Law, 2004, p. 146). Cette liste n'est pas exhaustive, mais elle donne le ton de ce qui rend compte et renferme des relations. Dans une certaine mesure, cette liste étend ce qui est généralement admis comme étant « matériel » dans une étude. On rejoint ici Cooren (2015) et sa définition élargie de la matérialité présentée plus haut ; mais aussi Ingold qui estime que nous sommes dans un flux dans lequel: « materials of the most diverse kinds, through processes of admixture, undergo continual generation and transformation » (2011a, p. 24). L'attention portée à ces éléments rompt avec une tradition académique qui restreint la matérialité (Law, 2004, p. 154). Bien que Law n'aborde pas directement cet élément dans son ouvrage, cette discussion renvoie au sujet de l'agentivité, tant discuté en ontologie relationnelle, qui n'est pas seulement une propriété possédée, mais quelque chose qui émerge et qui est performée. Comme l'écrit Ingold:

It is a world of movement and becoming, in which anything – caught at a particular place and moment – enfolds within its constitution the history of relations that have brought it there. In such a world, we can understand the nature of things only by attending to their relations, or in other words, by telling their stories (Ingold, 2011, p. 160)

L'assemblage me permet de sortir du langage pour ouvrir les yeux vers des processus c'està-dire des séries d'actes, d'événements et d'objets qui se meuvent dans une opération récursive d'absences et de présences. Le point d'orgue de la méthodologie est donc celuici : révéler ce qui dans les processus communicationnels rendent présents le différer.

5.3 Analyse

Saisir⁵² (sé-zir) v. a.

1 Prendre avec vigueur, avec effort et tout d'un coup. Saisir quelqu'un par le bras.

- 2 Prendre un objet pour le tenir, pour s'en servir ou pour le porter.
 - 3 Fig. Embrasser par le regard, s'emparer par le coup d'œil.
 - 4 Fig. Comprendre, discerner.
 - 5 S'emparer, se rendre maître d'une personne ou d'une chose.

La question de recherche (comment l'UPop et le COA diffèrent-ils dans l'organisation néolibérale?) invite à saisir ce qui compte (ou pas) « pour » que les organisations alternatives diffèrent et pour que leur différence soit actualisée et cultivée. Je veux comprendre et m'emparer de cette volonté de différer pour voir de quoi elle est faite. Mais

⁵² Étymologie tirée du Littré: https://www.littre.org/definition/saisir.

comment faire? Comment analyser les données récoltées pour saisir en elles ce qui compte pour différer? Autrement dit, comment saisir le mouvement de différenciation?

Les dites données sont de plusieurs natures : entrevues, observations et compte-rendu de réunions, photographies, journaux de bord et observations d'événements. Je ne souhaite pas dans mon analyse faire de hiérarchisation entre les données. Je ne compte pas parler en termes de « données primaires » ou de « données secondaires » et leur diversité constitue un tout (et un atout) dans lequel je puise. En effet, j'assume d'être « in medias res », au milieu de ce qui fait l'alternatif. Mon rôle dans ce chaos de choses entremêlées est d'en faire sens c'est-à-dire de trier, de démêler et de constater ce que l'alternatif renferme. Je me suis donné comme point de départ les valeurs qui définissent les deux organisations comme étant différentes en puisant dans ce qui est mis de l'avant sur les sites Internet des organisations et dans ce qui m'a été dit à la réponse « comment définiriez-vous votre université? ». Ainsi, je conçois la façon dont elles se présentent et les éléments qu'elles mettent de l'avant « publiquement » pour souligner « leurs différences » comme des portes d'entrée.

Voici ce que l'on voit lorsqu'on visite la page de présentation du collège :

Self-designed major

At COA you hold in your own hands the freedom, and responsibility, of <u>building your educational path</u>. Each student designs his or her own course of study in <u>human ecology</u>—an exploration of the relationships between humans and their natural, cultural, and built environments. Even though we all have the same major, no two students have ever taken the same set of <u>classes</u>. And you don't have to choose just one area of study; in fact, we hope you'll pull together different disciplines and get excited about the surprising connections between them.

Purpose-driven, engaged education

A COA education isn't just about learning—it's also about transforming thought into action to make a difference in the world, starting now. We believe that tomorrow's problem-solvers will need to work across multiple disciplines, collaborate, innovate, and think far outside the box.

A (really) small community of scholars

With just 350 students, 35 faculty, and 70 staff members, you'll soon recognize all of the faces on campus. We believe this kind of <u>close-knit</u>, <u>supportive community</u> is an ideal environment for fostering creative collaboration and intellectual risk-taking.

We run the college together

Every Wednesday at the student-moderated <u>All College Meeting (ACM)</u>. COA students, staff, and faculty come together to shape the policies and practices that guide the college's operations. We learn engaged citizenship by putting it into practice—in all its inspiring, frustrating, empowering, mundane, and messy glory.

On an island, in the middle of a national park



Pink granite mountains, spruce forests, island-studded bays, and miles of rugged coastline: the landscape of <u>Bar Harbor</u> and <u>Mount Desert Island</u> has inspired awe in artists, vacationers, and local residents for centuries. But COA's location surrounded by <u>Acadia National Park</u> and the Atlantic Ocean isn't just a spectacular place to live and visit; it's a rich and multi-faceted laboratory for learning in the field.

Figure 5-4 « About COA », capture d'écran issue du site Internet

Les cinq points résument les particularités du collège : une majeure « auto-designée », une éducation « par objectifs », une petite communauté de « savants » (scholars), une gouvernance faite par et pour les membres et enfin, une situation géographique idéale sur l'île de Mount Desert au cœur du parc National de l'Acadie. J'ai également demandé aux membres du COA de définir le collège et tous me répondront ces mêmes éléments.

When I talk to students about COA and I say we are in the coast of Maine, immediately a huge crew of students turn like they don't want to be here either because it's cold or because its rural or it's just out of the way, but that's one way. The second way is obviously our size we are 350 students and not because we can't

get more people but because we chose to be that size and to 30 to 45 faculty and a staff of 70 to 80 hum and so, that smallness is distinctive is alternative in one way. But it's not just the size, it's the fact that we are small for a reason. And we are small for a reason because we want students to shape the future of the college. Not in the kind of a, representative democratic where, a student council represents the feeling of the students but in a real participatory way. We are... we want everyone that comes here to be part of institution shaping and that alternative in a way. And then probable, the most important way we are either distinctive or alternative [...] is about the curriculum itself which is very alternative [laugh] humm. We have one degree program, as you know, by looking at us and that's odd or alternative but maybe in my eyes the key difference is we are completely department less we have no departments and that is something that we have done very deliberately, we are interdisciplinary approach to learning and that is very alternative. There are plenty of small schools out there but even some schools have more defined programs. We ask our students to design their own curriculum which is hard, and it's harder and harder and in many ways more alternative and more alternative as time goes on because in the US, these days, most students that come out of high school have been exposed to a very traditional: this is what you need to know, know this and spit it at me and then you know you can move on. And this is like, the antithesis of what we are doing here you know. There is no hand-holding or very deliberate hand holding for students. We demand that they work collaboratively with their advisors and the faculty and staff but do so one their own. So that's alternative (entrevue Derrick, président, 31 janvier 2017).

Le COA diffère donc tout d'abord par sa taille (il est délibérément petit pour créer un sens de la communauté), par son positionnement géographique (sur la côte du Maine à Mount Desert Island en plein cœur du parc National de l'Acadie) et par son curriculum reposant sur l'Écologie humaine.

Du côté de l'UPop, les objectifs mis de l'avant sur le site Internet sont les suivants :

OBJECTIFS DU PROJET

- · Transmettre des savoirs permettant une meilleure compréhension du monde
- · Favoriser le développement de l'esprit critique ainsi que l'action citoyenne
- . Stimuler les échanges et le partage de points de vue sur des enjeux contemporains
- · Créer un espace de socialisation dans un contexte enrichissant intellectuellement
- · Valoriser le plaisir d'apprendre

Figure 5-5 « À propos » de l'UPop, capture d'écran issue du site Internet

Les éléments sont synthétisés dans les discours d'Édouard, membre du comité lors des soirées de lancement de session. Par exemple :

Il y a trois objectifs principaux [à l'UPop] et je vais vous les dire rapidement : le premier objectif c'est évidemment la transmission de connaissances [...] Deuxième dimension c'est le, le fait d'être ensemble, parce que je pense qu'on est dans une société où on est très occupé, il y a plein de choses faites, on finit par être divisés chacun de notre bord, des fois à être en chriss contre plein d'affaires, mais à manquer un petit peu l'échange avec les autres, et dire « ah oui on peut échanger, on peut aussi apprendre plus des autres, etc., etc. » donc je pense que ça c'est très important à l'UPop, on nous demande souvent de faire des Podcasts, on nous demande souvent de filmer les représentations et tout ca pour les mettre en ligne. mais outre que c'est très compliqué et qu'on a pas les moyens de faire ça des fois des gens nous le proposent et on hésite à le faire. Pourquoi? Parce qu'on pense que cette dimension d'être ensemble est très importante et donc on la maintient et on en est fier, voilà. Et la troisième dimension je dirais, la plus importante des valeurs de l'UPop, c'est l'esprit critique. Et je pense qu'avec le triste événement qu'on vient de voir à Québec⁵³, la notion d'esprit critique m'apparaît d'autant plus importante ne serait-ce que si on regarde la manière donc cet événement-là est traité par les médias⁵⁴. Je pense que l'esprit critique c'est pas juste être critique envers les choses qui s'en viennent vers nous c'est être critique envers les choses qui sont déjà dans

⁵³ Édouard fait ici référence à l'attentat commis le 29 janvier 2017 à la Grande Mosquée de Québec par Alexandre Bissonnette.

⁵⁴ Le traitement médiatique a été beaucoup critiqué parce que les journalistes tendaient à éviter d'utiliser le terme de « terrorisme » pour qualifier l'événement parce qu'il avait été commis contre la population musulmane et non l'inverse.

nous, donc je pense que d'être à l'UPop même si des fois c'est des sujets qu'on connaît ou des enjeux avec lesquels on a déjà une grande indignation, une grande frustration je pense que le fait d'être en contact avec ces choses-là ça nous permet aussi de remettre en question et je crois de ne pas aller trop vite et de pas trop s'unifier rapidement dans une pensée qui peut aller de soi avec nos amis Facebook parce qu'on le sait qu'il y a des algorithmes qui font qu'on fait juste voir toujours les mêmes personnes et donc je pense que c'est important de se confronter à tous ces enjeux-là (soirée de lancement de la session d'hiver 2017, 1er février 2017 à la Sala Rosa à Montréal).

En résumé, la volonté de différer et de se distinguer repose sur le partage de connaissances libres, autonomes et gratuites, l'être ensemble dans des lieux conviviaux et l'esprit critique et engagé.

5.4 Synthèse

Puisque les éléments mis de l'avant ci-dessus incarnent la différence des organisations, je les consacre comme les points de départ à partir desquels je vais suivre et saisir le mouvement de différenciation. En fait, je déplie ce qu'ils renferment pour constater *ce qui compte* dans leur cultivation. Au COA, les points de départ sont l'unicité du lieu, la taille de l'institution et le curriculum. À l'UPop, la transmission de la connaissance, l'être ensemble et l'esprit critique. À partir de ces valeurs qui animent la volonté de différer, l'alternatif sera déplié afin d'en extraire l'en train de se faire. Les questions que je me pose à partir de ces valeurs sont les suivantes : qu'est-ce qui se cache derrière? Comment chacune d'elle se retrouve-t-elle dans l'organisation de l'UPop et du COA? J'ai donc décidé de prendre comme point de départ les valeurs par lesquelles se définissent ces deux organisations et de les déplier afin de voir ce qui *compte* et la manière dont ça compte dans leur volonté de différer. En ce sens, je suis « in medias res » au milieu de ce qui constitue la différence. Pour chaque valeur et trait distinctifs je vais déplier de quoi il est fait, de quoi il est « peuplé ». Cela me conduit à explorer aussi ce qu'il y a « en dehors» c'est-à-dire

l'opposé de telle valeur en adoptant une vision historique (et en gardant en tête l'histoire des institutions) il s'agit de voir l'évolution de ces valeurs dans le temps : un changement s'est-il opéré? Et si oui, comment? L'objectif étant de suivre la façon dont ces valeurs sont cultivées, mobilisées, exprimées, vécues, implémentées et comment elles existent pour et par le mouvement de différenciation.

Le cadre théorique a établi trois prémisses ontologiques qui ont chacune une prise sur l'analyse : 1) la réalité multiple est soumise à un changement perpétuel 2) ce constant changement est mû par des mécanismes d'imitation/répétition, d'invention/adaptation et d'opposition et enfin 3) ce qui « veut différer » est toujours déjà soumis à une oscillation permanente entre différer et être similaire, ce qui est différent garde toujours en lui l'absent qu'il « altère » et contre lequel il diffère (au sens de différend). Je suppose également que ces prémisses se font et se défont par la communication vue comme la mise en relation des choses entre elles, relation que j'ai qualifiée comme étant capitaliste. Il s'agit alors à partir de cette conception de la réalité de voir comment les valeurs et objectifs « différents » définissant les organisations à l'étude s'articulent dans un changement perpétuel et dans quelle mesure elles sont pénétrées par la répétition, l'adaptation et l'opposition et comment ce contre quoi elles s'opposent est toujours déjà et encore présent. L'analyse part donc des valeurs fondamentales et tente d'y explorer la façon dont elles sont cultivées dans les organismes. Autrement dit, je suis les différentes valeurs pour savoir de quoi elles sont faites et pour retracer leurs ramifications.

Dans un premier temps, il s'agit de suivre dans les données collectées les moments où surgissent les valeurs comme *comptant*: comment elles comptent pour faire de l'organisation une alternative en tant qu'éléments de différenciations. Surtout, qu'est-ce qui constitue ces dites valeurs? Procéder comme cela permet de suivre « l'alternatif » en tant que mouvement de différenciation c'est-à-dire en tant que mouvement qui oscillera

toujours entre être différent, différend, similaire parce que fait d'éléments présents toujours existants par rapport à des éléments absents contre lesquels on s'oppose ou en tout cas on se positionne comme étant distincts. Procéder comme cela permet de constater d'ores et déjà que certains traits vont *compter* plus que d'autres. Concrètement, j'ai dans un premier temps lu les données avec en tête ces différentes valeurs. À l'aide du logiciel NVivo j'ai créé des « nœuds » pour chaque valeur et j'ai codé les données selon ces valeurs lorsqu'elles surgissaient. Une fois cette première étape réalisée, j'ai relu les données en codant les autres « choses » qui émergeaient et en les reliant aux valeurs fondamentales afin de les déployer. Ce faisant, j'isolais des moments de réunions, d'entrevues ou des extraits de mes journaux de bord où la volonté de différer était particulièrement cultivée et soulignée. L'analyse conduite est une sorte de mise à plat de la différenciation opérée dans les organisations à l'étude. Ne me contentant pas seulement de voir ce qui est différent, je m'attarde aussi sur ce qui est « similaire » à ce contre quoi elles veulent s'opposer. J'ai été attentive à la manière dont l'université et le capitalisme sont évoqués et apparaissent dans leur volonté de différer. En effet, en tant qu'universités alternatives, elles veulent tout d'abord proposer un modèle différent des universités dites traditionnelles, mais comment procèdent-elles pour cela? Comment l'université traditionnelle est-elle cultivée comme entité contre laquelle s'opposer et se différencier? De même, suivant la littérature sur les organisations alternatives, le capitalisme est aussi un des éléments contre lequel ces organisations tendent à s'opposer. Je pose donc les mêmes questions que pour l'université : comment le capitalisme est-il cultivé comme entité à opposer? Comment est-il mobilisé et évoqué comme entité contre laquelle se différencier? J'aurais pu partir de ces oppositions pour mener l'analyse, mais je préfère partir de ce qui les différencie par définition pour élucider la manière dont se déploie la différenciation.

Synthèse: La philosophie processuelle induit une manière particulière de concevoir le monde et du même coup les organisations alternatives à l'étude dans lesquelles vagabonde toujours déjà ce contre quoi elles veulent s'opposer. Je conçois cette thèse comme une exploration nouvelle et originale de l'alternatif dans les organisations qui veulent être différentes et qui ambitionnent de devenir un modèle « normal » et non plus quelque chose « en marge ». Je suis consciente de l'impossibilité de généraliser ce qui va ressortir de l'analyse puisque les données se limitent à deux sites. Je souhaite comprendre qu'est-ce que différer pour *in fine* mieux pouvoir saisir le monde dans lequel on vit. En fait, je veux lire dans « les alternatives » au modèle hégémonique les mécanismes de fonctionnement de l'agencement de notre société. C'est une curiosité à la Foucault qui m'anime et donc qui, par extension, anime cette thèse :

C'est la curiosité -la seule espèce de curiosité, en tout cas, qui vaille la peine d'être pratiquée avec un peu d'obstination : non pas celle qui cherche à s'assimiler à ce qu'il convient de connaître, mais celle qui permet de se dépendre de soi-même. Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît ? Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder et à réfléchir (Foucault, 2015a [1984], p. 744).

Je n'aurais pas peur de m'égarer un peu dans ce qui est différent, de me dépendre de moimême, mais sans jamais perdre de vue que d'où je parle et d'où j'observe est situé (Haraway, 1988).

PARTIE III

IN MEDIAS RES: CE QUI COMPTE POUR DIFFÉRER

Qu'est-ce qui compte pour différer?

Compter, additionner, énumérer et établir ce qui est valorisé et cultivé dans la différence des deux universités alternatives définies comme étant constituées par un mouvement de différenciation animé par une volonté de différer (c'est le souffle premier) et fait de différences, de répétitions, d'intervalles, d'espacements : tels sont les objectifs de cette partie. Pour explorer ce mouvement, je me concentre sur les éléments (discours, valeurs, objectifs, images, humains, etc.) constitutifs qui altèrent et différencient ces organisations. Autrement dit, je m'attarde sur les éléments qui font et composent le mouvement. Je déploie la question de recherche principale en plusieurs autres qui seront traitées spécifiquement : qu'est-ce qui compte pour différer? Contre quoi? Pour qui? Et avec qui?

Pour y répondre, je procéderai par universités en traitant arbitrairement de l'UPop (chapitre VII) et du College of the Atlantic (chapitre VII). Comme explicité à la fin du chapitre précédent, l'analyse part des portes d'entrée que sont les valeurs et les objectifs que les deux organisations mettent de l'avant pour asseoir, souligner, affirmer, décrire leurs différences et à partir desquelles se déploie leur altérité. Ce faisant, m'intéresser à ce qui compte pour différer, m'amènera à me concentrer sur le « comment » ça compte c'est-à-dire sur les mécanismes et les processus particuliers qui (dé)font la différence par la création, par exemple, d'ennemis et d'alliés, de détours ou encore d'espacements (partie IV, chapitre VIII). Examiner ce qui compte dans le mouvement de différenciation revient à comprendre comment ce dit-mouvement est animé, cultivé et autorisé. La démarche ne

se réduit pas à la mise en évidence d'éléments propres à « la culture organisationnelle » (autrement dit, ce qui compte pour « faire » l'organisation), mais met en évidence les éléments propres à la différenciation : qu'est-ce qui compte *pour différer*?

CHAPITRE VI

L'UPOP: DIFFÉRER PAR L'ÉDUCATION POPULAIRE

En 2015, alors que j'entrais pour la première fois à l'UPop Montréal je me demandais : « suis-je vraiment dans une université? » (journal de bord, janvier 2015). L'UPop n'est pas une université comme les autres, c'est une université *populaire*. Les gens y boivent de la bière, y rient, y partagent un moment de convivialité, y apprennent à comprendre « l'impact de la pensée néolibérale ». Dès mes premiers pas, j'ai été séduite par la convivialité, l'ambiance bon enfant, la simplicité et l'engagement. L'université populaire est l'alternative universitaire par excellence : elle fait tomber les murs de la tour d'ivoire et s'adresse aux marginalisés et aux oubliés. Comme le dit Louise Michel dans un discours du 14 septembre 1904 à la loge maçonnique Diderot :

On n'a rien fait de mieux que les universités populaires où la femme va s'instruire à côté de l'homme, son camarade, où des prolétaires s'efforcent d'assimiler des vérités naturelles et des lambeaux de savoir. Il nous faut multiplier ces universités, les vivifier, consolider leur méthode d'enseignement. On doit y apprendre ce que sont la Matière, l'Homme, la Société, les rapports existant entre eux, ce que fut l'homme, ce qu'il sera. Il faut que rien ne nous fatigue, que rien ne nous abatte. (citation lue dans Turbet, 2009)

Imprégnée par cette histoire, par cette charge sociale, par cet engagement à faire, par ces racines empreintes d'anarchisme, de Commune et de révolutions, l'UPop perdure et trace l'histoire d'une alternative à l'université. Mais comment le fait-elle au XXI^e siècle où tout a bien changé depuis 1900? Comment diffère-t-elle aujourd'hui d'une université marchandisée, machine à diplômes, gangrenée par une bureaucratie kafkaïenne? L'UPop fait sortir la connaissance des universités, elle est libre parce que gratuite, sans obligations d'inscription et libre de pensée. Plus spécifiquement, et comme je l'ai déjà souligné à la fin

du chapitre V, être différent de l'université traditionnelle en étant populaire (et être reconnu comme tel) repose sur le partage de connaissances libre, autonome et gratuit, sur l'être ensemble et sur l'esprit critique. À partir de là, ma tâche est de chercher ce qui se trouve (ce qui compte) dans ces trois ancrages pour différer de l'université traditionnelle et être une université populaire. Par extension, j'ouvre mon questionnement sur la manière dont l'université traditionnelle est définie, perçue, mobilisée, mais aussi positionnée (contre l'UPop ? Avec l'UPop ? En parallèle de l'UPop ?) et surtout je m'attarde à percevoir les autres choses contre lesquelles l'UPop se différencie (le capitalisme ? la « société »? les groupes communautaires ? etc.). Autrement dit, se distinguer induit une certaine définition de ce contre quoi on veut différer (ici l'université traditionnelle, mais aussi, nous le verrons, d'autres éléments). Ce chapitre explore la manière dont l'UPop conçoit ses opposés et ses alliés. Ce faisant et en me demandant: qu'est-ce qui se cache derrière le partage de connaissances libre, autonome et gratuit? Qu'est-ce qui compose l'être ensemble ? Et qu'est-ce que recouvre l'engagement critique ? Entrons dans ce qui peuple le mouvement de différenciation.

Je procède en trois étapes : tout d'abord (section 6.1), l'incursion dans la manière dont se réalise le partage de connaissances par le format des cours, la distance prise avec « l'académique » et le rapport à la gratuité et à la pauvreté. Ensuite (section 6.2), je naviguerai dans l'être ensemble convivial et l'engagement envers une transformation de l'individu à travers les cours (il faut qu'il se passe quelque chose). Enfin (section 6.3), j'entrerai dans l'engagement « anti » de l'UPop : promesses de destruction du capitalisme, portraits de militants, responsabilité et indépendance.

6.1 Un contre discours dans un format-conférence

Le partage de connaissances à l'UPop se démarque de ce qui se fait à l'université traditionnelle en se présentant comme étant libre, autonome et gratuit. En ce sens, l'UPop se positionne contre la connaissance non gratuite donc payante (frais de scolarité), non

autonome donc normalisée (carcan académique) et non libre donc soumise à des obligations de présences et à des examens. Liberté, autonomie et gratuité sont incarnées dans l'organisation des cours qui ont lieu dans des espaces publics (bars, cafés, librairies, centres communautaires), sur des sujets divers, sans obligation d'inscriptions, sans examens et sans diplômes. Explorons.

6.1.1 Format des cours : un classicisme assumé

Dans les faits le professeur issu généralement du milieu universitaire (chargé de cours, doctorants ou professeurs) s'adresse pendant une heure à une assemblée d'étudiants. Le professeur utilise souvent une présentation PowerPoint. Après une pause de 15 minutes environ s'ouvre une période de questions et de discussion. Décrite ainsi, la forme du partage de connaissances est plutôt « traditionnelle » et elle rappelle le déroulement des cours à l'université (bien que plus court) ou celui de n'importe quelle conférence. À ce propos, comme me le dit Ana, membre du comité UPop :

Il n'y a pas une recherche sur l'approche pédagogique parce que là il faudrait qu'il y ait du temps, il faudrait que ça soit comme Vincennes⁵⁵ tsé qu'on soit dans un espace, qu'on investisse l'espace, peut-être ça peut mener à ça... (entrevue, 16 août 2017)

Cette citation affirme que l'UPop ce n'est pas Vincennes. Plus spécifiquement : l'UPop ne peut pas être comme Vincennes parce qu'ils n'ont pas de lieu. Ana justifie l'aspect « classique » des cours et la non-réflexion de l'UPop sur l'approche pédagogique par le fait qu'elle n'a pas de lieu propre. Comme si le lieu informe les cours et qu'il permet de se différencier par la pédagogie.

Dans le même ordre d'idées, Yan, qui a donné deux cours à l'UPop, souligne qu'il ne s'est jamais posé de questions pédagogiques puisque ce qu'il avait vu auparavant était très

⁵⁵ Elle fait référence au Centre expérimental de Vincennes créé en 1968 à Vincennes.

classique: « c'était une conférence quoi » (entrevue 16 octobre 2017). En effet, ce n'est ni plus ni moins qu'une conférence. Les photographies ci-dessous (voir figures 1 et 2) montrent, en effet, la professeure debout sur une estrade avec au fond un écran sur lequel est projeté le PowerPoint. Les étudiants lui font face. Certains prennent des notes. Sur la deuxième photographie on voit également le professeur sur son estrade face à son écran.



Figure 6-1 Cours UPop à la Librairie Zone libre (photographie personnelle, 8 février 2017)



Figure 6-2 Cours UPop au Café Coop l'Artère (photographie personnelle, 15 mars 2017)

Ainsi, je peux légitimement dire que l'UPop ne se différencie pas par un souci de renouvellement pédagogique : cela ne compte pas pour être différent. Alix (professeure de deux cours, entrevue du 27 septembre 2018) déplore d'ailleurs ce « formalisme » et le fait que « ça ne soit pas complètement horizontal ». Yvon (le conjoint d'Alix avec qui elle a donné ses deux cours), lors de la même entrevue partage la sensation d'être « dans un truc très classique ». Réfléchissant à voix haute, tous deux aimeraient bien pousser la réflexion sur les enjeux pédagogiques en intégrant éventuellement des méthodes « alternatives ». Par exemple :

Yvon m'a offert un microscope pour mon anniversaire, un microscope moléculaire pour regarder des trucs petits, comme une loupe en fait et tu vois un peu en 3D et c'est vraiment spectaculaire quand tu veux voir des insectes. Et je me disais par exemple ce qui pourrait être très très cool c'est prendre ça et aller au parc et dire aux gens : « beh si vous voulez regarder dedans vous pouvez regarder dedans », tu vois. Ça ça s'appellerait plus de l'éducation populaire et là tu peux répondre à des questions si les gens ont des questions et il y aurait peut-être plus d'échanges (Alix, entrevue 27 septembre 2018).

Pour l'instant la formule roule donc sur l'expert « qui vient au-devant de vous pour vous délivrer quelques messages » (Alix, professeure, entrevue 27 septembre 2017) qui confère parfois aux professeurs une attitude « un peu prosélyte » (Alix, entrevue 27 septembre 2017). Par ailleurs, Alix et Yvon concluent que malgré leurs critiques « c'est probablement le meilleur format qu'on puisse proposer aux gens » (Yvon, entrevue 27 septembre 2017).

Cependant, malgré le « classicisme » de la plupart des cours qui confère au partage de connaissances une dimension traditionnelle et donc moins « alternative », quelques cours sortent de l'ordinaire. Par exemple, à l'hiver 2015, Bernard (membre du comité) a donné un cours intitulé « Les trois infinis : le petit, le grand et le complexe » dans lequel il explorait l'infiniment petit, avec la physique quantique, l'infiniment grand, avec l'astrophysique et l'infiniment complexe, avec les neurosciences. La dernière séance s'est déroulée au parc du Mont-Royal et invitait les participants à « la première randonnée guidée à l'intérieur d'un (modèle de) cerveau humain » (description du cours issue du site Internet). L'idée était d'explorer le parc comme métaphore du cerveau pour comprendre ce qu'il se passe dans nos têtes. Bien que le professeur (ici Bernard, diplômé en neuroscience et vulgarisateur scientifique de profession) en tant que guide, incarnait « celui qui connaissait », la formule « conférence » a été déconstruite en expérimentant quelque chose de plus interactif et de plus participatif qui a d'ailleurs eu un grand succès.

Cette même année, l'UPop organisait ce qu'ils ont appelé un cours « Sorties danse + théâtre » pour créer une « petite communauté de spectateurs » autour de trois spectacles de danse auxquels les participants étaient invités avant une séance de discussion. Seul *hic* : ces séances venaient à l'encontre du principe de gratuité puisque les participants (même s'ils n'étaient pas obligés d'assister à la représentation pour suivre la discussion) étaient fortement encouragés à acheter une place de spectacle (avec 30% de rabais). Cela a beaucoup gêné Édouard (membre du comité) qui ne se sentait pas à l'aise avec le fait de pousser les gens à « consommer » un spectacle puisque cela exclut celles et ceux qui ne peuvent pas se permettre de dépenser pour cette activité. Cette formule n'a pas été

reconduite. La gratuité est cruciale à l'UPop, et compte davantage que la forme même des cours (j'y reviendrai).

Mis à part ces deux cours plus « originaux », les autres s'apparentent à des « conférences ». D'ailleurs ce terme est souvent utilisé pour décrire les activités de l'UPop. Par exemple, Marc (professeur et étudiant assidu, entrevue 27 septembre 2017) décrit l'organisme comme « un groupe qui organise des séries de conférences ». George (étudiant, entrevue 23 novembre 2017) utilise également ce terme pendant notre conversation, tout comme son épouse Sonia. Pour Yvon, cela s'explique par le fait que l'UPop a été créée par des gens issus du milieu universitaire et que la plupart des professeurs sont aussi issus des universités. En ce sens, la reproduction d'un modèle de cours « traditionnel » et « classique » se fait *naturellement*.

Cela étant dit, la forme classique ne remet pas en cause la différence de l'UPop, puisque, comme le souligne Julien-Pierre « dans les cours universitaires tu apprends ce qui est *mainstream*, ce qui est dans la vogue, ce qui est à la mode » (étudiant, entrevue 24 octobre 2017), alors qu'à l'UPop :

tu peux avoir des contres discours et c'est intéressant tsé! À l'UPop c'est très de gauche, c'est très contre discours c'est plus égalitaire. En fait il y a un autre discours qui est différent. Mettons mon cours de Sciences économiques à l'université de Montréal c'était très de l'économétrie. Ils appelaient ça Sciences économiques, mais tu fais que des maths. Tu as un cours où tu as des calculs mathématiques au tableau. Là quand tu allais à un cours de l'UPop c'était vraiment de l'économie. Tu as un point de vue... puis ils essaient de vulgariser, mais ils t'enseignent quelque chose pour que tu le comprennes. Ce n'est pas : « je vais te garrocher de l'information et débrouille toi là-dedans » donc c'est souvent des gens qui font un effort de pédagogie, de vulgarisation, puis s'ils ne savent pas à quel niveau tu es ils t'expliquent tout du début. Fait que là [à l'UPop] c'est accessible (je souligne).

Le partage de connaissance est donc traditionnel par sa forme (il s'apparente à ce qu'il se fait dans les universités ou dans d'autres conférences), mais il est *aussi* parcouru d'un effort de vulgarisation et de contre-discours : *la manière de divulguer le contenu (dans une forme somme toute classique) compte pour différer*. Un mélange de choses issues de l'université traditionnelle, donc « pas alternatif » (format-conférence, hiérarchie professeur/élève, etc.) et des choses uniques et différentes (vulgarisation, engagement) constitue le partage de connaissances. Le format traditionnel est toujours revu « à la sauce UPop ». Il n'est pas formalisé comme à l'université traditionnelle parce qu'agrémenté d'éléments nouveaux qui le font différer (pas « mainstream »). Aucune des personnes avec qui j'ai discuté n'a eu le sentiment un jour d'être dans une université normale. Il y a toujours l'impression d'être ailleurs, dans un « espace autre ». Cela découle de la manière dont les cours sont choisis.

Le contre-discours compte plus que la forme des cours pour différer

6.1.1.1 Se libérer de l'académique

Le choix de cours fait l'objet de longues discussions lors des réunions de comité (en général ces dernières durent entre 2h30 et 3h30!). Pour rappel, l'UP op reçoit des propositions « d'activités » via son site Internet que le comité passe en revue. Plusieurs moments de réunions exemplifient les discussions relatives aux choix de cours et révèlent un enjeu central : éviter d'être « trop académique et universitaire ».

Réunion 9 janvier 2017⁵⁶

3

1 Édouard: Mais quand tu lis son descriptif de cours tu vois que c'est très 2

construit, puis elle a beaucoup beaucoup, beaucoup de

stocks.

4 Emma: Mais d'une bonne manière...

5 Édouard: Ah oui oui d'une excellente manière!

Éloise: 6 Ah moi je trouve ça très universitaire

Réunion 19 mai 2017

Réunion consacrée au choix de cours pour la session d'automne 2017. Le comité se penche sur une proposition dont le titre est « Documentaires engagés et enjeux sociaux politiques en Inde ».

Éloise: 1 [En lisant] Documentaire engagé et enjeux sociaux politiques en

2 Inde...

3 Bernard: Ouuuuh c'est précis... ça sent le doctorat à plein nez!

4 Nestor: Oui ça sent le doctorat!

[...] 5

6

7

8

9

10

Édouard: Mais pour moi c'est comme je sens la spécialisation. Moi j'irai plutôt à faire quelque chose sur « cinéma indien » [.] puis là on te fait les

origines: pourquoi? d'où vient Bollywood, etc. Mais là le cinéma, engagé, après telle année, de tel truc, à tel moment, là je suis comme

« oh boy là.... »

11 C'est trop académique... Ana:

⁵⁶ Le comité discute d'une proposition de cours sur les questions féministes et queer.

12 13 14 15 16 17	Édouard :	Je trouve ça bien trop académique Mais peut-être que c'est quelque chose qu'on peut lui dire ça « est-ce que tu serais capable de? [En s'adressant à Ana] Elle est candidate au doctorat, mais elle enseigne, elle enseigne le cinéma indien au Cegep donc elle doit avoir des perspectives bien plus larges que son doc là. J'imagine qu'elle a pas 22 ans non plus là
18	[]	
19 20	Ana:	Moi je pense que c'est vraiment trop académique il faudrait qu'elle présente complètement autre chose.
21	[]	
22	Éloise :	Complètement autre chose ? À ce point-là ?!
23	Édouard:	Ah oui je suis d'accord.
24 25 26 27	Ana:	Beh dans le cadre de l'UPop je pense que c'est un sujet super intéressant, mais selon moi, mon expérience des cours sur le cinéma autochtone ⁵⁷ puis de, de, je pense que de ce qu'on peut faire à l'UPop, je pense que c'est hyper pointu
28	Éloise :	Oui c'est pointu. [Bernard acquiesce]
29 30	Ana:	Puis c'est clairement quelqu'un qui, je pense que c'est ça c'est son travail elle va devoir faire des conférences, présenter son travail.
31 32	Emma:	Mais il y a aucune reconnaissance dans le milieu académique pour ce genre d'affaires là cela dit.
33 34 35	Ana:	Avec W [professeur reconnu dans une université montréalaise sur les questions du cinéma indien sous la direction duquel la doctorante qui a proposé le cours réalise sa thèse], lui il est en trainils font

⁵⁷ En 2016, Ana avait monté un cours sur le cinéma autochtone qui n'avait pas été un franc succès.

36 37		des hommages à lui cette année, c'est son année. Il quitte l'université. Fait que je sais pas
38 39 40	Alex:	Ce genre d'affaires là tu veux dire pour l'UPop? Il y a pas de reconnaissance académique tu dis pour ce genre de cours là? [à Emma]
41 42 43 44	Emma:	Ah c'est juste que je suis dans le milieu académique puis je le sais que si tu es en doctorat, que tu fasses un cours à l'UPop, tu ne mets pas ça dans ton CV là, ça ne donne rien. C'est de la chnoute, c'est ça a aucune valeur
45 46	Alex:	Ah non non il faut que tu mettes la quantité de bourses que tu es capable d'aller chercher!
47 48	Emma :	Noooon c'est la révision par les p-, c'est comme la révision par les pairs qui est importante
49 50	Édouard:	C'est du pur plaisir que d'aller communiquer ses affaires que tu es tout le temps tout seul avec
51 52	Emma :	Moi je pense que c'est plus probablement plus ça [.] oui, puis les gens, tsé tu fais un doc tu trip' là
53 54	Alex:	Il faut que tu tripes parce que si tu ne tripes pas tu n'iras pas jusqu'au bout.
55	Ana:	Mais je pense qu'à la fin du trip plus bin, bin
56	Alex:	non
57	Éloise :	Tu es écœuré tu as hâtes de finir! [rires]
58 59	Édouard:	C'est pour ça que tu as le gout d'aller parler avec du monde tu veux rester un être humain [.

Dans l'extrait ci-dessus, le sarcasme de Bernard à la ligne 3 : « ça sent le doctorat à plein nez ça! » (il n'avait pas encore vu qu'en effet, la proposition venait réellement d'une doctorante) dénote d'ores et déjà un préjugé envers ce qui est « académique ». Cela est appuyé par Nestor à la ligne 4 sur un ton tout aussi sarcastique. Par la suite, Édouard explicite ce sarcasme : c'est trop spécialisé (ligne 6) et il complète, à la suite d'Ana, par « c'est trop académique » (lignes 11 et 12) ; expression qu'Ana répète une autre fois plus loin (ligne 18). En fait, cette proposition est « hyper pointue » (Ana, ligne 27) et ça ne convient pas à ce que fait l'UPop qui parle de sujets de manière plus large. D'ailleurs, Édouard formule la façon dont le cours pourrait être « upopisé » : « Moi j'irai plutôt à faire quelque chose sur cinéma indien [.] puis là on te fait les origines : pourquoi ? d'où vient Bollywood, etc. » (lignes 6 à 8), sous-entendu que le sujet spécifique du documentaire engagé serait une séance en particulier (et non l'objet du cours). Ana est même plus radicale en soulignant que la doctorante devrait proposer « complètement autre chose » (lignes 19 et 20). Sur tout cela, Éloise et Bernard font du pouce (ligne 28) : il y a donc consensus sur le fait que ce cours est trop académique, pointu et spécialisé et qu'il trouverait grâce à leurs yeux s'il était plus globalement axé sur le cinéma indien. En ce sens, le cours ne doit pas être pensé comme une présentation académique (en l'occurrence du sujet de thèse de la doctorante), mais plus largement comme la diffusion d'une connaissance large sur un sujet donné. En d'autres termes, le comité privilégie les propositions qui sont construites selon la métaphore de l'entonnoir : une grande thématique (le cinéma indien) divisée en séances sur plusieurs sujets plus précis. Cet extrait fait écho à celui qui le précède, issu de la réunion du 9 janvier 2017, dans lequel le comité discute sur la proposition d'une doctorante sur les approches féministes et queer of colors qu'Éloise trouve aussi « trop académique » (ligne 6).

Le choix des cours est donc déterminé par sa teneur en « académicité » : le différer de l'UPop se joue dans le rapport entre savoir « académique » et savoir « non-académique »

dont la définition reste floue. Je n'arrive pas à bien saisir ce qu'ils entendent véritablement par savoir « non académique ». L'université populaire ne partage pas des connaissances qui sont présentées de manière académique, il faut vulgariser, simplifier et ne pas être trop spécifique. Nestor me dit en entrevue (membre du comité, entrevue 9 août 2017) qu'ils ne veulent pas dénigrer les doctorants, mais que « c'est pas ca l'idée » : l'UPop n'est pas une plateforme pour que ces dernières et derniers présentent leurs recherches. Dans la suite du deuxième extrait, Emma se justifie : donner des cours trop pointus n'apporte de plus-value ni à l'UPop ni au doctorant. En effet, elle souligne que pour un membre du milieu académique, faire une présentation à l'UPop « c'est de la chnoute⁵⁸ », « ça n'a aucune valeur » (lignes 43 et 44) puisque ce n'est pas le genre de chose qu'ils mettent sur leurs CV (ligne 43). Elle induit donc que ça ne « coutera » rien à la doctorante de changer son propos et que ça ne ternira en rien sa carrière. Autrement dit, « c'est du pur plaisir » (ligne 49) que de présenter à l'UPop. Du coup, elle assume qu'élargir sa thématique ne devrait pas être bien difficile. Le cours sur le cinéma indien ne sera d'ailleurs pas choisi, et bien qu'Ana ait rencontré la doctorante, rien ne s'est passé et l'étudiante n'a pas fait de nouvelle proposition.

Se démarquer de l'académique et de l'universitaire compte. S'attarder sur ces extraits permet de constater que « différer du milieu universitaire » passe d'abord et avant tout à travers le choix des cours.

À ce refus tranché de « l'académique » apparaît aussi le souci de « faire dire quelque chose » ou de donner une dimension « critique » au cours. Autrement dit, il faut « qu'il y ait un propos ». C'est surtout Emma qui est attachée à cet élément et c'est elle qui pousse pour que les cours aient une teneur critique ou en tout cas que « ça dise quelque chose ». Par exemple, à l'issue de la lecture d'une proposition de cours assez floue sur l'art et l'esthétique (réunion du 19 mai 2017), elle estime qu'« il n'y a pas de pensée, il n'y a

⁵⁸ Expression québécoise issue du langage populaire qui signifie que ça n'a aucune valeur.

rien ». Elle dit à propos d'une autre proposition dans une autre réunion (13 décembre 2017) : « il est *drabe* quand même ce type de cours, il y a pas de problématique, il y a pas d'enjeux ». Emma encourage toujours à ce que le cours tienne un propos cohérent, mais surtout qu'il s'articule autour d'un enjeu à partir duquel les gens vont pouvoir discuter ou débattre par la suite. Elle précise, dans la même réunion, que lors du choix de cours, il faut qu'ils se posent les questions suivantes : « où ça s'arrime dans le présent? Où est-ce que ça travaille la pensée? Pourquoi on a besoin de ce cours ? Pourquoi l'UPop fait un cours làdessus? C'est quoi l'importance de ça ? » (Réunion 13 décembre 2017). Autrement dit, il ne faut pas seulement faire un cours pour faire un cours et l'UPop ne défend pas le partage de connaissances pour le pur partage de connaissances seulement. Les cours doivent soutenir un propos :

Ça revient aussi à ce que je disais sur les titres ou ça revient à la présentation du cours, mais je pense que ça serait intéressant de problématiser davantage, de situer le cours : dans quelle perspective il est donné. Parce que justement on donne des cours à l'UPop et on a une perspective, on a une certaine orientation ou on choisit des cours puis que ce soit présents à la fois dans la façon dont les cours sont montés que [dans la façon dont] les profs se présentent. Puis des fois il n'y en a pas puisque... mais il n'y a pas tant de cours qui sont juste factuels en fait. (Emma, réunion 13 décembre 2017)

« On a une perspective, on a une certaine orientation » : Emma refuse la neutralité du savoir et invite à assumer une « perspective », une « orientation » (qui ne dit pas son nom) à travers les cours en leur donnant un propos. Par exemple, dans le cadre du cours Biologie et société, Yvon et Alix ont traité pendant une séance de l'eugénisme et ont été particulièrement critiques envers sa pratique à la fin du XIXe siècle, mais aussi aujourd'hui notamment avec le séquençage d'ADN qui, selon eux, est un nouvel eugénisme. Pendant la période de questions, un jeune homme prend la parole pour dire qu'il a été choqué par la critique radicale formulée par Alix et Yvon de la pratique du séquençage de l'ADN et qu'il a eu l'impression qu'on lui « disait comment penser » (notes à partir du journal de bord). À cette intervention, Yvon répondra « oui on est à l'UPop ici! ». Il est donc admis et « naturel » d'avoir un propos critique et engagé à l'UPop : « on prend position » et

comme le dira Alix à la suite de la réponse d'Yvon à la remarque de l'étudiant : « on n'est pas neutre ». Il y a une sorte d'accord implicite à ce sujet. La forme traditionnelle décortiquée ci-dessus ne joue pas sur le contenu du cours : l'important est de se faire le porte-parole d'un propos clairement assumé et critique. En ce sens : les propos critiques et engagés comptent.

Le « propos » du cours est transmis par les titres des cours qui doivent révéler la teneur critique et attirer le public. Prenons comme exemple l'extrait de la réunion du 13 décembre 2017 suivant :

1	Emma:	Ok [elle lit] Introduction aux fiducies foncières communautaires
2	Édouard:	[imite le son du ronflement] Rooonpchiiiiiirooooonnnpchiiiii
3		[Rires général]
4 5	Bernard:	Attend! On a flushé les coops un peu vite tantôt ⁵⁹ ! j'aimerais pas qu'on refuse ça trop vite ostie! [rires]
6	Édouard:	Ça sera pas le titre en tout cas! [plusieurs rient fort]
7 8	Nestor:	Mais c'est le même principe que les coops c'est des bonnes idées, mais c'est pas sexy tsé
9 10	Bernard:	Un peu comme le cours sur la proportionnelle ⁶⁰ L'expression proportionnelle c'est pas
11	Nestor:	Ouai c'est vrai!

⁵⁹ Quelques minutes plus tôt ils avaient refusé en quelques secondes une proposition de cours sur les coopératives sans aucune délibération. Bernard et Nestor notamment n'ont pas compris le refus rapide.

⁶⁰ L'UPop a donné un cours sur le système de scrutin proportionnel. Tous les membres du comité étaient d'accord pour dire que le titre du cours était peu « sexy ».

Pour attirer le public afin de l'amener à assister à un cours, il faut que son titre soit « sexy » (ligne 8). Alex dans la même réunion invente la notion de « titrologie » : formulation humoristique construite sur le terme « phraséologie » qui souligne l'importance de porter une attention toute particulière aux titres. Une discussion houleuse a lieu d'ailleurs sur le titre d'un cours en particulier de la session d'automne 2017 qui s'est intitulé « Biologie et Société ». C'est Édouard qui mène le débat en estimant que le titre du cours initialement proposé « Évolution, Sexe et Société » ne veut rien dire et surtout qu'il ne reflète pas le contenu réel de ce qui sera dit. La discussion va durer une bonne dizaine de minutes et le ton montera jusqu'à ce qu'ils en concluent de proposer de nouveaux titres aux professeurs parmi lesquels ces derniers choisiront.

Bref, *le choix du cours, leurs titres et leurs descriptions comptent dans la façon dont l'UPop diffère*: tout d'abord, les cours ne doivent pas être académiques; ensuite, ils doivent dire quelque chose, tenir un propos cohérent, critique et engagé sur un sujet arrimé avec le présent ou en tout cas à des enjeux contemporains. Leurs titres et descriptions doivent être « sexy » pour attirer le public et « dire quelque chose ». En ce sens, bien que la forme finale des cours soit classique, le travail réalisé en amont pour le choix des cours et leurs contenus est parcouru d'une volonté de ne pas faire « comme à l'université ». Cependant et comme je le montrerai plus tard, tous ont et entretiennent une vue particulière et unique de l'université.

Se démarquer de l'académique et de l'universitaire compte, avoir un propos, avoir des titres sexy compte pour différer.

À ce stade, j'ai été amenée à explorer plus particulièrement ce que recouvrent les notions de liberté et d'autonomie : l'UPop est autonome et libre dans la mesure où elle se détache de l'académique universitaire qui se fonde sur une idée précise. En effet, elle modèle les cours pour qu'ils soient critiques et engagés. Pourtant, l'université est présente (par les

professeurs qui y sont issus et par les étudiants qui en proviennent, dont les membres du comité). Mais, ces professeurs ne parlent pas « au nom de leur université », au contraire, ils tiennent un propos critique et engagé qui, selon eux, n'est pas présent en milieu universitaire. L'université traditionnelle (ce contre quoi l'UPop diffère) est donc toujours déjà présente/absente (je déploierai plus longuement cet élément par la suite). De plus, liberté et autonomie côtoient un format rigide qui tend à limiter les expérimentations pédagogiques. Encore une fois on se retrouve dans un jeu d'absences et de présences entre ce qui diffère et ce qui ne diffère pas tant que ça. Je commence à observer des degrés de différenciation qui sont entremêlés à des postulats, mais aussi des définitions particulières de l'université et de l'éducation populaire. Là aussi, j'y reviendrai.

6.1.1.2 Gratuité et pauvreté

Le slogan de la session 2017-2018 « L'éducation a un prix, l'UPop s'est gratuit » est symptomatique de la place de la gratuité à l'UPop. Dans les faits, l'étudiant peut venir sans avoir à débourser une cent. Les cours se déroulent dans des bars, où en général le comité encourage la consommation de boissons pour soutenir et remercier le lieu. Évidemment personne n'est *obligé* de consommer (je consomme très rarement lorsque je vais à un cours de l'UPop). De même, au début de chaque cours, un membre du comité, dans son laïus introductif, mentionne à l'assemblée que les contributions volontaires sont appréciées (un pot recueillant les dons est prévu à cet effet à l'entrée des salles⁶¹).

Comment la gratuité compte-t-elle? Tout d'abord, dans le statut bénévole des participants. En effet, professeurs et membres du comité donnent leur temps gratuitement. Différer à l'UPop c'est donc partager des connaissances gratuitement (bénévolement) à des individus

⁶¹ C'est d'ailleurs grâce aux dons que l'UPop survit aujourd'hui. En effet, ils représentent la part la plus importante de ses « revenus ».

libres d'assister au cours sans obligation de contrepartie financière. Le partage de connaissances est libre de toutes *obligations*. Gratuité rime donc avec liberté.

En revanche, la gratuité n'efface pas les préoccupations financières de l'organisme... au contraire. Ils sont toujours à la recherche de nouvelles subventions et/ou aides. À ce propos, deux membres du comité, Édouard et Ana, ont rencontré la personne responsable du financement chez Funambules Médias, une coopérative de travail œuvrant dans la production et la diffusion de documentaires cinématographiques et partenaire de l'UPop, afin de leur donner des conseils pour trouver de nouveaux financements. Édouard résume la rencontre lors d'une réunion :

Il y a plusieurs stratégies dont elle nous a parlé qu'on a déjà emprunté. Soit avec succès... soit avec... bah avec succès mitigé. Donc par exemple demander aux associations dans les universités, demander aux députés, etc., etc. à chaque fois, je pense, la question elle est la même : C'est que pour nous bénévoles qui avons crissement pas le temps et qui ont fuck'all le gout de faire ces dossiers-là, c'est problématique! Je pense que ce qu'elle nous a raconté qui était intéressant c'est que possiblement avec Emploi Québec⁶² il y aurait peut-être la possibilité de faire une demande pour avoir comme une stagiaire (réunion 8 septembre 2017)

Avoir des subventions est un travail supplémentaire et est une tache chronophage qu'aucun membre de l'UPop ne semble prêt à prendre. Éloïse qui s'occupait généralement des demandes auprès des syndicats n'a pas pu s'y consacrer cette année (2017) faute de temps. La « précarité » de l'UPop est donc fortement reliée au statut bénévole des membres, ce qui fragilise l'organisme, sans toutefois le mettre en danger puisque les dépenses sont minimes et qu'ils arrivent toujours à obtenir des aides ponctuelles.

⁶² Emploi-Québec est une unité ayant conclu avec le ministre de l'Emploi et de la Solidarité sociale et la Commission des partenaires du marché du travail une convention de performance et d'imputabilité. Elle occupe une place importante au gouvernement, par son effectif et par son budget. Emploi-Québec contribue à l'atteinte des objectifs du gouvernement du Québec en favorisant l'émergence d'une économie compétitive et d'une société solidaire (http://www.emploiquebec.gouv.qc.ca/a-propos-de-nous/ Récupéré le 26 août 2018).

Au-delà de ces considérations financières, l'argent est omniprésent au sein de l'UPop. Par exemple, plusieurs fois sur le ton de la blague le comité mentionne l'île Grecque qu'ils pourraient s'acheter grâce à davantage de financement :

Réunion du 9 janvier 2017

Édouard:

On a tu les sous⁶³ Bernard?

Bernard:

Ah oui on les a reçus oui.

Édouard:

Héhé! On va l'avoir notre île Grecque!

Réunion du 8 septembre 2017

Bernard:

[À Édouard] J'ai un gros chèque à te donner d'Écosociété...

Édouard:

C'était quoi donc le deal là je me rappelle plus?

Bernard:

Ah je vais vous dire ça, attend il y a des conditions-là!

Édouard:

Il y a des conditions [rires]

Alex:

Il y a des conditions ?!

Éloise:

Ça c'est Écosociété?

Alex:

On achète pas des billets tout de suite pour notre voyage ?!!!

Édouard:

Beh moi je m'en allais tout de suite m'épargner ça pour mon speed

boat, mais ça ça a l'air de... [rires]

 $^{^{63}}$ Édouard évoque ici de l'argent fournie par la ville pour un cours pour un total de 500 \$.

Éloise : [Sur notre île Grecque peut-être !!!

Édouard: Ça a l'air qu'on ira pas loin...!!!

Éloise: Ah on ira pas loin...

Alex: Baaah ça sera pas un speed boat ça sera un quai flottant, qu'est-ce

que tu veux! [rires]

Édouard: Oooooooh. Faut ramer là, jusque dans l'Adriatique ça va être... long

[rires]

Alex: Ah oui beh écoute c'est ça! C'est soit l'argent ou soit le temps!

Nous on a du temps ! [.]

Les blagues du « speed boat » et de l'île grecque sont récurrentes. Édouard la répète d'ailleurs lors des soirées de lancement, notamment celle de 1^{er} février 2017 en guise de conclusion :

Le plus gros combat c'est de nous faire connaître que les gens parlent de nous. La publicité, ça coute une fortune. On en fait de temps en temps quand on réussit à avoir des petites bourses ou montants. Prenez des dépliants, déposez-les! Ça donnera un coup de main incroyable et ça permettra à l'UPop et devenir quelque chose qui va nous enrichir et acheter des bateaux... NON! [Rires] qui va nous permettre de détruire le capitalisme » [OUHHHH! Applaudissements].

Que fait Édouard ici? Il présente comme antinomique avec la mission de l'UPop l'achat d'un bateau. Par cette antithèse, il réaffirme l'engagement contre le capitalisme (je reviendrai sur le positionnement anticapitaliste plus tard). L'UPop veut détruire le système. « L'achat de bateaux » et « la destruction du capitalisme » sont hyperboliques et désignent deux pôles : d'un côté le luxe, les dépenses démesurées (ce contre quoi l'UPop se bat) et de l'autre côté, la destruction du système capitaliste (tâche ambitieuse et évidemment difficilement réalisable par les activités de l'UPop). À travers l'argent apparaissent d'autres acteurs contre lesquels l'UPop s'oppose (et du coup, diffère).

L'argent est tourné en dérision et diabolisé (« l'argent c'est le mal »), mais il est aussi ce qui manque, « ce que l'on a pas », ce que « l'on choisit consciencieusement pour rester en accord avec nos valeurs ». En effet, lors de la première réunion à laquelle a assisté Alex en tant que nouveau membre de l'UPop, le comité a fait un tour de table afin que tout le monde se présente. Il s'avère que tous travaillent dans le milieu intellectuel ou artistique (vulgarisation scientifique, traduction, édition, théâtre, cinéma). Voilà ce qu'il se dit une fois le tour de table terminé :

Réunion du 19 mai 2017

Éloise:

Cinéma, livre⁶⁴...

Édouard:

Afff des pauvres! [rires]

Emma:

En conclusion!

Alex:

C'est ça exactement!

Édouard:

Une maudite bunch de pauvres!

Emma:

Fait qu'on essaye de changer la société! [rires]

Édouard:

Parce qu'on aimerait ça être riche et s'acheter une île en Grèce c'est

là qu'on est rendu...! [rires]

Se positionner comme étant « du côté des pauvres » (mais sont-ils vraiment pauvres?), de celles et ceux qui sont précaires place l'UPop (et ses membres à titre individuel) dans un environnement fragile et toujours en sursis. Pourtant, leur précarité découle de choix délibérés notamment concernant leurs sources de financement. À la question « est-ce que

⁶⁴ Elle fait référence ici aux domaines dans lesquels travaillent les membres du comité à la suite du tour de table pour se présenter à Alex.

l'UPop accepterait l'argent des banques, par exemple comme Desjardins⁶⁵? » Bernard répond :

Mais non parce que là ça devient corporate, ça devient... veut veut pas à moment donné il y aura des clashs parce que nous on les blaste ces gens-là [les gens des banques] dans nos discussions là [rires]... dans le Couac⁶⁶ on prenait des sub' [subventions] d'Hydro Québec des fois et on s'amusait à mettre des brèves autour qui blastaient Hydro Québec, bon on en a eu un peu [de l'argent] et après ils nous en donnaient plus [rires] (entrevue 17 mars 2015).

Accepter l'argent des banques ou d'autres entreprises « corporate » impliqueraient qu'elles deviennent partenaires et qu'elles apparaissent sur les dépliants et sur d'autres documents promotionnels, et ça, l'UPop le refuse pour rester en accord avec ses valeurs et son positionnement anticapitaliste. Ainsi, les banques, les institutions gouvernementales et les entreprises privées font partie de la nébuleuse des « riches » contre laquelle l'UPop se bat et donc desquelles elle ne peut pas, par principe, recevoir d'argent. C'est d'ailleurs ce pour quoi elle existe : lutter contre elle (la nébuleuse des riches) en éduquant les gens et en développant leur esprit critique. Ainsi, le comité, en positionnant des ennemis et des alliés fait émerger un champ de bataille : d'un côté il y a les « méchants » (les riches – qui s'achètent des îles en Grèce et des bateaux – : banques, entreprises privées, grandes corporations, mais aussi l'université traditionnelle) et d'un autre côté les « gentils » (les pauvres, les précaires, ceux qui n'ont pas assez et qui subissent le système, « ceux qui n'ont [et ne sont] rien » [Macron, 2017]⁶⁷). La question de l'argent place les pions sur l'échiquier

⁶⁵ La banque Desjardins est une banque coopérative. Par ailleurs, elle est au prise aujourd'hui avec quelques polémiques notamment sur la redistribution inéquitable de l'argent à ses membres et sur ses investissements. Voir par exemple : https://www.ledevoir.com/societe/environnement/525800/des-caisses-populaires-demandent-a-desjardins-de-se-retirer-des-energies-fossiles

⁶⁶ Le Couac est un journal indépendant anarchiste montréalais duquel Bernard a été longtemps membre.

⁶⁷ Emmanuel Macron, président français, a prononcé cette phrase le 29 juin 2017 lors d'un discours pour l'inauguration de la station F. de Xavier Niel à la Halle Freyssinet à Paris https://www.youtube.com/watch?v=yVw0zCu4X30

de la lutte et positionne l'UPop comme étant à la marge. Cet espacement, cet écart créé entre « eux » et « nous » habite et meut sa différence.

« Être pauvre » compte pour différer.

L'exploration d'un partage des connaissances autonome, libre et gratuit m'a emmenée plus loin qu'à l'observation des cours seuls (notamment à travers la gratuité qui m'a conduite vers l'exploration du rapport à l'argent). Le fait justement que cette exploration m'ait portée si loin des cours révèle le peu de propos tenu justement sur le « savoir » par les membres du comité ou encore sur « l'éducation populaire ». Les considérations sont matérielles ou logistiques, mais les questions relatives à ce qu'est une université populaire par exemple ne sont jamais posées. Le seul élément en ce sens a trait au positionnement par rapport au « savoir académique », contre lequel l'UPop propose un « savoir non académique » qui se résume à un engagement critique. Dévoiler ce qui compte ouvre finalement une boite de pandore où s'entremêlent des choses qui sont délibérément présentes et d'autres qui s'avèrent particulièrement absentes, contre lesquelles l'UPop diffère.

6.2 Être ensemble hors de l'université

6.2.1 Un hors de l'université convivial

L'être ensemble c'est avant tout se réunir autour d'une bonne bière! *La bière compte*. Rien de tel à l'UPop que d'aller prendre son verre, sa poutiflette et d'assister à un cours selon George (étudiant, entrevue le 23 novembre 2017). C'est important aussi pour Bernard :

J'aime beaucoup le fait que ça soit dans un bar. Je me sens complètement bien làdedans, les 2 premiers cours je les ai donnés dans un café et il y avait pas de bière, pour moi la bière c'est important! Une bonne pinte avant de commencer ça fait tomber le stress puis justement comme je suis pas prof de carrière, j'étais rédacteur scientifique pendant au moins 10, 12 ans, le métier de conférence tsé... mettons d'être devant un amphithéâtre; j'en ai fait des amphithéâtres de 200, 300 personnes, mais au départ c'était pas mon élément naturel fait que c'était mieux dans un bar qui est plus un élément naturel pour moi. Beh là je me sentais mieux puis en même temps je trouve ça le fun parce que pour moi la connaissance c'était... J'ai été à l'université j'y ai été même trop longtemps et c'est le fun quand ça sort des murs, c'est fun quand on peut parler d'un papier récent dans *Nature* dans *Science*, et en même temps de prendre une bière et de montrer que ces choses-là ça devrait être discuté en prenant une bière : « as-tu lu le dernier papier dans *Science* ? » « non! Explique-moi-le, maintenant! » Tsé pour moi c'est cet aspect-là que je trouve le fun, parce que moi c'est ça qui m'intéresse (entrevue 15 mars 2017).

Dans cet extrait le contenu du cours est le même que celui que l'on peut trouver au sein de l'université traditionnelle (Bernard mentionne les plus grands journaux de publication scientifique : *Nature* et *Science*). La seule différence : on le fait sortir (le contenu) des murs de la tour d'ivoire qu'est l'université. Voilà une autre façon de parler du partage de connaissances : un déplacement de lieu. En fait, il s'agit de le *déplacer* en créant en même temps un espace convivial autour d'une bonne bière qui permet de « partager un moment particulier » :

La particularité de l'UPop, disons le bout que j'aime le plus, c'est le fait que c'est à la bonne franquette dans un bar avec la bière, la discussion, ça ça a quelque chose de fun aussi parce que ça l'emmène une spontanéité dans le rapport entre le professeur puis le public. Un genre de liberté d'y aller ou non... ça ça m'a séduit aussi je dirais, en tout cas j'aimais déjà ça avant d'embarquer dans l'UPop, je l'avais constaté, mais c'est quelque chose que j'aime (Nestor, membre du comité, entrevue 9 août 2017).

Dans le même ordre d'idées, Sonia et George me confient qu'aller à un cours de l'UPop s'apparente à une « sortie sociale » au même titre que d'aller au théâtre ou au cinéma : « ce n'est pas pénible d'aller à l'UPop » (étudiants, entrevue 23 novembre 2017). Par définition, une sortie sociale est « libre » dans le sens où elle n'est pas contrainte : on choisit de sortir, on choisit d'aller au cinéma ou au théâtre, etc. La notion de liberté mentionnée dans la section précédente revient ici, mais dans une conception différente : la liberté ce n'est plus la gratuité, mais est plutôt liée à la convivialité à la simplicité des cours de l'UPop.

Par ailleurs, la convivialité dépend du lieu dans lequel se déroule le cours. Pendant la session 2016-2017, le lieu phare est la Station Host, un bar situé sur Ontario, considéré comme le lieu idéal par la plupart des participants puisqu'il dispose d'une deuxième salle quasiment fermée qui permet d'isoler le cours de la partie du bar bruyante (voir figure 3).

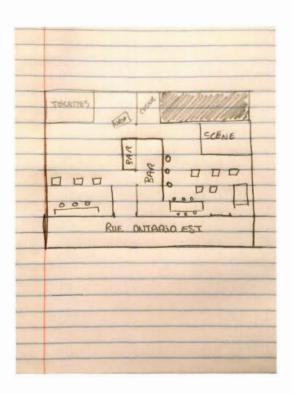


Figure 6-3 Schéma personnel de la Station Host

L'espace dans lequel se donne le cours compte. Quand j'ai demandé à Bernard (membre du comité, entrevue 7 septembre 2017) si l'UPop, au cours de son histoire, avait envisagé de donner des cours dans les universités (puisque parfois il leur est difficile de trouver des espaces et surtout de les diversifier), il m'a répondu ceci : « on peut parler de la philosophie de l'UPop! Non on veut pas! ». Donner les cours en dehors des universités « contribue à créer l'association [l'UPop] : c'est accessible, c'est relaxe, on boit de la bière, c'est une place où tout le monde peut aller! C'est pas le local J-22 quelque chose [rires] » (Bernard,

membre du comité, entrevue 7 septembre 2017). Pierre angulaire de l'éducation populaire : sortir de l'université. En ce sens, les espaces ancrent la différence, mais pas de n'importe quelle façon.

Plusieurs espaces emblématiques dans lesquels se donnaient les cours de l'UPop ont fermé entre la première série d'observations à l'hiver 2015 et la deuxième en 2017 : le Bar Populaire sur Saint-Laurent (coin Saint-Zotique), le café l'Artère sur l'avenue du Parc (coin Jean-Talon Ouest), L'Auditoire, un espace multifonctionnel sur Saint-Laurent (coin Laurier) et Les Pas sages rue Rachel (coin Boyer). Ces lieux *correspondaient* à l'UPop d'une part par leur accessibilité (en transports ou en vélo) et d'autre part, par les valeurs qu'ils partageaient. En effet, l'UPop aime soutenir des bars « de quartiers » où les consommations ne sont pas chères et surtout des lieux qui défendent certaines valeurs et qui manifestent un grand intérêt pour l'UPop. Le café l'Artère, par exemple, était une coopérative se voulant aussi espace de création et de réunion pour artistes émergents ou pour des initiatives communautaires (voir figure 4).





Figure 6-4 Intérieur du Café l'Artère (photographie personnelle, 15 mars 2017)

L'Auditoire abritait le quartier général d'une radio communautaire locale et voulait être un espace culturel rassembleur. Il est donc important que les lieux soient calmes, mais aussi et surtout qu'ils correspondent à l'UPop. En ce sens, il ne serait pas envisageable d'organiser des cours dans les Starbucks. Comme dit précédemment, la plupart des cours ont eu lieu à la Station Host, lieu « star » de par sa configuration. Le gérant offre toujours un très bel accueil à l'UPop et réserve dans son calendrier du temps pour les cours des semaines à l'avance. C'est devenu un événement incontournable du bar. Par ailleurs, la

« politique des lieux » de l'UPop a quelque peu changé. En effet, à ses débuts, le comité était soucieux de diversifier les lieux et de faire chaque cours dans un espace différent (entrevue Marie, fondatrice, 23 janvier 2018). Il privilégiait aussi les galeries d'art et les bibliothèques, lieux qu'ils ont désertés aujourd'hui. En effet, les cours se déroulent majoritairement dans des bars parce que le comité privilégie la bière pour encourager la convivialité (rappelons-nous de la citation de Nestor plus haut). Pourtant Marie, une des fondatrices de l'UPop me dit :

l'idée de la convivialité [était importante], mais la convivialité ne passait pas nécessairement par l'alcool, mais tsé évidemment on souhaitait qu'il y ait au moins un ou deux cours dans un bar parce que c'est le fun, mais l'alcool c'est pas un essentiel non plus (entrevue Marie, fondatrice UPop, 23 janvier 2018)

Chose qui a beaucoup changé aujourd'hui les lieux qui ne servent pas de bière sont moins

Nina:

Ah ouaiiiii?

Bernard:

Un petit peu euh vraiment sérieux là, pas d'ironie là.

Nina:

Ok![.]

Éloise:

Oh oui on est associé aux alcooliques...

Emma:

[inaudible au début] de venir gratuitement puis...

Bernard:

Puis il y en a qui boive pour deux inquiète toi pas

Nina:

Oui c'est ça! [rires]

Édouard:

On se faisait chicaner régulièrement par des gens qui nous

accueillaient parce qu'on consommait pas assez c'est pour ça que c'est important d'aller dans des endroits qui sont ouverts anyway.

Puis sinon ils sont ben, ils sont ben fâchés.

La question de la consommation dans les bars est secondaire. Ce qui revient par contre est la localisation des lieux à Montréal qui minimisent la dimension populaire de l'UPop. Examinons d'un peu plus près ces lieux. En commençant tout d'abord par les cartographier :



Figure 6-5 Cartographie des lieux UPop

Légende: Vert = Lieux fréquentés en 2017 Jaune = Lieux fréquentés en 2015 Rouge = Lieux fermés aujourd'hui, mais fréquentés en 2015 Lieux marqués d'une étoile = lieux des lancements (Bar Pop : Hiver 2015. Sala Rosa : Hiver 2017.

MaBrasserie : Automne 2017)

La carte des lieux montre leur concentration au centre de Montréal et plus particulièrement sur le Plateau Mont-Royal, quartier rassemblant essentiellement une classe privilégiée, francophone et blanche. L'espace le plus éloigné du centre de la ville, fréquenté une seule fois en 2015 est le café Bloom situé dans Verdun à Pointes Saint-Charles. Ce quartier possède une longue histoire de luttes urbaines et communautaires (c'est dans ce quartier qu'est né le premier CLSC populaire du Québec et aujourd'hui s'y est établi le premier bâtiment autogéré de Montréal, le Bâtiment 7⁶⁸). Outre l'exception du Café Bloom, les autres espaces sont situés dans des quartiers peu populaires (au sens de milieu social moins favorisé). En effet, aucun cours ne se donne par exemple dans des quartiers considérés

⁶⁸ Dans lequel s'est d'ailleurs tenu un cours à la session d'automne 2018.

comme « véritablement » populaires comme Montréal-Nord ou Hochelaga. Cela m'a intrigué et j'ai abordé la question en entrevue.

À ce propos Nestor me dit « qu'il y a toujours un peu de non-dits dans l'UPop » puisque c'est « quelque chose qui est plus proche des études supérieures quand même que de l'éducation populaire » (entrevue 9 août 2017). Selon lui, l'UPop se distingue en cela d'organismes dits « communautaires » qui œuvrent plutôt dans ce que Nestor appelle « l'empowerment » populaire. L'université réapparaît et l'éducation populaire s'efface! Dans le même ordre d'idées, Yvon trouve que :

c'est pas si populaire que ça; dans le sens où le public que tu as en face c'est beaucoup d'anciens enseignants (...) ils vont pas à Montréal-Nord parler des sujets donc ça reste populaire parce que c'est gratuit, mais c'est dommage que ça ne touche pas ce public [un public moins favorisé]. (entrevue 28 septembre 2017)

En fait, l'UPop se distingue d'organismes d'éducation populaire ancrés dans la communauté et rattachés à des centres communautaires. Les lieux investis par l'UPop témoignent de la limite du vocable « populaire » issu de la nomenclature historique de ce genre d'initiatives, mais qui a perdu la teneur justement « populaire ». Rappelons en effet que l'éducation populaire visait historiquement, au XIXe et début XXe, les ouvriers et les femmes. Alors qu'en fait, l'UPop, comme le dit Nestor, appartient plutôt aujourd'hui à la nébuleuse de la « petite gauche montréalaise intellectuelle » (entrevue 9 août 2017) – possédant sûrement de lointains « descendants » d'ouvriers « émancipés » –. Cela n'empêche pas des personnes déscolarisées ou moins éduquées de vivre, dans un cours de l'UPop, une sorte d'épiphanie qui les amène parfois à réintégrer des études comme en témoigne cette anecdote racontée par Nestor :

il y a un gars qui est venu me voir, il était pas analphabète là, mais il est venu me voir à la fin du cours sur l'informatique, il avait assisté à toutes les séances, puis là il dit « vous savez ça fait 2, 3 cours de l'UPop que je suis et puis moi j'avais lâché

l'école en secondaire 3, j'étais sur le BS⁶⁹ » tsé le gars il devait avoir 25 ans peutêtre 25-30 ans je dirais, puis là il me dit « vraiment vous m'avez redonné le gout d'aller à l'école » il dit « là je vais retourner à l'école je vais finir mon secondaire, je vais aller au cégep, je vais aller à l'université » tsé le gars il m'a dit ça... c'est grâce à l'UPop!

La cartographie des lieux, mais aussi plus largement la formule pédagogique et la consommation dans les bars (même si elle n'est pas obligatoire) révèlent donc la limite de la dimension « populaire » (au sens de s'adresser à une classe sociale populaire) qui est sensée compter pour différer, mais qui finalement ne compte pas tant que ça. Pour remédier à cela Alex estime que :

c'est les lieux, tsé il faudrait qu'on aille dans des lieux qui sont plus près des gens qu'on veut atteindre [mais qui sont ces gens?]. Fait que si tu veux atteindre les gens du 450⁷⁰ il faut que tu ailles dans des cafés dans leurs coins, si tu veux atteindre des gens dans Montréal-Nord il faut que tu ailles dans Hochelaga'⁷¹ et puis dans Montréal-Nord, fait que c'est sûr que si on reste dans le plateau on atteint...

Moi : ... des Français de gauche [rire]

Alex: Oui c'est ça [rires]

Dans le même ordre idées, les lieux tendent à privilégier une certaine classe d'âge. Par exemple, Mélanie étudiante de l'UPop de plus de 65 ans me raconte :

Ah beh en fait c'est de rentrer dans ces bâtisses-là qui est un peu particulier. On dirait que ça nous demande d'être un peu audacieux. C'était dans l'ouest de la ville

⁶⁹ Bien-être Social.

⁷⁰ Indicatif régional qui désigne la proche banlieue montréalaise : Laval, la Montérégie, les Basses-Laurentides et Lanaudière.

⁷¹ Hochelaga-Maisonneuve quartier populaire à l'est de la ville. Il faut noter ici le non-sens de la remarque. En effet, Hochelaga-Maisonneuve se trouve à l'est de la ville et non au nord. Donc pour atteindre des gens de Montréal-Nord il faudrait plutôt se rendre à Montréal-Nord.. L'erreur tend à souligner la déconnexion des membres de l'UPop avec la réalité et le paysage social de la ville.

que ça se passait, il fallait monter au 2e étage, ça a l'air presque pas inhabité, mais c'est des anciennes bibliothèques dans le bout de la rue Peel, dans ces rues-là entre René-Levesque et je dirais Saint-Catherine, tsé c'est comme... des vieux bâtiments, tu as pas d'annonces, tu oses rentrer, mais tu sais pas trop... c'est pas épeurant, mais c'est pas comme si on rentrait dans un commerce connu, un peu comme [.] remarque là où on va beh au Ontario [Station Host] c'est un peu particulier tsé, c'est comme. Des fois je pense que ça s'adresse à des plus jeunes qui vont être plus à l'aise parce que c'est des milieux qu'ils connaissent. Ça me dérange plus de rentrer dans ces lieux-là tsé, mais je rentrerai pas là parce que sinon... comme je suis rentrée dans des anti-cafés pour suivre des... beh tsé je veux dire ça demande un peu d'audace tsé on sait pas trop dans quoi on s'en va. Il se passe rien de pas correct hein [rires] disons que ça sort des normes habituelles que je connais, c'est plus ça. (Mélanie, étudiante d'une soixante d'année, entrevue le 14 novembre 2017)

L'étudiante manifeste l'aspect intimidant des lieux qui ne sont pas toujours ceux dans lesquels elle se rend fréquemment (notamment de par son âge), ce qui peut être pour certains un frein ou une barrière à assister aux cours. Tous n'ont pas « l'audace » dont elle fait preuve elle.

Les lieux ne sont donc pas toujours inclusifs ce qui limite l'aspect « populaire » de l'UPop. Comme le dit Yan: « le public de l'UPop est un public très cultivé en général, c'est pas du tout populaire comme milieu » (professeur, entrevue le 16 octobre 2017). Pour lui c'est d'ailleurs une des limites de l'UPop que de n'être pas réellement « populaire ». Dans le même ordre d'idées, Alix me dit en entrevue :

mais c'est pas si populaire que ça ; dans le sens où le public que tu as en face c'est beaucoup d'anciens enseignants, beaucoup de trucs ; tsé j'adore la démarche, mais je pense qu'ils ont l'idée, mais à l'UPop, ils vont pas à Montréal-Nord parler des sujets donc ça reste populaire parce que c'est gratuit, c'est dommage que ça touche pas le public. J'ai conscience que notre démarche politique elle est limitée, mais en même temps tu diffuses de proche en proche donc on essaye de faire ça, mais on a conscience qu'on fait pas du terrain non plus (professeure, entrevue 28 septembre 2017).

Ce sujet n'est jamais mis sur la table en réunion du comité. Ils tendent plutôt à perpétuer le modèle qui roule en ce moment sans se demander comment diversifier ou aller toucher d'autres populations.

Derrière l'objectif d'être ensemble comptent 1) sortir de l'université et 2) faire les cours dans des lieux conviviaux qui partagent les valeurs de l'UPop. On penserait de prime abord que cela permettrait de rendre justice aux valeurs « d'éducation populaire » promues par l'UPop. Au contraire les lieux tendent au contraire à diminuer l'aspect populaire. Le lieu compte dans la différence de l'UPop (dans le sens où elle sort de l'université), mais la cantonne dans une nébuleuse de « petite gauche montréalaise » appartenant à un certain milieu social (issu de l'université traditionnelle). On ne se sort pas du jeu de cache-cache avec l'université!

L'exploration de l'être ensemble à travers les lieux a dévoilé leur importance dans la différenciation de l'UPop (qui s'atténue en même temps). L'UPop diffère en sortant de l'université et en devenant par-là conviviale, à la bonne franquette (les lieux sont accessibles), par contre elle n'est pas vraiment « populaire » : elle ne vise pas des populations issues de classes sociales moins favorisées. De même, pour lier avec ce qui a été dit plus haut par rapport à l'argent, bien que le comité se définisse comme faisant partie des « pauvres » ils appartiennent tout de même à une classe privilégiée et éduquée vivant dans les quartiers centraux francophones de la ville (ceux où se donnent les cours!) et ayant tous des emplois et des appartements. Ambiguïté : l'UPop est pauvre, mais pas celles et ceux qui la composent. Que faire alors de la « pauvreté » qui compte tant? Encore une absence/présence découverte...

6.2.2 Il faut qu'il se passe quelque chose dans les cours

Un autre aspect de l'être ensemble qui compte pour différer est relatif à ce qu'il se passe pendant les cours. J'ai demandé aux membres du comité ce qui faisait qu'un cours soit réussi et il s'est avéré que l'important n'est pas tant que les cours soient remplis, mais « qu'il se passe quelque chose ». Quelques extraits :

Entrevue avec Emma (membre du comité, 29 aout 2017)

Moi:

[à propos du cours sur le féminisme et les pensées queer of colors donné à l'hiver 2017] Ça fait partie des cours moyens ou des cours bien pour toi ?

Emma:

Non il s'est passé quelque chose je pense dans le cours. Tsé euh [.] elle hum. Non je trouve ça le fun qu'elle ait donné ce cours-là. Moi c'est un sujet qui m'intéressait que je connaissais pas bien, pas du tout [.] euh c'est clair que elle aurait pu être plus, moins nerveuse tsé, de structurer autrement et tout ça, mais les gens étaient intéressés, je trouvais [.] et puis elle j'ai l'impression que ça lui a apporté quelque chose de le donner, c'est ce qu'elle me disait'[.]

Entrevue avec Bernard (membre du comité 7 décembre 2017)

Bernard:

Tu me demandes pour moi là, mais je suis rendu à comprendre une chose c'est que l'UPop c'est pas juste, tsé au début tu dis c'est pour offrir des cours au grand public. Ça ok. L'objectif principal. Se faisant, nous on se forme. Ok deuxième niveau : nous on se forme, on apprend énormément parce que quand on s'occupe d'un cours en jasant avec le prof (...) donc oui pour nous ça élargit beaucoup nos horizons... mais il y a un 3e niveau c'est aussi [que] les profs vont cheminer durant l'UPop c'est pas des profs qui arrivent ils donnent leurs cours et quand l'UPop est finie ils repartent pas indemnes. Ils repartent pas indemnes, ils repartent ils ont vécu quelque chose.

Les propos d'Emma ont attisé ma curiosité et m'ont donné envie d'en savoir plus sur ce « quelque chose qui se passe ». Elle-même n'a pas réussi réellement à me le décrire. Elle évoque ici un sentiment, une impression. Ce quelque chose qui se passe implique une synergie entre professeure et étudiant, mais va aussi au-delà. C'est quelque chose d'indescriptible. C'est là que les propos de Bernard sont intéressants puisqu'il y évoque à la fois ce qu'en retire les étudiantes et étudiants, et ce que retirent les professeures et

professeurs de l'expérience d'enseignement à l'UPop: « quand l'UPop est finie ils repartent pas indemnes. Ils repartent pas indemnes, ils repartent ils ont vécu quelque chose ». L'insistance par deux fois sur le fait que les profs « ne repartent pas indemnes » et renchérir en disant « qu'ils ont vécu quelque chose » rappellent le « il s'est passé quelque chose » d'Emma. Dis sur le même ton et dans un langage énigmatique, Emma et Bernard laissent entendre ici la présence d'un changement qui s'opère par l'UPop pour tous les participants y compris les professeurs. La présence de ce « quelque chose d'indescriptible » qui parcourt les cours et qui transforme les participants fait partie de ce qui rend l'UPop « différente ». Ce quelque chose la traverse comme un mouvement qui la distingue d'autres conférences dans lesquelles rien ne va « se passer » ou dans lesquelles cette énergie ne sera pas présente : ça ne « prendra pas ». Ces propos ne sont pas des cas isolés, par exemple au cours d'une réunion :

Réunion 13 décembre 2017

Bernard:

[À propos du cours intergénérationnel sur l'astronomie donné à l'automne 2017] La 4e séance elle a eu un creux et c'est la fois où il est venu 13 personnes ou 14, mais c'est pas grave! La dernière a été vraiment cool. La dernière était... là on a pogné de quoi là, les gens, il y avait une famille, il y avait 2 familles avec 2 enfants chacune qui sont venues, je pense, à tout ou presque puis il y avait 4 personnes âgées qui étaient quasiment tout le temps-là puis tu as des collations, puis là le bricolage là quand le monde sont partis c'était quasiment un petit peu émouvant là!

Ana:

[rires]

Bernard:

Ah ouai ouai. Parce qu'on a passé... le bricolage, ça marchait. Le bricolage, ça commençait tranquillement il y avait la collation. Puis bon là les boites avec le stock qui était sur les tables, puis à moment donné tsé les jeunes commençaient puis ça durait une heure puis au bout d'une heure-là le prof il commençait à ranger son stock puis il y en avait encore qui venait me voir « peux-tu me coller ça ? peux-tu me coller ça ? peux-tu me coller ça ? y tsé. Vous avez vu un peu

les affaires que j'ai mises en photo. Fait que ça c'est un cours familial un peu bordélique, mais chaleureux, sympathique.

Dans le résumé de Bernard sur le cours intergénérationnel organisé sur l'astronomie, c'est sur la phrase « on a pogné de quoi » que j'aimerais insister. Elle rappelle le « il s'est passé quelque chose ». Il entre par contre un peu plus dans les détails en racontant l'émotion des participants au moment de se quitter (« c'était quasiment un petit peu émouvant ») et puis l'enthousiasme des enfants qui n'arrêtaient pas de demander à Bernard de « me coller ça ». Il se passe quelque chose quand il y a un sentiment de partage et d'implication des participants qui ne veulent plus partir. Autrement dit, il se passe quelque chose quand on crée une communauté, un dialogue, un rassemblement. Le cours n'est pas seulement « une conférence » : c'est un échange. Mais pendant une bonne partie de mes observations, je n'avais pas réussi à attraper ce sentiment. Je ne l'avais pas expérimenté. Et puis un jour...

Journal de bord, Mardi 10 septembre 2017

Soirée originale de l'UPop. Je reviens du cours sur les toxiques invisibles. Il s'est passé quelque chose, je crois avoir vécu cette 3e heure dont parle souvent Bernard. Cette 3e heure où tu te mets en groupe et tu discutes autour de toi pour savoir quoi faire, pour passer à l'action. J'étais très intéressée par cette séance sur les perturbateurs endocriniens. Je l'attendais avec impatience et je n'ai pas été déçue. Cours très instructif, mais aussi très angoissant... je tombe à mon arrivée à la Station Host sur Camille et Roberte⁷² qui sont déjà là! Elles veulent déplacer notre rendez-vous du 19. Elles me parlent ensuite d'une philosophe avant d'entrer dans salle. Il y a déjà des gens installés et il ne reste plus beaucoup de chaises libres. On s'assoit ensemble au fond. Elles discutent entre elles du programme de l'UPop. À moment donné un gars arrive et s'assoit à côté de Roberte. Roberte commence à lui parler parce que Camille le reconnaît. Apparemment c'est un habitué de l'UPop et elles l'ont déjà vu plusieurs fois. Elles lui disent aussi qu'elles l'ont probablement vu dans d'autres conférences hors de l'UPop. C'est un petit monde qui va de conférences en conférences. Camille mentionne une organisation religieuse et le gars qui s'appelle Julien-Pierre (JP) leur dit qu'en effet il est allé à une conférence dernièrement sur le transhumanisme. Camille et Roberte n'y étaient pas, mais elles

⁷² Deux sœurs assidues de l'UPop que j'ai interviewée.

lui demandent comment c'était. Il commence alors à parler de cette conférence et amène beaucoup de critiques. S'engage alors une discussion sur le transhumanisme plus largement. J'interviens vers la fin de la conversation, ainsi qu'une autre fille, apparemment intéressée par le sujet. Je me surprends moi-même à me dire que je vis quelque chose « d'UPop »; ce partage, ces discussions. L'UPop a créé ce moment d'interactions et d'échange sur le transhumanisme. Nous sommes interrompus par le début du cours. [...] Sans plus tarder, elle laisse la place à la première intervenante du cours [...] Pendant la pause JP, Noémie et moi nous mettons à discuter de ce que l'on vient d'écouter. Je partage mon inquiétude : à quel point je suis angoissée par rapport à ces sujets et on échange longuement sur le comment faire maintenant, quelles solutions apporter. Voilà, l'UPop a produit quelque chose. Je fais partie intégrante ce soir de quelque chose qui est rendu possible par l'UPop. [...] Une fois le cours terminé un peu avant 21h. Noémie, JP et moi nous remettons à discuter et nous parlons d'autres choses que du cours. Noémie est curieuse de connaître d'autres groupes comme l'UPop. JP en mentionne plusieurs: le groupe des sceptiques du Québec, l'Association des Vulgarisateurs ou Communicateurs (il n'est plus sûr) de Sciences, l'université dans les cafés de Concordia. Noémie pour sa part mentionne les dimanches philosophiques de Montréal qui se tiennent à Longueuil. [...] La conversation dérive et Noémie me demande si Roberte et Camille étaient mes parentes. Je saute sur l'occasion pour leur révéler que je fais ma thèse sur l'UPop et que je les ai rencontrées parce qu'elles sont des assidues de l'UPop. JP alors en profite pour me dire qu'il est aussi un féru de l'UPop et qu'il a assisté à au moins 10 cours et qu'il serait très ouvert à être interviewé! Pourquoi pas! Il me note ses coordonnées sur un des pamphlets UPop! Et voilà une autre recrue.

Ce moment est crucial dans mon ethnographie. À partir de là je me suis sentie appartenir au « petit monde » de l'UPop. Dès lors, je connaissais toujours quelqu'un quand j'allais à un cours, j'échangeais avec l'un et l'autre et j'ai ressenti un sentiment de communauté. Créer une communauté, échanger, discuter, voilà ce que recouvre le « quelque chose » quand les membres du comité UPop parlent de « il se passe quelque chose pendant le cours ». Ce quelque chose, c'est l'échange, le partage sur les sujets après le cours pour trouver des solutions et se rassurer entre nous que « tout ira bien ». Ainsi, l'être ensemble et la convivialité s'incarnent en acte dans le groupe que forme les participants assidus. Je pense aussi ici à Marc, habitué de l'UPop (il vient quasiment à chaque cours) et ancien professeur avec qui, immanquablement, j'échange longuement avant, pendant et après les séances. J'ai d'ailleurs remarqué qu'en général il reste après le cours pour discuter avec les

membres du comité ou le professeur. Créer une communauté compte à l'UPop pour réfléchir ensemble à des « solutions » pour se transformer.

Un cours de l'UPop doit donc amener un changement et une transformation. D'ailleurs une étudiante que j'ai interviewée et qui a suivi le cours sur les perturbateurs endocriniens me dira qu'elle a changé toutes ses casseroles puisque pendant le cours, les professeurs avaient longuement insisté sur la nocivité de produits dont elles sont enduites. De même, certains membres du comité me racontent des anecdotes sur des personnes venant les voir après les cours, lesquels, leur témoignent d'une profonde gratitude. Les cours « changent leur vie », ça peut même en mener certains à se réinscrire à l'université pour compléter leurs études non terminées (il faut passer par l'alternative pour revenir à l'université!). Prises de conscience, actions, engagements. Un cours de l'UPop doit faire quelque chose.

La différence de l'UPop ne se réduit donc pas aux cours, mais s'étend aussi à travers la nébuleuse de relations sociales qui se tissent autour des séances et qui peuvent perdurer dans d'autres organismes. Par exemple, je me souviens que quelques jours après avoir rencontré Julien-Pierre au cours des Toxiques invisibles, je l'ai croisé à une conférence de Naomi Klein⁷³ à l'UQAM. Ce qui *diffère* à l'UPop c'est donc ce sentiment d'appartenir à une communauté élargie de personnes engagées dans des causes et intéressées par les mêmes sujets. Cela engage des discussions, conduit à réfléchir et à porter les valeurs hors du cours.

Encourager la création d'une communauté engagée dans des causes compte.

Mais une question se pose : en quoi cela diffère-t-il de la manière dont peut se positionner une université traditionnelle, notamment l'UQAM souvent mentionnée à l'UPop? En effet,

⁷³ Journaliste, essayiste et réalisatrice canadienne engagée dans les questions environnementales et politiques, auteure notamment de *Dire non ne suffit plus* (2017), *Tout peut changer* (2015) et *No Logo* (2004)

à l'UQAM, on retrouve la volonté de se distinguer par la création d'une communauté engagée (créer un Nouveau Monde, imaginer le futur, etc.). La différence se situe au niveau de « vers quoi on est engagé »? En surface, le discours est le même : on veut changer le monde! Mais comment? À l'UPop l'engagement passe par un postulat : l'engagement politique (l'anticapitalisme, « on est de gauche », etc.). Mais encore une fois pour revenir à l'UQAM, cette dernière porte cette même image de par son histoire : alors en quoi est-ce différent? Ici, le mouvement de différenciation se noue avec d'autres choses *aussi* présentes dans (certaines) universités « traditionnelles ». Cette friction met en lumière les zones grises de la différenciation où se chevauchent des choses qui ne sont pas uniquement *propres* à l'UPop. Évidemment ça permet à l'UPop de se différencier, mais c'est aussi une qualité que l'on peut retrouver dans ce contre quoi l'UPop s'oppose : l'université traditionnelle.

Pour récapituler, examiner la différence à travers l'être ensemble m'a amenée à explorer la convivialité qui découle du fait de vouloir sortir de l'université, mais aussi la difficulté de l'UPop à être « populaire » au sens d'atteindre des classes sociales moins privilégiées (socialement, économiquement notamment). L'être ensemble se catalyse donc dans l'espace investi par l'UPop, moteur de la convivialité que plusieurs viennent chercher et qui détermine le type de public qui assiste aux cours. L'UPop se distingue par la volonté de faire en sorte que l'ambiance soit « à la bonne franquette », mais tend à exclure des populations. L'être ensemble n'inclut pas « tout le monde ». Par ailleurs, l'être ensemble est aussi mû par la création d'une communauté élargie engagée qui met en avant l'ambiguïté de la différenciation par rapport à l'université traditionnelle.

**

Qu'est-ce qui compte dans l'être ensemble pour différer?

Sortir des murs de l'université

Être convivial

Les lieux (mais minimise l'aspect populaire)

Faire en sorte qu'il se passe quelque chose dans les cours

Créer une communauté de personnes engagées

6.3 Être « anti »

6.3.1 Détruire le capitalisme (le grand laser)

La genèse de l'UPop la définit « historiquement » comme engagée à gauche de l'échiquier politique (issue des Nuits de la Philo et surtout de l'UPAM constituée comme instrument de grève) et surtout comme étant mue par un fervent anticapitalisme. Chose qu'elle assume toujours sans scrupule pendant les soirées de lancement :

Journal de bord, Soirée de lancement 2 février 2015

Je passe la porte du Bar Populaire sur le boulevard Saint-Laurent : j'entre dans l'UPop 1 2 Montréal. Le brouhaha du bar me happe, les gens discutent, un verre de bière à la main. Je 3 suis dans l'UPop Montréal. À l'entrée une dame [Éloise] m'accueille avec le sourire, elle 4 me propose le programme, un joli pamphlet vert pomme. J'y lis « 5 ans à se coucher moins 5 cave »; j'y vois au centre deux livres l'un sur l'autre coupés comme des parts de gâteaux 6 avec un crayon mine représentant une bougie : métaphore, métaphore. La dame me propose 7 aussi d'inscrire mon adresse courriel sur la liste d'envoi pour recevoir les nouvelles. Je m'y 8 inscris. Je m'installe. L'ambiance est conviviale, les gens se font la bise, ils se connaissent. 9 J'entends beaucoup « UPop », « UPop », « UPop », le mot résonne, les gens rient. Suis-je 10 vraiment dans une université? 2 flyers, un sur la programmation générale, un autre sur le 11 cours 'Austère à s'en rendre malade'; je parcours rapidement les flyers, je lis : « À travers 12 ces 5 séances, les présentateurs mettront en lumière les principaux liens entre l'économie, 13 le néolibéralisme et le système de santé. L'impact de la pensée néolibérale sur les systèmes 14 de santé du Québec et d'ailleurs sera exploré sous différents angles, ainsi que la façon dont 15 les politiques d'austérité affectent la santé des citoyens ». Je suis interrompue dans ma lecture par un jeune homme [Édouard] qui ouvre la soirée. Je note ce qu'il dit dans mon 16 17 carnet de bord : l'UPop c'est « sortir la connaissance des lieux dont on a l'habitude (...) en 18 5 ans, il y a eu plus de 55 cours en 281 séances, 125 intervenants dans 20 lieux et on compte 19 plus de 9000 participants, rien ne dit que c'était 9000 participants différents, mais c'est 20 bien pareil ». L'assemblée rit, applaudit, exprime sa joie. « Nos valeurs sont le partage de 21 la connaissance, l'esprit critique et le rassemblement ». Tout cela je le sais déjà grâce au 22 site Internet. Jusqu'ici tout va bien. Puis, trois auteurs, venus présenter leurs livres édités 23 par Lux Édition, partenaire de l'UPop, prennent la parole et les intervenants s'enchainent. À partir de là, j'entends et je note en vrac : « il faut contribuer, et faire changer les 24 mentalités », « L'UPop c'est aussi une critique de la société pour penser des modèles 25 26 socioéconomiques différents », « moi, je suis pour un système alternatif démocratique, sans 27 monnaie », « je suis de gauche radicale oui. Anarchiste même! » « il faut pogner le diable 28 par les cornes », il faut « démystifier », « ces dogmes néolibéraux qui nous font avaler des 29 couleuvres » et les diatribes s'amplifient : je note encore plus vite : « néo-libéral 30 triomphant », « austérité va nous rendre malades », « désarticuler le discours », « impact 31 dans nos vies », « infiniment con ». Le public applaudit lorsque les intervenants parlent 32 d'esprit critique et d'engagement. Ils renvoient à Siriza et citent Ilitch : « L'école est

l'agence de publicité qui nous fait croire que nous avons besoin de la société telle qu'elle est »⁷⁴. Le discours politique engagé contre le néolibéralisme et le super-capital est partout.

33

34

Le discours d'Éoudard est digne de ceux entendus lors de manifestations ou de rassemblement de groupes altermondialistes ou activistes! Des lignes 27 à 39, relevons les propos engagés vers un nouveau modèle de société et un changement radical de nos façons de vivre et de faire de la politique : « contribuer et faire changer les mentalités » (lignes 27 et 28): « penser des modèles socioéconomiques différents » (ligne 29); « un système alternatif démocratique sans monnaie »; « de gauche radicale. Anarchiste »; « pogner le diable par les cornes », etc. Ces bribes de phrases témoignent des positionnements radicaux qui posent l'UPop comme étant engagée contre le « système dans lequel on vit ». La virulence des propos atteint son paroxysme à partir de la ligne 31 : « il faut pogner le diable par les cornes », il faut « démystifier », « ces dogmes néolibéraux qui nous font avaler des couleuvres », contre le « néolibéral triomphant », « austérité va nous rendre malades », « désarticuler le discours », « impact dans nos vies », « infiniment con ». Ce contre quoi il faut se battre est nommé clairement : le néolibéralisme qui impacte nos vies. L'UPop existe pour le contrer lui tout particulièrement. Mais ce n'est pas la seule chose qu'il faut combattre, il y a « l'école » aussi, perçue comme un instrument du système (ligne 36). Le positionnement « anti » est dirigé précisément vers le néolibéralisme et vers les institutions par lesquelles ce dernier assoie et diffuse son pouvoir néfaste. Le vocabulaire employé dans ce lancement est donc particulièrement partisan et relève du champ lexical du combat, de la lutte à mener.

⁷⁴ Cette phrase citée par un des intervenants est tirée de l'ouvrage *Une société sans école*, d'Ivan Illich (trad. Gérard Durand), éd. Seuil, 1971, p. 185.

Ce ton belliqueux se retrouve dans d'autres lancements notamment lorsque Édouard fait référence à la « destruction du capitalisme » (déjà citée plus haut, lancement en date du 1^{er} février 2017) :

Le plus gros combat, c'est de nous faire connaître, que les gens parlent de nous. La publicité, ça coute une fortune on en fait de temps en temps quand on réussit à avoir des petites bourses ou montants. Prenez des dépliants, déposez-les! ça donnera un coup de main incroyable et ça permettra à l'UPop et devenir quelque chose qui va nous enrichir et acheter des **bateaux**... NON! [Rires] qui va nous permettre de détruire le capitalisme » [OUHHHH! Applaudissements].

On retrouve aussi l'idée de destruction dans un entretien de Bernard pour une vidéo réalisée par des étudiants d'HEC sur les initiatives d'innovations sociales de Montréal :

La démocratie en cours. Pour moi c'est ça la démocratie. Sur des enjeux qui nous concernent, formuler des hypothèses. Une fois que tu as une idée puis qu'elle est bonne et que tu l'as eue clairement là, ça te suit après là. C'est là et ça t'accompagne dans la vie là (...) Il faut que le monde développe leur esprit critique et ait des connaissances sur la société, on essaie d'amasser aussi des sous à la fin pour accumuler des dépliants et construire notre grand laser qui va détruire le capitalisme. Ça, c'est notre but à long terme si tu veux vraiment le savoir. C'est un système injuste marqué par l'inégalité. Si les gens commencent à penser par euxmêmes et en plus à dire ce qu'ils pensent alors là le roi est nu, on le sait que le roi est nu, mais il y a pas assez de gens qui le savent que le roi est nu donc il faut... nous on essaye de fournir aux gens des jumelles pour voir que le roi est nu (entrevue datant de 2017)

Le « grand laser qui va détruire le capitalisme » : autre blague récurrente (en plus de l'île grecque) utilisée comme l'objectif sous-entendu de l'UPop. Un objectif qui n'apparaît pas officiellement sur les dépliants ni sur le site Internet, mais qui est affiché clairement dans les propos tenus par les membres de l'UPop lors des lancements et lors des entrevues qu'ils donnent aux médias. D'ailleurs, Marc (étudiant et professeur) l'évoquera au début d'un cours (celui sur la proportionnelle) pendant que Nestor fait son laïus et indique que les étudiants peuvent contribuer à l'UPop. Marc s'y est exclamé : « c'est pour détruire le capitalisme ».

L'engagement anticapitaliste/antinéolibéral/antiécole se manifeste le 1^{er} février 2017 lors du discours d'introduction d'Édouard :

Lancement 1er février 2017 (Sala Rossa)

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11 12

13

14

15 16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30 31

32

33

Alors je vais vous expliquer rapidement ce que c'est l'UPop bien sûr, l'UPop on donne des cours sur toutes sortes de sujets dans toutes sortes d'endroits à Montréal donc, on est des fois dans des bars, on est des fois dans des cafés, des théâtres, dans des bibliothèques, etc. et il y a trois objectifs principaux. Je vais vous les dire rapidement : le premier objectif, c'est évidemment la 'transmission de connaissances' et j'ai une petite anecdote à ce sujet. Parce que dernièrement, il y a eu une entrevue qui a été faite à Radio Canada première chaine sur l'UPop. On a parlé de l'UPop et il y a quelqu'un qui a répondu et qui a dit « ah oui beh pour ça l'UPop c'est un beau concept, mais il v a quelque chose pour ça qui s'appelle l'éducation publique » et donc moi je trouvais important de mentionner ce soir que bien sûr existe l'éducation publique, c'est fantastique, c'est gratuit, cela dit, entre autres arguments il y a cette idée que le système d'éducation on le sait devient de plus en plus au service d'une professionnalisation des savoirs et donc les gens vont apprendre, vont avoir des diplômes pour avoir une job et donc c'est quand même un petit peu important, je pense, d'avoir un endroit comme l'UPop qui est-ce qu'on appelle, une université libre. Libre qu'est-ce que ça veut dire? Pas d'examens, pas d'inscriptions, pas de coûts parce que mine de rien c'est gratuit et ça c'est quand même une dimension assez importante pour cette transmission de la connaissance et voilà je trouvais que cette dimension-là était important à mentionner et aussi le fait qu'évidemment sortir la connaissance des lieux de connaissances parce que sinon qu'est-ce qui arrive on a tendance à penser que pour apprendre il faut aller dans ces lieux-là, pour apprendre il faut se plier aux modes de pensée de ces lieux-là et donc non on peut faire ça dans des cafés autour d'une bière et s'engueuler joyeusement

[YOUH! Dans l'assemblée]

et donc je pense que c'est une dimension très importante à souligner voilà. Deuxième dimension beh c'est le fait d'être ensemble, hein parce que je pense que on est dans une société où on est très occupé, il y a pleins de choses fait qu'on finit par être divisé chacun de notre bord, des fois à être en chriss contre pleins d'affaires, mais à manquer un petit peu l'échange avec les autres, et dire « ah oui on peut échanger, on peut aussi apprendre plus des autres, etc., etc. ». Donc ie pense que ça c'est très important à l'UPop, on nous demande souvent de faire des podcasts, on nous demande souvent de filmer les représentations et tout ça pour les mettre en ligne, mais outre que c'est très compliqué et qu'on a pas les moyens de faire ça des fois des gens nous le proposent et on hésite à le faire. Pourquoi? Parce qu'on pense que cette dimension d'être ensemble

est très importante et donc on la maintient et on en est fiers, voilà. Et la troisième dimension je dirai, la plus importante des valeurs de l'UPop, beh c'est ma personnal 'Figurate' (?) c'est l'esprit critique et je pense que avec le triste événement qu'on vient de voir à Ouébec⁷⁵, la notion d'esprit critique m'apparaît d'autant plus importante, ne serait-ce que si on regarde la manière donc cet événement-là est traité par les médias 76. Un certain média, soi-disant critique et rigoureux nous a appris que c'était en fait du « terrorisme inversé » [rires narquois dans l'assemblée]. Alors je sais pas si vous avez entendu ça, c'est assez troublant et je pense que quand on est face à des grands médias qui peuvent nous dire des choses comme ça c'est très important d'avoir l'esprit critique pour se défendre. Aussi une autre notion que je trouve important de souligner par rapport à l'esprit critique parce que des fois on a l'impression qu'on se dit des choses entre nous on est déjà d'accord, etc., mais je pense que l'esprit critique c'est pas juste être critique envers les choses qui s'en viennent vers nous, c'est être critique envers les choses qui sont déjà dans nous. Donc je pense que d'être à l'UPop même si des fois c'est des sujets qu'on connaît ou des enjeux avec lesquels on a déjà une grande indignation, une grande frustration, je pense que le fait d'être en contact avec ces choses-là, ça nous permet aussi de remettre en question et je crois de pas aller trop vite et de pas trop s'unifier rapidement dans une pensée qui peut aller de soi avec nos amis Facebook parce que on le sait qu'il y a des algorithmes qui font qu'on fait juste voir toujours les mêmes personnes et donc je pense que c'est important de se confronter à tous ces enjeux-là. Donc voilà l'UPop pour ceux qui savaient pas c'était quoi et même pour ceux qui savaient déjà c'était quoi je pense que c'est bon de se le rappeler, c'est bon d'être ici ensemble de le faire année après année.

34

35

36

37 38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51 52

53

54

55

56

⁷⁵ Il fait ici référence à l'attentat survenu le 29 janvier 2017 au cours duquel un homme canadien a ouvert le feu sur des individus venus prier à la Grande Mosquée de Québec.

⁷⁶ Le traitement médiatique a suscité beaucoup de polémiques parce que certains médias hésitaient à qualifier cet attentat « d'attentat terroriste » puisque la tuerie a touché non des « blancs », mais des « musulmans ».

Dans cet extrait, Édouard résume les trois valeurs centrales de l'UPop : la transmission des connaissances, l'esprit critique et l'être ensemble. Il décline ces trois objectifs en donnant des exemples pour expliquer à l'assemblée ce que chacun renferme. Comment Édouard positionne-t-il ces trois objectifs? Surtout par rapport à quoi? Pour expliquer ce qu'est la transmission de connaissances (lignes 7 à 24), Édouard raconte une anecdote survenue lors d'une entrevue sur l'UPop à Radio Canada : lors de la description de ce qu'était l'UPop, un chroniqueur aurait dit : « ah oui beh pour ça l'UPop c'est un beau concept, mais il y a quelque chose pour ça qui s'appelle l'éducation publique » (lignes 8 et 9). C'est à cela qu'Édouard réagit : il admet l'importance de l'éducation publique, mais souligne que l'UPop va plus loin parce qu'elle est « ce qu'on appelle, une université libre, libre qu'estce que ça veut dire, pas d'examens, pas d'inscriptions, pas de couts parce que mine de rien c'est gratuit et ça c'est quand même une dimension assez importante pour cette transmission de la connaissance » (lignes 15-17). Face à cette université libre, il y a les autres institutions d'éducation (qui ne sont pas nommées – elles sont mises sous silence : de quoi et de qui parle-t-il exactement?) qui sont « au service d'une professionnalisation des savoirs » où « les gens vont apprendre et vont avoir des diplômes pour avoir une job » (lignes 12-13). De plus, « dans ces lieux-là » « il faut se plier aux modes de pensée de ces lieux-là ». Ces « autres institutions » ces « autres lieux » (qui ne sont pas l'UPop) sont aliénés et soumis, ils ne sont pas libres comme l'est l'UPop.

Je passe directement à la troisième dimension : l'esprit critique (ligne 34) qu'Édouard va illustrer par le traitement médiatique de l'attentat du 29 janvier 2017 à la Grande Mosquée de Québec. Sans raconter exactement ce qui s'est passé (il assume ici que l'assemblée sait de quoi il parle) il veut montrer que l'UPop constitue un contre-pouvoir face à des médias corrompus qui ne sont pas critiques. Donc plus haut nous avions « ces autres lieux » (les universités, les écoles) qui ne sont pas libres (alors que l'UPop l'est) et ici nous avons les médias qui ne sont pas critiques (alors que l'UPop l'est). Dans cet extrait, l'engagement de l'UPop contre se manifeste clairement : l'UPop est contre parce qu'elle va à l'encontre de ce qui se dit et se fait dans ces autres « institutions », instruments du système néolibéral

évoqué à d'autres occasions. Le grand laser viserait à détruire les médias et les institutions d'éducation supérieures qui sont « ces lieux » (qui ne sont pas l'UPop) et qui sont à la botte du système.

Cet extrait est symptomatique de la manière dont le différer s'effectue : on nomme ce contre quoi on veut différer en plaçant des ennemis et en montrant pourquoi nous on est différent, pourquoi et comment nous nous ne sommes pas comme vous.

Pour l'instant, je me suis focalisée de manière générale sur l'UPop comme groupe, comme comité, comme organisme organisant des cours, mais plus j'avançais dans mon exploration et plus je m'intéressais aux personnes individuellement qui peuplaient cette université. Et cela m'a amenée à observer comment la personnalité des individus, qui soit font partie du comité, c'est-à-dire qui assistent au cours, soit qui donnent des cours et participent aussi de ce positionnement engagé, participent chacun au mouvement de différenciation.

6.3.2 Des membres UPop engagés

Les entrevues m'ont permis de connaître davantage les positionnements personnels des membres, des étudiants et des profs quant à leur militantisme et à leur engagement envers des causes sociales, politiques ou humanitaires. Il s'est avéré (sans vraiment de surprise) que toutes et tous ont une conception arrêtée « du monde dans lequel on vit », et cherchent à le « transformer » dans leur activité professionnelle ou bénévole. C'est cela qui motive leur engagement à l'UPop et qui meut aussi du même coup la verve « politique » de l'organisme. En ce sens, *les opinions individuelles comptent pour différer* : ça anime et meut ce qui diffère. La différence se fait toujours déjà par/à partir/à travers les membres du comité. Par ailleurs, les différents membres ne se situent pas tous sur « le même plan » de militantisme et d'engagement communautaire et politique et il y aura donc plus ou moins d'engagements concrets. Ana, par exemple (membre du comité de l'UPop depuis 2016), ne se définit pas à proprement parler comme « militante », mais elle développe de plus en

plus des affinités avec ce milieu parce qu'elle « pense qu'on peut pas vivre dans la société dans laquelle on vit puis rien faire » (entrevue 16 août 2017). En plus de l'UPop, elle fait partie notamment de Kabane77⁷⁷ et estime faire « ce que je peux faire là avec l'UPop [de manière] un peu plus incarnée ». Professionnellement parlant, Ana est dans le milieu – qu'elle considère comme précaire – du cinéma. Elle travaille sur des projets de films quand elle obtient du financement et sinon est professeure en cinéma au cégep. Elle n'a pas de poste fixe et subit les conséquences des coupes budgétaires et des annulations de cours. D'ailleurs, pendant l'entrevue, nous parlerons longuement de la situation de l'université et la précarisation des employés. Face à cette situation lamentable, Ana voit dans l'UPop un excellent moyen de s'engager pour des causes qui lui tiennent à cœur en éducation :

En fait, j'ai assisté à un cours de l'UPop avec Yvon qui était aussi un, ami, pas un ami proche, mais un ami. Puis j'ai tellement tripé sur l'idée d'avoir accès à l'éducation critique à, je veux dire, euh... [.] à chaque session avec une variété de cours dans un spectre très large, j'ai trouvé ça incroyable puis comme Bernard m'a dit que dans le comité d'organisation là une personne partait puis ils avaient besoin de... que quelqu'un s'engage j'ai eu envie de le faire donc ... [.] c'est dans la continuité de, du, de... de l'importance que j'accorde à l'enseignement aussi comme lieu de création puis aussi pour moi ça crée des communautés là [.] je trouve qu'on vit une époque où c'est de plus en plus important de créer des réseaux communautaires en dehors des systèmes... établis, puis pour moi ça c'est un très beau réseau à la fois pour moi comme individus, mais pour d'autres personnes aussi ça offrait la chance de, à toutes sortes de personnes d'avoir accès à des idées, à... à la création puis aussi à pouvoir participer à un mouvement là d'éducation en dehors de l'institution qui est de plus en plus rigide et restrictive finalement (entrevue Ana, 16 août 2017).

De son côté, Emma (membre du comité depuis 2015) me dit :

J'ai toujours été sensible à l'engagement et aux causes sociales... probablement de par ma famille qui était très sensibilisée aussi parce que mes parents c'est pas des

⁷⁷ Kabane77 est un groupe militant constitué essentiellement d'artistes et d'activistes du le milieu du cinéma oeuvrant pour la récupération d'un bâtiment désaffecté dans le Mile-End au croisement des rues Bernard et Saint Domique. Le groupe lutte notamment contre la gentrification du quartier et pour la création d'un espace de création libre et ouvert à tous. Voir : http://www.kabane77.org/

militants, mais ce sont des gens beh qui viennent de la grande pauvreté, fâmille canadienne-française, etc. puis qui sont devenus thérapeutes, les deux ils sont psychanalystes, mais donc tsé ils ont un chemin de vie qui les a rendus sensibles aux questions des plus démunis, l'importance d'avoir un filet social, de lutter contre les inégalités, etc. donc j'ai grandi là-dedans, j'ai essayé à plusieurs reprises de trouver, des lieux où m'engager, tsé c'était comme une question un peu constante l'engagement, mais je trouvais pas, je trouvais pas vraiment de milieux qui me convenaient hum j'ai essayé certains endroits, mais je trouvais que le milieu militant c'est un milieu assez fermé (...) Chez Équiterre, ensuite au journal L'Alternative... et je me sentais pas, je me sentais pas d'affinité vraiment... (...) pour Équiterre c'était lié à, à l'agriculture biologique c'était euh vraiment de la base, faire de la recension des prix, de, légumes bio dans les magasins pour que eux puissent évaluer le cout de leurs paniers bio genre (...) c'était bénévole! C'est les trucs bénévoles. Puis là pour le journal de l'Alternative, je suis allée à une rencontre parce que j'avais envie de m'impliquer dans un journal puis, ça a pas fonctionné.

Nestor (membre du comité depuis 2016), traducteur d'essais politiques raconte son militantisme dans des journaux alternatifs à la fin des années 80 et au début des années 90; tout comme Éloïse (membre du comité depuis 2014) qui a travaillé (elle est aujourd'hui à la retraite) comme responsable des communications dans les syndicats et entretient avec le milieu militant une relation très étroite. Alex aussi (membre de l'UPop pendant un an en 2016-2017) me raconte la genèse de sa prise de conscience vers des causes sociales, politiques et écologiques qui a commencé alors qu'il vivait en Californie en tant qu'ingénieur :

C'était à la fin des années 90. Fait qu'il y avait eu Seattle juste avant et même si les accords, même si le club de Rome, même si tout ça était déjà sorti depuis les années 70 disons que les changements climatiques me sont rentrés dedans à ce moment-là et les amitiés qu'on s'est fait quand on habitait là-bas avec mon épouse c'était... il y avait beaucoup de gens qui étaient allés à Seattle et tout. Donc c'était déjà des gens qui militaient c'était pas du tout le genre de personnes que je fréquentais quand j'étais au Canada avant. Et en plus en Californie c'était l'époque du, ce qu'ils appelaient le dot com boom, l'espèce de bulle internet du début, de 95 à 2001, la première bulle. Fait que moi j'y étais entre 98 et 2001 à San Francisco. C'était vraiment au cœur de la bulle internet et ce que ça m'a fait prendre conscience c'est que ; tout ce fric qui arrivait des *investments bankers* qui voulaient investir dans les start-up et tout [.] ça tassait tout le monde. C'était hallucinant, ils s'embarquaient dans un quartier qui était, des quartiers défavorisés, mais qui

avaient été un petit peu re-..., un peu comme ici tsé, de moins en moins ici aussi, maintenant là. Mais des quartiers où il s'était créé un équilibre entre artistes, entre gens qui voulaient vivre une vie un peu plus alternative, des commerces un peu bio, des gens peut-être un petit peu moins favorisés. L'argent rentrait dedans, foutait tout le monde dehors, retapait tout le quartier. Donc la gentrification à 100 milles à l'heure... À vraiment à fond la caisse. Fait que ça, ça a vraiment altéré mon... la représentation que je me faisais du monde ; de l'argent aussi de la richesse, de la richesse personnelle et tout ça puis quand on est revenu ici ça c'est fait dans des conditions; moi j'ai quitté mon emploi là-bas volontairement parce que la compagnie se faisait vendre et ceux qui rachetaient étaient hyper agressifs et de toute façon je voulais pas... je vou-, je mettais disons donné jusqu'au 6 mois plus tard pour quitter parce que je voulais pas continuer dans ce domaine-là. Là je l'ai fait avant. Fait qu'on est revenu dans une [.] dans un état d'esprit qui était quand même un peu bouleversé fait que depuis ce temps-là dans les 15 dernières années ma politisation a pas arrêté de se faire. Moi quand je suis revenu je me suis mis à faire de la production vidéo. Au début c'était caméra montage, ensuite j'ai lâché la caméra pour faire montage/animation; motion graphics (...) tsé l'esprit politique ça se fait pas d'un coup, fait que j'ai eu quand même des contrats, plus commerciaux, j'ai travaillé avec Cossette [grosse agence de publicité montréalaise] (...) Et au fil du temps dans les, 6, 7 années qui ont suivi notre retour, j'ai de plus en plus laissé tomber le commercial et dès le départ moi ce que je voulais faire. c'était pour faire de la vulgarisation scientifique : j'adorais les vulgarisations et je voulais en faire (Alain, entrevue 26 septembre 2017).

Le parcours intellectuel et personnel a mené Alex à abandonner progressivement son esprit « d'ingénieur » (comme il le dit lui-même), à s'intéresser à des auteurs comme Foucault, Bourdieu, Chantal Mouffe, Pierre Rosanvalon, Cynthia Fleury, Bernard Stigler, à s'engager dans des projets de vulgarisation et, par conséquent, à intégrer le comité de l'UPop pour mettre à profit son « nouveau profil ».

Enfin, parmi les membres du comité UPop, et, comme le résume Alex, le « plus militant » de l'UPop c'est Bernard :

Je capote il est partout! C'est hallucinant. Il connaît tout le monde et il est de tout. Lui c'est le militant. Bernard c'est le militant avec un grand M puis à la limite professionnel. Ouai je pense que Bernard c'est vraiment un militant professionnel (entrevue 26 septembre 2017)

En effet, Bernard (membre du comité depuis 2014, mais dans les parages de l'organisme déjà en 2010 lors de sa création), neuroscientifique de formation et vulgarisateur scientifique à travers un blogue avant d'entrer dans l'UPop. Il a été engagé pendant longtemps dans un journal anarchiste de Montréal et entretient des liens étroits avec le milieu militant de la ville. Il fait ouvertement partie de Projet Montréal et de Québec solidaire. Je croise d'ailleurs souvent Bernard dans plusieurs événements engagés à Montréal ou ailleurs. Par exemple, nous avons tous deux participé au Festival Virage à Saint-Rose du Nord en juin 2018⁷⁸ –festival mêlant conférences engagées le jour et concerts la nuit—lui en tant que présentateur et moi en tant que bénévole. Autre exemple, plus concret, je l'ai rencontré un dimanche de septembre 2017 lors d'une conversation entre Joëlle Tremblay et Catherine Dorion sur leurs essais respectifs L'Inéducation et Les luttes fécondes organisée à la Librairie Port de Tête. La discussion abordait le rôle des essais politiques pour changer le monde. Nous nous asseyons ensemble dans le public où Bernard rencontre des connaissances et avec qui il va discuter longuement. Au fil de la conversation, il leur raconte une anecdote : le matin même il s'est rendu à un événement de rues sur le vélo où se trouvaient le maire de Montréal de l'époque (Denis Coderre) ainsi que Valérie Plante de Projet Montréal⁷⁹. À un moment donné, Bernard raconte avoir crié « Votez Valérie Plante! 80 » et Coderre aurait fait une drôle de moue. J'ai noté, dans mon journal de bord, avoir vu dans cette anecdote l'incarnation des valeurs de l'UPop à travers Bernard qui est de toutes les activités et manifestations, qui ose dire, crier et s'opposer ouvertement. L'UPop s'avère être en continuité avec sa personnalité. Il est mû dans son quotidien par ses valeurs. Cela s'est affirmé encore plus clairement lorsque je me suis rendue chez lui pour une réunion UPop: un appartement simple dans lequel il n'y a pas de

⁷⁸ http://festivalvirage.ca/

⁷⁹ Aujourd'hui mairesse de Montréal.

⁸⁰ Le tout se déroule avant les élections municipales.

WIFI (mais le « wifil », réunion 8 août 2017) et qui apparemment a une longue histoire « d'occupation anarchiste ». L'appartement est orné de plusieurs affiches d'événements militants ou de films engagés. Bref, Bernard incarne des valeurs qui sont défendues à l'UPop. La personnalité des membres *compte* pour la placer dans un milieu spécifique à Montréal : engagé de gauche, etc. En effet, Bernard connaît beaucoup de monde et quand il se déplace à un événement il y va aussi en tant que membre de l'UPop, « il est l'UPop » par son engagement et sa participation.

Les membres du comité par leur engagement chacun à leur niveau, cultivent le mouvement de différenciation « contre » un système (éducatif comme chez Ana, économique chez Alex, politique chez Bernard ou Éloïse) et « pour » des causes (écologiques, égalités, démocratie, etc.). L'engagement n'est pas seulement un discours prononcé lors des lancements, mais est *incarné* dans les personnes qui participent à l'UPop.

Et cela dépasse les membres du comité puisqu'on retrouve l'engagement également chez les professeurs. Comme chez Alix, qui me raconte avoir pris sa carte au IWW, le Syndicat Industriel des Travailleurs et des Travailleuses qui lui fait découvrir le militantisme anarcho-syndicaliste, très nouveau pour elle. Ou encore Yvon, superviseur de deux cours à l'UPop, et il est une figure de proue du mouvement de la Décroissance au Québec. Sans oublier, les étudiants engagés dans plusieurs groupes du type de l'UPop, comme Julien-Pierre qui organise sa semaine autour des différents événements/conférences qui s'apparentent au « partage de connaissances » et qui anime un groupe de discussion. Ou encore, Sonia qui a participé dans son quartier à la mise en place d'une coopérative alimentaire et Danielle qui, durant sa jeunesse, était de toutes les manifestations. Cette dernière me raconte d'ailleurs avoir passé 24h en cellule après avoir été arrêtée lors d'un rassemblement contre le G20 en 1999 :

Tu vois moi en 99, j'avais décidé de participer à des blocages par rapport à la mondialisation. Puis je suis pas quelqu'un de politisée, mais j'étais allée dans une conférence et ils nous expliquaient que, euuuh comment la mondialisation, les

effets néfastes de la mondialisation et j'avais décidé euuuh il y avait une euuuh il y avait un événement, une marche en tout cas. Puis il y avait des jeunes de partout dans le monde qui venaient et j'avais donné mon nom comme bénévole pour cuisiner. Puis après ça je me suis dit que tant qu'à cuisiner je suis aussi bien de profiter de la marche. J'ai embarqué dans la marche puis on était dans le centreville pour justement c'était par rapport à la mondialisation c'était le G20, je pense que c'était le G20 ou le G8 du temps qu'il était à l'hôtel. Fait qu'on avait bloqué l'hôtel. Ok ? et donc ce que ça a fait c'est qu'on avait des professeurs d'universités qui nous avaient montré comment se préparer tsé en tout cas tsé on avait eu un week-end... pendant un week-end de temps tu apprends comment organiser ton blocage, comment te défendre, toute la préparation. Tsé... ça m'avait touchée parce que moi je suis pas là-dedans et mes enfants ils savaient même pas là! Ils ont pas trop aimé ça euuuh me savoir là. C'est pas notre style et donc pendant le blocage t'imagine bien que la police est arrivée et elle nous a tous embarqué. Donc on a passé 24h en cellule donc j'ai vu c'était quoi, comment ça se passait et tout ça et après ça on a eu un procès on a été accusé de plusieurs choses puis les avocats de l'UQAM nous défendaient (Danielle, entrevue, 14 novembre 2017).

Danielle justifie à plusieurs reprises que « ce n'est pas son style », que « ça ne lui correspond pas » de faire ce genre de marche, et pourtant elle y est quand même allée et aujourd'hui elle s'implique davantage dans des lieux communautaires comme Suicide Action Québec. De plus en tant que récréologue elle travaillait beaucoup avec des organismes bénévoles et des organisations à but non lucratif pour développer des projets qui correspondent aux individus afin de réduire les conflits en milieu de travail. Aujourd'hui, Danielle, approchant l'âge de la retraite, travaille dans deux centres d'hébergement dans la région de Laval. Là-bas on l'appelle Lady Rasta (elle porte en effet des dreadlocks). Elle y fait des visites d'amitié pour ceux qui sont isolés parce qu'ils ne peuvent pas sortir de leur lit, isolés parce qu'ils sont seuls, ou lors de situations de crise. Elle travaille également avec les personnes atteintes d'Alzheimer ou qui sont en démence. J'ai également rencontré une jeune fille française de passage à Montréal qui a pris le temps d'assister à quelques cours de l'UPop pendant son séjour parce qu'elle enseigne elle-même dans une école secondaire alternative en France. Engagée dans l'éducation différente, elle aime explorer ce qui se fait ailleurs en termes de partages de connaissances. Bref, bien que l'engagement ne soit pas un prérequis pour assister aux cours de l'UPop, les personnes que i'ai rencontrées, mais aussi les réactions du public lors des lancements (enthousiasme, cris de joie, etc.) manifestent l'engagement des individus et le soutient à des causes communes. Toutes et tous sont mus par une conscientisation et partagent le sentiment d'un monde qui ne correspond pas à ce dont on a besoin pour vivre.

Ces individualités comptent à l'UPop pour différer. Différer équivaut ici à « être contre » : contre l'aliénation néolibérale qui nuit à la liberté d'éducation, à la partialité médiatique, à la planète, etc.

L'engagement des membres pour penser le monde social différemment compte.

Mais il serait trop simple que l'engagement s'en tienne là. Il s'avère que l'élan « anti » (capitalisme, néolibéralisme, you name it) se heurte à la question de la « responsabilité ». La question suivante se pose : qu'est-ce que ça implique que de se dire « anti-capitaliste »?

6.3.3 ... mais pas trop, pour ne pas être responsable

L'UPop, ce n'est pas une « guérilla » me dit Ana (membre du comité UPop, entrevue 16 août 2017). Elle cherche à exprimer que l'UPop n'est pas « belliqueuse ». À partir de l'analyse de trois moments de réunion, je propose de déployer cette idée de responsabilité⁸¹. Qui dit engagé, anticapitaliste, antinéolibéral dit aussi actions, tentatives de solutions, etc. et qui dit actions et tentatives de solutions dit : être responsable de ces actions. Mais qui est responsable? L'UPop?

1

2

⁸¹ Ces trois moments ont été analysés pour un article : Del Fa et Vásquez, à paraître.

Réunion 22 février 2015

2 É	Edouard:	Il faut bien se positionner	là-dedans, éta	ant donné qu'on est	pas resp-, il faut
-----	----------	-----------------------------	----------------	---------------------	--------------------

- 3 pas que l'UPop devienne responsable de, des actions prises ou des trucs parce que là
- 4 après...

1

35

36

5	Bernard:	() même que ça pourrait venir de nous autre un peu genre en 2e
6		heure
7	[]	
8	Nina:	Oui c'est ça en restant détaché
9	Lionel:	La demande de sub qu'on a fait au XXX c'est beaucoup dans cet
10		objectif-là en fait c'est beaucoup cette question-là qui est posée,
11		c'est beaucoup des gens d'éthique appliquée de comment aller
12		chercher le consensus et comment, puis, mais ils vont beaucoup
13		l'idée du cours c'est d'outiller les gens à comment ils vont prendre
14		place dans l'opinion publique, au-delà de, juste aller avec un
15		organisme, d'empowerer les gens à agir
16	Lionel:	C'est déjà une vocation citoyenne, c'est déjà dans nos
17	4.	
18	Édouard.:	Beh de rassembler les gens, mais inciter à l'action
19		
20	Bernard:	[C'est pas dans l'UPop
21	,	
22	Édouard:	[C'est pas dans l'UPop
23		
24	Emma.:	[Non heinn c'est ça
25		
26	Lionel:	C'est pas inciter à l'action
27		
28	Eloïse:	C'est le débat, l'esprit critique qui mène
29		
30	Lionel:	((il prend le dépliant)) « Favoriser le développement de l'esprit
31		critique ainsi que l'action » citoyenne ((en lisant le dépliant)). C'est
32		ça qui m'a starté quand j'ai vu ça, j'ai fait « ah oui on a oublié de
33		parler de ça » euh fait que puis pas en disant aller dans telle
34		gagne juste vous pouvez faire quelque chose voici le genre
25		

d'approche avec lequel vous pouvez faire de quoi et lier à des

organismes je pense que c'est super pertinent, mais pour pas faire

1 faire justement « l'UPop m'a dit de faire ça » il faut que cette prise 2 d'action là reste dans une idée d'esprit critique aussi... euh... ca 3 pourrait être un accompagnement énorme des profs pour bâtir ca... 4 mais c'est vrai qu'on pourrait avoir des outils rapides pour... 5 6 Édouard: Mais ça dépend si c'est pour... on peut pas forcer les profs à ca... 7 mais on peut... on peut par le formulaire, par la manière d'aborder 8 les professeurs leur suggérer cette dimension-là pour qu'ils y 9 pensent... et pour que ceux qui ont le goût en mettent une 10 dimension... ((acquiescement)) dans leur cours et que là des 11 formulaires apparaissent, comme une séance où est-ce qui a... et là 12 cette séance-là supplémentaire de, on s'organise et on passe à 13 l'action, le professeur est pas obligé d'aller. Il est pas obligé de 14 s'impliquer à ca... absolument pas, une des dimensions, euh, une affaire qui m'avait marqué beaucoup j'étais aller à des conférences, 15 16 des conférenciers gesticulants qui sont venus chez nous à moment 17 donné à l'UPop et qui ont présenté des affaires, le gars il disait quand 18 on nomme des trucs, puis des problèmes, on se sent toujours 19 impuissants d'avoir dit y'a ca, y'à ca, y'à ca, mais qu'est-ce qu'on 20 fait... c'est typique, on arrive toujours à cette affaire-là, mais laisser 21 moi vous dire, la solution elle est super simple faites de quoi! 22 Réunissez-vous puis parlez-en, après l'étape de « Qu'est-ce qu'on 23 fait on se sent impuissant? » en deux secondes vous avez... tout le 24 monde a dix mille idées il suffit juste de le proposer, supposons que 25 le prof soit là pour dire quoi faire la ça a rien à voir c'est juste de se 26 réunir puis d'en parler, de, beh je sais pas, suggérer ça que l'UPop 27 deviennent comme... 28 Nina: Un laboratoire... 29 Édouard.: Pas l'UPop en fait, que l'UPop propose que ca se passe... 30 Nina: Propose un espace où les gens peuvent discuter entre eux, mais sans 31 diriger en fait vers quels types d'actions ou vers... Édouard: 32 Mais même moi je dirais que l'UPop est même pas obligée 33 d'organiser comment dire, c'est-, exactement comme c'est pas 34 l'UPop qui décide qu'un professeur fait 4 séances ou 5 séances ou 35 qu'il va parler d'une chose ou d'une autre, je pense que c'est pas 36 l'UPop qui doit décider qui a ça dans un cours 37 Lionel: On pourrait penser organiser une séance plus informelle où les gens peuvent se réunir pour parler action qui implique pas nécessairement 38 39 le prof, si il y a une demande dans un cours comme tu dis, le prof n'a 40 pas à intervenir sur cette question de qu'est-ce qu'on fait ? Après le 41 cours, on pourrait faciliter la logistique de ca et pas aller plus loin et 42 juste dire... vous avez le bar Pop pour...

1 Eloïse: C'est dur à départager parce que la responsabilité de l'UPop dans ce 2 cas-là... 3 (...) 4 Nina: Peut-être que si on avait une structure plus, plus réglo à ce niveau-5 là, mettons on dit au prof qu'on a le dernier cours de la session c'est 6 un cours « action citoyenne » fait qu'il est optionnel vous le donnez 7 ou pas... puis ça c'est là que les gens prennent la parole... il faut pas 8 que, moi ce que j'ai peur c'est que tout le long du cours y'a un espèce 9 d'appel au militantisme sans arrêt c'est... je veux avoir une 10 conférence je veux... Édouard: 11 C'est pour ça que je prioriserai que ça vienne des professeurs, nous 12 on suggère aux professeurs, que les professeurs qui en ont envie, qui 13 sentent que c'est pertinent... puis qui n'ont peut-être pas penser que 14 c'est une possibilité, mais j'ai pas envie que les profs aient 15 l'impression que si ils viennent à l'UPop faire un cours, il faut qu'ils 16 fassent une action citovenne ou que les gens comme dit, euh Nina, que si les gens viennent à un cours qui sentent qu'on les prépare à 17 18 une action ça serait très désagréable... 19 Emma: [Oui pas de prosélytisme là... 20 [Il faut que ça soit circonscrit dans une séance à la fin très Nina: 21 optionnelle... 22 Édouard: [Et proposé par le prof! que le prof ait fait « oh oui quelle bonne 23 idée » beh regardez le dernier cours, je vous suggère ça ce qui veulent 24 25 Nina: Parce qu'il y a des profs ils sont pas militants du tout qui sont juste 26 chercheursDans cet extrait, Lionel lance une discussion autour d'une 27 des missions de l'UPop qui apparaît sur le dépliant et qui, selon lui, 28 n'est pas du tout réalisée : encourager l'action citoyenne (lignes 22 29 et 23). En s'appuyant sur ce qui est écrit sur le dépliant, qui joue ici 30 comme un argument d'autorité (« c'est écrit sur le dépliant »), Lionel 31 estime que l'UPop devrait réaliser cette mission, autrement dit, elle 32 devrait encourager l'action citoyenne. Cependant, Édouard 33 manifeste quelques réticences en invoquant la « responsabilité » de 34 l'UPop (lignes 1 et 2). En effet, selon lui, l'UPop ne doit pas être 35 responsable des actions citovennes qui seraient éventuellement 36 menées après un cours. Pour cela, il évoque plusieurs arguments et 37 plusieurs exemples pour en venir à la conclusion que ca serait plutôt 38 aux professeurs d'inciter à l'action parce que pour tous, et même si 39 c'est écrit dans le dépliant, encourager l'action citoyenne ce n'est 40 « pas dans l'UPop » (lignes 17 à 21). L'UPop est seulement

organisatrice du cours, elle ne doit pas devenir responsable de ce qui

se passe après pour ne pas faire de « prosélytisme » (ligne 87). Les

participants doivent continuer à pouvoir penser par eux-mêmes.

41

42

43

Dans cet extrait est mis de l'avant le flou de l'implication de l'UPop. En effet, elle est clairement engagée à gauche, comme on l'a vu précédemment (« elle est anti-capitaliste »), mais d'autre part, elle ne veut pas être responsable des actions qui pourraient être prises en son nom. Ainsi son engagement ne s'étend pas jusqu'au militantisme.

L'extrait de réunion ci-dessus, démontre que l'esprit critique est réel, mais les gens sont libres de penser comme ils veulent et surtout l'UPop ne *peut pas être responsable* des actions induites par telle ou telle pensée. La pensée critique ne doit pas être confondue avec le militantisme ou l'action. Autrement dit, elle est théorique, elle est de l'ordre des idées et des positionnements des professeurs. Continuons avec d'autres extraits de réunions sur le même thème.

Réunion 19 mai 2017

1 Nestor: Numéro 3! alors « comprendre l'économie collaborative » par X de

2 l'organisme Oui Share Québec, là il y avait toute ue description de l'organisme...

3 Eloïse: Ils sont venus dans un, un lancement, le lancement au brouhaha, tu

sais il y avait Y...

5 Ana: Oui, mais c'était pas très convaincant...

6 Édouard : Elle [X] était pas très convaincante...

7 Ana: Parce qu'euuuh elle avait pas forcément une perspective critique

alors que...

9 Édouard : Elle trouvait ça cool, elle trouvait ça bien.

10 Ana: Parce qu'elle parlait mettons de, c'est-tu de Uber ou de Airbnb [.]

1 2	Bernard:	Non ça quand même elle était pas avec eux. Elle était pour des petites affaires plus euh
3	Ana:	Ah moi j'avais compris qu'elle défendait quand même des trucs,
4		plus
5	Bernard:	Elle n'était pas claire alors
6	()	
7	Édouard:	Beh faut pas oublier que moi je me souviens d'elle, c'est qu'elle elle
8		prenait la défense de son organisme. Puis, peut-être d'avoir un peu
9		plus de perspective que ça, ça serait l'fun Parce qu'elle, elle
10		défend ; elle trouvait ça bien fait que elle défendait ses projets puis
11		c'est normal, mais Mais ce qui faut aussi c'est être critique et c'est
12		là où je trouvais Y, il était peut-être radical, mais il était critique ; il
13		était capable de voir les bonnes affaires, mais aussi d'en faire la
14		critique.
15	Nestor:	Oui oui tu as raison. Fait que je sais pas trop quoi faire avec ça.
16	Eloïse:	Moi je pense que c'est une question d'actualité quand même non ?
17	Nestor:	Oui [.]
18	Édouard:	Oui [.], maiiiis
19	Ana:	Mais c'est vrai que, c'est vrai que c'est un peu embêtant qu'elle
20		représente euh ou c'est pas embêtant?
21 22 23	Édouard:	Beh nous on demande toujours aux gens de se présenter à part ; sauf exception là comme l'IRIS ou des affaires comme ça, mais de pas venir pour défendre un organisme là, ils viennent en leur nom propre
24252627		donc peut-être on pourra voir, si quelqu'un ça y intéresse pourrait relancer X, voir à quel point elle est prête à se présenter en tant que X et pas en tant que Ouishare et d'essayer de trouver comment elle serait prête à ouvrir le sujet à complexifier, ou je sais pas quoi, moi
28		ça ne m'intéresse pas.

Au cours de cette réunion, le comité est en plein choix de cours pour la session d'automne 2017. Ils lisent les propositions qui ont été soumises sur le site Internet et plus particulièrement la proposition d'une membre de Ouishare Ouébec, un organisme initialement fondé à Paris en 2012 qui dispose de succursales dans plusieurs villes et dont la mission est d'encourager et d'accompagner des projets innovants. Ce qui est intéressant dans cet extrait est l'importance que le comité porte à l'esprit critique. La plupart des membres connaissent déjà la jeune femme qui propose le cours et ils semblent dire qu'elle manque d'esprit critique (lignes 8 à 17), notamment parce qu'elle défend peut-être (ce n'est pas sûr) Uber et Airbnb – qui sont par ailleurs des organismes qui sont loin des valeurs de l'UPop. On entend l'importance de la posture critique de la personne en charge du cours, elle doit défendre une cause (idéalement la même que celle défendue par l'UPop) et surtout qu'elle ne doit pas venir au nom de son organisme, mais en son nom propre (ligne 36 et 37): X doit se présenter en tant que X et non pas au nom de Ouishare. En ce sens, l'UPop ne doit pas être une vitrine pour d'autres organismes afin que ces derniers fassent leurs publicités ou viennent prêcher uniquement pour leurs paroisses. On retrouve le même genre de discussion dans l'extrait suivant.

Réunion 19 mai 2017

Bernard:

1

2

3

4

5

Ok. Bon moi mon hit là ça serait un cours avec P, médecin en santé publique, spécialiste de sécurité... il veut faire ça sur l'aménagement urbain, la sécurité des piétons, des cyclistes. Qu'est-ce qu'il faut faire? C'est quoi les recettes éprouvées, pourquoi on ne les fait pas? Pourquoi Coderre⁸² c'est de la marde! [Rires de tous] On serait en plein dans la campagne. Les élections c'est le 5 novembre⁸³. On

⁸² Maire de Montréal de 2013 à 2017.

⁸³ Il parle ici des élections municipales à Montréal qui ont d'ailleurs mené à l'élection de Valérie Plante, chef du mouvement Projet Montréal dont le programme était axé sur des questions écologiques et sociales. La victoire de Valérie Plante a été une grande première pour la ville.

7 8		chriss le cours au début de la session et ça fait une belle occasion pour blaster Coderre à chaque semaine
9	Édouard:	Aménagement urbain on parle de circulation urbaine ?
10	Bernard:	5 personnes frappées encore, peut-être 4 maintenant, mais quand j'ai
11		fait mon film il y a 8 ans ⁸⁴ c'était 5 personnes frappées par jour par
12		des chars () Oui c'est le tout à l'auto, il y a ils ont dit récemment
13		qu'il y avait eu combien là est-ce que c'est 20 000 chars de plus
14		par année
15	Édouard :	Mais est-ce qu'on fait combien de séances avec ça ?
16	Bernard:	Beh P il disait 3 là. Je lui ai dit d'y aller mollo
17	()	
	(***)	
18	Nestor:	C'est quoi son nom?
19	Bernard:	P. Ah chaque fois qu'il y a quelque chose sur des piétons, c'est lui
20		qui est à la santé publique qui est dans ces dossiers-là puis il est tout
21		le temps avec Projet Montréal ⁸⁵ .
22	Nestor:	Moi personnellement je suis membre de Projet Montréal et je vais
23		même m'impliquer dans la campagne. Mais je ne voudrais pas qu'un
24		cours de l'UPop soit une pub de Projet Montréal parce que ça n'a pas
25		rapport.
26	Bernard:	Non c'est juste le bien vivre en ville, mais comme par hasard il y a
27		juste Projet Montréal qui défend ces idées-là tsé.
28	Nestor:	Oui on est d'accord.

⁸⁴ Bernard a réalisé un film il y a quelques années sur le mouvement altermondialiste.

⁸⁵ Projet Montréal est le mouvement politique dont Valérie Plante est issue. C'est un mouvement écologique, à gauche de l'échiquier politique : http://www.projetmontreal.org/.

29 30 31	Emma :	Je trouve que ça revient souvent ce souci-là de de faire en sorte que ça soit pas une pub ou pas, mais je pense qu'il faut, c'est pas une pub. On peut avoir euh
32	Édouard:	[défendre des valeurs
33 34 35 36	Emma :	[une orientation très forte et dire euh j'en ai pas d'objectivité absolue, ça n'existe pas. Moi je trouve que c'est correct d'appuyer certains euh certaines positions, puis dire « c'est les miennes » ou c'est les nôtres.
37 38	Nestor:	Non, mais c'est Projet Montréal voudront pas qu'on le fasse parce que le directeur général dirait on va s'en mêler.
39	Emma:	Mais il est pas dans Projet Montréal lui.
40 41	Bernard:	Il s'est jamais associé à Projet Montréal. Je sais même pas s'il est membre
42	Emma:	Il est pas député de Projet Montréal.
43	Nestor:	C'est ça qu'il vient de dire.
44	Emma:	Non
45 46	Bernard:	Non il veut pas s'associer à Projet Montréal, mais il fait des rapports, c'est sa job.
47	Emma:	Oui
48	Éloise :	Mais il est employé de la sécurité publique.
49	Bernard:	Médecin en santé publique. Il est autonome en plus.
50	Nestor:	Oh non moi je n'ai pas de problème avec ça.
51	Bernard:	[Non il est

52	Nestor:	Mais je suis d'accord avec toi qu'on peut défendre
53	Emma:	On peut avoir une position sans sans être euh dans la publicité.
54	Bernard:	Ce qu'il veut surtout ce que ça va permettre de montrer c'est tout
55		ce qu'il se fait déjà partout dans le monde ailleurs, on les connaît les
56		bonnes recettes, les études sont hyper solides euuh pourquoi hum
57		réduire le temps de traverser l'aménagement, l'éducation ça vaut
58		rien tsé il faut que la rue parle à l'automobiliste tsé on le sait.
59	Nestor:	Les pancartes de maximum 30 ce sont des décorations. Comme on
60		disait.
61	Bernard:	Oui il me semble que de l'éducation populaire là-dessus m'apparaît
62		euh tsé comme super bien. D'autant plus qu'en campagne électorale
63		ça peut pas nuire héhéhé
64	Nestor:	Héhéhé
65	()	
66	Bernard:	Moi j'aimerais mieux 3 séances bien explosives que tsé la sauce
67		tsé. Ça pourrait être très couru parce qu'il est quand même connu
68		là euh
69	Édouard:	C'est bien aussi d'avoir une petite sensation qu'on se met dans un
70	Davida .	moment politique
71	Tous:	[ouiiiiii

Comme dans l'extrait précédent, on retrouve ici le souci de ne pas représenter un organisme par un professeur. En l'occurrence, il est question d'un certain P, médecin en santé publique qui milite pour revoir l'organisation des normes de sécurité en ville afin de stopper le tout à l'automobile et ouvrir la ville aux piétons. Cependant, il est question au détour de la conversation de Projet Montréal et certains craignent, notamment Nestor (lignes 23 à 26), que P vienne s'exprimer au nom de Projet Montréal et que le cours devienne alors une tribune militante pour ce parti politique. Il s'avère au fil de la conversation que ce n'est pas le cas et que P n'est pas directement employé par le parti. Cependant, il n'en reste pas moins que Nestor est contre l'idée de parler au nom de Projet Montréal. Par contre, notons qu'Emma, elle, ne semble pas dérangée par l'idée. À la ligne 30, elle dit « Je trouve que ca revient souvent ce souci-là de faire en sorte que ça soit pas une pub ou pas, mais je pense qu'il faut, c'est pas une pub », elle continue plus loin : « on peut avoir une orientation très forte; j'en ai pas d'objectivité absolue, ça n'existe pas » (lignes 34 et 35). Pour elle, assumer que l'UPop soutienne certaines idées, c'est correct. En effet, ça permet d'avoir une vision claire des positionnements de l'organisme. Ce qu'Emma est en train de dire c'est qu'il ne faut pas aller « contre nature » et ça fait partie de l'UPop de se positionner clairement, d'assumer ses positions et surtout de dis poser de professeurs engagés. D'autant plus que, ce que cherche Bernard en organisant ce cours ce n'est pas de donner une tribune à Projet Montréal, mais de faire « une petite sensation » (ligne 70) juste avant les élections municipales. Il y a donc un engagement clair et marqué, mais qui ne doit pas passer par un organisme spécifique. Il faut que ça se fasse de manière subtile sans nom de groupes.

La même question est revenue avec le Mouvement pour une démocratie nouvelle (MDN), dont un membre a proposé un cours et qui dès la première séance a précisé qu'il ne venait pas au nom du MDN, mais bien en son nom propre (il a été bien briefé par Nestor!). Par ailleurs, lors du dernier cours, une des représentes du MDN est venue pour distribuer quelques tracts et a dit (propos que j'ai rapporté dans mon journal de bord) :

Je sais que c'est l'UPop, éducation populaire et vous êtes libres de penser ce que vous voulez. Je ne veux pas vous mettre des idées dans la tête, mais sachez que ce sont des questions importantes pour notre vie quotidienne et politique.

Cela dérangera beaucoup Nestor, responsable de ce cours, qui fera souvent référence à ce moment en réunion pour souligner sa gêne par rapport à cette intervention qu'il a trouvée trop intrusive et déplacée. Néanmoins, apparaît dans cet extrait, également l'importance de la liberté de penser. L'UPop ne dicte pas pendant les cours ce qu'il faut penser.

Remarquons alors la tension entre neutralité, engagement, militantisme, esprit critique, action, posture politique. L'UPop oscille entre être critique, être militante, être neutre. En tout cas, le sujet s'incarne également dans le choix de cours : quel est le propos du cours? Est-ce que c'est critique? Quel est l'enjeu derrière le sujet? Quel est le positionnement? Flou artistique et ambiguïté caractérisent l'engagement de l'UPop. Frilosité aussi, comme si l'UPop craignait de s'engager à travers les cours alors qu'elle le fait clairement et que tout le monde admet qu'elle est engagée à gauche.

En résumé : oui l'UPop diffère par son engagement social. C'est crucial qu'elle se positionne dans la société à gauche (voir extrême gauche, anarchiste, anticapitaliste, etc.), mais elle doit être prudente. L'anticapitalisme suffit pour différer, elle n'a pas besoin de plus (d'activisme ou d'appel à l'action). Autrement dit, elle peut se « contenter de l'anticapitalisme ». Être capitaliste, c'est ce par quoi l'UPop diffère et elle le fait en proposant des cours engagés et critiques qui tentent toujours de disposer d'un propos, mais il faut savoir raison garder et protéger la responsabilité de l'UPop.

Être anticapitaliste compte.

Ne pas être responsable des actions éventuellement menées compte.

La liberté de penser compte

6.3.4 ... mais surtout indépendant

L'engagement de l'UPop se manifeste aussi à travers son partenariat avec la maison d'édition Écosociété, nouveau projet sur lequel travaille Bernard et qui introduit un nouvel enjeu : comment garder son indépendance? Écosociété est connue pour son engagement à gauche par la publication d'essais politiques⁸⁶, par exemple ceux d'Alain Denault⁸⁷, de Ian Angus⁸⁸ entre autres. Depuis 2017, Bernard qui siège sur le CA entretient des liens étroits avec la maison d'édition et est parvenu à engranger un partenariat qui implique un montant non négligeable de dons. Au cours de la réunion du 19 mai 2017, Bernard présente au reste du comité les avancements du partenariat. Ce dernier *compte* pour plusieurs raisons : tout d'abord, il permet de s'associer à un organisme qui partage des valeurs critiques de gauche (différer politiquement) et permet d'avoir un apport financier récurrent pour développer de nouveaux projets. Ce qui m'intéresse ici plus particulièrement, c'est le premier aspect de ce partenariat : ça compte pour différer parce que ça permet à l'UPop d'être assimilée à un positionnement critique clair (même si ça l'est déjà). Ce partenariat apparaît naturel, comme une filiation de faits.

Cependant, bien que ce partenariat compte, l'extrait ci-dessous révèle les limites de cet engagement : est-ce que ce partenariat fait perdre à l'UPop son « indépendance »?

Un peu de contexte est nécessaire pour comprendre ce qui suit : les éditions Écosociété disposent d'une fondation nommée l'IPE (Institut pour une Écosociété) avec un compte

⁸⁶ Voir https://ecosociete.org/livres pour le catalogue complet.

⁸⁷ Notamment Faire l'économie de la haine Essais sur la censure (2018) Une escroquerie légalisée : précis sur les «paradis fiscaux» (2016) et Paradis fiscaux : la filière canadienne (2014)

⁸⁸ Face à l'Anthropocène : Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre (2018)

sur lequel est déposé de l'argent venu de legs de droits d'auteurs. Écosociété aimerait utiliser une partie de cet argent pour aider des organismes qui partagent ses valeurs. Il s'avère que ses fondateurs, en plus du volet édition, voulaient créer une université populaire, mais dû au rapide succès de la maison d'édition, ce projet a été avorté. Voilà pourquoi ils souhaitent soutenir financièrement l'UPop de manière régulière. Pour cela, il suffit qu'une ou deux personnes de l'UPop se rendent à l'assemblée annuelle des éditions qui a lieu tous les ans vers novembre et que l'UPop devienne une sous-branche de l'IPE. Cela redéfinit considérablement le statut de l'UPop:

	,	
1	Édouard:	Mais là euuuh juste une question comme ça [il s'éclaircit la gorge]
2	ήı ·	on devient pas l'UPop-Écosociété là ? On reste nous-mêmes là ?
3	Éloise :	La contrepartie c'est quoi ?
4	Pierre:	Il faut savoir : indépendance ou pas là ?
5	Bernard:	Oui, mais c'est ça, peut-être que dès la première réunion du CA ça
6		serait un point important à discuter parce qu'eux autres ils vont
7		quand même vouloir nous mettre l'UPop est dans l'IPE ça c'est
8		sûr qu'ils vont vouloir nous mettre, mais c'est une page Web qu'ils
9		ont là, perdue dans leur site tsé. Mais on deviendrait une des
10		branches de l'IPE [.]
11	Éloise :	Ayay
12	Bernard:	Mais tsé comme je vous ai dit ça implique pas grand-chose.
13	Ana:	Mais symboliquement c'est fort par exemple.
14	Alex:	Ouai non c'est ça symboliquement
15	Ana:	[Je comprends que ça implique pas grand-chose.
16	Bernard:	Oui c'est fort, mais il faut discuter. Moi de prime abord je n'ai
17		aucune réticence
18	Ana:	Pourquoi c'est pas un partenariat plutôt que de devenir une branche
19		de l'IPE ?
20	Bernard:	Parce que eux autres c'est leur mission, puis leur cohérence tsé.
21	Édouard:	Ouai, mais ils la remplissent la mission s'ils nous soutiennent
22	Alex:	sans nous absorber
23	Édouard:	sans nous absorber.
24	Bernard:	Et beh là c'est ça qu'il faudrait discuter là la notion d'absorption
25	Ana:	Parce que là maintenant ils sont cool, mais mettons que quelqu'un
26		de pas fin rentre là
27	Édouard:	Mettons que

28 29	Bernard:	Baaaah ouiii maiisss pour rentrer sur le CA là c'est par cooptation là! c'est tout le temps quelqu'un qui va être invité par quelqu'un qui
30		est déjà là.
31	Éloise:	Moi je pense qu'il faut leur proposer quelque chose qui nous
32	Biolog .	conviendrait comme partenariat et non pas être à la remorque d'eux
33		autres et qui nous mettent dans la case parce qu'on vous donne 500
34		pièces!
35	Alex:	On est cheap, mais pas à ce point-là!
36	Éloise :	beh non, mais on va explorer d'autres avenues. Il faut faire une
37		proposition à notre tour.
38	Bernard:	Mais là ils l'ont fait la proposition. Moi l'affaire que je vois c'est que
39	Domaia.	il y a pas grand risque que l'on soit d'aucune façon à part qu'on va
40		mettre leur logo sur notre chose, il y a une page Web où on va être
41		dans une structure IPE, mais on va continuer à faire ce qu'on fait
42		exactement comme on fait là. La seule affaire qui peut nous arriver
43		c'est qu'ils nous donnent du cash!
- 44	Ana:	Non, mais ça peut pas être que le CA a quelque chose à dire sur notre
45		fonctionnement?
46	Bernard:	Beh ça serait le CA de l'IPE où on va être là nous autres aussi. Puis
47		on va pouvoir discuter comme on discute là avec des gens forts
48		raisonnables qui sont super contents de nous avoir.
49	Édouard:	Mais c'est pas structurel ce que tu décris. C'est juste leur attitude en
50		ce moment ils sont dans cet état-là. Mais si il arrive des affaires, moi
51		je veux pas avoir de comptes à rendre à un CA, à un autre CA que
52		nous
53	[]	
54	Édouard:	Intégrer une autre structure c'est plus ça moi qui m'inquiète autant
55		symboliquement je trouve ça gros puis autant pour éventuellement
56		si des choses arrivent. On le sait pas c'est quoi, c'est sûr on peut pas
57		l'imaginer pour le moment, mais il y a des choses qui peuvent
58		arriver, des choses qui peuvent se passer
59	Alex:	Mais qu'est-ce que tu proposerais d'avoir? Quelle sorte de
60	,	mécanisme d'autonomie tu proposerais dans ce cadre-là?
61	Édouard:	Beh moi je pense qu'il faut qu'il nous il faut
62	Éloise :	Un partenariat!
63	Édouard:	Il faut qu'il soit nos partenaires il faut qu'ils soient partenaires et
64		il faut qu'ils soient
65	Alex:	[et non pas nos intégrateurs
66	Édouard:	Il faut qu'ils soient nos
67	Ana:	[Parrains?
68	Édouard:	[Commanditaires ou euuuh c'est juste
69		qu'ils nous demandent de participer au CA, je dis « ok cool » on va

70		199
70		comme avoir des liens entre nos endroits puis là vous nous donnez
71	D 1	du cash, mais on vous appartient pas d'aucune manière!
72	Bernard:	Mais non! il n'a jamais été question d'appartenir c'est ça l'affaire!
73	Édouard :	Beh si on devient
74	Bernard:	[Tu viendras à la première réunion puis tu leur
75		parleras comme ça. Tu vas voir comment ils vont te répondre ils vont
76		quasiment être choqués genre « oh nous nous autres on veut pas
77		posséder personne là on veut faire des choses avec vous puis vous
78		nous dites ce que vous avez besoin! » tsé c'est Serge Mongeau là!
79	,	Tu connais-tu Serge Mongeau ?
80	Édouard:	[il fait non de la tête]
81	Bernard:	Ah beh là! tsé C'est baba cool! là tsé c'est un ex-soixante-
82		huitard
83	Éloise :	Oui, mais lui est là maintenant!
84	Édouard:	Lui est là maintenant. Ce qu'il faut faire attention c'est ce que ça
85		veut dire au niveau juste administratif et au niveau juste de la gestion.
86	Pierre:	Beh là justement on exprime des craintes ou pas, mais sans
87		connaissance de cause
88	Édouard:	Oui, mais il faut commencer par les exprimer Pierre pour savoir
89		comment on se sent par rapport à ça!
90	Pierre:	Oui dans le fond j'exprime une autre idée qu'il faut faire les
91		recherches pour voir la structure qu'ils offrent. C'est certain que le
92		côté de rentrer dans Écosociété la symbolique est forte, mais si si
93		Écosociété est en agencement avec les valeurs de l'UPop tsé c'est
94		pas nécessairement mauvais.
95	[]	
96	Bernard:	Tout à fait en phase, tout à fait [avec les valeurs de l'UPop]
97	Ana:	Mais parce que dans leur rapport annuel ils vont écrire tsé c'est
98		quand il y a des demandes de financement « on a intégré l'UPop
99		patatipatata » dans ce sens-là
100	Bernard:	C'est juste pour que dans leur ligne ça soit officiel
101	Ana:	Mais dans ce sens-là l'UPop, elle existe plus en soi
102	Alex:	Elle devient un subsidiaire
103	Ana:	C'est juste à ce niveau-là Au niveau humain je trouve que c'est
104		une super belle idée, mais au niveau administratif et de structure
105	Bernard:	Mais c'est quoi notre statut officiel là?
106	Édouard:	On est un organisme à but non lucratif. On est une entreprise.
107	Bernard:	OBNL.
108	Édouard:	Puis on s'appartient. On est à nous. On fait ce qu'on veut comme on
109		veut et on est juste tributaire de notre CA. De notre CA on a même
110		pas de CA on a un CO.
111	Bernard:	Mais c'est ça! mais eux autres c'est à peu près la même chose tsé,
112		la réunion annuelle tsé c'est comme on boit de la bière on jase puis

Ana: [mais c'est juste ça qu'il faut clarifier! Édouard: Mais il faut juste pas confondre le mojo de boire de la bière avec ce que ça veut dire C'est important! oui on boit de la bière, mais on est enregistré aux entreprises du Québec [] On est une entreprise, on s'appartient tu comprends? donc ça ça veut dire quelque chose on a une responsabilité, on a une responsabilité sociale, on a des comptes à rendre, puis il faut faire nos impôts, tes un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils sont cool Il faut faire nos impôts? Alex: Il faut faire nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Oui. Alex: Oui. Alex: Oui. Alex: Oui. Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuveix même pas une, un organisme caritatif cet arge	110		200
que ça veut dire C'est important! oui on boit de la bière, mais on est enregistré aux entreprises du Québec [] On est une entreprise, on s'appartient tu comprends? donc ça ça veut dire quelque chose on a une responsabilité, on a une responsabilité sociale, on a des comptes à rendre, puis il faut faire nos impôts, tsé un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils sont cool 122 Alex: Il faut faire nos impôts? 123 Édouard: Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là 126 Alex: Ok ok ok ok 127 Édouard: Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] 129 Alex: Oui! 130 Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! 131 Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh 135 Édouard: Partenariat 136 Édouard: [] 137 [] 138 Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu' on est même pas une, un organisme caritatif cet argential is peuvenx même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 149 Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
est enregistré aux entreprises du Québec [] On est une entreprise, on s'appartient tu comprends ? donc ça ça veut dire quelque chose on a une responsabilité sociale, on a des comptes à rendre, puis il faut faire nos impôts, tsé un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils sont cool Il faut faire nos impôts ? Édouard : Oui on fait nos impôts chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Alex : Ok ok ok ok Édouard : Oui ! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire ! Bernard : Alors la première question c'est : est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdé pendant? [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard : Partenariat [] Edouard : Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqa' on est même pas une, un organisme caritatif cet argential ils ils peuveix même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard : Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Edouard:	
entreprise, on s'appartient tu comprends? donc ça ça veut dire quelque chose on a une responsabilité, on a une responsabilité sociale, on a des comptes à rendre, puis îl faut faire nos impôts, tsé un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils sont cool 122 Alex: Il faut faire nos impôts? 123 Édouard: Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là 126 Alex: Ok ok ok ok 127 Édouard: Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] 129 Alex: Ouai. 130 Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! 131 Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? 134 Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh 135 Partenariat 136 Édouard: Purenariat 137 [] 138 Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvera même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent pare qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
quelque chose on a une responsabilité, on a une responsabilité sociale, on a des comptes à rendre, puis il faut faire nos impôts, tsé un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils sont cool Alex: Il faut faire nos impôts? Edouard: Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Cok ok ok ok Alex: Ok ok ok Édouard: Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Ouai. Edouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent- là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
sociale, on a des comptes à rendre, puis îl faut faire nos împôts, tsé un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si îls sont cool Alex: Il faut faire nos impôts ? Édouard: Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Alex: Ok ok ok Coui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent- là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est gondinement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	117		entreprise, on s'appartient tu comprends? donc ça ça veut dire
un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils sont cool Alex: Il faut faire nos impôts? Édouard: Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Alex: Ok ok ok ok Cédouard: Oui et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdépendant? [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqa'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	118		quelque chose on a une responsabilité, on a une responsabilité
sont cool Alex: Il faut faire nos impôts? Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Alex: Ok ok ok ok Édouard: Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdépendant? Imais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'ou est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent: même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS89. Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	119		sociale, on a des comptes à rendre, puis il faut faire nos impôts, tsé
Alex : Il faut faire nos impôts ?	120		un paquet d'affaires d'eux même. Ça veut pas rien dire, même si ils
Édouard: Oui on fait nos impôts, chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Édouard: Oui ! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Alex: Ouai. Edouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Imais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	121		sont cool
payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok 27 Édouard : Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] 28 Qu'on s'appartient [.] Alex : Ouai. Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard : Alors la première question c'est : est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Imais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Ana : [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Partenariat [] Bédouard : Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard : Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	122	Alex:	Il faut faire nos impôts?
payer notre immatriculation, il faut payer on s'occupe de toutes ces affaires là Ok ok ok ok Edouard: Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Bernard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Bédouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvern même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	123	Édouard:	
ces affaires là Alex: Ok ok ok Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Alex: Ouai. Alex: Ouai. Alex: Ouai. Bédouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Bédouard: Partenariat [] Bédouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait partie de QS ⁸⁹ . Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	124		
Alex: Ok ok ok ok Édouard: Oui! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Edouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Edouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqa' on est même pas une, un organisme caritatif cet argent- là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS89. Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	125		
127 Édouard : Oui ! et donc ça ça veut dire quelque chose puis ça veut dire aussi qu'on s'appartient [.] 129 Alex : Ouai. 130 Édouard : Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire ! 131 Bernard : Alors la première question c'est : est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdépendant? 133 La première question c'est : est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdépendant? 134 Ana : [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh 135 Édouard : Partenariat 137 [] 138 Édouard : Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqa' on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . 146 Bernard : Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard : Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne		Alex:	Ok ok ok ok
qu'on s'appartient [.] Alex: Ouai. Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Édouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqr'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuven même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va	127	Édouard:	Oui! et donc ca ca veut dire quelque chose puis ca veut dire aussi
Alex: Ouai. Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Edouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqr'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
Édouard: Puis donc moi je suis pas contre là, mais je veux savoir qu'est-ce que ça veut dire! Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement indépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Édouard: Partenariat [] Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Alex:	
131		Édouard:	
Bernard: Alors la première question c'est: est-ce qu'on peut s'intégrer à l'IPE tout en demeurant complètement irdépendant? Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Bédouard: Partenariat [] Bédouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
tout en demeurant complètement indépendant? [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Partenariat [] dédouard: Cui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent- là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Bernard:	
Ana: [mais pourquoi on utilise pas le mot euuuh. Le mot euuuh comment on a dit euuuh Partenariat [] Edouard: [] Edouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
comment on a dit euuuh fédouard: fédouard: fédouard: fédouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqr'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent- là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Ana:	
Édouard: Partenariat [] 138 Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqr'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . 146 Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
137 [] 138 Édouard: Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure 139 légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est 140 tout. Puisqu'oun est même pas une, un organisme caritatif cet argent- 141 là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment 142 un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de 143 nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand 144 un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient 145 notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . 146 Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE 147 les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on 149 devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement 150 ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Édouard:	
Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
légale on reste nous-mêmes. Eux ils nous donnent de l'argent c'est tout. Puisqu'on est même pas une, un organisme caritatif cet argent-là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . 146 Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			Oui c'est symbolique dans le sens où au niveau de notre structure
tout. Puisqr'om est même pas une, un organisme caritatif cet argent- là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		250000000000000000000000000000000000000	
là ils peuvent même pas le déduire de leurs impôts. C'est vraiment un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
un don donc eux autres ils auront un budget et puis ils décident de nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
nous le donner, comme quand on va chercher une bourse ou quand un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . 146 Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			*
un député décide de nous envoyer de l'argent parce qu'il soutient notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . 146 Bernard: Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
notre cause on devient pas on fait pas partie de QS ⁸⁹ . Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Edouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
146 Bernard : Mais même si on fait mettons qu'on fait partie de la structure IPE 147 les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils 148 Édouard : Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on 149 devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement 150 ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va			
les dons qu'il nous donnerait ça serait des dons pareils Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Bernard ·	
148 Édouard: Beh je sais plus. Si on fait partie de l'IPE c'est possible qu'on 149 devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement 150 ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Delliala.	
devienne comme enregistré avec eux. Ça veut dire que soudainement ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Édouard :	
ils se donnent de l'argent à eux-mêmes d'une certaine façon, on va		Edudalu.	
, ,			A CONTRACTOR OF THE PROPERTY O
raire partie de leurs rapports d'impois peut-etre qu'on veut ça la !			, ,
	131		rane partie de leurs rapports d'impois peut-etre qu'on veut ça la !

⁸⁹ QS fait référence ici à Québec solidaire, parti politique Québécois de gauche dont certains députés élus dans des arrondissements de Montréal donnent de l'argent à l'UPop.

moi j'aimerais ça ne plus avoir à faire les impôts, mais ça veut dire quelque chose de perdre notre liberté.

Plusieurs choses dans cet extrait sont significatives relativement à la volonté de l'UPop de garder son indépendance, mais aussi relativement à son statut, et à la façon dont elle se définit et se structure comme OBNL. Deux points de vue s'opposent : celui porté par Édouard (et suivi par les autres membres du comité) et celui de Bernard (qui est un peu seul pour se défendre). Édouard n'est pas fondamentalement contre le partenariat avec Écosociété, mais il craint la perte de liberté de l'UPop si cette dernière est intégrée à l'IPE. Bernard, lui, ne mesure pas au même degré les enjeux relatifs à l'intégration de l'UPop dans l'IPE parce qu'il porte une confiance aveugle aux membres du CA d'Écosociété qui partagent les valeurs de l'UPop à 100% et qui selon lui, n'y dérogeront jamais.

Ce qui pose problème pour Édouard (et les autres) c'est la symbolique de l'intégration de l'UPop par l'IPE (lignes 13, 14, 55, 138) : ça veut dire quelque chose d'être intégré par l'IPE. Le risque est de perdre leur indépendance et donc par extension leur « liberté » (leur liberté de différer comme ils l'entendent peut-être? Cela n'est pas clairement dit). En effet, Édouard rappelle (lignes 108 à 110) : « on s'appartient. On est à nous. On fait ce qu'on veut comme on veut et on est juste tributaire de notre CA ». S'appartenir, ne rendre de compte à personnes, ne rien devoir à aucune structure sont des éléments primordiaux. Y toucher met en jeu la liberté même de l'UPop qui ne pourra plus être ce qu'elle veut : « c'est quelque chose de perdre notre liberté » (ligne 153). Dans cette conversation (qui tourne presque à la dispute) Édouard affirme et explicite ce qu'est l'UPop : « On est un organisme à but non lucratif. On est une entreprise » (ligne 106) : élément résumé par Bernard (ligne 107): « OBNL ». Édouard réitère plus bas en disant : « on est enregistré aux entreprises du Québec. On est une entreprise, on s'appartient (...) on a une responsabilité sociale, on a des comptes à rendre, puis il faut faire nos impôts » (lignes 115 à 121), il rajoute encore « on fait nos impôts chaque année. Il faut faire nos impôts, il faut payer notre immatriculation » (lignes 123 à 124). « Être une entreprise » et « s'appartenir » vient donc avec des responsabilités sociales qui font exister l'UPop et si cette structure administrative est intégrée ou absorbée par l'IPE, alors l'UPop peut ne plus exister comme telle. Son existence légale compte dans ce qu'est l'UPop: elle assure d'une part son existence et d'autre part, sa liberté qui sont deux éléments fondamentaux pour que l'UPop puisse faire ce qu'elle fait comme elle l'entend.

Plusieurs choses sont à déployer ici : l'existence administrative, la notion de « responsabilité sociale » qui vient avec et l'idée d'indépendance. Deux visions s'opposent dans cette réunion, celle de Bernard idéaliste (voire même naïve) et une vision réaliste. Audelà des valeurs soutenues par l'UPop, de la nébuleuse intellectuelle et militante dans laquelle elle se trouve, des réalités structurelles et administratives existent : les ignorer a des conséquences. De plus, il faut garder son indépendance pour rester libre et pour continuer à « s'appartenir » et à être différent *comme on le veut* : l'argent qu'il est possible d'avoir à la suite d'une potentielle intégration par l'IPE ne « vaut pas » de « se perdre ». Ce qui m'a interpelée donc dans cet extrait est l'importance donnée à la liberté et à l'indépendance conditions nécessaires pour exister différemment comme bon nous semble.

Être (et rester) indépendant compte

**

Qu'est-ce qui compte dans l'engagement de l'UPop?

L'Anticapitalisme

L'engagement individuel compte

Ne pas être responsable

La liberté de penser

Être (et rester) indépendant

Qu'est-ce qui compte pour différer à l'UPop?

La gratuité et le contenu.

Se démarquer de l'académique et de l'universitaire compte

Les propos critiques et engagés.

Le choix du cours, leurs titres et leurs descriptions.

Être pauvre.

Se positionner du côté du « bien » contre « le mal ».

Sortir des murs de l'université

Être convivial

Les lieux

Faire en sorte qu'il se passe quelque chose dans les cours

Créer une communauté de personnes engagées

L'anticapitalisme

L'engagement des membres pour penser le monde social différemment compte

La liberté de penser

Être soi, indépendant et libre

Tout d'abord, partager une connaissance critique à partir d'un choix de cours qui évite l'académique pour proposer un contenu vulgarisé qui tienne un propos qui a du sens et qui compte. Le tout dans une forme somme toute « traditionnelle » (c'est-à-dire comme ce qui se fait à l'université ou lors de conférences « normales »). Ensuite, être ensemble hors de l'université compte en encourageant la convivialité autour d'une bonne bière et en faisant en sorte que quelque chose se passe dans le cours (transformer les individus, créer une communauté). Enfin, l'anticapitalisme qui doit être articulé et limité dans les faits pour protéger la responsabilité de l'UPop compte. Et ces deux choses sont liées : On veut créer une communauté parce que le capitalisme est un fossoyeur de communauté. On veut créer une communauté parce qu'on lutte contre le capitalisme. Vouloir créer une commune, c'est être anticapitaliste. Pour rendre justice à cet engagement, nouer des partenariats compte, mais ces derniers ne doivent pas compromettre l'indépendance de l'UPop qui lui permet de différer comme elle veut. Dans le dépliage de ces éléments, la liberté s'est avéré être la valeur transversale : liberté d'enseigner, liberté d'assister (pas d'examens, pas de notes, pas d'obligation de présence, gratuité), liberté de penser, liberté de critiquer, liberté d'être qui on veut. Finalement, c'est donc la liberté, qui prend différent sens (gratuité, enseignement, critique) qui compte pour différer et une liberté qui doit être sans cesse travaillée, négociée, cultivée et surtout protégée.

La question « qu'est-ce qui compte pour différer? » implique une réponse en plusieurs temps contre qui? Avec qui? Pour qui? À la première, contre qui j'ai mis en évidence trois instances : l'université, les médias et le capitalisme. Par extension, cela revient à être contre plusieurs éléments qu'incarnent ces institutions : la connaissance payante, normalisée et

marchandisée (université); une pensée dominante, hégémonique et contrôlée (médias) et finalement, les banques, le « mauvais argent » (pour s'acheter des bateaux ou des îles en Grèce), le totalitarisme. Le différer s'effectue aussi avec certaines choses et notamment des valeurs (liberté, autonomie, responsabilité, indépendance, gratuité), des lieux et des individus engagés (professeurs, étudiants, comités). De plus, et étonnamment peut-être, l'université contre laquelle l'UPop diffère, se trouve également être un acteur avec lequel elle diffère notamment de par la forme des cours et par la présence d'une majorité d'universitaires en tant que professeurs et d'étudiants. Dans le même ordre d'idées, dans son souci de recherche de financement, en donnant des cours dans des bars (bien qu'étant des espaces publics, sont aussi des lieux de consommation) l'UPop « fait avec » le capitalisme lui-même et ne s'en détache pas totalement. Enfin, pour qui l'UPop diffère-telle? Pour les étudiants d'abord et avant tout (pour les transformer : il faut qu'il se passe quelque chose), mais aussi de manière plus large pour une communauté qui se crée à partir de l'UPop et in fine pour la société de manière générale : il faut faire changer les choses. En répondant à ce trio de questions trois constats émergent : 1) le « populaire » est absent (l'UPop n'est pas populaire), 2) la place de l'université et du capitalisme (contre/avec) est ambiguë, 3) l'UPop diffère de manière frontale et assumée.

Mettre en lumière ce qui compte a révélé plusieurs processus de différenciation qui seront explicités de manière détaillée dans le prochain chapitre, mais que nous pouvons déjà dévoiler : le positionnement d'ennemis et d'alliés, l'absentéisation et la présentification de certaines choses/valeurs, l'incarnation de valeurs dans des lieux et des individus, un espacement/déplacement/écart ambigu qui se réalise par degrés entre ce contre quoi on veut différer.

CHAPITRE VII

THE COLLEGE OF THE ATLANTIC : DIFFÉRER PAR L'ÉCOLOGIE HUMAINE

J'arrive au collège après 7h de route fatigante sous une tempête de neige. Revenue la veille à Montréal de France, le décalage horaire embrume mon esprit. Il fait froid et humide le printemps est loin. Je suis dans mon appartement, dans une petite maison sur le campus au bord de la route. La maison est vieillotte à l'image des autres bâtiments plus anciens du campus. Mais je m'y sens bien. C'est assez chaleureux. Et puis j'ai ma cuisine rassurante et mon frigo déjà rempli de légumes bio. Je suis arrivée à 14h15 sur le campus. J'ai remarqué un groupe d'étudiants dans un pré en train de marcher l'un derrière l'autre. Ils sont tous habillés avec des vêtements de sport. Je ne sais pas ce qu'ils font... Je me suis garée et je me suis rendue au Turret Building que je connaissais. Ayant déjà fait une visite au collège en janvier j'étais familière des lieux. J'ai croisé une dame qui m'a saluée et une autre qui s'occupait attentivement d'une plante. J'ai rejoint Kale à son bureau. Il avait l'air content de me voir et m'a tout de suite assaillie de questions sur la manière dont j'envisageais le programme des prochains jours. Il a des meetings toute la journée donc il ne peut pas me recevoir tout de suite. Demain est la journée « Gouvernance Day »: All College Meeting, réunions de comités, etc. Il va chercher Manon qui travaille en face de son bureau, dans une toute petite pièce pour qu'elle me conduise dans mes quartiers. Concentrée sur son ordinateur, elle ne me prête pas tout de suite attention. Je retourne donc avec Kale dans son bureau, mais je suis très fatiguée. Je ne sais pas par où commencer et quoi lui dire. Il me dit que le mieux est de se retrouver demain vers 8h pour voir ce que je vais pouvoir commencer par observer et surtout me présenter à tout le monde. Mon esprit vacille. Manon nous rejoint dans son bureau et me dit qu'elle est prête à me montrer l'appartement. Cependant, avant je dois retourner chercher la voiture et la rapprocher. Je suis entrée par l'entrée nord et non par l'entrée sud, ce qui fait que je suis garée trop loin... Je retourne donc chercher la voiture et attends Manon devant le Turret building. Elle monte dans la voiture. Elle l'aime bien. On parle de la météo... il fait si gris et froid! On arrive à la petite maison toute blanche avec des volets bleus. On monte. Elle me fait le tour de la maison rapidement, me donne quelques conseils et repart. Voilà je suis là. S'installe dans mon ventre, cette boule d'angoisse que je ressens quand je suis loin de tout. Je me sens seule. J'étais à Paris avant-hier entourée de ma famille et me voilà seule dans le Maine... Mais je prends les choses en main, je vide mes valises, organise mes affaires dans l'espace. Je me connecte au WIFI, ouvre mon ordi. Je ne suis pas en vacances. Je dois me concentrer.

Mon séjour au College of the Atlantic (abrégé pour COA dans le reste du chapitre) a été émotionnellement difficile, voire frustrant souvent. Je n'ai pas pu accéder à tout ce que j'aurais aimé voir, j'ai eu du mal à m'intégrer, à passer outre ma timidité et mes névroses : avoir peur de déranger, ne pas me sentir à ma place. J'ai souvent eu l'impression de perdre du temps, de dériver sans but et de manquer beaucoup de choses. J'ai longtemps tourné autour de ce qui était différent, sans arriver à le saisir. Je me suis très souvent échappée, ne supportant pas l'ambiance insulaire et étouffante. J'ai même écrit plusieurs pages sur la solitude et sur la difficile entreprise qu'est l'ethnographie.

Extraits:

Non je ne m'attendais pas à ça. Non je ne pensais pas que l'ethnographie serait aussi solitaire. Non je ne pensais que ça soit aussi difficile. Il suffit d'observer, pensezvous? Non, cela ne suffit pas. Il suffit de demander pensez-vous encore? Non, cela ne suffit pas non plus. Faire de l'ethnographie nécessite une confiance en soi redoutable. Idéalement il faudrait suivre ces trois commandements: 1) Je ne craindrai pas d'aller vers autrui pour réclamer sa collaboration; 2) Je n'aurai jamais peur de déranger; 3) Je ne douterai jamais de mes choix. Trois petits commandements. Mais qu'ils sont difficiles quand on est moi... Ils représentent à eux seuls tous les démons qui m'animent à chaque seconde. En effet, autrui me terrifie, j'ai toujours le sentiment de déranger et d'arriver au mauvais moment et surtout... je doute de chacune de mes décisions. L'ethnographie impose donc un conflit permanent à l'intérieur de soi qui tantôt te pousse à aller vers ce ravin, tantôt t'anime d'un élan d'optimisme qui te fait croire que oui tu y arriveras et que ton inconscient va se remettre sur le droit chemin. Une drôle de schizophrénie.

En fait, 100% du temps est empreint d'un sentiment de solitude immense où tout ce que tu aimerais s'est être ce tapis sur lequel tout le monde marche, qui est beau,

mais sans plus, de sorte que personne ne remarquera jamais son existence. Mais voilà contrairement à ce chanceux tapis, l'ethnographie t'expose comme jamais tu n'auras été exposée. Quand ils ne te connaissent pas, les gens te dévisagent en se demandant bien ce que tu peux faire là plantée avec ton carnet tout en essayant de chercher dans leurs souvenirs s'ils ne t'ont pas déjà vu quelque part. Quand ils ont fait ta connaissance, ils te posent toutes sortes de questions sur ta recherche – questions que tu évites d'ailleurs de te poser pour ne pas sombrer totalement dans la dépression qui te guette (exemples : et alors penses-tu que tu vas tirer des choses intéressantes de tes observations? Et ensuite tu vas faire quoi de ces données? Tu es financée pour ta recherche? Etc., etc.) –. Aussi, ils ont tendance à te présenter à tout va et à t'abandonner soudainement avec une personne lambda, qui n'a rien à voir avec le sujet et à laquelle tu ne sais pas quoi dire. Tu t'éclipses donc gentiment pour aller aux toilettes.

Moment de solitude donc. Oui grand moment de solitude qui te traverse le corps. Tu aimerais leur hurler que tu ne sais pas ce que tu vas faire avec ces données, que tu sais encore moins ce que tu vas faire après ces 20 jours (sûrement tout arrêter — mais éventuellement en discuter avec ta directrice qui va te dissuader de le faire donc tu vas continuer), que pour l'instant ce que tu récoltes ne fait aucun sens dans ton esprit chétif de doctorante et que non ta recherche n'est pas financée, que tu es bien seule dans cette panade et que tu te demandes bien pourquoi tu t'es mise dans cette situation. Au lieu de cela évidemment tu déclames langoureusement des réponses avec un sourire béat de fille inspirée et tu t'écoutes parler en pleurant intérieurement. Rien de tout ce que tu leur diras n'est vrai. Sache-le. Pour l'instant du moins, parce qu'au bout d'un moment tu ne peux plus faire semblant et tu te dévoiles un peu.

Voici donc comment se passent les premiers jours, entre sourires coincés, énième laïus sur ton sujet (et énième regard interrogateur, hochement de tête brinquebalant de ton auditeur/trice et moue polie qui feint la compréhension). Mais le moment vient, tu dois quand même observer et récolter des p**** de données.

Ces lignes posent l'ambiance et dévoilent ce qui m'a animé tout au long de ces 20 jours qui m'ont paru durer une éternité. Ce qu'elles ne font pas par contre s'est parler de « ce qui compte pour différer » et s'est mentionné ce qui est différent au COA. En ce sens, elles sont représentatives de la façon dont la différence au collège m'a souvent échappé, glissée entre les doigts... Et justement parce qu'elle n'a pas été évidente à saisir, parce qu'elle

volait partout et nulle part à la fois j'ai été frustrée. Avec le recul je me rends compte que j'aurais dû prendre cette frustration plutôt comme « une donnée » : qu'est-ce que ça me dit de ne pas voir l'alternatif, les différences? Pourquoi on veut que j'aille voir cet événement et pas celui-là? Et du coup j'aurais dû davantage m'attarder sur les obstacles, sur le voile qui entourait ce qui était différent. Ne l'ayant pas fait sur place s'est réflexivement que je vais tenter de rendre compte de la résistance de la différence à se révéler à moi.

Avant d'entrer dans l'analyse, j'aimerais faire quelques précisions et clarifications. Clairement, les deux universités, le COA et l'UPop, ne peuvent pas être mises sur le même plan, que ce soit par leur contexte culturel, mais aussi, et surtout par leur taille et leur « vocation ». Les différences entre les deux organismes ont fait que je n'ai pas systématiquement abordé les analyses et les observations de la même manière. Principalement, je me suis attardée à la façon dont le COA se présente sur les réseaux sociaux (Facebook et Instagram). Il me semble important de considérer, en effet la manière dont le COA se présente « différemment » dans leur stratégie de communication. En outre, il s'avère que le collège insiste sur son caractère unique, terme préféré à celui de « différence ». D'ailleurs, cela rappelle la terminologie possiblement utilisée par les universités traditionnelles : comment se démarquer comme étant unique? (voir à ce propos le chapitre 1 sur l'université marchandisée). Bref, les publications diffusées sur Facebook et Instagram se sont avérées être des espaces où ce qui *compte* pour différer est mis de l'avant. Cela étant dit, je procède à l'analyse à partir des trois « portes d'entrée » suggérées par le collège comme étant distinctives et déplierai ce qu'elles renferment.

Il sera, dans un premier temps, question de la localisation et de l'espace comme nœud à partir duquel se tisse l'écologie comme paradigme de la différence du collège. Ensuite, l'attention se déplacera vers la taille du collège qui est liée à la gouvernance démocratique, pierre angulaire de ce qui rend le collège unique/différent, mais qui met aussi en lumière

les écueils et les limites de la démocratie qui altèrent alors la différence. Enfin, je terminerai avec le curriculum afin d'examiner ce qui dans la pédagogie *compte* pour différer. Cependant, avant d'entrer dans l'analyse, quelques considérations préliminaires.

7.1 Différence où es-tu?

7.1.1 Pas là...

Journal de bord, dimanche 16 avril 2017

Travailler dans les archives est passionnant... Voir comment le collège se définit dans le temps, voir comment les termes sont utilisés... l'alternatif est nulle part, je lis les mots « différents », « uniques », mais pas celui d'alternatif. C'est un terme fantôme. On ne le voit jamais, mais il est là parce qu'on a décrété qu'il était là... mais il n'existe pas en tant que tel. On peut passer à travers sans s'en rendre compte, mais on ne peut jamais le saisir.

J'ai eu beaucoup de mal à « voir » et à saisir le différer au collège. Il m'a fallu quelques jours pour savoir où donner de la tête et pour comprendre comment et où il se manifestait :

Quand j'observe, je vois des étudiants qui marchent, qui discutent, qui sont sur leurs téléphones, qui travaillent, qui lisent... comme dans n'importe quel collège « normal » (extraits du journal de bord, dimanche 16 avril 2017)

Je me suis rapidement rendu compte que son administration, bien que dite « démocratique » et non hiérarchique est traditionnelle et s'apparente au fonctionnement des institutions d'éducation supérieure aux États-Unis : les étudiants paient des frais de scolarité élevés, le collège est supervisé par un conseil d'administration qui dispose d'un droit de regard sur la gestion du collège et du pouvoir décisionnel, il y a un président et des doyens et enfin, il repose sur les dons de philanthropes. Ce fonctionnement ainsi que mon sentiment d'être dans un collège « normal » lors des premiers jours m'ont mis face à une

réalité à laquelle je ne m'attendais pas : « voir » le « différer » n'est pas *toujours* évident et dépend aussi beaucoup d'a *priori*. J'ai une idée préconçue de ce qui est « alternatif » et de ce qui ne l'est pas et j'ai tout de suite beaucoup hésité à qualifier *vraiment* le collège d'alternatif.

Cette hésitation m'a emmenée à poser la question suivante aux membres du collège lors des entrevues : « dîtes-vous que le COA est alternatif? » et les réponses, négatives pour la plupart, confirmaient ma perplexité. Pour illustrer cela, je me focalise sur la discussion que j'ai eue avec Rick, le professeur le plus ancien au collège et figure de proue de l'Écologie humaine à l'échelle internationale. À la question : « utilises-tu le terme alternatif pour désigner le collège » il me répond ceci :

Not much [.] because, I mean... I understand what it means and there is a category we can say we are alternative but that's not the identity that I use for it. I see the College as interdisciplinary [.] it's an interdisciplinary College and, I am quite happy with the Human Ecology because Human Ecology is the reason why we are interdisciplinary (Rick, professeur au collège depuis la fin des années 70, entrevue 18 avril 2017)

Cela étant dit, il procèdera dans la suite de la discussion par exclusion/inclusion : ce que nous sommes et ce que nous ne sommes pas. En dressant le portrait du COA en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il n'est pas, Rick souligne la pluralité des façons d'être alternatifs aux États-Unis et insinue finalement que ce qualificatif se comprend en termes de « degrés ». Par exemple, il me dit que le Deep Spring College⁹⁰ est plus alternatif que le COA : « That's a very alternative thing! » (entrevue 18 avril 2017). Par contre, le Prescott

⁹⁰ Le Deep Spring College a déjà été mentionné auparavant. C'est un collège jusqu'à très récemment réservé uniquement aux hommes dans le désert Californien. Accueillant seulement une vingtaine de personnes dans un ranch, le collège est davantage une communauté dans laquelle les étudiantes et étudiants participent à toutes les taches quotidiennes tout en suivant neuf cours. Pour plus d'informations voir le site Web : https://www.deepsprings.edu/

ou le Warren Wilson, connus eux aussi comme collèges « alternatifs », sont « moins différents » que le COA, plus proches des standards et donc « pretty ordinary » (entrevue 18 avril 2017). Le COA se placerait donc entre le Deep Spring et les deux autres. Autrement dit, il a sa propre façon d'être « alternatif » : il est plus alternatif que certains collèges, mais moins que d'autres. Par ailleurs, Rick n'utilise pas le terme « alternatif » par la connotation négative qu'il renferme. De plus, il affirme clairement « I am not against universities, I think there are terrific » (entrevue 18 avril 2017). Aujourd'hui (contrairement à l'époque de sa création), le collège ne se distingue pas par une opposition frontale aux universités traditionnelles. Au contraire, le rêve de Rick est qu'un collège comme le COA trouve sa place au cœur même des universités. Il aimerait pouvoir s'intégrer dans des structures comme Harvard, qui à l'époque de la fondation du COA n'étaient pas prêtes à considérer la chose, mais qui, désormais, sont plus ouvertes à repenser leurs modèles.

Lorsque je lui ai posé la question sur l'utilisation du terme alternatif pour désigner le collège, Rick me renvoie la question : « do you? ». Je lui réponds que oui et me justifie en disant que j'ai justement trouvé le collège sur des listes et notamment la liste Wikipédia⁹¹ « universités Alternatives » (voir figure 12). À l'évocation de la liste, Rick apparaît un peu désabusé et étonné. Il n'est guère enchanté de savoir que le COA se trouve sur cette liste (chose qui, de façon surprenante, il ignorait). Il me répond alors : « Well ok. I was sure we would end up on those lists... » (entrevue 18 avril 2017), phrase qui témoigne d'un détachement fort face à ces classements ou ces catégorisations, voire même un certain dédain (« those lists »). La liste ne justifie pas l'utilisation du terme « alternatif » pour autant. Autrement dit, elle n'est pas un argument d'autorité, elle ne *compte pas* comme suffisante pour affirmer que le collège est alternatif (pour Rick en tout cas).

⁹¹ Voir: https://en.wikipedia.org/wiki/List of alternative universities



Figure 7-1 Capture d'écran : liste Wikipédia des universités alternatives

Sur la même question, le président me répond, de manière plus nuancée. D'une part, il souligne la difficulté d'être alternatif dans un pays où la diversité des institutions d'éducation supérieure est grande (entrevue en date du 31 janvier 2017) et, d'autre part, il assume que le collège est malgré tout particulièrement différent. Lisa, doyenne des Avancements institutionnels (*Dean of Institutional Advancement*) par contre, comme Rick, ne parle pas « d'alternatif », ni d'« expérimental » – terme que le président, lui, aime utiliser – et préfère des termes positifs comme « progressif » ou « innovateur » :

I asked Derrick [le president] once, he loves the word "experimental college" and I don't like "experimental college" because I think [.] it has a negative connotation like two things: one, is like "oh hey this is an experiment, an experiment can fail"; two, maybe we were at the beginning but I don't think we are very experimental now. Like, what is the last experiment we did? I would say, we are progressive, we are innovative but the thing that makes us really different is that we are student-centred (entrevue 17 avril 2017)

Comme le fait Rick, Lisa évoque l'évolution historique du collège : oui au début il était expérimental, mais l'est-il encore aujourd'hui?

Ainsi, les membres du COA préfèrent parler de leur institution comme quelque chose qui est « unique », « expérimental », « radical », « différent », « spécial » voire même « étrange », mais pas « alternatif » :

I don't really know what alternative means right? I think, the College is very different from other places I taught in. It's extremely different. I told friends of mine when I go talk into conferences: "I don't even live in your world," "I don't even do the same job" (Jamie, professeur de sciences politiques, entrevue 14 avril 2017)

Malgré la frilosité de certains à utiliser le terme « alternatif » et la difficulté d'en trouver un qui reflète ce qu'est le collège, il n'en reste pas moins que chaque personne que je rencontre lors de mon séjour, de près ou de loin associé au Collège (étudiants, professeurs, membres du CA, anciens élèves, vendeurs à l'épicerie biologique où je faisais mes courses), me disent que je suis au bon endroit pour étudier « une université alternative ». J'ai rapidement arrêté de compter les « You are at the right place » qui suivaient mon laïus de présentation. En revanche, quand je posais la question, le terme « alternatif » en tant que tel ne faisait pas consensus. L'alternatif ne veut rien dire pour les membres du COA car le terme tend à qualifier quelque chose par rapport à ce qu'il n'est pas ou contre quoi il s'oppose sans réellement définir ce qu'il est. Ensuite, l'alternatif n'est pas une catégorie figée, mais doit se comprendre en termes de degrés ou de nuances par rapport à une norme et des standards qui eux-mêmes ne sont pas figés. En ce sens, ce qui était alternatif dans les années 70 (le COA à ses débuts) ne l'est plus forcément de la même façon aujourd'hui.

7.1.2 Ici peut-être?

Par ailleurs (et malgré de grands moments de solitude et d'angoisse), plusieurs passages de mon journal de bord témoignent de quelque chose de « spécial » au COA. J'ai passé beaucoup de temps à prendre le pouls à la cafétéria (Take a Break – TAB comme on l'appelle là-bas), dans la bibliothèque ou sur le campus.

Journal de bord, jeudi 6 avril 2017

8h00, dining hall. Breakfast time. Le dining hall est calme. Peu de lumières sont allumées. L'ambiance est tamisée et agréable. Quelques étudiants prennent déjà leurs petits déjeuners. Les cours ne commencent qu'à 9h30. Quelques personnes sont seules. Je vois Manon qui est venue prendre quelque chose. Il y a une petite musique en fond très douce. Des céréales sont servies avec du lait et des fruits. Des étudiants discutent à la table en face de la mienne. Il me semble qu'ils parlent d'argent, de famille. Derrière moi, j'ai remarqué une pancarte avec de la publicité pour une ferme biologique. Ça sent bon. L'odeur est agréable et réconfortante. Le bruit des couverts est rassurant.

Pendant le lunch, au dining hall : Le président du collège est assis à une grande table avec d'autres membres de l'administration et des étudiants. Une cloche sonne : C'est son anniversaire! Toute la salle se met à chanter « Happy birthday! ». C'est assez insolite!

Plus tard dans la journée :

Je suis retournée à la bibliothèque pour lire au calme. Quand je suis arrivée, les étudiants présents rigolaient, mais je ne sais pas pourquoi. Apparemment un téléphone qui sonnait... l'ambiance est calme et apaisée, j'aime beaucoup l'énergie qui se dégage et il y a toujours cette odeur d'huiles essentielles ou ce quelque chose de naturel qui apaise.

Journal de bord, lundi 10 avril 2017

J'ai croisé Iris (une étudiante) dans les jardins du COA. Elle était assise, pieds nus, près d'un arbre et elle l'observait attentivement avec un carnet de notes ouvert sur ses genoux.

Les membres avec qui je discutais me pointaient des moments ou des événements que je devais « absolument » aller voir parce que très représentatifs de la différence du collège. Par exemple, Fernando, un étudiant, m'encouragera à aller observer les réunions du comité

des étudiants parce que, selon lui, ils font les choses *vraiment différemment*. En effet, Fernando qui s'est récemment impliqué dans ce comité veut le déconstruire et le rendre de plus en plus informel (ce qui d'ailleurs attire quelques critiques de la part d'autres membres du collège qui, du coup, n'arrivent plus à suivre à quoi sert et ce que fait réellement ce comité : ils ne font plus de PV par exemple, chose qui a pourtant une importance capitale au sein du COA). De même, plusieurs fois on m'a dit d'aller observer le cours d'herpétologie qui s'effectue uniquement sur le terrain le soir. Les nombreuses tentatives pour y assister ont toujours été avortées surtout parce que le cours a été annulé plusieurs fois à cause de la météo. Puisque je disais que je m'intéressais « à ce qui était différent » toutes et tous avaient donc tendance à me diriger vers ce qu'ils estimaient être différents. C'étaient ces éléments qui *comptaient plus pour différer*. Ce qui m'a d'ailleurs emmenée à écrire :

Journal de bord, Mercredi 12 avril 2017

En fait, il y a ce que j'appellerai des « ilots » au COA, des ilots d'alternatifs qui jouxtent des ilots non alternatifs, voire traditionnels. Ce sont ces ilots qui font du COA quelque chose de différent, qui marque sa différence. C'est l'irruption parfois d'un événement, d'un mot, d'une pratique, d'une remise en question qui font du COA quelque chose de fondamentalement différent. Le COA est rendu différent aussi parce ce qu'on en dit, justement parce qu'on dit qu'il est fondamentalement différent, les membres en font quelque chose de différent. Ce qui est différent se construit par la volonté d'être, par une décision : on décide qu'on va être différent. Comment maintenir cette différence? En transgressant les règles et surtout en repoussant les limites qui sont poreuses. Il y a un cadre dans lequel les choses doivent se passer. Il y a un requestionnement sans cesse dans la façon de faire les choses. Une possibilité d'aller au-delà et de laisser la porte ouverte à autre chose. Toutes les possibilités sont envisageables. Comme me l'a souligné Kale, certes le Board of Trustees est très formel, mais dans les autres institutions il n'aurait même pas été mis au courant que le Board of Trustees se réunissait. Ici il peut y aller. Le fait même que j'y étais rend ça particulier. Tout comme le fait que les étudiants y sont également conviés. Dans chaque événement, même le plus traditionnel, quelque chose, un détail change la donne et marque la différence. Parfois ces détails sont très infimes. Je commence donc à voir apparaître l'alternatif. En fait il est là, mais il ne se matérialise pas de façon aussi évidente que je pensais. Il est « toujours déjà là », en fond, mais son émergence, ses manifestations sont silencieuses, discrètes comme s'il ne voulait pas trop se montrer pour ne pas prendre trop de place.

7.1.3 Et là?

Plus je découvrais le collège, les étudiants, les professeurs, les membres du personnel, plus je me rendais compte de la particularité des personnes qui le « peuplaient ». Déjà de manière générale l'ambiance est assez hippie. Beaucoup aiment marcher pieds nus, les styles vestimentaires sont très baba cool (pantalons larges, colorés). J'ai remarqué que beaucoup de filles ne s'épilaient pas, plusieurs sont tatouées et percées.

7.2 En route : un séjour en terre écolo





Figure 7-2 Cartes: localisation du COA

Le COA se situe dans le Maine sur la côte est des États-Unis, à 537 km de Montréal dans la petite ville de villégiature de Bar Harbor (5394 habitants⁹²). Il est juché sur l'île Mount Desert à quelques mètres seulement de l'entrée du parc National de l'Acadie qui couvre la majeure partie de l'île⁹³. Pour s'y rendre en voiture de Montréal, la route est longue. Il n'y a pas de voies rapides et en hiver (même en avril) les conditions peuvent être quelque peu « extrêmes » (pour une française comme moi [voir figure 3]).

⁹² Chiffre datant de 2016. Source Google: <a href="https://www.google.ca/search?ei=FUaFW7TnJMa6zwK-voSgDwetq=population+Bar+Harbor+mainteetoq=population+Bar+Harbor+mainteetgs_l=psy-ab.3.0i19k1j0i8i13i30i19k113.792.1448.0.2624.7.7.0.0.0.139.633.2j4.6.0....0...1.1.64.psy-ab..1.6.630...0i22i30i19k1j0i13i30k1j0i22i30k1.0.y7VKTQvzYak

⁹³ Réserve naturelle de 19 000 hectares. La Cadillac Mountain est une destination touristique connue car c'est l'un des premiers lieux des États-Unis où l'on peut voir le lever du soleil. Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Parc_national_d%27Acadia



Figure 7-3 En route vers le COA (photographie personnelle, avril 2017)

Les aéroports les plus proches sont ceux de Bar Harbor (à 20 minutes de route du collège desservant uniquement Boston) et celui de Bangor (à une heure de route reliant le Maine à Orlando, New York, St. Pete/Clearwater, Atlanta, Ft. Lauderdale, Houston, Philadelphie, Washington, Charlotte et Chicago⁹⁴). Bref, les choix pour accéder au collège sont minimes : que ça soit par voies terrestres ou par voies aériennes. Sa localisation en fait un lieu isolé à l'extrémité est des États-Unis où la « grande » ville la plus proche, Portland, est à 3 neures de route. Ainsi, à moins d'avoir grandi dans le Maine, se rendre au COA est un voyage et cela compte dans la distinction du collège par rapport à d'autres collèges. Explorons.

⁹⁴ Source: http://www.flybangor.com/destinations

7.2.1 Mount Desert Island un paradis isolé

La localisation du COA compte donc dans sa différenciation dans la mesure où il rend le collège unique :

I think the location is cool, the beauty of the campus: Acadia National Park, we couldn't function without it, that's, the constant lesson that we have and the ocean my god I mean, that's from which we drove the basis unifying, spiritual message I would say from this school is drown, it should be drown from this environment and so we better take care of it and plus, the money, that you mention that the donors gives us is because our mission is to keep this island; because a lot of those people are resident of the island, they live here, they worship its beauty and they got a college in here and they've been devoted to keeping it (Bob, un des fondateurs du college, entrevue 18 avril 2017)

And this place, the COA is about 3 things: it's about the fact that we are here on Mount Desert Island, that our front yard faces Frenchman bay and our backyard is the Acadia National Park, it is about just north of us is the biological lab and south of us is the Jackson Lab, the lab that we work very very close with. Place is extremely important to us (discours du président devant les nouveaux étudiants, 9 avril 2017)

L'isolement et l'aspect reculé du lieu (qui peuvent, pour certains, être un repoussoir) sont contrebalancés par la beauté de la nature environnante (voir photographies des figures 4 à 7), argument de séduction pour attirer les étudiants sensibles à la nature au collège.

La nature compte.



Figure 7-4 Prise de vue du campus sur la baie (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-5 Ponton sur le campus du COA donnant sur la baie (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-6 Arbres sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-7 Route principale sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)

Les photographies ci-dessus ont été prises lors de pérégrinations sur le campus et aux alentours. À chaque fois que je tournais la tête, je voyais des arbres ou un bout d'océan. De plus, aucune route n'étant goudronnée sur le campus, les quelques voitures qui s'y déplacent avancent lentement ce qui fait du lieu un endroit calme et paisible.

Pourquoi la localisation compte-t-elle? Tout d'abord parce qu'elle s'accorde avec l'écologie humaine, discipline unificatrice de l'institution, et ensuite parce qu'elle permet de recruter des étudiants qui recherchent des espaces reculés au calme, loin des centres urbains. L'environnement du campus joue donc comme un argument de « vente ». En même temps, le lieu est aussi ce qui repousse d'autres étudiants qui, eux, excluent ce type d'endroits de leurs listes préférant des lieux ancrés dans des milieux dynamiques ou qui répondent à des standards plus traditionnels du campus (proche d'une ville, plus grand, etc.). La localisation tout en distinguant le COA est en même temps sa « faiblesse ». En

effet, comme le dit le président dans une entrevue, les raisons pour lesquelles les étudiantes et étudiants actuels du collège s'inscrivent au COA sont les mêmes raisons qui font que d'autres étudiants et étudiants ne s'y inscrivent pas.

Why they aren't more people applying? Like we were rated last year the number 1 Green School in the country by the Princeton review and Cira Club, why don't we have five times number of applicants? We have the larger number of applicants we never seen but it's only grew by hair, why do we not see flood of applicants when we are at the front page of the New York Times? Or... that will always be a question. And my response is that the market out there is just not that large, like (.) most students who are going off to College (.) do not want this model. That's just the way, and I don't think the media and exposure will over the long whole grow the number of people who know about us and I think we are a good match for them, but let's say we can never quantified that but we put out a press release about our graduation speaker and (.) a thousand new, like 16 or 17-year-old come to know COA who had never heard of us before, but now they now the name COA, of those thousand (.) 10 might actually look into us more closely and maybe one will apply because we are just ... most college's kids don't want to go to school in the coast of Maine (.) most college kids don't want to go to a school that only have 350 students, that doesn't have any athletics and that has one major and that you design your own major and doesn't have an history you know major... you won't come out, just by a very nature the funnel go like [il fait avec ses bras le geste de l'entonnoir qui se referme], the funnel have to be huge to see applicants number and frankly I am not interested in just getting more applicants if those applicants aren't good fits, don't want what we have. (Derrick, président, entrevue 17 avril 2017)

L'étudiant du COA adhère autant aux valeurs qu'à la localisation du campus. En ce sens, il faut que l'étudiant corresponde (« fit in ») à ce que le collège est. Parmi ces éléments, le fait que le collège soit isolé à l'extrémité des États-Unis peut jouer en sa défaveur. Cette particularité qui assoit sa distinction est un nœud autour duquel s'établissent les choix des étudiants.

Il n'en reste pas moins qu'au collège, la mise en valeur de la nature est centrale. D'ailleurs lors de ma visite, la ville entreprenait des travaux d'agrandissement de la route bordant le

campus en coupant plusieurs rangées d'arbres pour faciliter la circulation des touristes l'été. Les membres du collège étaient désolés de voir les arbres détruits et le sujet est plusieurs fois revenu dans des discussions informelles ou pendant des réunions : il ne faut pas détruire le cadre naturel du collège.

Par exemple, en entrevue Bob lorsqu'on discutait écologie évoque ces travaux :

Bob: I hate what is done by the road here. Did you see...? Have you been long enough to see the destruction of the tree by the side of the road?

S: Yes I see but why are they doing that?

Bob: Oh they are making the road wider for bicycle lane... it's awful... I can hardly go up there, then I don't like... hum...

S: But it's gonna be a huge construction... it's for the summer?

Bill: It's huge, yeah, yeah for the summer... All year, it's gonna be a huge construction... but it's horrible for the school... I am complaining about that.

Le sujet est aussi abordé en introduction de la session du Board of Trustees consacrée au comité des bâtiments (*Buildings and grounds*): un membre du CA fait une rapide mise à jour des nouvelles du campus et commence justement par mentionner ces travaux puisque la destruction des arbres va obstruer l'accès à l'entrée du campus. Les responsables des « Buildings and grounds » s'assureront que les mesures nécessaires soient prises pour éviter tout inconvénient.

Le souci de préservation de la nature fait partie intégrante de l'image que véhicule le collège. En témoignent ces différentes publications Facebook :



"If you like getting to places in Acadia where not too marry people have been, if you're intrigued by the idea of understanding fish behavior and like cataloguing that behavior, if you can appreciate beautiful colors and attributes in the small as well as the large, if highly suggest bringing your rod and taking a detour upstream" - Darron Collins '92, President, College of the Attacks



On and Off the Trail in Acadia: Brook Trout Fishing in Acadia National Park

A good friend of mine – and an incredible fly angler – once told me a story he called the evolution of the fly fisherman: When someone first learns...

III OG CHILLIUM TOU

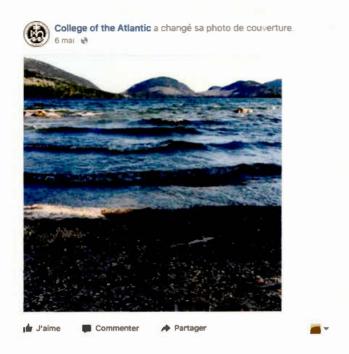


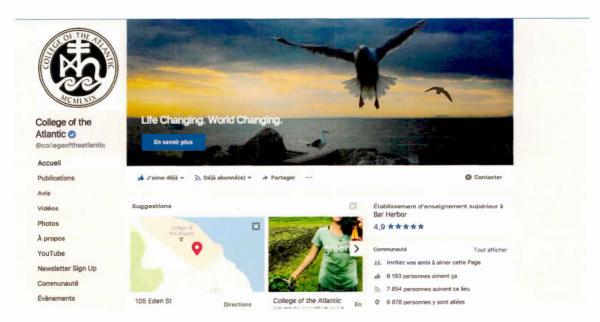
Figure 7-8 Deux exemples de publication de nouvelles sur le fil Facebook du COA (captures d'écran : 18 et 26 juin 2017)

♠ Partager

Commenter

J'aime





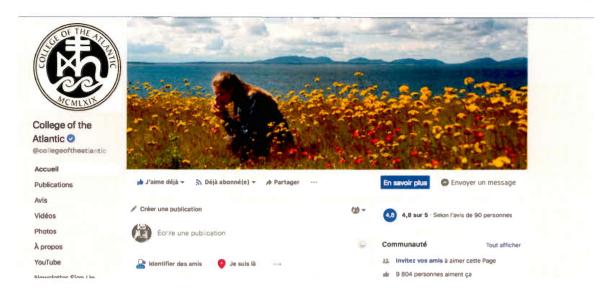


Figure 7-9 Trois exemples de couvertures du profil Facebook (captures d'écran : 6 mai 2017, 22 août 2017 et 20 août 2018)

Les nouvelles diffusées (voir figures 8 et 9) sont relatives à la localisation naturelle du collège et les photographies de couverture montrent le paysage environnant : l'océan, le parc National de l'Acadie, les espèces animales de la région. On retrouve les mêmes thèmes sur le compte Instagram⁹⁵ où plusieurs postes dévoilent des images du campus ou du paysage environnant : l'océan, la végétation, les montagnes, etc. (voir figure 10).

⁹⁵ https://www.instagram.com/collegeoftheatlantic/



Figure 7-10 Séries de photographies publiées sur le compte Instagram (capture d'écran : 20 Août 2018)

Le président lui-même sur son profil Instagram personnel publie des photographies qui

évoquent cette même nature (voir figure 11) :



Figure 7-11 Séries de photographies publiées par le président du collège sur son compte Instagram (capture d'écran : 20 Août 2018)

La nature environnant le COA compte donc pour différer. Mais différer de quoi ou contre quoi? À cela le COA ne répond pas explicitement, il faut le deviner ou émettre des hypothèses : ça compte pour différer d'autres collèges situés en ville qui n'ont pas accès à des espaces naturels; mais ça compte aussi pour différer dans un monde où les questions écologiques sont de plus en plus pressantes et où peu font des efforts en ce sens (et notamment dans le contexte politique aux États-Unis avec un Trump qui nie ces enjeux).

7.2.2 L'écologie comme paradigme de la différence

La localisation et la proximité de la nature conduisent le COA vers des politiques de développement durable qui lui a valu, en 2016, d'être classé comme le premier « green » collège des États-Unis dans la *Princeton Review* (voir figure 12).

The Princeton Review cites an experiential curriculum, a campus-wide focus on sustainability, and student involvement in environmental policy setting in naming COA the most environmentally responsible college in the U.S. and awarding the school a #1 ranking in their *Top 50 Green Colleges of 2016*.



Figure 7-12 Capture d'écran : le COA dans La Princeton Review, site Internet du COA, avril 2015, capture écran juin 2017

Il fait également partie de « l'Ecoleague » un consortium réunissant six collèges qui se consacrent à l'écologie⁹⁶.

Le collège « capitalise » donc sur sa localisation pour s'insérer dans une communauté écologique. Cela lui donne une raison de se démarquer, mais surtout d'exister aux yeux des autres collèges et du monde de l'éducation supérieure. Car, l'Écologie humaine est une discipline difficile à définir, que même les membres du collège considèrent souvent comme quelque chose de fourre-tout et de flou. Par contre, faire partie de l'Ecoleague, développer des discours et des initiatives écologiques sont des éléments plus compréhensibles pour le

_

⁹⁶ Pour plus d'informations : http://ecoleague.org/

grand public et facilement explicables. Autrement dit *ça parle tout de suite* et ce d'autant plus, comme mentionné plus haut, dans la conjoncture actuelle des États-Unis (voir figure 13).



Figure 7-13 Publication Facebook en réaction à la décision de Trump de se retirer de l'Accord de Paris, capture d'écran, juin 2017

Le souci écologique est partout sur le campus. Le collège élabore mairts projets de développement durable et a progressivement construit son identité autour de l'écologie (comme en témoignent les classements). En janvier, lors de ma prévisite, à mon arrivée dans le bureau de Kale, mon informant, j'ai sorti une bouteille d'eau que j'avais prise dans l'appartement dans lequel je logeais pour les deux jours. Voyant la bouteille Kale s'interrompt pour me dire que les bouteilles en plastique sont interdites sur le campus à l'initiative des étudiantes et étudiants. Confuse, je me justifie en insistant que ce n'est pas dans mes habitudes d'utiliser des bouteilles et, au fond de moi, je suis bien contente

d'apprendre l'existence de cette politique. Quel endroit spécial, ai-je tout de suite pensé! Confrontée dès mon arrivée à cette sensibilité écologique, lors de mon séjour en avril 2017, je me suis attardée avec plus d'attention sur les incarnations de ce souci écologique qui passe d'abord et avant tout par omniprésence de l'incitation au recyclage (voir figures 14 à 16).



Figure 7-14 Bacs de recyclage dans la maison des visiteurs (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-15 Bacs de recyclage dans le Turrets Building (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-16 Bacs de recyclage dans le bâtiment de la bibliothèque (photographie personnelle, avril 2017)

Ces photographies ne montrent pas seulement des bacs de recyclage, elles cherchent surtout à montrer que le collège dépasse le recyclage « traditionnel ». En effet, on a plutôt l'habitude de disposer d'un seul bac pour le plastique et les cartons et un bac pour les matières organiques. Au collège, les bacs sont démultipliés pour rendre plus précis et efficace le recyclage. Il y a différents bacs pour différents types de plastiques ou de papiers. Bien que le recyclage soit aujourd'hui monnaie courante dans la plupart des bâtiments publics, il prend une ampleur différente au COA.



Figure 7-17 « Comment recycler? » (photographie personnelle, avril 2017)

Le souci de « bien faire » le recyclage est illustré par cette affiche qui présente les différentes façons de recycler efficacement. D'ailleurs, la question de l'efficacité du recyclage avait été mentionnée au cours d'un All College Meeting (ACM) : une jeune fille étudiante prend la parole pour souligner qu'il faut faire attention à ne rien mettre de nonorganique dans le composte parce qu'il devenait totalement inopérant. Ce constat a été fait à la suite d'un cours dans lequel les étudiants ont analysé la composition du compost justement pour s'apercevoir au final qu'il avait été « souillé ».

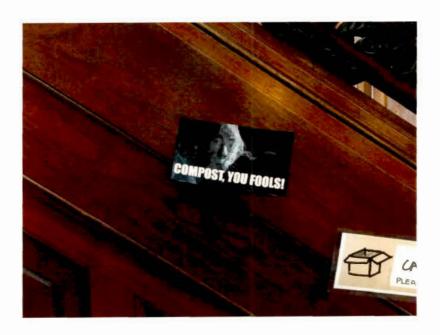


Figure 7-18 « compostez pauvres fous », Turrets Building (photographie personnelle, avril 2017)

En plus du recyclage, j'ai relevé une sensibilisation à l'économie d'énergie : éteindre les lumières (figure 19) et utiliser les séchoirs à mains électriques plutôt que le papier (figure 20).



Figure 7-19 Incitations à éteindre les lumières (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-20 Sensibilisation pour encourager l'utilisation de séchoirs à mains électriques plutôt que le papier (photographie personnelle, avril 2017)

D'autres détails témoignent aussi de l'importance de la protection de la nature. Par exemple, sur les arbres des écriteaux indiquent leurs noms scientifiques.



Figure 7-21 Écriteau sur un arbre (photographie personnelle, avril 2017)

Ou encore, des messages par-ci par-là, rappellent, tels des mantras, l'importance de préserver l'environnement. Par exemple, cette pancarte à l'entrée des nouveaux dortoirs zéro énergie fossile (figure 22) qui fait référence au sel répandu en hiver sur les chemins pour éviter le gel, mais lequel nuit à la végétation.



Figure 7-22 « Les plantes ont besoin d'amour, pas de sel » à l'entrée des nouvelles résidences zéro énergie fossile (photographie personnelle, avril 2017)

Ou encore cette invitation à participer à la marche pour le climat du 29 avril 2017 placée dans la cafétéria.



Figure 7-23 Invitation à participer à la « Marche pour le climat », le 29 avril 2017 (photographie personnelle, avril 2017)

Et aussi les autocollants aperçus sur les voitures garées dans le parking du collège (voir figures 24 à 26) portant des messages engagés : « Eat more kale » (figure 24), « Fuck Monsanto » (figure 25). Des messages allant de paires avec un soutient assumé à Bernie Sanders, qui au cours de la dernière campagne pour l'investiture du parti démocrate, a rassemblé beaucoup de jeunes autour de valeurs socialistes et écologiques dont la teneur est (malheureusement) inédite aux États-Unis.



Figure 7-24 Autocollants sur une voiture garée sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-25 Autocollants sur une voiture garée sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-26 Autocollants sur une voiture garée sur le campus (photographie personnelle, avril 2017)

Ces autocollants sont de rares (et précieuses) occurrences ouvertement « politiques » et engagées auxquelles j'ai été confrontée au Collège. En effet, la plupart du temps, les « ennemis » ou ce « contre quoi » le collège veut différer est passé sous silence (rendu absent) : ils sont très rarement nommés. En ce sens, ces autocollants font émerger et rendent présent plusieurs « ennemis » (absents) tels que : par exemple, le parti républicain (et donc Trump), l'industrie agroalimentaire, les tueries animales, la guerre, l'exploitation à outrance de la planète, etc. Décortiquons les autocollants pour déplier l'idée.

Sur la première voiture, trois autocollants attirent mon attention tout particulièrement : « Eat more Kale », « Think globally, act locally », l'autocollant reportant la citation de Jimi Hendrix « When the power of love overcomes the love of power the world will know peace » et « Live the life you love ». Les deux premiers rendent présents le véganisme -ou en tout cas une alimentation végétale- (le kale étant un des légumes fétiches des végétaliens) et les initiatives locales, valorisées aujourd'hui pour leur impact écologique moindre. Ces autocollants manifestent par extension leurs « opposés »: l'alimentation carnée encore fortement ancrée dans la culture américaine (et dans le monde de manière générale) et, d'autre part, les politiques reposant sur la mondialisation à outrance qui suppose d'aller chercher les produits à l'autre bout de la Terre au lieu de les produire localement et ce dans le but de faire fonctionner un marché mondial et d'en conserver la compétitivité. La citation de Jimi Hendrix rend présent l'amour de la paix comme valeur contre la guerre. Enfin le dernier autocollant « Live the life you love » évoque des phrases que l'on aurait pu lire au cours de la période hippie où l'on rêvait de liberté et de détachement des choses contraignantes de la société (école, mariage, règles, loi, etc.). Cet autocollant en évoquant la liberté de vivre sa vie telle qu'on l'entend, rend du même coup présent son contraire : une vie aliénée par un emploi (la vie que la plupart des gens vivent aujourd'hui).

Sur la deuxième voiture, je m'attarde sur les autocollants « Bernie 2016 », et sur celui disant « Edouard Snowden was working for me ». Le premier est explicite et renvoie à la campagne d'investiture de Bernie Sanders pour le parti Démocrate en 2016, campagne qu'il a malheureusement perdue, mais qui a fait émerger de nouveau aux États-Unis des idées « socialistes » jusqu'à maintenant absentes du paysage politique. Tout en rendant présent Bernie Sanders et ses idées « de gauche » dans ce pays, il rend présent Hilary Clinton contre laquelle il luttait et qui représentait le statu quo et les démocrates néolibéraux peu progressistes. Mais surtout, cet autocollant rend présents le parti des républicains et, son actuel président, Trump, aujourd'hui président et grand ennemi silencieux et absent, qui, plane comme la honte des citoyens américains (tel Celui-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom). Enfin, sur cette voiture, l'autocollant mentionnant Edward Snowden est intéressant à évoquer. En effet, en tant que lanceur d'alerte des pratiques de surveillance démesurées de la NSA, ce dernier est devenu soit un ennemi à abattre pour les grandes institutions de surveillance, soit un sacro-saint protecteur des individus innocents espionnés contre leur gré. C'est cela que l'autocollant cherche à exprimer en disant « Edward Snowden travaillait pour moi » : en faisant ces dénonciations Edward Snowden a « travaillé » pour tout le monde, pour la multitude. Cet autocollant rend présente la protection des individus face à l'espionnage informatique comme combat à mener pour préserver notre liberté.

Enfin, sur la troisième voiture, on retrouve l'autocollant Bernie Sanders 2016 et on découvre celui disant « Fuck Monsanto », explicite et visant directement ce géant des pesticides (aujourd'hui allié à Bayer). Cet autocollant fait entrer sur la scène la lutte contre les entreprises privées de l'agroalimentaire (et aujourd'hui en l'occurrence aussi pharmaceutiques) gigantesques plaies dans l'agriculture et lobbyistes de poids au sein des nations. Ces différents autocollants sont autant de figures qui permettent tout d'abord d'avoir une idée du genre d'individus qui sont au collège : des gens engagés pour

l'écologie, pour des idées progressistes et sociales, pour une plus grande liberté et donc corollairement contre les républicains, contre Trump, contre la pollution induite par une surexploitation de la nature, contre l'industrie agroalimentaire, contre les pesticides.

Ces figures rendent présent ce pour quoi on se bat tout en mettant ces éléments dans une relation d'absence/présence avec ce contre quoi on se bat. En effet, ce contre quoi on se bat est rendu présent par les autocollants (ex. autocollant de Bernie) ou explicitement (« Fuck Monsanto »). Alors que le collège comme institution évoque peu ouvertement ces sujets, ils deviennent ici des figures peuplant aussi ce pour quoi le collège existe (ou en tout cas pour quoi il est important) : lutter contre ces ennemis qui rendent le monde tel qu'il est aujourd'hui. *In fîne*, le discours écologique qui traverse le collège (mais aussi par extension à travers les autres causes qui s'entremêlent à celle-ci) exprime l'engagement du collège et de ses membres vers une nouvelle façon de voir le monde, de l'appréhender et éventuellement de le changer. En ce sens, à travers l'écologie, le collège devient un espace politiquement engagé (pour Bernie Sanders, donc contre Trump; contre Monsanto donc pour une agriculture biologique et respectueuse, pour Édouard Snowden donc contre la NSA et ses pratiques d'espionnage, pour la liberté donc contre l'aliénation) dont l'objectif, au-delà de l'éducation, est aussi de transformer les étudiantes et étudiants. Ci-dessous, une illustration de cette transformation des étudiants par les valeurs appliquées au collège.

Diana, étudiante en deuxième année, qui m'explique que les saines habitudes de vie encouragées au collège lui ont permis de diminuer sa consommation de café. Elle est passée de cinq par jours avec deux cuillères de sucre à deux avec seulement une cuillère de sucre. Elle me révèle aussi qu'elle mange plus équilibré grâce à la qualité de la nourriture servie à la cafétéria provenant dans la mesure du possible des fermes biologiques des alentours et riche en légumes. Par ailleurs, Diana ne se sent pas soumise à une « pression » à manger mieux ou à avoir une vie plus saine, mais la dynamique générale de la communauté l'amène

à y porter plus d'attention et donc à changer ses habitudes. Autrement dit, un mouvement général invite la communauté vers un quotidien plus écologique. À ce sujet, au cours de la visite guidée offerte le jour de l'accueil des étudiants admis, laquelle j'ai pu observer, lorsque l'étudiante guide s'arrête devant la cafétéria elle dit :

It's part of the mission of the college: to decrease print on earth through food. How we eat is how we influence the world. The food is really yummy here, if you want a cheeseburger and fries, you will not find that here (Jena, Étudiante guide, 9 Avril 2017)

La phrase « how we eat is how we influence the world » sonne comme un slogan! D'ailleurs sur le buffet dressé en matinée dans la salle polyvalente où les étudiants et leurs parents ont été accueillis, étaient servis des cookies végétaliens maison, des options de biscuits sans gluten, du cidre de la région et plusieurs variétés de thés et de tisanes (il y a même de l'ortie à infuser!). À travers l'alimentation s'incarne l'engagement écologique du collège, nœud central de sa différence. Ce mouvement vers des habitudes écologiques et saines se catalyse en fin de compte dans le slogan du collège : « Life Changing, World Changing », que l'on pourrait traduire par « Changer la vie, Changer le monde ». Voilà ce que veut faire le collège : changer le monde en changeant la vie, et cela passe par l'écologie qui permet de vivre différemment et plus proche du respect de la nature. Derrière cette volonté de changer la vie, sont évoquées en filigrane toutes les choses qu'il faut transformer pour y arriver et qui finalement font échos aux autocollants sur les voitures. Les « ennemis » sont silencieux au Collège, mais ils sont bien présents, il suffit de les chercher plus attentivement et d'interpréter ce qui est présent. C'est à travers eux que ce qui est absent apparaît.

Dans un autre ordre d'idée, la proximité avec la nature, parce qu'elle impulse les valeurs écologiques, comble les « manques » du campus. Par exemple, il ne dispose pas du traditionnel complexe sportif fortement valorisé par les étudiants aux États-Unis. De plus,

les infrastructures du COA (les bâtiments et les équipements) sont vieillottes et abîmées. Notamment les ateliers d'art qui sont assez médiocres, comme me le dira une étudiante au cours de son entrevue. En ce sens, l'omniprésence de l'écologie comble ces manques et tend à souligner que même si le collège ne dispose pas des éléments traditionnels d'un campus, la nature environnante dont la protection est le cheval de bataille par excellence devient un terrain de jeu différent et plus intéressant (et unique).

En revanche, pour Bob, ayant contribué à sa fondation, l'écologie ne fait pas du COA un lieu *vraiment différent* et *vraiment alternatif* dans la mesure où l'écologie n'est pas une exclusivité du collège :

Everybody is doing that, Harvard is green and Darmouth is green all the places are green! Even Columbia is green in the middle of NY! Green, green, green! and so we have just going along with the trend... I am not that excited about it because that's just happened to be a trend in a nation but I do see the value of it in every way and I know that our environmental mission is what this people are supporting us for so that's good (Bob, fondateur du college, entrevue 18 avril 2017).

Bien que l'écologie induite par l'omniprésence de la nature aux alentours marque une différence du collège, pour Bob ça ne « suffit » pas pour faire du collège un « vrai » espace « alternatif » ou révolutionnaire puisque ce n'est pas *nouveau* (ce qui est vraiment différent est donc forcément nouveau?). Le collège suit une « mode » (a trend) plus qu'une voie alternative de faire les choses. En effet, aujourd'hui avec « le capitalisme vert », l'écologie est partout et les plus grandes enseignes développent leurs images en ce sens. Pour le collège, l'écologie est une façon d'atteindre les étudiants, autrement dit de « se vendre » en évitant de devoir expliquer l'écologie humaine (qui est pourtant l'essence de la différence du collège). Aujourd'hui l'Écologie humaine portée à l'origine comme valeur fondamentale est réduite à l'écologie naturelle et au développement durable alors qu'il est clair que c'est plus que ça et que c'est une véritable relation au monde différente.

L'écologie compte pour différer.

Comme les autocollants l'ont montré, tout comme en témoignent également le souci du recyclage, les saines habitudes de vie et l'engagement réel de tout un chacun au sein du collège pour ces questions, il n'en reste pas moins que les propos de Bob sur l'écologie comme mode et argument de « vente », met au-devant de la scène justement cette propension des universités « à devoir se vendre » (voir chapitre 1). Pour exister dans un milieu fort compétitif, les établissements doivent développer des stratégies marketing et des plans de vente pour convaincre les étudiants de s'inscrire chez eux plutôt qu'ailleurs. Critiquée, la marchandisation des universités existe ici aussi au COA : il n'a pas le choix pour exister que de le faire... On se retrouve face à un entremêlement de choses : le collège diffère à plusieurs égards de l'université traditionnelle, mais par contre le fait de devoir « se vendre », se « marketizer » ne semble pas être un « combat » à mener. Le collège adopte les mêmes stratégies que ce qui peut être fait dans les universités traditionnelles.

**

La localisation du COA compte.

La nature compte.

L'écologie compte.

7.3 Être petit : démocratie et gouvernance

7.3.1 « We are small for a reason »

Le collège veut rester petit pour une raison: sauvegarder l'esprit de communauté et assurer la démocratie et les prises de décisions collectives. La gouvernance est un *moto* au COA. C'est le thème par excellence, la pierre angulaire qui distingue le collège et c'est *ce qui*

compte peut-être le plus dans ce qui fait que le collège est différent des autres institutions d'éducation supérieure à la hiérarchie souvent verticale. Au COA, les décisions sont prises collectivement et démocratiquement. Impasses et situations anarchiques en sont les principales conséquences, ralentissant les prises de décisions et faisant souvent tomber certains débats ou affaires en cours dans l'oubli. En revanche, il est central que chacune et chacun ait une voix : qu'il soit étudiant, administrateur (« admin ») ou responsable des bâtiments.

Kale me raconte plusieurs fois l'anecdote des distributrices de sodas interdites sur le campus par la communauté étudiante. Pour lui, c'est l'événement le plus représentatif de l'inclusion des étudiantes et étudiants dans la prise de décisions et dans la gestion quotidienne du collège, et surtout, qui montre que par et à travers eux, le collège se fait, évolue et se transforme. Le collège se transforme ici une nouvelle fois par le soutien à un mode de vie saine qui refuse la « mal bouffe ».

Respectant l'inclusion de la communauté étudiante, le dialogue est privilégié. En effet, en cas de problèmes tous sont invités à en parler:

You know, when a student comes to me with a concern or a project, my response is immediately "Let's talk about this: should we have a dialogue?" you know... rather than saying "this decision has already been made" » (Henriette, doyenne de l'admission et ancienne étudiante, entrevue 13 avril 2017).

Encourager le dialogue, discuter des problèmes, des préoccupations, des projets et des nouveautés : le collège est ouvert à tout entendre et à discuter de tout.

Governance here is quite different, quite different from a lot of places but definitely different than most of educational institutions that are pretty administratively structured. Here we do a lot more with groups and committees and stuffs like that, the idea of it being I think that it's part of a good education to

learn how an institution runs and we trust students to be part of that and they usually do a good job. So we have this All College Meeting, not the all college go but enough people go to keep this sort of thing alive. We almost done it weekly and the faculty meet almost every week and yes not divided by departments but as a single thing and that's, that's most places don't do that (...) But I think the general idea and commitment to participatory governance is still here, right, and most of administrators here, I would say, for me, as a dean [.] my job was almost backwards from other places, in other places, the dean make decisions and you do what is decided, around here it's a little bit more like the committee make a decision and the dean does the work and I mean I was ok with that, if I can get people agree I would follow up and get things done but a lot of that, we have the meetings and the goal of the meeting is to make a decision but not for me to say "hey that's what is going to happen" and tell everybody in the meeting. You know what I mean? And that's different and it's a different kind of organization (Rick, professeur au college depuis le début, entrevue 18 avril 2017)

The cost of democracy is the speed that it happens. We try very hard to run by consensus here [.] and of course consensus is a very specific branch of democracy [.] and it can take ages to get thing done here. Ages. Because everyone has to have the same... everyone has the feeling that they have to say... so that can be very very challenging. You know, the classic joke is "how many COA students does is take to screwing a light ball? And the answer is I don't know let form a committee and find out." Right? Hum there is a committee for everything here [rires] and that's a good thing in that we are opening the doors: "hey if you have an opinion this is the place where you can share it" but it's very frustrating in the sense that we need to make this decision yesterday. Our president (...) has got this very interesting job of leading a college that does not want to be led. Right? He is at the top of our hierarchy of a school that doesn't want a hierarchy and that is an enormous challenging thing to do. So that can be tough. (Stephen, professeur, entrevue 31 janvier 2017)

I think ACM is super beneficial; I think it's really amazing and one of the things I was questioning about the new school I am transferring to [cette étudiante est en processus de transfert vers un autre collège davantage axé sur les beaux-arts], they just told me that they voted a new core curriculum and I was like "Ok? Did the students vote for it? Or did like the professor vote for it?" and I never got a response. So when I'll get there I will be annoying and pesky about it. Cause I am definitely one those students... why I was so attracted to COA was because when I asked questions I got a pretty transparent answer. And but there are some things that are not really transparent, about which is frustrating, but for the most part

there are. And so I think ACM advocates for transparency to the students, sometimes in a while our president will go especially if it's like an important voting thing. [...] For as much as we advocate a lot of students are included in things, a lot of time students are included in things just because we want to say that they are included. Like I know a student that is on a committee that help pick out the new architects for the new building. Her opinion didn't really matter she was there for the student representation; and it wasn't like an open committee; it wasn't a place where you could like show up; they selected this one student to be our student representation. (Charlotte, étudiante 3e année en transfert vers un autre collège, entrevue Skype 30 janvier 2018)

Je pourrais multiplier les citations qui vont dans ce sens sur des pages et des pages. Le collège a été historiquement construit sur une base démocratique pour justement prendre à contre-courant ce qui se faisait ailleurs. Comme me le dit Bob, l'aspect démocratique incarnait la radicalité du collège en s'opposant au fonctionnement global de la société :

The governance of the school will be democratic and a full-town meeting, and everybody will come and everybody has a vote, people working on the grounds and the president, everyone will have one voice. Very democratic. We were very radical. Hum students had a voice in their own destiny [.] students particularly, I mean there were the majority so, we were a democracy so... you guys can vote on any of us and they did. And so hum we decided to have a democracy, we thought that was the best way, we decided that most universities were not democratic (Bob, fondateur du collège, entrevue 9 avril 2017).

Des citations ci-dessus, je retiens l'écueil de la prise de décisions collective : être démocratique suppose d'être patient et de supporter la lenteur des changements.

La gouvernance démocratique justifie le fait de rester de petite taille et le besoin d'atteindre un maximum de 350 étudiants :

« We are small for a reason »

J'ai entendu cette phrase pour la première fois le dernier jour du Board of Trustees⁹⁷ (ciaprès BoT) auquel j'ai assisté. Alors que le vendredi, les groupes restreints discutent des affaires courantes, le samedi, les trustees et les membres du COA (invités à titre de public) sont réunis dans la grande salle polyvalente. La première partie de la matinée est consacrée à la campagne majeure de financement dans laquelle se lance le collège en septembre 2017 en vue de financer les nouveaux bâtiments à construire sur le campus. La deuxième partie de la matinée est fermée au public pour le vote en huis clos du budget et autres affaires confidentielles. Ainsi, en première heure, le fondateur d'une compagnie qui épaule le collège dans la mise en place de la campagne de financement a été invité à animer plusieurs exercices de groupes pour préparer les membres du COA « à vendre » le collège afin de convaincre les potentiels investisseurs. Dans un premier temps, il demande à l'assemblée de noter les trois mots qui leur semblent les plus importants qui caractérisent le COA. Les gens s'exécutent. Suite à cela, sans leur demander ce qu'ils ont écrit, il projette sur l'écran géant installé pour l'occasion les mots qui reviennent le plus souvent sur le site internet. On y lit: COA, students, faculty, human, college, communities. Sans plus d'analyses, il introduit la prochaine activité en divisant l'assemblée (y compris le public) en quatre groupes afin que chacun compare les mots qu'ils ont choisis et pour les mettre en commun en vue de construire un argumentaire qui s'adresserait à un potentiel donateur qui n'a jamais entendu parler du COA. Je décide d'observer le groupe qui se forme près de moi dans lequel se trouvent Derrick (le président), Charly (professeur et doyen des affaires académiques), Lisa (doyenne des avancements institutionnels), Henriette (doyenne de l'admission), Ryan et Clauss (deux trustees)⁹⁸:

⁹⁷ Conseil d'administration.

⁹⁸ Prises de notes sans enregistrement.

Charly: [en lisant les mots qu'il a écrits sur son papier] Community, action

Derrick: [en lisant les mots qu'il a écrits sur son papier] Collaboration, expedition, ocean. It's good that students are at the centre. We have

to distinguish from everyone else. Place is important.

Charly: Small is not appearing...

Clauss: How it is distinguished from one another? I think the difference

between the variety: if you are looking at liberal art college small

colleges is less distinctive than ocean...

Henriette: Small, very small college in the coast of Maine and students design

their curriculum. I use 'liberal arts' but size, place and academic

progress. Human Ecology is too confusing for people.

Derrick: Being specific about the number because something small could be

250. It's not parochial but it's 350. We are strategically small.

Ryan: Use the word small intentionally.

Derrick: If we change a lot, we can be 2000.

Henriette: The College binds students together. People come here to make a

difference.

Ryan: It's really different from a college of 1500 that is also small...

Clauss: Way of changing the world. Change the world for the better. The

words I chose: world changing, intentionality (students are world

changing)

Ryan: Small can be suspicious to people sometimes.

Derrick: We are intentionally small in the coast of Maine. Think about liberal

art. We have to use it but this is another difference: interdisciplinary

knowledge built in the liberal art perspective.

Clauss: A very small college in the coast of Main

Au début de la réflexion de groupe, les termes proposés sont les suivants : « communauté », « action », « collaboration », « expéditions », « océan » (lignes 1 et 2). C'est Charly (professeur et doyen des affaires académiques) qui, à la ligne 5, souligne que la taille du collège n'est pas évoquée (« small is not appearing »). Par la suite il s'avère important de déterminer pourquoi le collège est petit et distinctif. En effet, comme le souligne Clauss (lignes 6 à 8), la présence de l'océan est plus distinctive que le fait d'être un petit collège. C'est Derrick (le président) qui répondra à la question en ces termes : « we are strategically small » (ligne 13) à laquelle Ryan (trustee) renchérit en disant qu'il faut utiliser le terme « petit » de manière intentionnelle. Mais comme le soulignent Ryan et Derrick, si le nombre de membres change, le collège change également (ligne 15 et ligne 18). Sa « petitesse » n'est donc pas celle d'un collège de 1500 étudiants (qui est petit aussi par rapport à Harvard, par exemple, où on compte 22 000 étudiants). Non, le collège est petit parce que le nombre maximal de 350 étudiants à atteindre (aujourd'hui on compte 320 étudiants) « dit quelque chose ». Il ne s'agit pas seulement d'être petit, mais d'être petit pour une raison : c'est une stratégie pour faire quelque chose, ce n'est pas juste un nombre. Bien qu'elle ne soit pas évoquée dans cet extrait, l'intention derrière le chiffre de 350 étudiants est de maintenir une communauté de petite taille pour assurer la prise de décision collective et démocratique et pour faire en sorte que les cours soient plus petits, personnalisés et conviviaux. Quand vient le temps de mettre en commun les « pitchs » de présentation en plénière de chaque groupe, celui du groupe que j'ai suivi sera d'ailleurs très apprécié et tout le monde accueille avec enthousiasme l'idée de la « taille intentionnelle ». Ainsi ce n'est pas tant le nombre d'étudiants qui compte, mais l'intentionnalité derrière ce nombre : assurer une communauté qui fonctionne de manière démocratique.

La gouvernance démocratique compte

7.3.2 Les voix de « l'autorité »

Toute démocratie vient avec son lot de limites et d'écueils. Explorons cet élément. Pour cela, laissons parler tout d'abord l'organigramme du collège que j'ai trouvé en faisant des recherches dans les archives du collège (figure 27) :

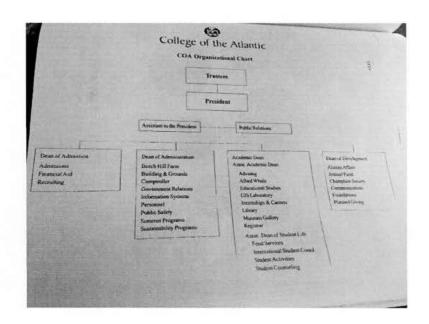


Figure 7-27 Organigramme du COA

Alors que tout le monde évoque (en entrevue ou lors de conversations informelles) la démocratie, il s'avère que l'organigramme présente une hiérarchie stricte. « Sur le papier » le collège fonctionne « normalement » (c'est-à-dire hiérarchiquement) comme toute autre université. Pour visualiser ce constat, voir les organigrammes de Harvard ou de Stanford (figures 28 et 29). En effet, les trustees sont au sommet de la hiérarchie (au-dessus du président), ensuite viennent l'assistant du président et la personne en charge des relations

publiques, enfin en dessous, sur le même niveau, les différents doyens : doyen de l'admission, doyen de l'administration, doyen académique et doyen du développement. Outre le fait que l'organigramme soit relativement classique, l'utilisation des titres « doyens », « président », « trustees », marque inévitablement une hiérarchie. Cependant, une des leçons que j'ai retenues de mon séjour au collège a été de ne pas me fier aux apparences : la différence ne saute pas aux yeux, elle n'est pas toujours « officialisée ». Examinons alors les méandres du fonctionnement du collège.

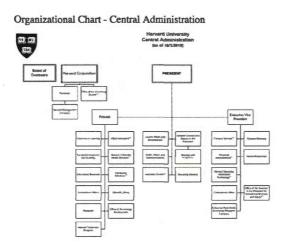


Figure 7-28 Organigramme Harvard (source: site internet⁹⁹)

⁹⁹ Consulté juin 2018 : https://oir.harvard.edu/fact-book/org chart central

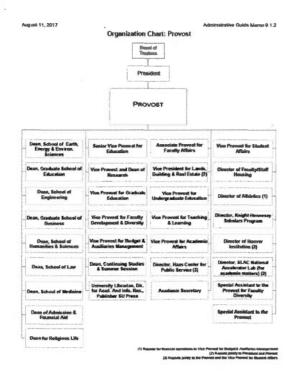


Figure 7-29 Organigramme université de Stanford (source: site internet)

Fait numéro 1 : les membres du CA disposent de l'ultime pouvoir décisionnel et du droit de véto. Cela produit certaines frustrations.

[As a student] I got pretty frustrated because [.] there clearly has a hierarchy here, there are trustees, there are deans and the president that make decisions, there are faculty, there are various committees that students don't participate in like, the faculty meeting and the resource areas where they are doing planning for the curriculum and their areas that students don't participate [.] but at the same time [.] we wouldn't have made any big policy at the college without going to the All College Meeting so [.] there, almost is this kind of parallel structures that are interconnected [.] at certain points but there are not, hum it's not just one kind of decision-making structure as you are eluding too. So there is like, the administration having to run the college on a daily basis and what decisions you make to keep the college running and then there is kind of the biggest philosophical issues (...) those big things when they come up, they go through the All College meeting. For example, when we decided if we are gonna be a fossil-fuel-free

campus. Even the sexual assault and misconduct policy, those big policies going through the All College Meeting [.] hum [.] and then having students participate on a lot of committees. For instance, students are on the admission committee so they are involved in making admission decisions [.] and that's not a fully transparent fully directly democratic process but there are students members on that committee who are participating [.] but at the same time the students [.] don't help me determine how many students we are gonna admit or where we gonna do our reach for the college or how we are gonna promote... we do focus group and stuff like that to figure out how we communicate about the college but so yeah I think [.] I think it's way more democratic [.] than any other institutions I am aware of (...) I think for the students there is this idea like "the administration is making decision and we are not involved in those decisions" and so hum yeah, that hierarchy still (Henriette, doyenne de l'admission et ancienne Étudiante, entrevue 13 avril 2017).

Le propos de Henriette peut sembler contradictoire : il y a une hiérarchie, mais en même temps c'est très démocratique. En fait, son discours change selon qu'elle donne sa perception d'un point de vue étudiant (ce qu'elle a été) ou d'un point de vue de doyenne. En tant qu'étudiante, la hiérarchie est claire et se ressent fortement puisque les étudiants ne sont pas inclus dans toutes les prises de décision. Par contre, du point de vue de la doyenne, la démocratie est réelle : les étudiants participent grandement à la vie du collège. C'est sûr qu'ils ne participent pas à tout, mais comparativement à ce qui se fait ailleurs la différence est grande. Le pouvoir de la communauté étudiante est donc moins décisionnel que participatif, dans le sens où elle participe librement aux discussions précédents la prise de décisions, mais elle n'a pas le dernier mot : elle ne décide pas. Par ailleurs, elle participe quand même amplement aux affaires courantes. Par exemple, Lisa, doyenne de la collecte de fonds, me raconte que les membres du COA (administratifs, communauté étudiante et professeures, professeurs) ont voté son embauche pendant un ACM après que trois étudiantes et étudiants l'aient rencontrée lors d'une entrevue. Bref, malgré le droit de véto du CA et la présence du président comme figures d'autorité, l'implication étudiante dans le processus est bien réelle et l'est plus que dans n'importe quelle autre institution.

Il n'en reste pas moins que le conseil d'administration (dont l'existence remonte à la fondation du collège) est considéré comme une limite à la démocratie. Cependant, différents membres du COA insistent sur le fait que les relations avec les membres du CA sont très différentes de ce qu'on peut trouver ailleurs. En effet, tout le monde se connait et il peut arriver que les membres du CA organisent des repas avec les étudiants. Les trustees ne sont donc pas des fantômes qui gouvernent insidieusement le collège du haut d'une tour inatteignable. Au contraire, ils vont au plus proche de la communauté : tout le monde connaît le prénom de tout le monde, les trustees sont accessibles pour discuter, etc. Par exemple, la première journée du BoT, Clyde (étudiant en 3° année) profite de la présence des trustees pour prendre rendez-vous avec plusieurs d'entre eux pour discuter de différents projets dans lesquels il est impliqué. Ainsi, au-delà des apparences et de la formalité du BoT les relations interpersonnelles et humaines déconstruisent la sacralité du CA comparativement aux autres institutions universitaires où clairement les trustees ont un pouvoir autoritaire fort.

Fait numéro 2 : le collège a à sa tête, un président, figure d'autorité.

Comme le dit Stephen (citation déjà citée plus haut):

Our president (...) has got this very interesting job of leading a college that does not want to be led. Right? He is at the top of our hierarchy of a school that doesn't want a hierarchy and that is an enormous challenging thing to do. So that can be tough. (Stephen, professeur, entrevue 31 janvier 2017)

Examinons de plus cette « autorité présidentielle ».

Au cours de la première session du BoT, le vendredi matin, pendant que le président présente les plans du futur bâtiment que tous aimeraient voir ériger à la suite de la campagne majeure de financement, un trustee interrompt Derrick et lui pose la question suivante : « But who is the voice of this project? ».

La question n'était pas anodine et est au cœur de la gouvernance du collège. En effet, puisque le collège est démocratique et horizontal : tout compte fait, qui va porter en bout de ligne ce projet? Qui va être la « voix » du projet? À cela Derrick répond :

Good and tricky question! We want, I want as a president... it can't be a monument of an individual, but I see me as individual that listen to everyone and that oversees the building construction... It's thus not presumptuous that the president must be the one to have the vision. I'll have to rely on one another. I'll be the voice, I'll play this role.

La « voix » du président n'est pas autoritaire, mais elle porte le projet « au nom » de la communauté COA. C'est en quelque sorte « la voix du peuple » : une voix qui s'élève non pas au nom d'une autorité, mais au nom d'une multitude. Il est intéressant de s'attarder sur la façon dont Derrick construit sa réponse au trustee. Il oscille tout d'abord entre les prénoms : « We want, I want as a president, I see me as individual, the president must, I'll have, I'll play ». Dans sa réponse, il parle à la fois au « nous » (la communauté COA), au je (Derrick comme individu, mais aussi Derrick comme président) et au il (le président). Cette hésitation révèle l'ambiguïté de « sa voix », comme si c'était difficile d'affirmer clairement son rôle, son autorité et sa position. Derrick estime alors que le rôle de « porte-parole » du projet lui incombe presque de manière naturelle : ça fait partie de sa fonction. Sa voix propre *compte* comme celle qui est rassembleuse et représentative de toutes et tous.

Quelques jours plus tard, au cours de la deuxième entrevue que j'effectue avec lui, il revient de lui-même sur cet événement et justifie sa réponse en ces termes:

The reason I can be the voice is because we spend all the time thinking collectively. It's very different if I just came in and say "it is the way it's gonna be I am the voice", and I think that it has to be true of all successful president at COA. They are times where I've got to say the way it's gonna be and the faculty have to say "ok, we trust (.) the President enough to make that" but that was an interesting dynamic that I thought good about it at the end. (Derrick, president, entrevue 17 avril 2017)

Être la « voix » c'est représenter une communauté qui lui fait confiance. Derrick ne veut pas « imposer » sa voix, il veut plutôt la faire entendre au nom de toutes et tous. Dans cette institution démocratique, la voix n'est pas celle d'un individu en particulier (ou d'une fonction autoritaire). C'est celle de toutes et tous qui s'exprime à travers le président qui en devient « porte-parole ». Cette idée qui est soutenue par Kale mon informant qui me dit lors d'une conversation, « Derrick is trying to get our voice out to the world ». Il estime que le président est un « pitchman », c'est-à-dire celui qui sort du collège pour vendre ses idées : « Derrick goes out and tell people and get them excited by it [COA]. He gets these people excited and interested in us ». La voix du président n'est donc pas celle d'une « autorité » : elle n'est pas autoritaire c'est-à-dire qu'elle ne commande pas. Elle est une porte-parole puisqu'elle parle « au nom d'une communauté ». La voix du président définie de cette façon endosse et incarne la valeur démocratique qui parcoure le collège.

La voix du président compte pour différer

Cependant, dans certains cas il s'est avéré qu'on attendait peut-être plus de cette voix...

Deux questions se posent alors : cette voix ne vaut-elle que comme porte-parole? Et qu'attend la communauté d'elle dans le cas d'événements spéciaux ou de conflits?

Lors du premier ACM observé, il est question d'une attaque dont un couple d'étudiants queer a été victime. Des propos homophobes ont été collés sur la porte de leurs chambres dans un des dortoirs du campus. Alors que chacune et chacun exprime ses positions quant

à cet événement, à un moment donné, Derrick (qui était assis à côté de moi et qui est resté silencieux longtemps, mais aussi très attentif) a pris la parole en ces termes :

I often struggle in my position of authority, when people want to hear "my voice," my personal view I am torn because we are all administrators and it hurts me when people said "the admin". Ok I am the president. I am not pretending it's not, but it's difficult to know when people want to hear my voice or want me to step back. (ACM, 5 avril 2017)

Avec cette première intervention, il justifie son silence et répond surtout à l'intervention d'une professeure qui a demandé quelques tours de parole plus tôt, si le couple victime de l'attaque voulait que Derrick *dise* quelque chose. La professeure a fait entrer le président dans la conversation malgré lui (il devait sûrement être en train de se demander quand et comment intervenir). À sa question, la professeure n'a pas eu de réponses de la part des étudiantes et étudiants, mais la prise de parole du président lui-même qui, interpellé, a dû se sentir obligé de dire quelque chose. Sa première intervention (ci-dessus) justifie son silence et exprime son incapacité à savoir s'il doit intervenir et surtout comment intervenir. Il ne sait pas si à ce moment précis il doit profiter de sa position « autoritaire » inhérente à son poste (« *I often struggle in my position of authority* ») : quelle voix faire entendre ici? Celle du président : l'autorité? Ou sa voix propre : celle de l'homme choqué par l'événement?

Il intervient une seconde fois quelques minutes après :

We often talk about the subtleties of language and there is nothing nuanced. I am not to be silent. From Derrick... it's not reflective of our community. I don't know what to do. Apologies can be passed. As President and as Derrick, we don't take it lightly. Thank you for your bravery (ACM, 5 avril 2017)

Dans cette seconde intervention, Derrick dédouble sa voix : il parle en son nom propre (« from Derrick, as Derrick ») et en tant que président (« as president »). Il va même

jusqu'à parler de lui à la première personne du pluriel (« we don't take it lightly »). Ce faisant il met sur un pied d'égalité la voix « autoritaire » (celle du président) et la voix personnelle (celle de Derrick, l'individu). Ce jeu de voix, cette « polyphonie de l'autorité » est symptomatique des exigences démocratiques au collège.

La polyphonie des voix du président compte.

Les deux citations analysées sont révélatrices de l'enjeu pour le président de s'exprimer en tant que président. Il doit savoir faire entendre « sa » (ses) voix tout en sachant rester discret pour ne pas empiéter sur la collégialité. Toutes les voix comptent dans le collège, mais elles ne comptent pas toutes de la même façon. Derrick pour ne pas minimiser la gouvernance démocratique du collège doit parfois savoir « doser » la voix du président : il doit savoir quand la faire entendre et quand la faire taire pour ne pas heurter et pour qu'elle ne prenne pas trop de place. C'est à lui de déterminer quand la « mobiliser ». En effet, dans le cas de la construction du futur bâtiment, la voix du président doit être forte pour faire tenir le projet et mener à bien sa vision. Par contre, lors de l'attaque du couple, il décide d'en faire moins, d'être plus discret et de parler « en son nom ». En fait, ça revient à rendre plus ou moins présente (ou absente) une de ses voix.

L'analyse du positionnement des voix du président dévoile les mécanismes de la différenciation à travers la gouvernance démocratique qui s'opère par une attention particulière à la place de l'autorité. Le pouvoir (l'assumer et le faire entendre) ne va pas de soi au collège et d'autant plus pour le président qui doit doser et bien choisir la ou les voix qu'il veut faire entendre selon la situation.

Pour résumer, la gouvernance démocratique compte dans la distinction du collège. À travers le fonctionnement horizontal, les étudiants ont une place importance dans les prises de décisions. Cela leur confère le sentiment d'être dans un milieu différent. Par ailleurs, la

gouvernance démocratique vient avec son lot de limites : le droit de véto des trustees et l'autorité présidentielle. Reste maintenant à explorer les « voix » des étudiants? comptent-elles? Et si oui, comment?

7.3.3 La voix des étudiantes et des étudiants : suivre une transformation

Pour saisir la façon dont les voix des étudiants comptent, suivons un thème discuté et négocié lors de mon séjour : la question de genre s'articulant autour de deux enjeux. Tout d'abord supprimer les toilettes genrées sur le campus et ensuite créer un « safe space » 100. Ces enjeux découlent d'ailleurs de l'attaque à l'encontre du couple queer discuté à l'ACM :

1 2 3 4	G.	I want to speak about the thing that happened yesterday on the door of my dorm. I am incredibly disgusted and ashamed because it supposed to be a community inclusive and open. We should talk about it!
5 6 7 8 9		À ce moment-là G se met à pleurer à chaudes larmes. Des sanglots très forts secouent son corps. Tout le monde se tait, il y a beaucoup d'émotions. D'autres personnes ont les larmes aux yeux. Moi-même ça me fait beaucoup de peine et ma gorge se serre. Un long silence suit.
10 11	$P^{101}I$	It will be helpful to talk about things that hurt each other. We need to have a sense of community to support.
12 13 14	S1:	This is shocking in a community so open and welcoming. We have to have this conversation. For me I am grateful when the admiristration reacts, we need a formation of the values we want to

 $^{^{100}}$. Littéralement ce terme peut être traduit par « espace sûr » ou « espace sécurisé »; il est aussi traduit par « espace positif » ou « zone neutre ».

¹⁰¹ Je ne connaissais pas les noms de tous les intervenants donc par souci de simplicité je les nommerai par P lorsque c'est un professeur qui est intervenu et S lorsque c'est un étudiant. G désigne la victime de l'attaque verbale.

15 16		hold as a community. The reason we are having this conversation is because we have to.
17 18	S2:	I came here to be in a different degree. Not to have a degree but to have a community. No. That is not okay.
19 20	S3:	My question is: how as a community we don't have a dialogue with the other side. How to respond to a situation like that?
21 22 23 24 25	S4:	I have a problem with how this school communicate? There is a weird assumption that we are all on the same page. We have a tendency to use language to fight the other side. I come from a very conservative place. There is an energy that people come from the same mindset. We have to accept every opinion.
26 27 28	S5:	What do we, as a community, do? How we respond to recognize this action? How do we respond to violence? How do we build a safe space and what is then afterward?
29	[]	
30 31 32	G:	Conversation is fine We are not going to have a great community with diversity. In my family I am completely dehumanized, they even don't call me by my name! [Il/elle se remet à pleurer]
33 34	P2:	Do you want Derrick to send an email? Do you want a discussion outside ACM?
35 36 37	P3:	Administrators become the embodiment of values of the college. This is the role of communication in an institution: how to defend values; communication has to be an end.
38 39 40	S6:	We must have more discussion on that incident. We could all be more active. When something happens, people show sentiment but we can find another way to speak about that
41	[]	
42 43	<i>S7:</i>	I am very sorry of what happened. This kind of incident shows me that it's not ok. We can use classes to educate. We need to engage

44
45
46
17

all the people that are not here. I don't know who they are. I hope we can change that. Let's put governance at the centre and not just in the website. Go out on the room and speak to people. Let's open up the people in dialogue and conversation. We need more action

Dans cet extrait, par trois fois, les intervenants font référence à un *a priori* qui parcoure le collège. D'abord à la ligne 2 : « it was supposed to be a community inclusive and open », ensuite à la ligne 10: « in a community so open and welcoming », et enfin aux lignes 14-15 « I came here to be in a different degree. Not to have a degree but to have a community ». Le collège, de par les valeurs qu'il est censé véhiculer, crée des attentes : les membres *s'attendent* à ce que la communauté soit ouverte et inclusive. Être différent vient donc avec des expectatives. Cela est clairement souligné par une intervenante aux lignes 21 à 25 :

There is a weird assumption that we are all on the same page. We have a tendency to use language to fight the other side. I come from a very conservative place. There is an energy that people come from the same mindset. We have to accept every opinion.

Les membres ont des attentes par rapport au collège et il y domine implicitement l'idée que tout le monde est d'accord sur tout et partage le même état d'esprit (mindset). En filigrane, l'intervenante remet en question le présupposé que la communauté COA soit inclusive, que tout le monde accepte les différences de chacun, les préférences sexuelles de chacun, etc. Pourtant, l'incident dont a été victime le couple queer témoigne du contraire : il y a des gens qui ne pensent pas comme tout le monde au sein même de cette communauté soi-disant sacrée. Ces « eux » sont « parmi nous ». Tout au long de l'extrait, les intervenants mentionnent ces « eux » (« they ») : on ne sait pas qui ils sont, mais ce sont « les autres », « ceux qui ne pensent pas comme nous ». Par exemple à la ligne 28, G fait référence à sa famille qui le déshumanise et il les désigne par un « they ». On retrouve ce « they » à la ligne 44 « I don't know who they are ». Dans une communauté qui se veut aussi inclusive il faut comprendre comment intégrer ces « eux » qui *a priori* ne devraient pas en faire partie. Et pourtant ils le sont : donc la question qui se pose est « comment faire avec eux » et non « comment les exclure de cette communauté ? ». Cet extrait témoigne du poids que signifie d'« être différent » qui va avec des « promesses » : en l'occurrence, on promet une communauté inclusive,

ouverte, dans laquelle on ne discutera jamais des gouts et des couleurs de chacun. Implicitement, être différent vient avec un contrat tacite : « tu ne rejetteras pas les personnes qui n'ont pas les mêmes préférences sexuelles que toi ». On peut imaginer d'autres contrats de ce type : « tu ne voteras pas pour Donald Trump », « tu n'investiras pas ton argent dans l'exploitation pétrolière », « tu ne travailleras jamais pour Monsanto ». Bref, au-delà des valeurs explicitement exprimées les valeurs implicites à partager s'accompagnent d'attentes quant à ce qui va être fait ou non. Autrement dit, être alternatif vient avec des « promesses à tenir ».

Tenir des promesses compte pour différer.

C'est pourquoi, l'incident dont a été victime le couple se définissant comme queer a fait émerger un élan d'empathie et a suscité un appel à l'action : « we need more action » (ligne 47). Alors, à la suite de cet événement, les questions de genre vont habiter le campus. À la bibliothèque, des livres sur le sujet vont être mis de l'avant (voir figure 33) :





Figure 7-30 Livres sur les questions de genre exposés à la bibliothèque (photographie personnelle, avril 2017)

Les photographies montrent les livres de Judith Butler *Undoing Gender* dans lesquels la penseure féministe déconstruit le genre en proposant de se défaire des normes sociales dominantes. On y voit également un livre sur l'histoire du mouvement transgenre, ainsi que le livre *Nobody Passes: Rejecting the Rules of Gender and Conformity* de Mattilda Bernstein Sycamore, une anthologie rassemblant plusieurs essais sur le genre. Trois ouvrages du même type sont mis de l'avant dans la deuxième photographie. Ces livres sont placés bien en évidence dans l'allée principale de la première salle de la bibliothèque, passage obligé lorsqu'on y entre et difficile à manquer. La mise en évidence des livres fait écho clairement à la discussion à l'ACM et à l'incident vécu par le couple queer. Cette action témoigne alors de l'engagement face aux affaires courantes du collège. On voit qu'elles ne sont pas prises à la légère et circulent au sein de l'établissement.

Surtout, les étudiants vont se lancer dans une action concrète : dégenrer les toilettes. En effet, ils vont tenter de supprimer la division homme/femme des salles de bains sur le campus en modifiant la signalétique (voir figure 31), et ce, dans le but de créer un « safe space ».





Figure 7-31 Changement signalétique des toilettes (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-32 Autocollant sur une table (photographie personnelle, avril 2017)

La communauté étudiante souhaite donc à travers cette signalétique (et comme l'explicite l'autocollant) créer un espace inclusif, respectueux des genres, des préférences sexuelles, des origines ethniques, de l'âge et des aptitudes physiques ou mentales. Habiller le campus de ces autocollants c'est faire en sorte que les valeurs fondamentales, qui sont en théorie partagées par *tous*, *le soient dans les faits*. En ce sens, l'autocollant ci-dessus, par sa présence, crée cet espace où tout un chacun peut se sentir libre d'exprimer son malaise suite à une attaque qu'il ou elle aurait subie.

Cependant, au bout de quelques jours, l'administration a réagi au changement de signalétique des toilettes (figure 33) :



Figure 7-33 Transformation de la signalétique des toilettes, réponse de l'administration (photographie personnelle, avril 2017)

Sur ce mot, il est inscrit que, bien que louable, l'initiative doit passer par le comité de la vie étudiante afin d'être discutée et approuvée. Les étudiants ont donc certes un pouvoir de décision, ils peuvent initier des politiques et tenter de changer les normes, mais cela doit se faire en collégialité. Le collège ne fonctionne pas en se soumettant à toutes les décisions individuelles. Tout doit être discuté en groupe.

Quelques jours après, voici ce que l'on pouvait voir sur les portes :



Figure 7-34 Création de « Safe space » et transformation des signalétiques des toilettes (photographie personnelle, avril 2017)



Figure 7-35 Création de « Safe space » : zoom sur l'affiche (photographie personnelle, avril 2017)

Le changement apporté à la signalétique des salles de bain s'accompagne désormais d'une fiche explicative qui dit (je traduis) : « plusieurs membres de la communauté du COA ne sont pas confortables avec les toilettes genrés. Cette question a été rapportée à la Vie étudiante et tout en prenant en compte les opinions de la communauté, ils ont décidé de créer des options plus inclusives ». De l'autre côté de l'affiche, on peut voir un cartoon humoristique représentant un chat sur une cuvette demandant « un peu d'intimité » et sous lequel on peut lire « En espérant que tout sorte comme il faut aujourd'hui! Soutenez le mouvement! » Cette affiche dit donc plusieurs choses : tout d'abord qu'il y a un « mouvement » qui se met en place et qu'il faut le soutenir pour le déployer. De plus, elle explique le pourquoi de cette décision et surtout s'appuie sur le comité de la Vie étudiante pour montrer la légitimité de la démarche : ça ne sort pas de nulle part, ça a été discuté en comité et les opinions de tous ont été entendues. Bref, l'affiche explique la démarche expressément pour montrer que tout a été pensé « dans les règles de l'art » et selon le fonctionnement propre au collège. Les étudiants ont donc répondu à la demande précédente de faire en sorte que la décision soit prise collectivement.

Créer une communauté sûre, un Safe space, compte pour différer.

Comme les autocollants sur les voitures analysés plus haut, la création d'un Safe space qui compte pour que le collège diffère, dit plusieurs choses sur ce contre quoi le collège (ou en tout cas les membres qui le composent) veulent différer. Évidemment, comme je l'ai déjà dit, c'est l'incident subi par le couple queer qui a impulsé ce changement, mais au-delà de cet événement qui a joué comme un catalyseur, les idées de Safe space fleurissent un peu partout en Amérique du Nord depuis l'élection de Trump, mais aussi depuis l'affaire Harvey Weinstein et le hashtag #metoo qui dénonce les agressions sexuelles. Au moment de la mise à nue de l'affaire, la société américaine a été secouée

par une prise de conscience sur la violence de la société et des relations sociales. Par conséquent, elle tend progressivement à créer ces lieux sûrs et de paix. Faire du collège un Safe space répond aux attaques du couple queer, mais aussi plus généralement au « dehors » du collège où se joue une grande violence notamment sur les questions sexuelles, de genre et de racisme, entre autres. On remarque comment par cette volonté de ne pas seulement créer dans le collège un Safe space, mais de faire littéralement du collège un Safe space, la communauté étudiante fait du COA un espace de résistance aux violences qui ont lieu dehors et qui sont dues notamment au gouvernement Trump qui incite des pratiques sociales violentes. Il y a donc dans la création de ce Safe space la mise en présence du dehors contre lequel il faut se protéger. Un dehors particulier : celui qui ne respecte pas les choix de chacun, qui est violent contre ce qui est différent et étranger à ce que l'on est.

**

Être petit « pour une raison » compte

La voix du président compte pour différer

La polyphonie des voix du président compte.

Tenir ces promesses compte pour différer.

Créer une communauté sure, un Safe space, compte pour différer.

7.4 Curriculum : expérimenter, questionner, se normaliser (un peu)

Le dernier élément promu par le COA comme étant distinctif est relatif à la pédagogie et au déroulement des études qui, ancrés dans l'écologie humaine, se démarquent par la liberté des choix de cours, par des méthodes d'évaluations multiples et par l'apprentissage expérientiel « sur le terrain ».

7.4.1 Pédagogie : notes, expériences et field trips

Pour entamer la section sur la différenciation au niveau pédagogique, considérons l'extrait suivant qui plante un argument d'autorité. Issu de la deuxième réunion de l'Academic Affairs Committee (comité responsable du recrutement des professeurs et du choix de cours), Jerry (professeur en biologie) et Manon (directrice des services académiques et administratifs) discutent du calendrier. Jerry est inquiet et remet en cause ce calendrier que Manon défend en insistant: ça a toujours été comme ça...

Jerry: Marie you sent up yesterday the schedule thing, I am just a little

nervous about it...when I see that next spring goes until the second week of June and I am predicting we are gonna have a very large number of students who are gonna be coming to faculty saying they are going to be missing the last or two of

Spring terms as they have internship opportunities...

Manon: But John we have done this before this isn't an anomaly!

Jerry: I am just saying that I don't think that's a good idea.

Manon: But as I said, the calendar is set up by S [doyenne de la Vie

étudiante]. S sets it up. She sends it to... whoever she sends it to. They send it to me. I have like 4 years ahead... I put the dates

out.

Jerry: I am not criticizing you....

Manon: No no no but what I am saying is...

Jerry: [I am not sure that it's appropriate that student life sets up the

calendar, we are an academic institution we are not eastern life

institutions.

Je mets en exergue cet extrait parce qu'elle campe une déclaration: « we are an academic institution, we are not the eastern life institution ». Jerry remet en cause le fait que ça soit le service de la Vie étudiante qui définisse le calendrier. Il ne précise pas qui il préférerait pour ce faire, mais je suppose qu'il aimerait que les professeurs s'en chargent eux-mêmes ou bien un service proche des activités académiques. Jerry complète sa déclaration par « nous ne sommes pas une compagnie d'assurances ». Autrement dit, il estime que le collège ne doit pas être géré comme une entreprise privée telle une compagnie d'assurance, mais comme une « institution académique ». La conversation n'ira pas plus loin parce qu'interrompue par le reste du comité qui calme la dispute. L'extrait oppose deux visions. D'une part, « les choses sont comme elles sont et on continue de les faire parce qu'on a toujours fait comme ça » (opinion de Manon). On s'appuie donc sur la tradition. D'autre part, Jerry qui remet en question le fonctionnement même de faire en voulant bousculer un fonctionnement qui, selon lui, n'est pas digne d'une institution académique. Je voulais introduire la section par cet extrait pour souligner l'importance de la dimension « académique » du collège.

Il est clair que le collège se distingue par son approche pédagogique et que cela « compte » pour le définir comme étant différent. Aucun qualificatif n'a été déterminé

pour la nommer. En effet, contrairement à certains établissements qui tendent à dire clairement d'où est tirée la pédagogie implantée, au collège un flou sémantique entoure ce qu'elle est. En fait, il y règne une certaine liberté vis-à-vis de ce qu'il est possible de faire pendant les cours. En effet, certains cours sont magistraux, d'autres relèvent du séminaire (petits groupes en rond autour d'une table), et d'autres encore sont dits « expérientiels » composés d'excursions extérieures et/ou de travaux pratiques. Des choses similaires et d'autres différentes s'entremêlent : le collège puise à la fois dans ce qui correspond à des formes traditionnelles, mais aussi à des choses plus spécifiques. Il ne s'agit pas de « faire tout différemment ».

Il n'en reste pas moins que ce patchwork de pratiques pédagogiques apparaît être, comme en témoigne la conversation avec Alice ci-dessous (étudiante en première année), ce qui distingue le collège – en tout cas ce autour de quoi « l'alternativité » se catalyse :

Academics are very different (...) you are totally free of choosing every class (...) if there is not a class offered, something you are very interested in you can do an independent study on it or you can go in the academic committee and be like 'hey, we are proposing this class or do a group study if there are also people interested in that' (entrevue 7 avril 2017).

Dans la même veine, quand je demande à Charly, professeur de biologie, ce qui est différent au collège, il aborde tout de suite la question de la forme des cours :

In terms of our classes, some of our classes would fit in a traditional model they would be, you know, they would seem no different and the students coming out of that class... that individual class would be very much the same. Some of the classes would be very, very different (entrevue, 31 janvier 2017)

D'autres cours vont être différents parce qu'ils vont encourager l'aspect interdisciplinaire :

I am a biologist but I taught a class that the students called 'Fish Fish Fish' but really stands for Fisheries, Fisherman and Fishing communities, and so I taught it with another person who is trained in anthropology and so we learned about the fisheries and we learned about the policy but we also went out in the community and so two of their early assignments was to see all the technical details about fishery another one was to go out and interview a fisherman. And so that doesn't happen in too many departments. When I have my students go to some of these non-profits that we work with that are interested in these kinds of community and fisheries management issues they always say that the student are unique because, the one that come in with a background in biology from other schools didn't talk to people and so our students are very open and very good at bridging that gap (Charly, professeur de biologie, entrevue 31 janvier 2017)

« Bridging that gap », voilà la pierre angulaire de l'approche pédagogique au COA: ce n'est pas tant la forme des cours qui est différente que l'interdisciplinarité et les choix possibles. Autrement dit, c'est la non-rigidité, la liberté pédagogique qui compte pour différer. Bon, à ce niveau-là on pourrait dire qu'aujourd'hui, dans l'université traditionnelle, beaucoup d'initiatives sont prises aussi pour renouveler l'offre pédagogique et pour éviter de se cantonner au cours magistral. Par contre, la différence se situe dans le fait qu'à l'université traditionnelle, nous partageons le postulat que renouveler la pédagogie n'est pas forcément au centre de ce qui fait l'université (malheureusement, d'ailleurs). Au collège, la pédagogie est un nœud autour duquel se construit la manière dont il va être différent. Pour illustrer plus précisément ce point, prenons par exemple la scolarité d'Alice qui a suivi les cours suivants : transformation des systèmes alimentaires, improvisation humoristique, histoire de l'art, biologie, art dans les années 2000 et anthropologie de l'alimentation. Pour le semestre de l'été 2018, elle a choisi Jardins et serres, Littérature du monde et Introduction à la philosophie occidentale. Un autre étudiant a plutôt suivi ceux-là: Philosophie, Photographie, Histoire de l'art et le cours Entrepreneuriat. Kiara, étudiante en deuxième, s'est, elle, tournée vers les cours Abeilles et Société, Évolution et herpétologie ainsi qu'un cours sur l'histoire de la photographie. Bref, les possibilités sont infinies.

Cet éclectisme relève d'un fonctionnement sans département. En effet, les étudiantes et étudiants n'ont pas à choisir d'appartenir à tel ou tel département, les cours n'ont aucune attache facultaire. Au-delà de la forme concrète des cours (pédagogie par expérience, par projets, séminaires, cours magistraux, travaux pratiques, etc.), ce qui compte le plus c'est l'absence de départements qui multiplie l'offre de cours dont découlent des emplois du temps très diversifiés. Encore une fois, cela correspond à l'Écologie humaine qui, comme philosophie, ne segmente pas les choses du monde : tout est en relation et le théâtre est tout aussi en adéquation avec la biologie que l'étude des abeilles l'est avec l'histoire de la photographie.

Par contre, bien qu'il n'y ait pas de faculté ni de département, j'ai quand même perçu une légère distinction faite entre les professeurs en « science pure » et ceux en « sciences humaines ». Elle n'a d'importance que pour les professeures, mais il me semble intéressant de la soulever. Elle a été actée notamment lors de la première rencontre du trimestre du « Faculty Meeting » au cours de laquelle le comité se divise en « sous-groupes » : ceux en sciences pures et ceux en sciences humaines (Humanities). Mais cela n'a de « poids » qu'administrativement : pour choisir les professeurs et pour réfléchir à de nouveaux cours. Le reste du temps, le Faculty Meeting rassemble la totalité des professeurs.

Lorsque j'ai constaté que, dans les faits, les particularités pédagogiques se résumaient à l'absence de champs, de départements, de facultés, je me suis intéressée à ce qui se disait sur le site : puisqu'il n'y a pas de termes généraux pour décrire la pédagogie au collège et puisque ce qui compte avant tout est la *liberté*, comment en parle-t-il aux

futurs potentiels étudiants? Comment le tout est présenté via le site web? Explorons¹⁰². Lorsqu'on navigue sur la page du site Internet en question, on lit, dans un premier temps, cette phrase: « Boundaries between disciplines are largely artificial, and addressing the world's problems requires combining knowledge in new ways ». Cette déclaration est une invitation à remettre en cause les frontières entre les disciplines, on voit un positionnement clairement et directement contre la segmentation des disciplines à l'université. En effet, bien qu'elle ne soit pas nommée, c'est bien la division disciplinaire des universités qui est rendue présente ici. La description continue comme suit : « COA has one, self-designed major in human ecology. You have the flexibility and freedom to design a curriculum that is right for you ». Voilà donc la solution à l'artificialité des frontières entre disciplines: l'Écologie humaine, une majeure que l'on façonne à notre image et qui permet flexibilité et liberté (encore cette idée de liberté). Il faut que le curriculum ait du sens pour l'individu (ça rappelle aussi l'autocollant sur une des voitures plus haut : live the life you love). L'Écologie humaine comme seule et unique discipline, comme paradigme philosophique est donc ce qui donne sens au libre choix : on ne donne pas un libre choix « comme ca », mais pour une raison particulière: pour rendre justice à notre philosophie. Ensuite, il y a une vidéo d'un exemple de projet final de recherche, celui d'une jeune fille qui a réalisé un spectacle de clown pour réfléchir à son propre processus créatif. Elle y parle du pourquoi de son projet et témoigne du « sens » qu'il a représenté pour elle. Dans la vidéo, l'étudiante conclut sur le sentiment d'amour qui règne au collège. Elle ne parle pas de liberté comme c'est le cas dans les phrases précédents la vidéo, mais plutôt de cet amour dans la communauté, comme s'il dépassait toutes les formes possibles de pédagogies. L'amour comme pendant de la liberté? En tout cas, ça fait partie du

¹⁰² Cette analyse a été basée à partir de l'observation de cette page du site Internet : https://www.coa.edu/academics/areas-of-study/

collège, *ça compte* comme quelque chose qui va le rendre différent. Je reviendrai sur cet élément, mais continuons pour l'instant l'exploration de cette page Internet. Sous la vidéo se trouve ceci :

The areas of study we've listed are **constellations of interests**—topics or ideas around which students and faculty cluster. They're neither majors nor formal concentrations.

- Biomedical Studies & Molecular Biology
- · Climate Change & Energy
- · Community Planning & Ecological Policy
- · Culture & Place
- Educational Studies
- Environmental Law & Politics
- Ethnography & Documentary
- · Farming & Food Systems
- Field Ecology & Natural History
- · Gender & Identity Studies

- International Studies
- Languages
- · Literature & Writing
- Marine Science
- Mathematics & Physical Sciences
- · Mind, Meaning, & Consciousness
- · Performance & Music
- Sustainable Business
- · Visual Arts & Design

Figure 7-36 Domaines d'études au COA (capture d'écran, juin 2017)

Une liste de domaines d'études (*areas of study*) définis comme « constellation de sujets » (*constellations of interest topics*), expression d'ailleurs soulignée en gras. Il est bien rappelé que ces domaines ne sont ni des majeures ni des « concentrations formelles ». Là encore est souligné le refus de la formalité, de l'institutionnalisation des disciplines. Cette liste n'existe pas administrativement, elle n'a aucune existence officielle, elle est là à titre indicatif. Et pourtant il y a quand même une liste : ambivalence, déconstruire, mais quand même fournir quelques scripts et aiguiller un peu. Il ne faut pas se perdre totalement dans la liberté, dans l'interdisciplinarité.

Sous cette liste sont inscrits ces éléments :

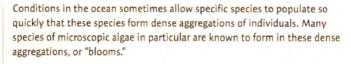
You may find yourself pulled towards one or more of these areas. You may have some other area of study in mind: perhaps something that is unique to you and doesn't even have a name. Or you may see strands of knowledge as so interwoven that the idea of areas seems too limiting. As you explore these areas of study, remember that they are mere suggestions: hints about how you might want to put your curriculum together. We don't like breaking up knowledge and experience into different areas. So please take these 'areas of study' with a grain of salt. Or maybe an entire salt shaker.

Le paragraphe montre ce qui est « unique » à l'étudiant. Il est rappelé aussi que ce sont « simplement des suggestions » ou des pistes pour réfléchir à ce que l'étudiant veut vraiment. Cette liste doit être prise avec une « salière » (salt shaker). L'insistance sur le statut indicatif de cette liste est significative : ce n'est pas la discipline qui est au cœur du collège, mais l'étudiant, ses intérêts, ses aspirations, sa volonté propre et ses souhaits. Bref, sa liberté. La redondance de ces paragraphes est si forte que ça pose la question de l'utilité même d'avoir une telle liste : pourquoi faire une liste si on veut autant s'en détacher, si on précise autant qu'elle n'a pas de valeur, qu'elle ne compte pas? Sûrement parce qu'il faut quand même en avoir une, il faut quand même montrer qu'au collège c'est « du sérieux », il faut quand même montrer que oui on peut faire des études à l'international, oui on peut étudier les mathématiques et la physique, oui on peut faire des études en éducation ou sur les identités de genre. Cette section du site Internet se termine par la mention d'un travail d'un étudiant : celui de Maxim Lowe

Student work:

Progress towards Modeling Red Tides and Algal Blooms

by: Maxim Lowe



In this paper, one method of predicting whether or not blooms will occur involves exploring the impact of grazing zooplankton on algae populations, and how the toxin produced by the phytoplankton affects those zooplankton populations.

Download PDF

Figure 7-37 Exemple de travail d'étudiant (capture d'écran, juin 2017)

Si l'on télécharge et ouvre le fichier PDF attaché, on découvre un papier format académique traditionnel : abstract, introduction, méthode, résultats¹⁰³... L'exemple est à l'opposé de celui présenté en vidéo (l'étudiante clown et son processus créatif). Deux extrêmes sont mis de l'avant : l'art, d'une part, et la science pure, d'autre part. En effet, dans l'article de Maxime on peut voir différentes formules scientifiques et des graphiques :

Le document peut être récupéré à l'adresse suivante : https://www.coa.edu/live/profiles/1267-progress-towards-modeling-red-tides-and-algal/templates/details/student-work.php

equations

This process of separating variables and solving their corresponding functions makes it possible to find key relationships between parameters. An important inequality in the model arises:

$$L \ge \pi \sqrt{\frac{D}{r}}$$
 (7)

To see in more detail the steps that lead up to this inequality, see pages 131-133 of Edward Beltrami's Mathematical Models in the Social and Biological Sciences.

What this inequality states is that for any given diffusivity constant and rate of algal reproduction, there is a corresponding minimum patch width at which a population of algae can sustain itself without diffusing out of the system into the surrounding water.

Using different patch widths, Eq. 3 was plotted for multiple time values using Python, and the resulting plots can be viewed in Section 3. Animations for each model were posted, accessible through a link mentioned in the description of each figure.

2.3 Two-Dimensional Diffusion

$$\frac{\partial u}{\partial t} = D\left(\frac{\partial^2 u}{\partial x^2} + \frac{\partial^2 u}{\partial y^2}\right) + ru \tag{8}$$

This model is a modification to Eq. 3, and simulates the diffusion of algae across two dimensions to provide a more realistic simulation. The model in Eq. 8 was also coded using Python, and the resulting plotted images were sequenced to form a video, accessible through a link men-

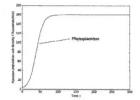


Figure 1: P (blue line) = 3, Z (green line) = 0

Similarly, setting P=0 yields a similarly expected result in Fig. 2, in which the Zooplankton gradually die off since there is nothing to graze.

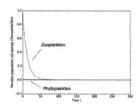


Figure 2: P (blue line) = 0, Z (green line) = 1, $\theta = 50$.

3.1 Lotka-Volterra Results

Figure 7-38 Extrait du travail final d'un étudiant (capture d'écran, juin 2017)

La présence sur la même page de deux projets aussi différents et opposés témoigne de la volonté de montrer qu'au COA on peut faire autant de l'art que des sciences. Dans cette page sont reconstruites les dichotomies science/art, méthode scientifique/méthode artistique, concret/abstrait... Pourquoi avoir fait le choix de présenter deux projets aussi différents et cantonnés chacun dans une discipline au lieu de faire celui de montrer un projet qui rendrait justice à l'interdisciplinarité? Pourquoi effacer l'Écologie humaine? Sur cette page, les disciplines sont à la fois poussées dehors et réintroduites (sorte de push and pull). Elles sont là tout en ne l'étant pas en même temps. La non-disciplinarité compte évidemment, mais encore une fois il est important aussi de montrer qu'on peut faire du traditionnel, « ça compte, mais... »

Ne pas avoir de départements et l'interdisciplinarité comptent pour différer, mais...

Afin d'avoir une idée plus factuelle de ce que pouvait être une journée typique au COA, j'ai suivi Kiara pendant une journée.

Extraits du journal de bord, mardi 11 avril 2017

J'ai rencontré Kiara le matin au TAB (Take A Break : la cafétéria), elle prenait son petit déjeuner. Elle mangeait un bagel tartiné de beurre ou de fromage, un œuf dur et elle buvait du café. Kiara est en 2e année, elle est originaire de Californie. Elle est allée dans un lycée traditionnel avec plus de mille étudiants. Mais elle voulait changer. Elle a reçu un pamphlet du COA qui lui a particulièrement donné envie de venir. Comme elle l'a dit à ses parents, elle est allée le plus loin possible de chez elle aux États-Unis! Aujourd'hui, elle porte un t-shirt noir du groupe des joggeurs du COA. Kiara est blonde, les cheveux très courts. Elle n'est pas maquillée et porte des boucles d'oreille (deux à chaque oreille) et de nombreuses bagues. Avec son t-shirt COA, elle est habillée d'un jean et porte des baskets. J'apprends qu'elle s'intéresse plutôt aux matières scientifiques. Ce semestre, elle suit le cours Abeilles et Société et celui Evolution et Herpétologie. Le semestre dernier, elle suivait un cours d'histoire de la photographie. Elle aimerait se spécialiser dans les mammifères marins (comme beaucoup au COA). Pour son senior project elle aimerait comparer la pêche des sardines en Californie et dans le Maine. Elle envisage de faire quelque chose de scientifique, mais aussi d'historique en documentant avec des photographies, mais elle a encore le temps. Elle n'est qu'en deuxième année. Vers 9h25 (les cours commencent à 9h30) on se lève pour aller à son premier cours : le cours de Charly sur l'Évolution. Là je me retrouve dans un cours « normal ». Il se déroule jusqu'à 11h sans pause. Le cours est quand même très participatif. Charly utilise le tableau à la droite du mur et non celui en face. Les étudiants sont alignés et assis en rangée et non en U comme c'était le cas dans les cours que j'ai observé auparavant. Je ne comprends pas un mot. Kiara est assise au fond de la classe, elle discute au début du cours avec sa voisine d'une chose et d'autres. Charly est son superviseur, elle me l'a dit pendant le petit déjeuner. Il cherche souvent son regard d'ailleurs pendant le cours. Charly pose beaucoup de questions aux étudiants. Il a inscrit les différentes étapes du cours au tableau. Il n'utilise pas de PPT et branche son ordinateur au moment où il veut montrer aux étudiantes et étudiants une simulation avec un logiciel. À ce moment-là, quelques étudiants sortent leur ordinateur dont Kiara. Je remarque qu'elle en profite pour regarder ses mails et répondre à certains d'entre eux.

Après ce cours, Kiara se rend directement au deuxième cours de sa journée dans le Turrets building: Abeilles et Société, donné par une professeure fraichement arrivée. Entre les deux cours, elle a seulement le temps de se rendre d'un building à l'autre. En arrivant dans la salle, il y a déjà des étudiantes autour de la table. La professeure (K) est en train d'essayer de faire marcher le projecteur. K a l'air un peu préoccupée, elle m'accueille avec un grand sourire et continue de tenter de faire marcher le projecteur. Pendant qu'elle s'affaire, les étudiants discutent. Kiara se met aussi autour de la table et discute de tout et de rien avec sa camarade assise à côté d'elle. Je reconnais plusieurs étudiants dans le cours. Je remarque qu'il y a beaucoup de filles! Même dans le cours de biologie il y avait une majorité de filles! C'est inattendu pour un cours de bio où on s'attendrait à ce qu'il y ait normalement plus de garçons. Dans le cours de bio, il y avait 13 filles pour 2 garçons et dans ce cours-là sur 15 personnes, il n'y en a que 2.

La professeure -pendant qu'un technicien est venu l'aider pour la mise en marche du projecteur (qui a couté aux alentours de 1000 \$ selon Kale qui l'a dit l'autre jour en réunion)- fait une annonce : pour les personnes qui lui ont demandé un lunch pour midi, elle a apporté de quoi faire des sandwichs. Il y a des wraps gluten free et normaux, du pain, de la salade, des poivrons, des concombres, du miel et du beurre de cacahouète. Plusieurs filles se lèvent pour préparer leur sandwich... tout le monde est content et reconnaissant, l'ambiance est bonne. Pendant ce temps, Kiara reste assise puisqu'elle a prévu son lunch de son côté. Une fois que tout le monde a fait son sandwich et que le projecteur marche enfin la professeure fait une autre annonce : ils ont une intervenante aujourd'hui qui travaille pour la protection des abeilles pour l'état du Maine. Vers 11h45 ils se rendront à la ferme pour que l'intervenante inspecte les ruches. Apparemment, les abeilles n'ont pas survécu cet hiver (c'est la première année que des ruches étaient installées). Vers 11h15, l'intervenant entame sa présentation. Les étudiantes et étudiants sont attentifs. La présentation sera ponctuée de quelques questions. À l'heure prévue, 30 minutes plus tard, nous partons pour la ferme. Il y a un petit cafouillage pour la répartition des étudiantes et étudiants dans les voitures. Un seul van de 8 personnes est prévu, la professeure peut emmener 4 personnes dans sa voiture et d'autres utiliseront leur véhicule personnel. Bref, on se retrouve à 7 dans le van du COA. Pendant le trajet, Kiara mange son lunch. Elle l'a préparé dans un Tupperware en verre et elle utilise un set de couverts en bois qu'elle avait

rangé dans une petite pochette violette floquée de l'écusson du COA et de la phrase « COA students ». La route dure environ 10/15 minutes, elle longe l'océan pendant un temps et s'enfonce ensuite au centre de l'île. On perd petit à petit la sensation d'être au bord de l'Atlantique et on se sent davantage à la campagne. Le trajet est calme, peu de gens parlent. Personne ne se préoccupe de ma présence. Tout le monde arrive à la ferme en même temps. Le soleil brille et il fait beau. La professeure m'indique que nous allons à la ferme animalière (le COA possède deux fermes, l'autre étant consacrée uniquement à la culture de fruits et de légumes). Une fois tous les étudiantes et étudiants sur place, tout le monde se regroupe et se dirige vers les ruches (il y en a quatre). On ne perd pas de temps! Nous sommes quand même en cours! Pendant tout le temps que dure la sortie, nous resterons autour des quatre ruches. Les étudiantes et étudiants observent l'intervenante qui « autopsie » les abeilles pour connaître la raison de leur mort. On en profitera pour gouter le miel qui est délicieux! Tout le monde est fasciné! Agglutinés autour des ruches, des cadavres d'abeilles passent de mains en mains pour les observer. Personne ne rechigne à la prendre du bout des doigts. Beaucoup de questions sont posées à l'intervenante qui, passionnée, prend un très grand plaisir à leur répondre. Pendant ce temps, la professeure est elle aussi attentive, elle tourne autour des étudiants, pose des questions et surtout prend des photos (certaines se retrouveront d'ailleurs sur Instagram par la suite)...



Figure 7-39 Cours à la ferme dégustation de miel dans les ruches (photographie personnelle, avril 2017)

Nous restons autour des ruches jusqu'à 13 h 30. Il commence à faire chaud. Le soleil brille fort. C'est agréable de sentir cette chaleur sur son corps. Une fois que l'intervenante a terminé, nous passons quelques minutes dans les granges pour voir les animaux de la ferme : vaches avec leurs petits veaux (parfois tués pour être mangés), petits moutons qui viennent de naitre. Ils sont incroyablement mignons. Les deux étudiantes en charge de la ferme qui sont présentes dans le cours sont très fières. En plus, d'autres moutons femelles sont enceintes et devraient mettre bas bientôt. Tout le monde est attendri. Le plaisir est de courte durée puisqu'il faut quand même retourner en classe pour la dernière heure. La professeure dit d'ailleurs ironiquement « You really want to return to the classroom after that right? ». Tout le monde rit, mais personne ne se plaint et on retourne tranquille dans nos transports respectifs. Une jeune fille qui n'était pas avec nous à l'aller se met à côté de moi. Elle sera déposée sur le chemin devant sa maison. Elle n'habite pas loin dans les bois, il suffit de la laisser sur le bas-côté de la route. Le retour au COA se fait tranquillement. Kiara parle plus qu'à l'aller. Elle dit que l'arrivée des beaux jours amène aussi beaucoup de touristes et elle raconte à quel point c'est désagréable l'été. Arrivés au COA, nous retournons dans la classe dans le Turrets pour écouter la présentation de deux étudiants sur leur recherche sur « Bees and Human ». Puisque le projecteur ne fonctionne pas et que personne n'arrive à le faire fonctionner, ils décident de se mettre en rond par terre et de faire la

présentation seulement avec l'ordinateur. Tout le monde se met donc en rond. La présentation est assez informelle, c'est davantage une discussion. Beaucoup interviennent ou lisent des extraits des livres qui les ont inspirés. Les deux étudiants qui présentent ont fait une boisson à base de miel (une recette tirée du livre) qu'ils font déguster à la classe, tout le monde se régale. C'est un peu rapide parce que les étudiants ont pris du retard à cause de la visite à la ferme. À la fin, la professeure s'excuse d'ailleurs pour ce retard et elle précise que ça ne se reproduira plus. À la fin du cours, Kiara me dit qu'elle n'a plus cours et qu'elle va rentrer puis aller travailler sur ses choses.



Figure 7-40 Le projecteur ne marche pas... on improvise (photographie personnelle, avril 2017)

Suivre Kiara m'a confrontée à la diversité d'une journée sur le campus. J'ai expérimenté l'oscillation entre des moments « traditionnels » (un cours magistral dans un laboratoire de biologie) et d'autres qui sortent de l'ordinaire (sorties sur le terrain, un groupe assis en rond par terre, lunch fourni par la professeure). L'approche pédagogique est différente par son éclectisme et par le choix possible entre des cours

classiques et d'autres, « alternatifs ». D'ailleurs Alice (étudiante, 2^e année) souligne cet élément dans l'entrevue : elle était contente au semestre passé d'avoir un cours plus magistral sur l'histoire de l'art. Ça lui fait du bien de parfois s'assoir dans une salle et écouter un professeur parler de ce qu'il connait plutôt que de toujours devoir participer.

Je retrouve cette oscillation au niveau de la notation qui dépend en grande partie des professeurs. Règle générale, ils donnent une note en lettre et une note « narrative », mais certains cours fonctionnent aussi sur la base plus simple d'un *pass or fail* (credits/no credits) :

I have spread sheet where I determine grades and most students take classes for grades, they... virtually, they have the options credits/no credits and so a student could go through four year taking credit/no credits but no matter what they would have a narrative evaluation. Our transcript when they are done... there is a one page with just the grades of the classes, you know the traditional... and then there is about 15 pages after that has for every class the description, the professor's evaluation and there again, students have the option to put their one evaluation in, to talk about what they learn so students actually has a chance here to add things to their official transcript

Donner des notes que tout le monde (hors du COA) peut lire est obligatoire afin que les étudiantes et étudiants constituent un dossier qui pourra être lu, compris et évalué par d'autres institutions (en cas de transfert notamment vers un autre établissement, mais aussi pour l'inscription en deuxième cycle ou pour des demandes de bourses). Cependant, cette notation classique est accompagnée de l'évaluation narrative détaillée qui décrit l'évolution de l'étudiant, son attitude, etc. Le traditionnel est encore une fois altéré par des détails qui diffèrent...

Évaluation narrative compte, tout comme l'évaluation en lettres....

Plusieurs choses comptent donc au niveau pédagogique pour différer, mais ces choses sont toujours parcourues par d'autres choses que l'on retrouve dans les universités traditionnelles : l'un n'empêche pas l'autre. Coexistence, coprésence toujours et encore.... Deux langages, un pour la communauté et un autre pour « l'extérieur », un pour ceux qui ne parlent pas (encore) le langage COA. Il ne faut pas faire peur, il ne faut pas montrer que l'on est « trop » différent, il ne faut pas faire fuir. Au contraire, il faut montrer que les choses sont faites différemment ici pour une raison, une bonne raison « l'Écologie humaine » qui permet d'être libre, qui se fait dans une communauté pleine d'amour. Le collège justifie sa différence, explique les raisons pour lesquelles il est différent tout en rassurant : les choses peuvent aussi se faire normalement.

7.4.2 Normalisation, institutionnalisation : un mal pour un bien

When we started, we didn't have grades at all. And we didn't think that they were good... people should do their work for the beauty of their work and not for their grades so we didn't have grades, we used to write students a letter at the end and we still write them a letter but, but then within a couple of years we don't have grades and students say "wait a minute but I can't go to graduate school without grades, I need it," so we say, "ok You know, we will give you a grade if you want to go to graduate school" and now... but so many students want to go to graduate school that now all courses are graduated... and so therefore the compromise has got to be made and I think you could really see this school as compromising in a lot of directions, probably too much because resistance has got to be in there... and hum... from where this resistance is gonna come from? [...] the alternative vision that we made have got to be continued in a very very explicit way otherwise it would be forgotten... and we will just become some other College... hum it would be very easy to do that and I think you are right to notice that... so I think if you and also... not just... traditional... not just traditional in "old fashioned" but also say: the, national standards are pushing us in an administrative direction. For example, the accrediting bureau, NEASC they call it, New England Association Schools and Colleges, we've got to be accredited if students want to get scholarship and everything, so therefore we have to follow their rules, but their rules are very traditional and they get more traditional all the time so... they are pushing and pushing our classes and our students and our way of life, they are not made us

have departments though but you know, you could feel the pressure on us to become a normal, a normal institution [.] yeah, and so... and who is interested in fighting the fight to keep the school alternative that we were born on? I think it's very crucially important that we get to do it (Bob, professeur et fondateur du collège, entrevue 13 avril 2017)

L'extrait d'entrevue avec Bob, introduit dans la réflexion sur le collège le compromis suivant : être acteur de la différence. C'est un compromis qui doit être fait pour pouvoir exister en tant que collège légitime. C'est autour de la notation et du bureau d'accréditation NEASC que se catalyse le compromis (et du même coup la normalisation du collège). Les notes dans un premier temps, en tant que « porte de sortie » vers l'après COA pour les étudiants renferment plusieurs enjeux. En outre, pour les étudiants, le COA est une première étape vers la continuation d'études dans une autre université. C'est pourquoi ils ont besoin de notes « normales », c'est-à-dire de notes qui « disent » quelque chose aussi à d'autres institutions pour pouvoir être admis. Sans notes « normales », le COA est un cul-de-sac : on ne peut pas aller plus loin. Le COA n'est pas une fin en soi, il doit donc permettre le transfert et ne doit pas fonctionner en vase clos. Il faut qu'il puisse entrer en dialogue avec d'autres institutions. Les notes deviennent alors le dénominateur commun entre établissements universitaires, elles sont le moyen par lequel on peut aller de l'un à l'autre. Sans notes « normales », c'est comme si le collège n'existait pas. En ce sens, la forme de notation au collège doit être double : une note pour « l'extérieur » et une note pour « l'intérieur » c'est-à-dire une note qui va « parler » à tout le monde et une note propre au collège (la note narrative). Il y a une fois de plus cohabitation entre se démarquer (on a nos spécificités), et s'ouvrir vers ce qui est normal (on peut faire comme tout le monde). Bob voit ça comme une forme de *compromis*: on s'adapte à un besoin tout en gardant nos spécificités.

Bob mentionne également NEASC, le consortium de la Nouvelle-Angleterre qui supervise les accréditations qui permettent de reconnaître le COA comme un collège légitime. Pendant ma visite, NEASC revenait souvent dans les discussions parce que Kale travaillait sur le rapport à remettre à la fin de l'année scolaire. En effet, tous les cinq ans, le COA doit produire un rapport majeur (« major rapport »), tous les deux ans et demi un rapport mineur (« minor report ») et tous les ans un rapport succinct pour faire le suivi des activités ou pour indiquer des changements importants. Enfin, tous les dix ans, une équipe de NEASC visite le collège. Pour la fin de l'année 2017, Kale doit produire le rapport majeur. Cela lui prend beaucoup de son énergie. En gros, le rapport doit traiter de tous les aspects du collège (pédagogiques, administratifs, etc.), de sa mission, à sa gouvernance, en passant par le programme académique, l'équipe de professeurs et de l'administration, les étudiants, les standards éthiques, les équipements et les objectifs d'apprentissage (Kale, entrevue 18 avril 2017). Le principal enjeu est le suivant :

The big thing that we struggle for NEASC: we had the federal government in the US is now set with a credit hour required in terms of academically engaged hours. So, I have to require in the past several years that the faculty demonstrates that every class they do are 150 academically engaged hours [.] that's a little tough to do. We have 10-weeks terms that means 15 hours per week per class, but it doesn't mean it has to be in sit time, that can be reading, papers, videos, discussions, observations. All those things but every syllabus now have to show 150 hours of academically engaged hours. Every credit activities so independent studies, tutorials, group studies, senior projects, have 150 academically engaged hours. The other thing that they really want to check was our financial stability.

Certaines exigences de NEASC sont difficiles à remplir pour le COA qui ne fonctionne pas en semestre comme la plupart des collèges aux États-Unis, mais en trimestre, ce qui rend difficile la justification des 150 heures engagées dans l'apprentissage. En ce sens :

It tries to make educational system more systematic and more alike. NEASC is really geared towards large institutions and most other colleges have only position but they have all team [.] we see NEASC as a necessary evil and not necessarily helping. Every time I go to a NEASC meeting, I get in trouble. I give you an example. They were talking about the importance and need to have evidence for everything you are doing. So if you make claim you have to support evidence to the campus, if you say [.] "our students have high levels of graduate schools tendencies" you have to have the data to support that and every aspect, all the way out. So this is a meeting of 50 people so I had to ask the question and I did: "could you tell me since I believe in evidence, what is the evidence that NEASC reviews improve institutional performance and student learning?" dead silence and someone starts clapping and the whole place start clapping. I was like "oh shit I am in trouble" [rire] (...) I don't see NEASC as really improving our educational [.] performance, I see it as something that we have to do to get federal aids for our students (...) It's necessary so we can get our federal funding and, so students who come here and try to transfer out, they know that they are coming to accredited institutions and it's really important to a lot of our international students.

NEASC est un « mal nécessaire », un passage « obligé » pour donner la chance aux étudiantes et étudiants de venir s'instruire au collège avec des bourses, mais surtout pour donner au COA une légitimité et pour montrer qu'il est capable de former des étudiants. Ce que j'apprends par Kale également, c'est que l'accréditation NEASC est en vigueur depuis 1975, donc qu'elle remonte quasiment aux origines de l'histoire du collège dont les portes ont ouvert en 1974. Alors que la radicalité faisait toute entière partie du COA à sa fondation, il était tout de même important pour les fondateurs que le collège soit reconnu comme étant un « vrai » collège : c'est-à-dire légitime et capable de délivrer un diplôme ayant de la valeur sur le marché du travail ou qui permette de continuer ses études par la suite dans un autre établissement. *Être « reconnu » compte*. De plus, pour revenir à ce que Bob avance pendant notre conversation :

so therefore we have to follow their rules, but their rules are very traditional and they get more traditional all the time so... they are pushing and pushing our classes and our students and our way of life, they have not made us have

departments though but you know, you could feel the pressure on us to become a normal, a normal institution.

La pression dont Bob parle fait apparaître une tension entre le dehors et le dedans. Des forces extérieures menacent la différence et l'unicité du collège qui doit y résister. *Pour Bob, c'est la résistance à cette pression extérieure qui compte pour conserver l'esprit du collège*. Il ne faut pas succomber aux pressions normalisatrices qui amènent le collège à faire des compromis et donc à être « plus traditionnel ». L'enjeu n'est pas seulement d'être différent, mais surtout de le rester et de garder en mémoire l'histoire du collège comme fondement de ce qu'il doit être et surtout de trouver de « nouvelles révolutions ».

Par ailleurs, en réunion, le rapport NEASC est abordé moins comme quelque chose qui fait peur ou qui normalise le collège qu'une invitation à penser la mission et l'identité du collège. Par exemple, Kale est intervenu lors d'une réunion du Steering Committee qui supervise l'ACM et la gouvernance en générale, afin de leur demander leur aide. En fait, il bute sur la partie « organisation et gouvernance » du rapport dans laquelle il lui est demandé de décrire la gouvernance du collège. Pour l'instant, il pense mentionner les points suivants : l'ACM, les trustees et les membres du corps professoral (faculty members). Pour ce faire, il pose des questions spécifiques au Steering Committee concernant (réunion du Steering Committee, 5 avril 2017¹⁰⁴) :

- L'archivage des procès-verbaux;
- La supervision des sites Internet des sous-comités ;
- La supervision de la gouvernance de manière générale :
 - o Comment fonctionne-t-elle?
 - o Quelles sont ses limites et ses forces?

¹⁰⁴ Cette réunion n'a pas été enregistrée et les propos sont rapportés en prise de notes.

- Comment intégrer davantage la communauté étudiante dans la gouvernance?
- O Quels sont les autres bénéfices de la gouvernance au collège?

Quelques réponses sont apportées en vrac concernant les limites de la gouvernance : la participation à l'ACM est basse, la gouvernance prend du temps et la définition de ce qu'est une 'communauté ouverte' est difficile et ambiguë (notamment lorsque quelque chose doit rester 'secret' : comment faire pour justifier de ne pas en parler¹⁰⁵). En fait, l'intervention de Kale, amène les membres à se poser différentes questions, notamment sur l'apport de l'ACM dans la formation des jeunes : est-ce un plus pour l'éducation? Est-ce qu'il serait possible de vérifier le côté pédagogique de la gouvernance? En bref, devoir justifier et expliquer la gouvernance à NEASC amènent les membres du comité à questionner son utilité et ses limites. Autrement dit, le rapport NEASC ne fait pas seulement « normaliser » le collège, mais place aussi la gouvernance comme point de différenciation crucial exploité et réfléchi. La conversation à ce sujet continue au cours de la deuxième réunion de ce comité la semaine suivante. Dans l'intermède, Jason, professeur en sciences politiques, a pendant la semaine relu les deux derniers rapports NEASC pour connaître ce dont ils avaient parlé par le passé. Il a remarqué que les mêmes choses avaient été proposées dans les deux derniers rapports :

Reduce the trustees number down, to fewer trustees and then: oh! [il recommence à lire] "by 2011, the academic dean with the help of the chair of academic affairs and student activities would identify and agree on desired educational outcomes for those participating in the governance system" [silence] "outcomes that are consistent with the COA mission". Ok so that's... Yes we did that, that was 10 years ago. And 5 years ago, in 2007, that, no in

¹⁰⁵ En entrevue, Kale me raconte une anecdote en ce sens : il y a quelques années, le collège a pris la décision de licencier un de ses membres pour harcèlement. L'événement n'a pas été rendu public et certains étudiants s'en sont plaints, sous prétexte que la communauté COA est une communauté ouverte.

2012... sorry, in 2012 hum here what we said we will be doing: [il lit] emphasize the orientation of new faculty, staff and trustees on the importance on governance participation in the COA education and make sure of COA operating model" [silence] so that things that we said we are gonna do in 2007, we also say in 2012... I don't think we should said that again (Jason, professeur, réunion du Steering Committee, 12 avril 2017)

Alors pour Jason:

I am trying to think, we are gonna propose at NEASC what we want to work on and it should be like, not a big idea that revolutionize everything but something we think is part of the main question of how we continue to move forward to try, not always succeed, try to better effectively to something related to governance...

Ils en viennent à la conclusion qu'ils proposeront, dans le rapport, tout d'abord, de revoir leurs canaux de communication pour communiquer plus efficacement, notamment en utilisant davantage les nouveaux médias ou d'autres plateformes (better communicate, inform, inspire and motivate), et ensuite de se pencher sur la question des standards des procès-verbaux. L'idée étant non de proposer une refonte complète des PV, mais plutôt de dire qu'ils vont étudier le sujet et considérer la double possibilité de modifier le tout ou de continuer sur les mêmes bases. Ils donneront ainsi à NEASC des éléments sur lesquels ils vont analyser et développer éventuellement de nouvelles lignes de conduite si nécessaires. Ici l'obligation de « donner quelque chose » à NEASC ne vient ni avec le devoir de faire des compromis, ni avec celui de se normaliser, mais plutôt invite le collège à travailler ses façons de faire et éventuellement à réactualiser certaines pratiques de gouvernance qui ne correspondent plus vraiment à la réalité.

NEASC peut donc être à la fois une source de normalisation, mais aussi une source de renouvellement et une opportunité à repenser le fonctionnement du collège.

NEASC compte pour réfléchir sur la gouvernance du collège.

La question du cheminement des études et la pédagogie interdisciplinaire comptent dans la différence du collège. Ce sont deux choses importantes pour les étudiants tout comme pour les membres du corps professoral. En revanche, certaines radicalités originelles ont disparu (notamment l'absence de notes) à cause de pressions extérieures qui ne cessent de menacer la différence du collège. En ce sens, NEASC, qui représente la légitimité, le « normal », tend à pousser à une certaine normalisation, même si cela n'est pas le cas pour toutes les questions et est aussi une façon de redéfinir et de repenser la différence du collège.

**

L'approche pédagogique compte

L'interdisciplinarité compte.

Ne pas avoir de départements compte.

L'éclectisme compte

Évaluation narrative compte, tout comme l'évaluation en lettre.

Être « reconnu » compte

La résistance à la pression extérieure compte pour conserver l'esprit du collège

Rester différent compte

7.4.3 Se transformer pour changer le monde

Journal de bord, dimanche 16 avril 2017

Vendredi soir à 6h30, dans la salle polyvalente (dans le Gates), Clyde et Samantha, deux étudiants en 4^e année, organisaient un événement qu'ils ont appelé « Beyond the Whale Skull: towards life-changing ideas ». La « Whale Skull » fait référence au gigantesque crane de baleine qui trône au centre du campus, point de rencontre et symbole [voir figure 51 ci-dessous]. La soirée voulait être un « dépassement » des TedX -c'est comme cela que Clyde m'a présenté l'événement la première fois qu'il m'en a parlé-. Dix intervenants se succèdent pour raconter leurs histoires et partager des idées, des pensées qui ont « changé leur vie ». Le tout est inspirant et parfois émouvant. Derrick, le président, est là ainsi que plusieurs professeurs. La salle est comble et le public vit à fond le moment : applaudissements, 'hourras', 'heys, sifflements. Les intervenants sont étudiants, professeur-e-s ou membres de l'administration. Une membre du board of trustees, fait également un petit speech. Bref, l'événement veut inspirer des idées nouvelles qui doivent changer la vie. Il s'est ouvert avec une petite saynète des organisateurs dans laquelle Clyde joue un personnage qui argumente qu'il peut tout savoir sur tout ce qui existe, alors que Samantha, elle, joue au contraire un personnage qui défend que c'est impossible de tout savoir. Le personnage de Clyde argumente en disant qu'il s'est inscrit à un parcours d'études indépendantes (independant studies) au COA intitulé « Knowing the Unknown », mais révèle qu'il n'a pas appris tout sur tout, mais qu'il a appris une chose importante : pour apprendre, il faut avant tout apprendre des autres. Samantha acquiesce en disant « the best way to learn is to listen to other people's stories and ideas ». Au fur et à mesure, ils en viennent à souligner la chance qu'ils ont d'être au COA entourés justement de personnes formant une « communauté riche » avec des « idées géniales » (« our students, our faculty, our staff, our kitchen staff, even our own librerians »). Tout cela d'ailleurs pour introduire une des libraires qui va raconter sa propre histoire, sa venue à New York, ville dont elle avait peur, ne sachant pas quoi faire de son futur. Après elle, vient une étudiante qui a effectué un projet de recherche musical au Venezuela. Elle s'approche du micro et commence à chanter a capella un chant qu'elle a écrit en espagnol. Pour elle, le chant est une façon de répondre à la violence et à la destruction environnementale puisqu'elle donne aux gens espoir et dignité. Clyde et

Samantha reviennent sur la scène après l'émouvant discours de la jeune fille et parlent des « life-changing ideas » : tout le monde en a une selon eux. On nous distribue alors des feuilles de papier sur lesquelles il faut écrire une idée ou une phrase qui nous a inspirées. Ces feuilles sont ensuite ramassées et elles seront prises en photo et diffusées dans un diaporama à la fin de l'événement. Certains écrivent sur des feuilles roses, qui ont été collectées et utilisées pour des petits moments d'improvisation performés par les étudiants du groupe d'impro du College. Ils diffusent aussi une vidéo réalisée par une ancienne étudiante dans un parc dans laquelle on la voit chanter « l'hymne du COA » qui a pour refrain le slogan « life-changing world changing ». De nombreux étudiants connaissent la chanson et chantent par-dessus la vidéo. Elle relie les étudiants et je ressens un sentiment d'appartenance fort à quelque chose de commun que tous partagent. Un professeur prend ensuite la parole pour expliquer en cinq minutes comment gouverner le monde de manière créative « from the ground up ». Il commence en disant « why do we just protest and react? Let's act it can be fun ». Il fait référence à la marche des femmes de mars 2017 à Washington à laquelle il a participé (« it was amazing »). Il imagine des manières rapides de récolter de l'argent pour des causes environnementales en rassemblement des milliers d'individus. Il dit aussi « what if the population of the US say to the world, 'we support action towards climate change by donating 1 billion dollars to the global fund for developing countries this weekend' ». Il incite chacune et chacun à la Saint-Valentin et aux anniversaires de remplacer les cartes et les cadeaux par « le gift of gifts » : un chèque sans destinataire. La personne choisit un organisme humanitaire, politique ou environnemental à qui donner de l'argent pour faire du monde un monde « more loving and lovable ». Chose qu'il a expérimentée lui-même avec ses enfants et ses petits-enfants. Il encourage aussi à consommer moins. Clyde et Samantha reprennent la parole après le discours du professeur. Samantha s'avance au-devant de la scène et demande à l'assemblée « if we human ecologists could govern the world what would we do? ». À cela Clyde, qui a dans ses mains un bocal rempli des papiers sur lesquels le public a disposé ses idées, répond « I take everyone ideas, I put them in a box (en même temps qu'il parle, il secoue le bocal pour le mélanger) and then I pick one ». Il tend le bocal à Samantha qui prend un premier papier : « So we will live in a world where... » et elle lit ce qui est marqué sur le papier qu'elle a pioché « no one is afraid to be imperfect ». À cette phrase, le groupe d'impro revient sur scène et improvise un petit sketch autour de cette phrase. Puis Clyde et Samantha remontent sur scène et Clyde s'exprime : « I try all the time, I really try to make the world a better place but sometimes it takes a lot of ideas and it becomes a bit overwhelming and I just feel like giving up". Samantha lui répond pour le rassurer qu'il ne doit pas voir le fait de changer

le monde comme une fin, mais comme un processus. Et ce pour faire la transition avec une vidéo sur un projet d'un étudiant sur le « Hummingbirds process » qui est une sorte de projet artistique autour des colibris. Suit une autre vidéo/performance d'un étudiant, projet vidéo autour du regard. La soirée se termine avec une membre du Board of Trustees que je nommerai A dont la présentation s'intitule « Being the change you want to be ». A. est un peu nerveuse et assez émue et attachante. Elle respire plusieurs fois avant de commencer! A. est kenyane. Ce qu'elle présente dès sa première slide en soulignant la proximité que les individus entretiennent avec la nature dans son pays. Elle raconte son enfance dans une ferme et ses souvenirs d'avoir trait une vache à mains nues! Mais elle insiste aussi sur le statut des femmes dans son pays dont la position dans la société est sous-évaluée. Elle se base sur son passé et la chance qu'elle a eu de devenir la femme qu'elle est aujourd'hui dans le Maine et s'exclame « you must be the change you want to see in the world ». En racontant quelques anecdotes sur sa fille, elle souligne que cette dernière garde une photo d'Hilary (Clinton) près de son lit, ce qui l'amène à parler de la femme et des injustices. Elle continue en disant que le changement vient de notre ouverture minute après minute envers notre propre transformation et ajoute que les diplômes n'ajoutent rien au pouvoir que nous avons déjà en nous. Elle termine sur sa volonté de continuer à être un « agent de changement » comme tous les gens présents ici. Elle termine sur une citation « the problem is common to all but the attitude to solve it makes a difference ». Les histoires de chacune et chacun, sont tout aussi éclectiques et uniques. Elles montrent qu'il n'y a pas une telle chose que la « norme » et c'est cela que permet le COA: faire comprendre que c'est une bonne chose que de ne pas être dans la norme, que de ne pas savoir « quoi faire après », que de ne pas tout savoir tout de suite. Le COA apprend à apprendre des autres, à s'enrichir d'expériences différentes, multiples, de se diversifier. D'ailleurs c'est sur ça que terminent Clyde et Samantha en disant que c'est au COA qu'ils ont appris ce qu'ils voulaient vraiment apprendre: apprendre les uns des autres.



Figure 7-41 « The Whale Skulls » (photographie personnelle, avril 2017)

Cet événement catalyse les différents apprentissages que peuvent faire les étudiants au COA. Il est en soi un événement pédagogique et didactique, il renforce l'appartenance à la communauté tournée vers le changement en vue de pouvoir ensemble améliorer le monde. Il faut se connaître afin de trouver des solutions pour faire différemment. Ce qui compte ici dans ce qui est dit c'est l'accent mis sur le « changement ». J'écris d'ailleurs dans mon journal de bord quelques jours plus tôt :

C'est aussi à travers les initiatives étudiantes qui veulent bousculer et aller audelà de ce qui est fait que le collège se construit différemment. J'ai l'impression que c'est ça : dans tout ce que le COA entreprend, il y a une volonté d'aller audelà. Le terme de « beyond » est intéressant pour cela : Going Beyond... On ne sait pas « beyond quoi », mais c'est au-delà des formes déjà établies. Bousculer ce qui est fait. Je me rappelle bien de la discussion à l'ACM : comment faire des Safe space dans le COA? comment parler de choses dont on ne parle pas normalement? L'alternatif ce n'est pas seulement « aller contre », mais c'est aussi « aller au-delà », dépasser, requestionner... Tout le temps remettre en question.

Remettre en question, c'est aussi ce que j'ai perçu lors de mon observation du cours de Jerry (un des professeurs « star » du COA en biologie spécialiste avec Rick de l'Écologie humaine), « Biology and Form » :

J'arrive dans un amphithéâtre en gradins avec des chaises fixes qui ont chacune une petite tablette rabattable. Pour aller d'une rangée à l'autre, les gens marchent sur les chaises ou sur les tables. Le projecteur ne marche toujours pas. Le professeur demande si quelqu'un a un laptop connecté à Internet. Deux étudiantes proposent le leur. Les étudiants ont leur tasse ou pot Masson, ou gourde sur leur bureau. Il y a un couple au fond de la salle qui se tient la main. Une fille fait un massage à une autre fille au 1er rang. Deux autres sont assises dans l'escalier alors qu'il y a encore de la place dans l'assemblée. À 9h40 le cours commence. Jerry montre une vidéo de loups qui explique en quoi les loups ont changé l'écosystème en étant réintégrés dans une forêt aux États-Unis. Une fois la vidéo terminée, il demande à l'assemblée d'étudiants : « what do you think? » Jerry n'a pas de PowerPoint ni de notes. Les réponses fusent. Il donne la parole aux étudiants. Quand quelqu'un intervient, il surenchérit la réponse en posant une nouvelle question : How do you know? It's a biology class! Les étudiants participent beaucoup. À un moment donné, Jerry révèle qu'un biologiste de renom spécialiste des loups trouve que cette vidéo n'a aucun sens: « in a college this video will have been shown to prove you the trophic space, there is a top carnivore which does something to a lesser top species. That's the hypothesis. You arrogant asshole. What model of the world is it showing? » Il expliquera ensuite que c'est une façon très cartésienne de voir les choses: le monde comme une machine, une sorte d'écosystème. « I don't know what people mean about ecosystem. What is an ecosystem to all of you?". Ouelqu'un répond « c'est une communauté ». Jerry surenchérit: « It's a community. What's a community? When the group stop and start? ». Plus tard Jerry repose une question: « what isn't in that video? ». La réponse est la suivante: les humains, Il continue en présentant les autres arguments déployés dans la vidéo: « people are dumb. I hope you are not these people. I am not sure what a forest is. I know what a tree is but after fieldwork I am not sure. Make us show your stuff. Don't just watch video" Il complète en disant : « In a real college you won't go outside because they have computers. You would go to your lab, your computer lab and it will go ok. Are you losing your time here?" Tout le monde répond: « no no no no, keep going». Et le cours continue comme ca, comme un match de tennis : questions-réponses, d'autres questions d'autres réponses, encore des questions et plus de réponses... À la fin, John parle des essais que les étudiants ont à faire : « not a stressful thing, it's a funny thing. Not all based on these assets. Find your own data. Make up your own mind. Make a decision to use the rest of the page to prove your decision. There is no right or wrong answer ». Jerry bouscule la science et replace toujours la pensée dans quelque chose de plus large. Il a prononcé le terme de Human Ecology donc il inscrit sa pensée dans ce courant et donc au cœur du College. Le cours challenge beaucoup la façon de penser la science la vulgarisation scientifique aussi. Il a parlé du College et il l'a replacé par rapport à d'autres collèges, on retrouve le nous *versus* eux. Dans son cours Jerry, en posant toutes ces questions, en ne laissant pas les étudiants avec une seule possibilité ou avec un seul choix de réponse insiste sur l'importance du questionnement.

Construit autour du questionnement, le cours de Jerry m'a surprise à plusieurs égards. Il était dynamique, malgré le nombre d'étudiants (plus de 50) et reposait uniquement sur un dialogue entre le professeur et les étudiants. Le premier posait des questions à partir de la vidéo, les étudiants répondaient et le professeur renchérissait avec une nouvelle question pour amener son « public » à déconstruire les arguments de la vidéo. De cette façon, montrer qu'elle n'est pas une vérité scientifique, mais au contraire un tissu de mensonges et d'idées reçues sur la science, la biologie, l'écosystème et finalement du même coup sur la politique. Le plus intéressant est la référence répétée aux « autres collèges » dans lesquels, selon Jerry, on n'aurait pas regardé la vidéo. Au contraire, la vidéo aurait été montrée comme une vérité absolue. Mais au COA, on ne fait pas les choses de cette façon, on ne perd pas son temps, on apprend à se poser les bonnes questions et à remettre en perspective : on change notre regard sur le monde. On va « beyond ».

7.4.4 Ce qui compte pour différer : synthèse et absences/présences

Qu'est-ce qui compte pour différer?

La localisation.

La nature.

L'écologie.

Être petit (pour une raison).

La gouvernance démocratique.

La voix du président (mais elle n'est pas autoritaire).

La polyphonie des voix.

Toutes les voix (mais elles ne le font pas de la même façon).

Les décisions discutées en communauté.

L'approche pédagogique.

L'interdisciplinarité.

L'éclectisme.

L'évaluation narrative, tout comme l'évaluation en lettre.

Être « reconnu » autant « qu'être différent et unique ».

La résistance à la pression extérieure pour conserver l'esprit du collège.

NEASC pour réfléchir sur la gouvernance du collège.

7.5 Contre qui différer? Avec qui? Et pour qui et quoi?

Bien que non posée comme un ennemi à abattre, l'université traditionnelle est ce par rapport à quoi le collège diffère. Le COA entretient une proximité relative avec l'université. Rappelons-nous : nous ne sommes pas pareils (nous sommes uniques, expérimentaux, différents, spéciaux, radicaux, etc.), nous ne sommes pas l'université traditionnelle. Néanmoins, l'université est une amie : nous encourageons les étudiants à l'intégrer par la suite, « nous ne sommes pas contre l'université! Elle est géniale » (Rick), nous applaudissons quand un étudiant a intégré une Ivy League et « nous sommes une institution académique » (comme le dit Jerry). L'ambiguïté de la relation par rapport à l'université s'explique parce que le COA doit se légitimer. Avoir des liens avec l'institution académique dans son ensemble lui permet d'être reconnu et crédible (on ne se défait pas facilement de la pensée dominante : il faut faire des études reconnues pour trouver un travail et mener sa vie comme il faut). D'ailleurs l'ambivalence de la relation (proximité-distance) s'incarne dans des figures propres à l'université que l'on trouve au COA (notamment les notes, le cours magistral, les doyens, etc.). Le souci de légimitié du collège se lit fortement dans le compromis et la normalisation induits par NEASC qui décide de qui/quoi mérite le titre de collège. Par contre, quand la cohabitation est compromise le collège perd sa différence. Elle s'altère et diminue.

Outre l'ambiguïté entretenue avec l'université traditionnelle, d'autres acteurs apparaissent comme étant ce « contre » quoi le collège diffère. Par ailleurs, ils peuplent le mouvement de différenciation de façon plus silencieuse (ils sont moins présents, plus absents). Je pense, d'une part, aux idéologies homophobe, raciste et sexiste (qui ont pris plus de place avec l'incident dont a été victime le couple queer) et, d'autre part, aux pratiques industrielles et individuelles polluantes (qui s'incarnent dans le

paradigme écologique cher au collège). Dans le rejet de ces deux éléments, sont rendus présents. par extension, Trump, Celui-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom et la violence de son discours vis-à-vis des minorités, et *in fine*, le capitalisme néolibéral, grand absent (non nommé), mais rendu présent par le rejet de ces différentes figures. En effet, c'est un modèle spécifique de vie qui est remis en question : productivisme, néfaste pour la planète, hétéronormatif. Rappelons-nous le slogan du collège « Life changing. World changing » : changer sa vie pour changer le monde.

Par ailleurs, face à ces « contres » desquels il faut différer afin de changer le monde apparaissent alors des « pour » et des « avec » : pour la communauté LGBTQ+, pour les femmes, pour les minorités, pour la nature. Bref pour celles et ceux qui souffrent d'exclusion, pour les victimes de pratiques économiques et sociales néfastes. Cela se réalise par l'implantation de pratiques écologiques, par la liberté de choix des cours, par une communauté où règnent amour et respect et par la définition du collège comme un « Safe space » : un espace protégé dans lequel chacune et chacun peut être ce qu'il veut et ce qu'il aspire à être avec l'assurance qu'il ne sera ni jugé, ni rejeté, ni violenté.

Ce qui compte au collège *pour différer* compte aussi par extension pour *changer l'individu pour qu'il finisse par changer le monde*. Cela ne se réalise pas par une opposition frontale, mais par des collaborations, des cohabitations de choses qui vont compter plus ou moins et qui vont aussi parfois altérer la différence. Oscillation constante.

7.6 (S)'altérer, résister

Deux constats principaux émergent de l'analyse et conduisent vers les processus qui meuvent le mouvement de différenciation. Différer est toujours déjà parcouru de « traditionnel » et différer c'est résister. À l'UPop comme au COA les valeurs et les objectifs désignés comme faisant de ces organisations des universités « différentes » sont mues par des pratiques qui relèvent du traditionnel (formes des cours, organigramme, financement, etc.). Cependant, le « traditionnel » est altéré par des détails, des approches, des idées qui « tirent » les organisations vers un être différent. Se pencher sur ce qui compte a montré que tout ne compte pas de la même façon et que certains éléments « différents » comptent plus que d'autres. Les éléments qui comptent peuplent le mouvement de différenciation qui, comme je l'ai montré dans les analyses, oscille. En ce sens, différer est une question de degrés : i.e., la forme des cours diffère moins que la gestion administrative. Ces différents degrés de différenciation visent la même fin : résister (deuxième constat). Résister à un système, résister à un mode de fonctionnement, résister à des idéologies, résister au-dehors. Mais là aussi, la résistance à plusieurs choses (université, capitalisme, racisme, sexisme, médias, guerre, etc.) doit se comprendre en termes de degrés : elle peut-être frontale (« on est anticapitaliste », « on n'a pas de départements ») et douce en même temps (« on ne doit pas être responsable », « on doit être accrédité »). De plus, la résistance ne doit pas être comprise seulement comme désignant « résister à un dehors ». C'est aussi une résistance « à ce qui nous meut de l'intérieur » (faire entendre toutes les voix, être plus populaire). La résistance est double : résister à des forces désignées comme étant « à l'extérieur » de nous et qui risque d'altérer la différence (normaliser l'organisation) et résister aux faiblesses ou aux limites qui menacent la différence de l'intérieur (devenir ou pas une branche de l'IPE? Comment faire entendre une voix « autoritaire »?). Multiple direction de la résistance et oscillation entre différer et altérer la différence.

PARTIE IV

FANTOMALITÉ ET SPECTRALITÉ DU DIFFÉRER

« Enter the Ghost, exit the Ghost, re-enter the Ghost » (Hamlet)

C'est quelque chose qu'on ne sait pas, justement, et on ne sait pas si précisément cela est, si ça existe, si ça répond à un nom et correspond à une essence. On ne le sait pas : non par ignorance, mais parce que ce non-objet, ce présent non présent, cet être-là d'un absent ou d'un disparu ne relève plus du savoir. Du moins plus de ce qu'on croit savoir sous le nom de savoir. On ne sait pas si c'est vivant ou si c'est mort. Voici - ou voilà, là-bas, une chose innommable ou presque : quelque chose, entre quelque chose et quelqu'un, quiconque ou quelconque, quelque chose, cette chose-ci, « this thing », cette chose pourtant et non une autre, cette chose qui nous regarde vient à défier la sémantique autant que l'ontologie, la psychanalyse autant que la philosophie (« Marcellus : What, ha's this thing appear'd again tonight ? Barnardo : 1 have seen nothing. »). La Chose est encore invisible, elle n'est rien de visible (« 1 have seen nothing »), au moment où l'on en parle et pour se demander si elle a réapparu. Elle n'est encore rien qui se voie quand on en parle.

Derrida, 1993, Spectres de Marx, p. 25

10/10/18 « Tu as bientôt fini! », qu'ils (amis et famille) me répondent quand je leur dis que j'entame les derniers chapitres... Et pourtant, j'ai l'impression d'avoir encore tout à dire, tout à faire et que ce n'est (toujours) que le début.

Un nouveau chapitre est une possibilité à venir, une chance de me reprendre, de faire le point, de faire le vide, de souffler, de prendre mon élan pour réussir à sauter la barre placée (trop) haute que je me suis fixée. Dans une thèse, il faut aussi des moments de pauses. Comme dans la pratique de yoga, entre les postures, à la toute fin de l'expiration quand tous les muscles et les tensions se détendent. C'est à ce moment-là que se réalise véritablement la posture, qu'elle prend corps, qu'elle s'incarne, qu'elle agit dans le corps. L'espace entre la fin d'un chapitre et le début d'un nouveau, l'espace entre le point final de la page 306 et le « P » de cette partie IV est la fin de l'expiration. Le mouvement précédent s'évapore, le suivant se dessine. Ce qui a été dit est dit, est là pour toujours et ce qui est à dire est en train de se former. La posture suivante est toujours déjà dans le corps, elle se nourrit de la fin de l'expiration pour trouver la force de se faire. Ce qui est à dire est toujours déjà là. Nébuleux dans mon esprit, encore embryonnaire dans mon carnet. Des notes, des flèches, des phrases, des listes. Et cet espace entre la page 306 et le « P » de la partie IV que je contemple comme la fin de l'expiration est tout. C'est le moment kairotique où on attrape au vol l'opportunité de faire, d'agir de nouveau. C'est l'état de la thèse dans le déroulement imprévisible de la vie, de ma vie. Nous sommes le 10 octobre 2018, dans un mois, jour pour jour, je serai en Argentine, pays de mon cœur. Ces lignes seront écrites, ce chapitre terminé, cette thèse je l'espère aussi. Je m'attarde sur la fin de l'expiration, parce que je ne veux pas qu'elle disparaisse, parce qu'elle me donne l'énergie de continuer. Je puise en elle la force de *poursuivre*. Elle fait taire le chaos de mon quotidien, apaise le tourbillon de mes émotions, calme l'angoisse de l'après. Elle ancre dans le moment présent, elle me permet de saisir le temps.

Que se passe-t-il à côté de la thèse? Je lis Kafka, Le Procès et L'Amérique. J'ai lu Spectres de Marx de Derrida. Je lis Mille Plateaux. J'essaye de comprendre le poststructuralisme. J'écoute Schubert. Je travaille beaucoup sur d'autres choses, je m'éparpille, je tombe amoureuse plusieurs fois de différentes personnes. Je vois ma psy. Je cours. J'oublie de manger ou je mange trop. Je sors de mon corps. J'oublie des rendez-vous et je vais au cinéma. Je parle espagnol toute seule. Comme Franz (dans le *Procès*), je me retrouve dans des pièces vides avec plusieurs portes, dans des couloirs interminables et étouffants. Comme lui il m'arrive de ne pas réussir à respirer, de vouloir partir loin et vite. De m'échapper. Et puis je réfléchis... « Comment ça compte pour différer? ». Comment. Je dois me lancer maintenant. Et dire enfin COMMENT ça compte pour différer. Petit à petit, j'ai l'impression que ce que je dis est enfin intéressant. Qu'il y a peut-être quelque chose de nouveau pour comprendre les organisations alternatives. J'ai vu un film, Parajos de Verano de Ciro Guerra et Cristina Gallago. Ils y racontent la genèse du trafic de Marijuana de 1968 à 1980 au nord de la Colombie, au sein de la communauté indigène Wayuu. Ils y montrent le désenchantement du monde avec l'irruption de l'argent, du trafic : les rêves ne parlent plus, les signes de la nature ne disent plus rien. Seule compte la richesse que l'on accumule pour construire une maison, pour s'acheter des bijoux. Ils y esquissent l'irruption de nouveaux spectres parmi les spectres enchantés du monde. De nouveaux simulacres corruptifs, mauvais, empoissonnés.

Dans Spectres de Marx, Derrida écrit que

toute l'histoire de la politique européenne, et depuis Marx au moins, serait celle d'une guerre impitoyable entre des camps solidaires et également terrorisés par le fantôme de l'autre. La Sainte-Alliance est terrorisée par le fantôme du communisme et engage contre lui une guerre qui dure encore, mais une guerre contre un camp qui est lui-même organisé par la terreur du fantôme, celui qui est en face de lui et celui qu'il porte en lui (1993, p. 171)

Il dit juste, mais se trompe sur la temporalité : c'est toute l'histoire du monde qui est celle d'une guerre impitoyable entre des camps terrorisés par le fantôme de l'autre. L'individu est terrorisé par le fantôme de l'autre et par tous les autres fantômes qui meuvent l'autre. Réfléchissant, relisant le chapitre 3 et déliant *les choses qui comptent*, je me rends compte que ces choses ne sont que fantômes. Fantômes au sens spectral derridien qui se mettent en place de différentes manières (qui s'agencent) pour s'opposer non seulement à d'autres spectres ou à des conjurations, à des sorcelleries animistes et à des incantations magiques, mais aussi aux simulacres de ces simulacres (Derrida, 1993, p. 192). Le différer se fait par fantomalité et spectralité à travers un jeu d'absences/présences (section 1) qui lui-même se déplie en processus de différenciation multiples (section 2). L'alternatif est alors, comme je l'ai mis en exergue, au début de cette partie (nouvelle inspiration) :

quelque chose qu'on ne sait pas, justement, et on ne sait pas si précisément cela est, si ça existe, si ça répond à un nom et correspond à une essence. On ne le sait pas : non par ignorance, mais parce que ce non-objet, ce présent non présent, cet être-là d'un absent ou d'un disparu ne relève plus du savoir. Du moins plus de ce qu'on croit savoir sous le nom de savoir. On ne sait pas si c'est vivant ou si c'est mort. Voici - ou voilà, là-bas, une chose innommable ou presque : quelque chose, entre quelque chose et quelqu'un, quiconque ou quelconque, quelque chose, cette chose-ci, « this thing », cette chose pourtant et non une autre, cette chose qui nous regarde vient à défier la sémantique autant que l'ontologie, la psychanalyse autant que la philosophie (« Marcellus : What, ha's this thing appear'd again tonight? Barnardo : I have seen nothing »). La Chose est encore invisible, elle n'est rien de visible (« I have seen nothing »), au moment où l'on en parle et pour se demander si elle a réapparu. Elle n'est encore rien qui se voie quand on en parle. (Derrida, 1993, p. 25)

Innommable ou presque, tant mieux, je ne comptais ni la nommer (ni presque la nommer). La réponse à la question « comment ça compte ? » s'esquisse : ça compte par absences/présences dans la fantomalité et la spectralité de la scène

communicationnelle, lieu disloqué de représentations, de présentifications, de figurations (Cooren, 2010, p. 48).

CHAPITRE VIII

ABSENCES, PRÉSENCES, RÉPÉTITIONS ET PROCESSUS

La thèse promet de répondre à la question : comment l'UPop et le COA diffèrent-ils dans l'organisation néolibérale? Il était nécessaire de passer par la troisième partie pour y répondre. En effet, dans un premier temps, il fallait explorer et cartographier ce qui compte pour différer pour, dans un deuxième temps, aborder le comment. La mise en évidence de ce qui compte pour différer permet de remonter jusqu'aux processus de différenciation eux-mêmes, c'est-à-dire les comment. Tout au long de l'analyse, j'ai donc insisté sur le fait que ce qui m'intéresse est bien ce qui compte pour différer et non ce qui compte tout court pour identifier ou pour définir l'UPop et le COA. Je me suis heurtée in medias res à ce qui autorise le différer (Benoit-Barné et Cooren, 2009), à ce qui l'anime (Cooren, 2010), à ce qui le présentifie (Cooren, 2006) et à ce qui le cultive (Cooren, Brummans et al., 2013). Il s'agit de mécanismes d'autorisation, d'animation, de présentification et de cultivation de la différence par un ensemble d'acteurs hétérogènes qui comptent pour faire différer les deux universités, chacune à leur manière. Évidemment, les effets d'autorité, d'animation, de présentification et de cultivation sont à considérer avec leurs contraires, c'est-à-dire avec ce qui n'autorise pas, ce qui n'anime pas, ce qui ne présente pas et ce qui ne cultive pas le différer. En effet, ce qui est là vient toujours aussi avec son absent, avec ce qui est écarté de la scène communicationnelle -rejeté au loin, mais quand même toujours déjà là

(différent, différend, différance). De plus, à ce duo d'absences et de présences s'ajoute un troisième : la répétition qui fait que ce qui compte -les spectralités- se répète continuellement. La présence absente et l'absence présente des spectres polymorphes s'accompagnent toujours de leurs répétitions dans le temps et dans l'espace. In fine, être in medias res. c'est jouer à cache-cache avec des présences, des absences et des répétitions dans des « lieu[x] [et il faudrait rajouter : dans des temps] disloqué[s] de spectralité[s] et de fantomalité[s] » (Cooren, 2010, p. 48). L'alternatif doit se comprendre comme un mouvement de différenciation fait de spectres « qu'on imagine, qu'on croit voir et qu'on projette sur un écran imaginaire là où il n'y a rien à voir » (Derrida, 1993, p. 165). Autrement dit, un spectre c'est ce qui se présente, ce qui « rend visite », ce qui se manifeste, ce qui prend corps parfois, mais ce qui souvent « n'est pas présent lui-même en chair et en os » (Derrida, 1993, p. 166). Les spectres qui comptent apparaissent, disparaissent, réapparaissent, se répètent continuellement dans « un effet de visière »: on ne sait pas qui nous regarde (Derrida, 1993, p. 26) parce que ce regard est impossible à croiser. Les spectres organisent parce qu'ils pèsent, pensent, s'intensifient (Derrida, 1993, p. 177) et surtout parce qu'ils se répètent dans la durée du différer. Ils sont inclus dans l'absentéisation, la présentification et la répétition et ils créent une hantologie (Derrida, 1993, p. 31). L'alternatif est un mouvement spectral s'incarnant, se désincarnant, apparaissant, disparaissant, se répétant toujours à la fois dans l'a-venir, le passé et le présent.

Revenons alors sur la *terra firma* des interactions (Cooren, 2006), des lieux et du temps pour montrer comment s'est fait ce jeu spectral d'absences, de présences et de répétitions en nous focalisant sur deux pierres angulaires autour/par/avec/contre/audelà desquelles les deux organisations se différencient : les universités et le capitalisme.

8.1 Absences, présences et répétitions

8.1.1 ... de l'université

La thèse s'est ouverte avec une « archéologie » de l'université la présentant comme une institution aux multiples facettes ne pouvant être désignée que par le pluriel tant elle est multiforme. Mue par un « idiome », un idéal qui lui confère une dimension quasi mystique, elle est ambiguë par son rôle dans la société, notamment vis-à-vis de l'État et des entreprises privées. Elle s'est avérée être un lieu de contestations, un espace de révoltes, et paradoxalement en même temps un espace marchandisé, gangrené par la recherche de profits et la marketization. En tant qu'universités alternatives, l'UPop et le COA se positionnent par rapport à elle : ils veulent être différents d'elle. Mais de quelle(s) université(s) au juste veulent-elles être différentes ? La réponse n'est pas évidente. Dans les deux cas, plusieurs facettes de l'université s'absentent, se présentent et se répètent. En outre, l'université apparaît tantôt comme la tour d'ivoire marchandisée, payante et à combattre et tantôt comme un idéal de savoir et de connaissances: l'UPop et le COA veulent devenir et être reconnues comme des « vraies » universités. En fait, ce n'est pas l'université en bloc que ces organismes confrontent, mais les traits considérés comme étant négatifs et « mauvais » des universités contemporaines. À l'UPop ce sont essentiellement les frais de scolarité et l'absence d'esprit critique qui sont confrontés. Et au COA, ce sont la segmentation des disciplines et le fonctionnement non démocratique des grandes institutions de cycles supérieurs. L'université est un spectre aux multiples visages dont certains sont repoussés au loin et d'autres, au contraire, ramenés, au-devant de soi, réappropriés. En effet, rappelons-nous que l'UPop « ne veut pas être trop académique », « veut sortir de l'université », « veut développer un esprit critique qui n'est pas présent à l'université ».

De plus, elle « est gratuite alors que l'université est payante ». Mais en même temps, l'UPop a recours à des universitaires pour donner les cours qui se présentent dans un format classique de type conférences, dont le contenu est de niveau Cégep à premier cycle. Le même mécanisme se retrouve au COA qui ne s'oppose pas frontalement à l'université. Le COA est une « institution académique » qui estime ne pas être pareille, alors que les autres universités, elles, sont toutes identiques. Le COA se considère comme étant « unique » et « différent » parce qu'il est interdisciplinaire, il n'a ni discipline, ni faculté et surtout son fonctionnement est démocratique.

L'université est à la fois hantise, point d'altérité, idéal. Spectre polymorphe.

Pour toutes ces raisons, l'université est à la fois toujours là et en même temps absente. Je me rappelle des diplômes d'Harvard encadrés dans le bureau de mon informant au COA: irruption de l'Ivy League que les fondateurs ont fui pour la confronter le l'Ive me souviens aussi à l'UPop du chercheur éminent de McGill qui a donné le cours sur les effets des perturbateurs endocriniens sur le système hormonal masculin qu'Éloïse (membre du comité) était si fière d'avoir dans le groupe de professeurs pour cette thématique: irruption de la grande université anglophone de Montréal si dénigrée à l'UPop! Dans ces deux exemples, l'excellence, l'éminence du savoir et la connaissance sont rendues présentes. En somme, on reconnaît l'idéal universitaire. Même dynamique concernant les cours de type « conférences »: c'est le meilleur format que l'on ait trouvé dit Yvon, c'est le format idéal. Il est légitime de dire que l'UPop et le COA purifient l'université. Les deux organismes n'en prennent que les éléments purs. Et c'est cela, qui fait de la figure « université » une hantise, c'est-à-dire

¹⁰⁶ Voir Del Fa, S. (2017). The embodiment of the alternative in an alternative college: an iterative process between repetition, opposition and adaptation. *Tamara: journal for critical organization inquiry*, 15.

une obsession tourmentée. Au COA, Bob rappelle qu'historiquement, c'est la guerre que les grandes institutions soutenaient en connivence avec les États et la police que les fondateurs critiquaient. Puisque les instances au pouvoir des universités autorisaient la guerre, elles étaient de mèche avec l'ennemi et il fallait refuser ce fonctionnement anti-démocratique. À l'UPop, il fallait sortir du carcan universitaire trop rigide, aliénant, « pas critique », fermé au « vrai monde ». Dans les deux cas, c'est l'université comme institution incarnant le pouvoir, l'aliénation, la guerre qui est rejetée et refusée. Historiquement, le COA et l'UPop ont été fondées par un groupe de personnes ayant fait un mouvement du dedans au dehors de l'université. Les uns *en dehors* de Harvard et les autres *en dehors de* l'UQAM. Ce mouvement *hors de* est ce qui place l'université, dans ce qu'elle a de payant, d'antidémocratique et d'aliéné comme *hantise*.

L'idée de spectralité s'éclaire : l'université hante les deux organismes, que ce soit en tant que forme pure et idéale dans la mesure où elle hante positivement : l'UPop et le COA accueillent telle facette de l'université; soit dans sa forme négative qui est rejetée, critiquée, décriée, pointée du doigt et refusée. En ouvrant la boite de pandore « université » plusieurs valeurs qui la meuvent sont donc présentifiées. Quand elle est évoquée et quand elle surgit à travers des diplômes accrochés au mur, dans la forme d'un cours, dans un professeur, etc. sont rendus présents à la fois l'idéal, l'idiome universitaire et en même temps les traits rejetés qui eux sont absentéifiés parce que ne faisant pas partie, ne comptant pas dans la différence de ces organismes 107. Le jeu se répète continuellement dans le temps. Historiquement d'abord : à l'origine chacun voulait sortir de l'université pour en imaginer une nouvelle forme. Et perpétuellement ensuite dans l'avenir : l'UPop et le COA doivent s'efforcer de rester différents et

 $^{^{107}}$ Je veux insister sur le fait que parler « d'absentéification » ne signifie pas « cachée », mais plutôt rejetée au dehors.

indépendants. Jeu d'absences, de présences spatio-temporelles peuplé du multispectre université.

Se pencher sur la multispectralité de l'université en fait surgir d'autres, surtout si on zoome sur les traits négatifs de l'université c'est-à-dire sur ce qui est rejeté. L'UPop refuse la marchandisation du savoir, les frais de scolarité et l'absence d'esprit critique. Le COA refuse les divisions disciplinaires, facultaires et l'antidémocratie. Qu'est-ce que ces rejets rendent du même coup présents ? La gratuité, la liberté, l'esprit critique à l'UPop et une certaine forme de liberté (pas de disciplines, donc pas de *choix* à faire) et la démocratie au COA. Gratuité, liberté, esprit critique et démocratie émergent comme nouveaux spectres positifs qui hantent ces organismes en les différenciant. Une lutte se joue donc entre ces spectres qui tantôt se côtoient et tantôt se rejettent.

Attardons-nous sur la liberté. À l'UPop, elle est associée à la gratuité : c'est libre parce que c'est gratuit et n'importe qui peut venir comme bon lui semble. Elle est aussi associée à la liberté de penser (on peut penser comme on veut), à la liberté d'agir (aucune obligation de présence) et à la liberté de critiquer (on sait maintenant que le « roi est nu », comme le dit Bernard). Au COA, loin d'être gratuit, la liberté se catalyse autour du choix des cours : les étudiants sont *libres* de *faire ce qu'ils veulent*. Par ailleurs, dans les deux cas, la liberté est circonscrite dans un script. Par exemple, à l'UPop, on est libre de penser ce qu'on veut dans la mesure où ça reste « de gauche ». Au COA, l'étudiant dispose d'une grande liberté pour choisir ses cours et son projet final, mais il doit quand même rendre des devoirs, faire ses travaux, faire son projet de recherche à la fin de ses quatre années. Il est libre d'une certaine manière par et par rapport à un certain modèle. En fait, il est « plus » libre que dans une université traditionnelle, mais il doit quand même suivre des règles. Finalement, n'est-ce pas la définition de la liberté dans un esprit libéral ? Ma liberté se termine là où commence

celle des autres. Le même mécanisme est à l'œuvre à l'UPop : on est libre de faire et de penser comme on veut, mais il faut que les cours « aient un propos », « il ne faut pas que ça soit trop académique », « il faut que ça soit sexy ». La liberté contient les règles propres à l'UPop et au COA. Des règles que j'ai appelées plus haut « scripts » justement parce qu'elles façonnent une certaine façon de faire : il faut faire comme cela pour être différent de l'université traditionnelle.

Derrière la liberté se dévoilent des scripts, normes et règles à suivre pour être différent et pour maintenir le différer. Par conséquent, la relation à l'université, spectre à la fois hantise et quintessence (idiome), présentifie la liberté, autre spectre peuplant l'UPop et le COA, au nom de laquelle elles existent et ce pour quoi elles sont. Mais la liberté dissimule des spectres absentéifiés, que les organismes placent loin d'eux pour être différents. Des absents dont ils ne doivent pas trop parler. Pour ne pas trop en parler, ils parlent beaucoup à l'inverse de la liberté qui est répétée, soulignée et réitérée. Réitération multiple temporellement et spatialement d'une hantise, à plusieurs moments, dans plusieurs contextes (soirée de lancement, interviews, discours, 'branding'. etc.): on est pas comme cette université contemporaine marchandisée, corrompue, en déliquescence qui va de pair avec la réitération des libertés de penser, d'agir, de faire, d'être. Le différer se fait dans ces moments où s'exprime et apparaît la hantise et où, en même temps, est exprimé « ce que nous sommes ».

Ainsi, l'université traditionnelle hante les universités alternatives parce qu'elle est à la fois un modèle à suivre et à ne pas suivre. Dans ce qu'elle a de contemporain, elle doit être rejetée, mais dans son idiome, dans son idée, elle doit être suivie. Alors, la liberté apparaît comme spectre qui peuple les de ux universités et qui devient ce avec quoi on se définit et « on existe ». Un spectre qui éloigne et rejette au-dehors l'université traditionnelle qui en est l'antithèse ou le modèle. La notion derridienne de spectralité

complète les absences et les présences en soulignant le différer de l'alternatif comme différance.

8.1.2 ... du capitalisme

Comme l'université, le capitalisme émerge dans un jeu d'absences, de présences et de répétition, et ce de multiples façons. Hyper présence à l'UPop et quasi-absence au COA qui surprennent et qui dévoilent deux extrêmes qui *in fine* font la même chose. En effet, ce sont deux façons de rendre présent le capitalisme : par l'hyper présence de l'anticapitalisme (UPop) et par la quasi-absence du terme (COA).

À l'UPop, « on est anticapitaliste », on veut détruire le capitalisme avec le grand laser. Puisque c'est si fort, si évident, si crié, je parle « d'hyper présence », on pourrait même aller jusqu'à parler de surcharge. Mais cela est le cas surtout pendant les soirées de lancement, seuls moments *vraiment* anticapitalistes. Globalement, il s'avère seulement discursif parce que dans les faits l'UPop n'est pas tant anticapitaliste –comme pourrait l'être au contraire un groupe de militants anarchistes par exemple. Les lancements se déroulent à Ma Brasserie –dans un bar– certes une coopérative, mais par définition faisant du profit, donc *capitaliste*. Les cours se déroulent dans les bars et les librairies (espaces « capitalistes »). Rupture entre discours et *faits*. Inadéquation entre ce que l'on dit être et ce que l'on fait (*fais ce que je dis pas ce que je fais*). Hyperprésence d'un anticapitalisme capitaliste? Pourtant cela semble suffire pour les membres qui tous affirment le positionnement « anti » de l'UPop : *il suffit de le dire. Le faire, c'est différent*. Il y a donc un double jeu d'(hyper)présence/absence : l'anticapitalisme présentifié dans le dire et le capitalisme absent du dire, mais présentifié dans le faire. Comme l'université, l'anticapitalisme est une *hantise*. Puisqu'il faut un « pendant »,

l'hyperprésence de l'anticapitalisme rend présent l'anarchisme comme définition du fonctionnement des organismes : « on est anarchique », « personne n'a de tâches spécifiques », « où est notre désordre du jour? », « on décide collectivement ». Le fonctionnement du comité de l'UPop est anarchique parce qu'il n'y a pas de chef et la prise de décisions se fait par consensus. Mais l'anarchisme ne rejette pas le capitalisme qui parcourt l'UPop (contre son gré?). Bref, à l'UPop se dévoile une *incohérence* entre un discours anticapitaliste et des pratiques : comme si le discours ne se rendait pas jusqu'aux pratiques, un filtre invisible strie les pratiques capitalistes. On retrouve là clairement l'(im)possibilité de l'anticapitalisme et surtout la spectralité de ce dernier qui habite l'UPop : *hantise* hyperprésenteabsente. Le discours suffit pour que l'UPop soit perçue comme étant anticapitaliste, mais les faits ne suivent pas et personne ne s'en rend compte. Et pourtant les membres du comité estiment que *ça suffit* de se dire « anticapitalistes » pour l'être. D'ailleurs, comme me le rappelle Édouard dans une conversation informelle, le terme est polysémique puisqu'il signifie être féministe, écologiste, antiraciste, etc., bref défendre tous les maux de notre société.

Au COA, tout est très différent à cet égard : personne n'est dupe et tout le monde reconnaît le fonctionnement capitaliste du collège. C'est sûrement pour cette raison que personne n'en parle et que le capitalisme est le grand absent. Il le hante quand même par son fonctionnement, mais aussi de par certaines valeurs qui y sont exprimées. Je l'ai noté à travers les autocollants sur les voitures garées dans le parking, pendant l'ACM, suite à l'incident vécu par le couple. Au COA, ce ne sont pas tant les aspects économiques du capitalisme qui sont visés que les conséquences morales et écologiques qu'il a engendrées notamment relativement au dictat de normes, d'exploitation de la nature et aujourd'hui de plus en plus au rejet de ce qui est différent. L'anticapitalisme au COA se situe donc à un niveau différent de celui de l'UPop : sont refusées les normes qui régissent la morale, les mœurs, le couple, le genre et est rejetée

l'exploitation de la nature. Ce qui hante le COA, c'est aussi le climat politique engendré par l'élection de Donal Trump. À travers le Safe space, un mouvement de résistance se développe contre ce que le président républicain représente et implémente : un espace de guerre, de violences envers les minorités, envers l'étranger, envers tout ce qui n'est pas américain et envers la nature exploitable à l'infini. Le Safe space présentifie le « dangerous space » créé par la politique de Trump, et dans le reste du monde, « en dehors » du COA (de l'autre côté de la route, là où les arbres sont coupés pour agrandir la chaussée). Le positionnement « anti » au COA par sa quasi-absence, se réalise par petites touches et par la hantise de différentes choses qui renvoient au même ennemi, mais dont on prononce rarement le nom (Trump). De plus, l'« anti » s'exprime dans l'idée de « transformer les étudiants » : « life changing, world changing », changer le monde en changeant sa vie. On change, on se transforme. On passe par le COA pour devenir différent et pour in fine faire un métier qui aura du sens « dans sa vie d'adulte ». C'est donc par ces émergences subtiles que l'anticapitalisme est rendu présent et hante le collège. Face à lui, Trump est placé comme hantise, il est menaçant, à rejeter et à opposer. Plus qu'un anticapitalisme comme tel, c'est un antitrumpisme qui émerge silencieusement au COA.

Ces hantises absentes se catalysent dans l'idée d'Écologie humaine qui dit et résume tout : l'Écologie humaine, c'est la colle, c'est ce qui donne du sens, ce qui informe ce qui est fait au collège. D'ailleurs, elle est hyperprésente : dans ce que l'on mange à la cafétéria (les denrées servies proviennent des fermes aux alentours), dans les cours (transdisciplinaires, artistiques et scientifiques, séminaires et travaux pratiques), dans les projets des étudiants (faire une *tiny house*, un voyage, une ethnographie ou produire un papier scientifique). Autrement dit, elle rend présent ce que le collège est, veut être et contre quoi il se bat.

L'université et l'anticapitalisme sont donc des spectres polymorphes. Par conséquent, le différer se fait constamment dans une redéfinition *par rapport à eux*, mais aussi avec eux et à partir d'eux.

J'ai évoqué plusieurs éléments dans cette section : normes, relations de pouvoir, fonctionnement économique, règles morales, façons de s'organiser (démocratie, anarchie). Ce sont des tentacules du capitalisme —ou pour le dire à la Deleuze et Guattari (1980a), des éléments du capitalisme qui strient l'espace de son joug. Des tentacules qui sont présentes parfois et absentes d'autres fois, mais qui, ne cessent d'apparaître, de se mouvoir et finalement de mouvoir les organisations. En ce sens, le différer (être différent) s'effectue parmi les absences et les présences : des présences qui disent, sans rien faire (UPop) et des absences qui font sans rien dire (COA).

8.2 Les processus de différenciation

Le jeu d'absences et de présences est la façon générale dont se réalise le différé. Mais il s'actualise aussi dans des processus de différenciation que le dévoilement de ce qui compte pour différer a mis en lumière. Derrida m'a amenée à dire que l'alternatif n'est pas quelque chose, il n'est pas nommable et surtout il ne relève pas du savoir. Mais de quoi relève-t-il alors? Qu'est-ce « savoir ce qu'est l'alternatif? ». Les processus de différenciation dévoileront quelques pistes de réponses. Suite à la partie III, j'ai mis à plat quatre processus par lesquels se déploie ce qui est différent. Il n'y a pas d'ordres préétablis, l'un n'est pas premier par rapport à l'autre, ils sont tous simultanés, toujours présents, plus ou moins prégnants selon l'espace et le temps, mais toujours simultanément faisant se mouvoir les deux organisations. Ils sont tous ensemble, tous en même temps :

- o Intentionnalité
- Espacement(s)
- o (Dés)incarnations
- o Résistance(s) et normalisation

À plusieurs égards, les processus font écho au cadre théorique duquel je tire les outils conceptuels pour les dégager. En effet, je me situe dans une épistémologie relationnelle pour laquelle la communication vue comme mise en relation capitaliste du monde se meut dans un perpétuel changement fait de différences et de répétitions. Dans cette vision des choses, « exister c'est toujours différer » (Tarde). Mais les questions que je pose sont relatives à la manière dont ça diffère et aussi à quoi ça diffère. La précédente section a articulé une proposition de réponse à la deuxième question : ça diffère de l'université et du capitalisme (et en même temps de plusieurs autres choses). Les processus de différenciation, qui font exister l'alternatif ou en d'autres mots qui font exister les organisations comme étant alternatives, articulent la réponse à la première question : ça diffère par intentionnalité, par espacements de natures multiples, par (dés)incarnations et par résistance(s) et normalisation. Les quatre processus révèlent certains effets : ils font quelque chose. Pour suivre cette section, il ne faut pas hésiter à revenir à la partie III à laquelle je vais souvent faire référence. Au final, les processus me permettent d'entrer dans les « variantes » dont parle Deleuze que j'ai cités dans le chapitre IV: « chaque fois que nous rencontrons une variante, une différence, un déguisement, un déplacement, nous dirons qu'il s'agit de répétition » (1968, p. 350). Il s'agit de répétition de l'alternatif, ce dernier se répète pour mouvoir les organisations et pour les faire exister différemment.

Parcourons les processus.

8.2.1 L'intention : de l'intentionnalité à la geste du différé

En entrant dans ce qui compte dans les universités alternatives pour différer, j'ai été confrontée à une multitude de choses qui comptent plus ou moins et de différentes manières. Parler de processus, revient à traiter des mécanismes qui parcourent les organisations afin de les faire bouger, exister et perdurer. Le processus est, tel un souffle vital, un moteur, une condition nécessaire d'existence. Le premier à explorer est en rapport avec la racine, l'origine, la naissance. Il est relatif au point de départ qui est l'intentionnalité. Le COA et l'UPop sont mus par *l'intention* de différer c'est-à-dire, un « désir de », une « volonté de ». Étymologiquement, l'intention renvoie au « fait de se proposer un certain but ». C'est « la tension, l'action de tendre, l'application de la pensée, l'attention; l'effort vers un but ». L'intentionnalité est une action et un mouvement : « on tend vers », on va quelque part (« Étymologie Intention », s. d.). L'intention est active.

Dans les deux universités, les références à leur histoire sont omniprésentes et ce notamment parce que des membres fondateurs y sont encore. À l'UPop, Édouard représente « la mémoire de l'UPop ». Bien qu'il n'ait pas participé à proprement parler à sa fondation, il était proche des fondatrices et a rapidement rejoint le groupe. Au COA, plusieurs « anciens » y travaillent toujours : Bob, mais aussi Rick, membre (quasi) fondateurs tout comme Charly, Jerry et Manon, deux professeurs et la directrice des services académiques et administratifs qui y travaillent depuis plus de 20 ans. Les quasi-fondateurs et « vieux de la vieille » sont les gardiens d'une mémoire (« c'est comme ça que l'on fait et que l'on a toujours fait »), et ils perpétuent l'intentionnalité originelle. En effet, ils connaissent la genèse et les traditions établies *au début*. Ils incarnent l'intentionnalité de départ. D'ailleurs Derrick, le président du COA souligne

la place importante que ces personnes tiennent dans l'établissement. Selon lui, elles permettent au collège d'avoir toujours « un pied dans le passé ». Lorsqu'il imagine la disparition de ces hommes (notamment d'Emerson, un des fondateurs qui était âgé de 93 ans à l'époque de l'étude¹⁰⁸) il me dit : « All of a sudden, the past that has seemed so close is not so close anymore » (Derrick, président du COA, entrevue 17 avril 2017). Elles sont « le passé » important qui détient la substance essentielle (la substantifique moelle) de ce que sont ces universités.

Se focaliser sur l'intentionnalité m'a amenée à considérer le différer comme profondément inscrit dans un processus historique : on puise dans l'histoire pour se rappeler pourquoi et comment on est différent, c'est-à-dire pour ne pas oublier d'où vient l'intention d'être différent et pour faire attention à la perpétuer. Les événements historiques qui ont marqué le début de ces organismes sont des ancrages auxquels les membres actuels sont attachés pour faire perdurer le différé. L'UPop a émergé des Nuits de la Philo en 2005 qui en sont ses balbutiements. Nous pourrions même remonter plus loin et dire que l'UPop est déjà dans le mouvement des universités populaires du XIXe siècle. L'intentionnalité se trouve aussi en germe dans l'implication politique des fondateurs et dans l'énergie qu'ils ont mis à s'investir dans les grèves qui ont jalonné leur parcours universitaire et dans les associations étudiantes qui ont été leurs moteurs pour démarrer. Les différents événements marquant l'histoire de l'UPop (Nuits de la Philo, grèves, création de l'UPAM, etc.) ont forgé l'intention première du groupe : ils ont voulu faire ça à un moment donné en réponse à une réalité qui leur était propre au début des années 2000. L'intention (l'action de tendre vers, le désir de, la volonté d'aller vers) était de sortir des universités, de proposer des conférences critiques et de fournir de la connaissance gratuitement au plus grand

¹⁰⁸ Le fondateur est décédé au printemps 2018.

nombre, et ce parce que l'université se marchandisait et les grèves ne fonctionnaient pas (l'échec des mobilisations de 2007 a beaucoup marqué les fondateurs de l'UPop).

L'intentionnalité du COA repose aussi sur un processus historique ancré dans une époque : celle des années 1970 et du mouvement hippie (rappelons la nostalgie de Bob lorsqu'il regarde la photographie de la première cohorte : « the hippies of the 70s »). C'est surtout la tuerie de l'université d'État de Kent le 4 mai 1970 qui a marqué les esprits et qui a poussé les membres du COA à faire quelque chose de différent. Cette tragédie a déclenché un besoin d'autre chose qui s'est arrimé avec le mouvement écologique naissant dans ces années-là et qui s'est inspiré de l'ambiance générale dans les universités en Europe en mai 68.

Dans les deux cas, l'intentionnalité « de faire quelque chose de différent » est mue par les événements historiques et surtout par un élan oppositionnel à ce qui se passait dans un temps donné : il fallait trouver un moyen de s'opposer ici et maintenant en réaction à ce qu'il se passait. Cette intentionnalité de différer (le vouloir, le désir de différer) se comprend alors d'abord et avant tout dans le cours du temps, dans un événement historique précis. Et ce différer est oppositionnel : ce n'est pas seulement « être différent », mais c'est « être différent pour s'opposer, pour proposer autre chose, pour formaliser et exprimer que nous refusons ce qui nous est proposé ici et maintenant ».

L'intentionnalité historique est toujours présente et les membres s'y réfèrent souvent : ils gardent en mémoire l'histoire, la première intentionnalité qui est la base, le fondement, le socle qui ne disparaît jamais et qui est immuable. C'est là *pour toujours*. En effet, souvent pendant les réunions ou lors des prises de décisions les membres recourent à ce qui a été fait avant, à ce qui historiquement est réalisé : on procède ainsi parce que c'est comme ça que l'on a toujours fait. Rappelons-nous notamment la

réunion au COA durant laquelle Manon confrontée à Jerry souligne que « c'est la façon dont on a toujours fait les choses » parce que c'est comme ça que nous nous définissons, parce que notre histoire veut que l'on fasse les choses comme ça. Édouard également à l'UPop va sans cesse avoir recours à « historiquement à l'UPop... ». On ne veut pas se départir de l'intentionnalité première (de peur peut-être de devenir moins différent?).

L'intentionnalité de départ balise les façons de faire, c'est-à-dire la façon dont on doit fonctionner pour être différent. C'est l'intentionnalité qui a forgé les scripts dont je parlais plus haut. L'intentionnalité de différer, bien qu'historiquement forgée se retrouve toujours dans le moindre geste de l'organisation et de ses membres. Par exemple, rappelons-nous au COA: oui, on a un conseil d'administration classique, mais les relations avec les individus y sont complètement différentes, tout le monde connait le prénom de tout le monde, membres du CA et étudiants déjeunent ensemble, etc. Progressivement l'intentionnalité de départ (différer en s'opposant) s'est transformée en « gestes ». Elle est devenue une geste différente, particulière et unique. Les gestes ancrés et jouant comme des scripts rendent hommage à l'intentionnalité première en se refusant de la trahir. Lorsque Bernard me dit « on peut parler du positionnement historique de l'UPop: non on ne veut pas donner des cours dans l'université », il fait parler justement cette intentionnalité ancrée dans l'histoire. Le geste premier a été de sortir de l'université, on ne va quand même pas y entrer de nouveau! Tout comme au COA, l'idée de démocratie a toujours été là : il faut continuer à la perpétuer. On ne va pas se mettre à refuser la parole des étudiants, on va continuer de les inclure toujours plus. On ne doit pas *trahir* ce geste premier.

Ce geste c'est « la geste » comme le dit Deleuze (1985) à partir de sa relecture d'un texte de Brecht. Cette geste (au féminin qui renvoie au *gestus*) est une « coordination

d'attitudes » qui se comprend dans une certaine catégorisation (ici : être différent). Plus précisément, cette coordination d'attitudes vient d'une décision qui renvoie à un discours cohérent (ou non parfois) et qui correspond à telle ou telle attitude. On retrouve à plusieurs égards cette geste théâtrale à l'UPop et au COA : le différer est donc une geste qui coordonne des attitudes et qui part de la décision première et historique d'être différent. Intention-geste-volonté, on joue ici avec le souffle premier, le premier cri de ce qui fait la différence. Finalement, le processus de différenciation est une intention ancrée dans un ou plusieurs événements historiques qui se traduisent en (ou se matérialisent dans) différentes gestes (gestualité/gestus) que font les membres. Qu'elles soient anciennes ou nouvelles, ces gestes intentionnelles et historiques sont ce qui fait que ça diffère, que ce n'est pas pareil que les autres.

L'intentionnalité première devenue geste est toujours rendue présente dans les actions, les paroles, les valeurs, dans le recours à l'histoire comme argument d'autorité : on en est fier, c'est ce qu'on est et ce que nous serons. Si je retourne dans ce que j'ai mis de l'avant dans ce qui compte pour différer, je peux voir d'ailleurs que ça comptait déjà à l'époque de la fondation des deux organismes : ces éléments comptent historiquement. Certes, de nouveaux éléments de différenciation émergent : la création d'un Safe space au COA par exemple et le partenariat avec Écosociété (est-ce que les fondateurs auraient apprécié ce partenariat?), mais les autres choses qui comptent sont historiques. En fait, ça compte justement parce que ça a toujours compté. On retrouve là la répétition dont j'ai déjà parlé : on se répète historiquement, mais toujours aussi en créant quelque chose de nouveau (il y a de nouvelles choses qui s'ajoutent : Safe space, partenariats, etc.). La répétition est donc historique, elle prend son point de départ dans plusieurs événements (tuerie à l'université d'État de Kent, mai 68, guerre du Vietnam pour le COA, Nuits de la Philo, UPAM, grève de 2007 pour l'UPop) qui meuvent toujours les organismes parce qu'ils sont au fondement de l'intentionnalité. Il n'en reste

pas moins que cette intentionnalité est enrichie de nouveautés et de réactions nouvelles à des événements historiques. Au COA, on réagit à l'élection de Trump par le Safe space notamment. À l'UPop on continue à accentuer notre esprit critique pour réagir face à la tragédie à la mosquée de Québec. Par leurs gestes, ils perpétuent l'intention de réagir à des événements historiques et cle s'opposer. Autrement dit, de trouver des manières d'être qui aillent à l'encontre des façons de faire induites par ces dits événements. L'intention de départ se transforme donc une fois de plus en geste qui réagit. On est d'autant plus dans un élan de répétition historique toujours aussi dans le présent.

L'intentionnalité historique des universités alternatives parcourt aujourd'hui encore l'UPop et le COA et les font différer par rapport aux autres universités. L'historicité est visible dans ce qu'il se dit et ce que j'ai observé tout autant que dans ce qui se fait. À plusieurs égards, l'argumentaire autour du premier processus de différenciation peut être mal compris et laisser l'impression que j'estime l'intentionnalité comme étant seulement « au début » c'est-à-dire comme étant première et disparaissant par la suite. Ça serait trahir l'approche processuelle que de penser ainsi. En fait, l'intention, comme le temps chez Bergson (1888) doit être comprise comme une durée. C'est-à-dire comme un flux continu, un élan vital qui est créatif. L'intention naît de la décision de *faire quelque chose* qui est en soi l'acte libre par excellence¹⁰⁹. Une fois la décision transformée en actes, l'intention de différer continue à se perpétuer. Elle est toujours là en constante réactivation pour une « prochaine première fois » (pour employer l'expression de Garfinkel, 1967). L'intention est donc simultanément décision

¹⁰⁹ Je remercie Consuelo de m'avoir posée la question de la « processualité de l'intention » qui m'a renvoyée au cours Créativité et Décision de Brian Massumi dont j'ai compris le propos 4 ans après.

première (un acte libre d'agir d'une certaine façon, faire un certain but) et flux continu qui se perpétue dans la durée de vie des alternatives.

8.2.2 Espacement(s)

La geste n'est pas sans lien avec le processus d'espacement(s). La mise en évidence de ce qui compte pour différer a montré que les deux universités se positionnent selon ce « qu'elles sont » et « ce qu'elles ne sont pas ». La frontière entre « je suis » et « je ne suis pas » est clairement marquée pour que celles et ceux qui participent à ces organisations comprennent pourquoi et en quoi elles sont différentes. Elles se positionnent selon des standards de ce qui est « différent » et « ce qui ne l'est pas ». Cela s'effectue par l'utilisation récurrente des « nous ne sommes pas »/ « nous sommes », sous-entendus : je suis ça donc je suis différent, je ne suis pas ça donc je suis différent. Cependant bien que ce rythme dual « je suis », « je ne suis pas » existe, les deux oppositions ne sont pas mobilisées de la même façon. En effet, il est primordial, avant de dire « ce que nous sommes », d'insister « sur ce que nous ne sommes pas ». On se rappelle à l'UPop: « nous ne sommes pas un organisme humanitaire ou d'alphabétisation », « nous ne sommes pas Vincennes »; « nous ne sommes pas une université, nous ne faisons pas partie du milieu académique ». Au COA: « nous ne sommes pas contre l'université », « nous ne sommes pas hiérarchiques ». La différence se sacralise dans ce que nous ne sommes pas, autrement dit, dans une sorte de « non-être ». Exprimer ce que nous sommes ne suffit pas, il faut surtout dire ce que nous ne sommes pas. Le COA n'est pas le Deep Spring College, Presscott, Julliard, ou le Rhode Island School design. Le COA n'est pas Harvard. L'UPop n'est pas Vincennes, n'est pas l'UQAM, n'est ni Projet Montréal ni Québec

Solidaire ni un Programme d'Aide Communautaire (PAC), l'UPop ne doit pas être Écosociété. Alors :

[Being] alternative, it's almost like a negative construct, it's what something is not, it doesn't tell you so much what it is, you have got to look more closely what kind of alternative it is (Rick, professeur au COA, entrevue 18 avril 2017)

Les alternatives sont « des constructions négatives » : elles se différencient dans un « ne pas être » plutôt que dans un « être ». Ce « ne pas être » positionne une série d'alliés et d'ennemis sur un échiquier ou un champ de bataille virtuel, et ce à travers des partenariats et des alliances qui soulignent justement « ce que nous ne sommes pas ».

Plusieurs types de partenaires peuvent être mis en évidence. Tout d'abord, les partenaires officiels. Par exemple, à l'UPop, ceux qui sont sur la brochure et sur le site Internet : les lieux dans lesquels se déroulent les cours, l'imprimeur qui fait un prix d'ami à l'organisme (Katasoho), les deux maisons d'édition (Écosociété et Lux), deux syndicats (FNEEQ, CSN), Cinéma Sous les Étoiles et la boite de production Funambules Média qui diffuse l'été des documentaires à teneur sociale et engagée gratuitement dans les parcs de Montréal. En ce qui concerne les lieux, il y a la Station Host, la librairie Zone libre, Ma Brasserie, le Bâtiment 7 et des salles de théâtre qui ont participé à des activités de l'UPop (le théâtre du Quat' sous et l'Agora de la danse). Enfin, le Bonhomme à Lunettes, opticien qui vend des lunettes à bas prix et qui reverse un pourcentage à des organismes communautaires dont l'UPop. Ces partenaires jouent donc dans la cour de l'UPop, ils partagent les mêmes valeurs en œuvrant de manière engagée pour la communauté. Par exemple, l'imprimerie à laquelle l'UPop recourt soutient une impression écologique et respectueuse de l'environnement par l'utilisation d'encres végétales et de papier recyclé. Bref, ces partenaires sont du côté des « bons »,

des « gentils », du « bon côté » et s'opposent à « ceux que nous ne sommes pas » : les banques, les médias, l'université institutionnalisée et marchandisée, les grandes corporations privées (celles qui s'achètent des îles en Grèce et des bateaux de luxe). De manière générale, tout ce qui est relatif au privé et aux instances étatiques sont du côté des ennemis. En effet, ceux qui soutiennent les discours dominants qui perpétuent une pensée unique sont considérés comme les méchants et les ennemis : ils sont ceux avec qui il ne faut pas faire affaire, ceux qui sont hors de nous. Ne pas accepter l'argent des banques par exemple, fait passer peut-être l'UPop à côté de possibilités de financements conséquents (via des programmes sociaux par exemple), mais il faut éviter à tout prix de mettre sur le pamphlet le logo d'une banque (même Desjardins!). Il faut plutôt souligner les partenariats qui valent la peine, qui comptent, qui font du sens. Les ennemis et les alliés permettent à l'UPop de se perpétuer, de s'étendre dans la ville, de trouver des appuis pour exister. Placer ses pions crée ce que Nestor appelle une « nébuleuse » issue du milieu de la « gauche montréalaise » (membre du comité UPop, entrevue 9 août 2017) que l'on peut cartographier sur un échiquier politique.

La même dynamique se retrouve au COA. Deux de ses alliés principaux sont situés proches de lui : le Jackson Laboratory et le parc National de l'Acadie et sont des collaborateurs afin de créer des ponts d'étude, des opportunités de stages ou d'emplois pour les étudiants et des possibilités de recherche pour les professeurs. Aussi, le COA est l'allié des autres collèges qui font partie de l'ÉcoLeague créant alors une nébuleuse d'institutions écologiques.

Le COA positionne aussi des ennemis avec lesquels il tend « à faire avec » plutôt que de les repousser au dehors de lui. Je pense ici notamment à NEASC. En effet, l'organisme d'état n'est pas rejeté. Au contraire, le COA négocie avec lui et adopte, pour un temps (celui de l'écriture des rapports), ses codes et son vocabulaire pour être

reconnu. Cet ennemi, représentant la « normalité », devient aussi, par la force des choses, un allié qui permet au COA de se légitimer. En effet, s'il n'était pas accrédité, le collège aurait du mal à recruter des étudiants parce qu'il ne pourrait pas délivrer un « vrai » diplôme qui permette aux étudiants de trouver un emploi ou de poursuivre des études dans d'autres établissements aux cycles supérieurs. NEASC est donc un mal pour un bien. J'ai longuement souligné dans le chapitre précédent à quel point les membres du COA réfléchissaient aux stratégies leur permettant de « parler le vocabulaire NEASC ». La communauté est prête à détourner exceptionnellement et provisoirement ce qu'est le collège pour s'adresser à l'instance d'accréditation. Pour un temps, dans un document, dans un paragraphe, la différence du collège est gommée afin de transformer un potentiel ennemi en allié (pour leur faire croire qu'ils sont des alliés, mais ils continueront à faire ce qu'ils ont fait, comme ils veulent par la suite). Outre le statut particulier de NEASC dans ce paysage d'alliés et d'ennemis, le collège a aussi de « vrais » ennemis qui sont justement tout ce qui « n'est pas lui » : les climato sceptiques, les antidémocrates, les intolérants face aux différences de genre, Trump et l'État comme partisan de la guerre.

Deux mécanismes s'opèrent : d'une part, se définir par négation (nous ne sommes pas) et d'autre part, placer des pions et des alliés sur un territoire qui est à la fois axiologique et géographique, c'est-à-dire un territoire relatif à des valeurs (écologique, de gauche, anarchiste, etc.), mais aussi un territoire « territorial », c'est-à-dire ancré dans un lieu, un espace physique. En effet, j'ai moins axé sur ce dernier élément dans cette section puisqu'il a été longuement développé dans la partie III. Les lieux dans lesquels se donnent les cours à l'UPop, l'île de Mount Desert et le parc National de l'Acadie pour le COA, sont cruciaux dans la différenciation : ça compte beaucoup. Pour approfondir, la coexistence de ces mécanismes qui émergent dans le langage et dans la geste du différer, produit ce que je désigne comme un double espacement. Tout d'abord un

espacement métaphorique qui désigne le mouvement de s'écarter, de laisser entre les choses un espace nécessaire, de laisser des intervalles (un espacement politique/axiologique) et un espacement au sens de prendre de l'espace et de s'étendre sur un territoire (un espacement territorial).

J'estime que le premier mouvement est politique et axiologique parce qu'il écarte des valeurs : certaines valeurs ne sont pas nous donc on les place au loin, on les écarte loin de nous, on laisse un espace entre eux et nous. Le deuxième mouvement de « prise d'espace » est territorial parce qu'on prend de l'espace dans notre lieu, dans notre géographie. À l'UPop, on s'installe dans des lieux précis dans Montréal, dans des quartiers spécifiques (au centre-ville, accessible). Au COA, on prend nos aises sur l'île de Mount Desert où le Parc National de l'Acadie est « notre terrain de jeu » comme le dira Derrick, le président lors d'un discours. Autrement dit, l'espacement politique/axiologique est impulsé par un déplacement (mu évidemment par la geste explorée plus haut) par rapport à d'autres que l'on ne veut pas être et que l'on combat. Il est axiologique parce que ce sont les valeurs qui nous meuvent qui nous écartent de nos ennemis: on est critique, on est à gauche, on est anticapitaliste, on est démocratique, on est écologique, on est un Safe space. On défend ces valeurs pour s'écarter d'autres idéologies et valeurs qui ne sont pas nous. On s'espace politiquement/axiologiquement. L'espacement territorial se fait par l'ancrage sur un territoire (virtuel et concret) avec des alliés et contre des ennemis. Il y a cartographie dans un espace géographique précis : on est dans le Parc de l'Acadie, on est à la Station Host. On est sur une terre, sur « nos terres ». On marque notre territoire : ça c'est nous, on est là. En ce sens, l'UPop et le COA effectuent une reterritorialisation dans un espace précis. On ne quitte pas le territoire, on y revient, on fait le mouvement inverse d'une déterritorialisation. De plus, il y a cartographie virtuelle en produisant une nébuleuse qui parcourt la ville, le pays, le monde. Cette nébuleuse est un espacement

qui prend de la place et de l'espace dans la vie des gens (on vient à l'UPop, on s'inscrit au COA – et on fait parfois plusieurs kilomètres pour venir jusqu'à lui : on traverse les États-Unis d'ouest en est), mais aussi dans la vie intellectuelle des localités dans lesquelles ces universités sont ancrées. En effet, l'UPop prend de l'espace dans la gauche intellectuelle montréalaise et plus largement québécoise (une UPop Sherbrooke -l'UPops- s'est montée en s'inspirant de l'UPop Montréal; une UPop à Val-David est également en train de voir le jour). Cet espacement territorial est autant géographique que « virtuel ». Clin d'œil donc ici à Consuelo Vásquez qui a travaillé longuement dans sa thèse l'espacement des organisations (2009, 2016; 2013) à la fois en termes de spatialité (sur un territoire), mais aussi en termes temporels. Je rajoute à ces idées, l'espacement axiologique/politique : on peut espacer politiquement et axiologiquement l'organisation en créant des écarts de pensées avec les autres qui ne pensent pas comme nous, qui ne sont pas dans la même « nébuleuse ». En ce sens, les organisations alternatives (et sûrement d'autres organisations engagées, politiques : cf. les mouvements sociaux, les partis politiques, etc.) sont parcourues par ce processus d'espacement à la fois spatial/territorial, mais aussi politique dans le sens où elles sont mues d'abord et avant tout par des valeurs.

De plus, ces espacements vont faire des choses. En effet, ils ouvrent de nouvelles possibilités et potentialités humaines puisqu'ils transforment (par exemple : je bois moins de café et je mange mieux, je change mes casseroles pleines de perturbateurs endocriniens, je suis plus critique envers la société, je veux avoir un métier plus tard qui ait du sens, je veux reprendre les études, etc.). Ils ne transforment pas de n'importe quelle manière, mais ils produisent de l'esprit critique, ils changent l'individu (on ne sort pas indemne). Ces espacements ne sont pas espacements pour eux-mêmes, mais ils sont créations de quelque chose de nouveau. On s'émancipe, on s'écarte, on s'espace de ce que l'on était auparavant (avant de faire la rencontre de ce nouveau territoire) et

en même temps on crée un nouveau territoire. Comme le dit Ana, ce double mécanisme d'espacement produit des « friches mentales » (membre du comité UPop, entrevue le 16 août 2017) comme nouvelles potentialités. Une friche c'est un espace abandonné par l'homme, colonisé par la végétation spontanée. C'est un espace qui jadis était strié (au sens de Deleuze), mais qui ne l'est plus, qui est en suspens, qui est une potentialité de renouveau, quelque chose a-venir potentiellement. Mais là aussi, le mécanisme est double : les alternatives *produisent* des friches par espacement politique et territorial. Friches sur lesquelles quelque chose de nouveau peut émerger. Deleuze et Tarde, à ce propos, insistent sur le fait que la répétition est toujours en même temps création, invention. Ici les espacements sont aussi invention, création et je vais même plus loin en parlant de déplacements. De la mise à l'écart (nous ne sommes pas, nous avons des ennemis desquels on s'éloigne, des amis desquels on se rapproche), on se déplace pour produire et pour faire émerger de nouvelles choses.

Inspirée par Deleuze, je peux bien continuer en parlant de ces espacements comme des lignes de fuite vers quelque chose de nouveau, des dérives vers de nouvelles potentialités, de nouvelles façons de faire, de penser et pourquoi pas de créer le monde, un nouveau monde. Le processus d'espacement est une différenciation par la mise en écart d'ennemis, par la production de liens avec des alliés, et en se définissant essentiellement par ce que nous ne sommes pas. Les universités alternatives se différencient par espacement spatial (sur un territoire), virtuel (dans des friches mentales), axiologique (on promeut des valeurs particulières) et finalement politique (on est engagé, opposé, on prend position).

À l'origine de cette thèse, la question de recherche était la suivante : comment s'incarne la différence dans les universités alternatives? Je voulais explorer la manière dont la différence se matérialisait dans les interactions et « événements communicationnels ». Mais il s'est avéré bien vite que cette question de départ allait au-delà de l'enjeu d'incarnation. Pourtant j'y reviens maintenant en considérant l'incarnation comme un processus de différenciation c'est-à-dire un des mécanismes par lequel la différence se fait et se défait aussi, comme nous le verrons. On continue alors à naviguer dans les strates du différé. Jusqu'à présent, il me semble que j'ai mis de l'avant des processus généraux, c'est-à-dire des choses qui se passent à l'UPop et au COA, qui les traversent et qui au final les différencient. Mais les espacements, par exemple, dont j'ai parlé plus haut ne s'effectuent pas « en l'air » : ils sont incarnés dans des choses, des humains, des valeurs, etc. qui leur donnent corps. De plusieurs manières, ils prennent chair. C'est donc plus particulièrement ces incarnations qui meuvent le différer que je veux explorer maintenant et qui vont me mener à considérer aussi des désincarnations (on est toujours dans la différance, dans l'absence et la présence): des moments où le différer fuit, s'estompe, disparaît, est suspendu quelque part. Aborder l'incarnation comme processus de différenciation revient à interroger le locus de l'alternatif. En effet, j'ai ouvert le chapitre par des spectralités, des présentifications et des absentéifications, mais il faut bien quand même qu'il y ait un, et surtout, des lieux où l'alternatif soit à un moment donné. Le processus d'incarnation révèle cela : repérer le (les) locus qui sans cesse se déplace(nt).

L'incarnation qui m'est apparue comme évidente est « littérale » : le différer s'incarne dans les individus. La partie III, à travers les portraits de quelques personnes

rencontrées a révélé que, par leurs parcours, leurs prises de conscience, leurs modes de vie, ces personnes s'accordent avec ces universités en incarnant les valeurs. Il y a adéquation entre les individus et les motivations (les gestes dont je parlais plus haut) qui meuvent les deux institutions. On y est parce qu'on y croit, parce qu'on y est attaché, parce que ça nous parle, parce que c'est « nous ». Rappelons-nous de Cédric, ce jeune étudiant au collège très impliqué dans des projets d'éducation innovants et différents. Ou encore Bernard à l'UPop qui, de par sa participation à de nombreux événements engagés et de par sa « simplicité volontaire » incarne les valeurs de l'UPop c'est-à-dire ne pas se conformer, ne pas encourager le fonctionnement hégémonique, voter à gauche, etc. Cela est propre à ces organisations. Typiquement, je suis doctorante à l'UQAM, mais je ne m'associe aucunement à son fonctionnement, à la politique institutionnelle, ni départementale. Je n'incarne pas les valeurs de l'UQAM en tant que telle (puisqu'entendons-nous bien, les valeurs d'origines et notamment celle d'« université du peuple » n'existent plus). Il n'y a pas adéquation entre ce que je suis et ce qu'est l'UQAM. Au contraire, je m'assimile plutôt aux valeurs de l'UPop. Ainsi, ces organisations alternatives sont aussi dans des personnes en chair et en os.

L'incarnation se réalise par attachement : on est *attaché* axiologiquement à ces organismes. D'ailleurs, beaucoup d'interviewés parlent « d'amour » quand ils évoquent les organismes : on aime aller à l'UPop, « we love COA ». La différence s'incarne donc aussi à travers les individus dans un attachement fort. On y est attaché et on *y croit*. On ne *croit* pas aux autres choses qui existent ailleurs, mais on croit à l'UPop, on croit au COA. On sait que c'est ça qu'il faut faire. Autrement dit, on incarne l'UPop et le COA parce qu'on est convaincu que nous sommes à des endroits qui font sens.

Croire, être attaché, incarner. Je suis partie de l'idée d'incarnation pour la décortiquer et en venir finalement à l'origine : une croyance, un attachement (rappelez-vous lorsque je raconte l'événement organisé par Clyde). Il y a quelque chose de presque ésotérique, voire religieux dans les relations qu'entretiennent les membres avec ces organismes. Ce sont plus que des « universités », ce sont plus que des « instruments » ou des moyens pour arriver à une fin. Elles renferment des choses qui nous meuvent, qui nous attachent, qui nous font bouger et que l'on fait bouger en même temps. Ça a de la valeur. Le reste (ce qui n'est pas nous, nos ennemis) n'a pas de valeur. La valeur se produit dans la substance affective, dans la croyance qui lie les individus à ces organismes. Encore une fois je me rappelle de Bob et de la photographie qu'il a accrochée au-dessus de son bureau comme un totem : c'est eux, ils incarnent cette époque, ils incarnent l'Écologie humaine. Tout part d'eux, d'un groupe de jeunes souriant et rayonnant de bonheur, c'est eux le COA, c'est en eux que Bob croit. Il affiche cette photographie tel un catholique qui mettrait une croix dans son bureau.

Laissez-moi extrapoler ma pensée en parlant un peu de moi. Dans mon quotidien, je me sens divisée, séparée du monde dans lequel je suis parce que ça ne me parle pas, parce que je n'y crois pas. Je ne crois pas en l'université quand je paye mes frais de scolarité; je ne crois pas en Vidéotron quand je paye ma facture de téléphone, je ne crois pas en la machine qu'est l'International Communication Association quand je participe à la conférence dans un Hilton; je ne crois pas en la légalisation hypocrite du cannabis qui cache des intérêts étatiques et banquiers sous couvert d'une loi sociale; je ne crois pas, quand je vote pour un parti qui perpétue l'État, appareil de capture. Par contre, je crois en ma décision d'encourager des initiatives de coopératives qui produisent des légumes biologiques localement; je crois dans le boycott d'une consommation effrénée; je crois en l'abstention comme résistance; je crois en l'UPop et en sa vulgarisation intellectuelle. Dans ces derniers exemples (qui sont maigres par

rapport aux premiers...) il y a adéquation entre ce que je fais et ce que je crois, alors que dans les premiers, je suis détachée de ce que je crois, je suis aliénée, je suis en dehors de ce que je veux. Cet exemple décrit ce qui se passe dans les universités alternatives : les individus s'alignent avec leur croyance quand ils y participent. Autrement dit, elles rattachent les individus, les réunient avec ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Autrement dit, il y a réalignement, désaliénation, réadéquation. C'est en ce sens que l'incarnation est un processus de différenciation parce qu'elle implique une relation différente entre les organismes et les individus par rapport à la relation qu'ils entretiennent normalement avec d'autres institutions. L'incarnation révèle un attachement qui participe de cette incarnation (Cooren, 2018).

Outre les individus, il y a différents lieux d'incarnations de l'alternatif: dans des réunions, dans les cours à différents degrés, dans des événements (soirées de lancement, visites des étudiants admis, conférences, etc.), mais aussi virtuellement sur les brochures, les réseaux sociaux, les sites Internet. Autrement dit, ces déplacements à plusieurs endroits démultiplient les locus de l'alternatif qui se réalise, se perpétue et s'incarne de plusieurs manières. Par contre, la partie III a dévoilé des différences de degrés entre ces formes d'incarnation. En effet, l'alternatif s'incarne davantage dans les soirées de lancement à l'UPop par exemple, moment où l'on souligne et où l'on crie haut et fort que nous sommes « anticapitalistes ». Par contre l'alternatif s'incarne moins dans les cours qui ressemblent plus à des conférences académiques. Au COA, le moment d'incarnation par excellence est l'ACM où s'incarne l'unicité du collège. En effet, la différence s'y lit davantage que dans une réunion de comité où l'on discute d'un professeur à engager. En fait, l'alternatif s'incarne à certains moments, mais tend aussi à se désincarner. On peut donc parler d'une part de la possibilité d'un moindre alternatif et d'autre part, il est légitime de penser l'alternatif en terme de degrés. En

effet, incarnation suppose désincarnation modifiant alors le degré d'alternativité. Oscillation constante et récurrente entre les deux.

Cette (dés)incarnation m'est tout particulièrement venue à l'esprit lorsque j'ai relu ce passage de mon journal de bord UPop datant du 20 septembre 2017 :

Je n'ai jamais vu Édouard à un cours de l'UPop ni Emma (à part aux cours qu'ils ont supervisées). C'est dommage de ne pas sentir une force derrière le collectif... les membres s'effacent derrière les cours. Ils font partie d'un collectif qui finalement se dissout au fur et à mesure de la session. Il n'existe pas en tant que groupe ailleurs que pendant les réunions ou les événements. Une fois que les cours sont mis en place, le collectif disparaît. C'est singulier comme être d'un organisme. À la fois collectif et cours. L'UPop c'est un événement. L'UPop est un événement Facebook : les gens participent, sont intéressés ou n'y participent pas. L'UPop est un assemblage entre un collectif, des profs passés, présents et à venir, des valeurs et des idéologies qui la traversent tout le temps, des étudiants qui vont et viennent. Un public qui parfois ne sait pas qu'il est là pour l'UPop, mais pense juste qu'il est à « une conférence » ou un autre événement Facebook. L'UPop existe sous plusieurs formes et elle prend sa « forme » pendant le cours. Le cours lui donne forme. Les réunions également lui donnent forme. L'UPop est une forme mouvante qui va et vient, qui se déplace, qui s'étire, qui se rapetisse parfois. Et puis il ne reste aucune trace du cours : le cours se donne, mais il n'est pas enregistré, il n'est pas filmé. Il reste seulement la trace dans les esprits du public, dans ce que chacun a pu en retenir, en retirer. Ce qui s'est éveillé en lui. Il reste juste ces espaces mentaux dont me parlaient Ana. Il ne reste rien de tangible à part les lieux qui sont là toujours, mais qui reprennent leurs activités après. Le bar redevient bar, la librairie redevient librairie. Le passage éphémère d'un être mouvant, élastique, transparent. Mais cet être on peut le suivre après dans la ville à travers les visages que l'on reconnaît dans un autre événement. Est-ce que l'UPop se trouve là? Est-ce que chacun qui va une fois à l'UPop apporte un bout d'UPop avec soi partout où il va? Et alors je peux dire : tiens l'UPop est là. C'est ça un mouvement social; c'est quelque chose qui s'immisce, fait sa place, fait sa trace. Trace son sillon; essayer de le suivre, c'est le perdre souvent. Essayer de lui suivre, c'est toujours se rappeler qu'il peut être partout, tout le temps. Surgir. Quand je reconnais un visage que j'ai vu à l'UPop, pour moi il y a un peu d'UPop à cet endroit-là...

Plusieurs passages de cet extrait exemplifient ce que j'entends pas processus de (dés)incarnation. Revenons-y. D'une part, je relève des incarnations marquées : l'UPop est un événement Facebook, c'est un assemblage entre un collectif, des profs passés, présents et à venir, des valeurs et des idéologies qui la traversent tout le temps, des étudiants qui vont et qui viennent. L'UPop existe sous plusieurs formes et elle prend sa « forme » pendant le cours. Le cours lui donne forme, tout comme les réunions. D'autre part, l'UPop se dissout, parce qu'elle n'a pas de lieu propre. Les espaces ne lui appartiennent que de manière éphémère. Pendant deux heures, pendant le cours l'UPop s'incarne dans un espace, mais une fois le cours terminé, ce lieu redevient soit un bar, soit une librairie, il reprend sa fonction première et n'est plus l'UPop. C'est là que la désincarnation s'opère : ce moment où l'UPop existe en tant que « friche mentale » (cf. supra), mais elle n'a plus d'ancrage sur un territoire. Ce n'est pas que l'UPop n'existe plus, mais elle existe moins, à un moindre de degré, elle est moins incarnée dans un lieu et elle ne l'est qu'à travers les individus. Cela participe de la différenciation de l'UPop, mais surtout la constitue comme un « mouvement social », comme une organisation qui bouge dans des espaces, qui passe à travers des individus, qui saute de lieux en lieux.

La différence fondamentale entre les deux institutions réside donc dans la manière dont se désincarne l'alternatif. Le COA ne connaît pas les mêmes formes de désincarnation qui se réalisent à l'UPop parce qu'il a son campus qui est son ancrage, sa terre, son territoire. En revanche, l'UPop est mue par des désincarnations territoriales puisqu'elle ne dispose pas de son propre espace, elle est nomade. Le COA n'est pas nomade au même titre que l'UPop, bien qu'il se déplace quand même dans les esprits et avec les individus dans lesquels il est incarné : dans les « voix » que j'évoque dans le chapitre VII et notamment celle du président qui fait *autorité*, mais aussi celle des étudiantes et étudiants. Prenons par exemple la jeune colombienne inscrite au COA et qui,

lorsqu'elle parle à ses amis restés en Colombie, se rend compte qu'ils étudient tous en droit, mais sans aucun sens, sans aucune unité avec ce qu'ils sont. Ils sont hors d'euxmêmes. Un jour elle veut revenir dans son pays natal et là, elle emmènera un peu de COA, comme elle me le dit, elle veut faire quelque chose qui ait du sens. Elle veut continuer à perpétuer la liberté dont elle dispose au COA. Même idée avec une étudiante que j'ai interviewée qui va transférer dans un autre collège et qui s'est inquiétée de la prise en compte de la parole des étudiants dans sa nouvelle institution : elle va être celle qui va défendre la voix des étudiants pour qu'ils soient entendus. Elle va continuer à incarner le collège dans ce nouvel établissement. Alors ce dernier va voyager, il va se déplacer et s'incarner aussi ailleurs. En revanche, la désincarnation se réalise à des moments où l'alternatif est moindre, je pense notamment ici à ses finances, à l'existence du Board of trustees, etc. En effet, dans ces locus spécifiques, l'alternatif disparaît et laisse le champ libre à la normalité. Le collège est financièrement géré comme n'importe quel collège et cela personne ne le conteste. Ce qui distinguerait radicalement le collège serait de le rendre gratuit pour tous. Mais la réalité et les impératifs de survie sont tout autre et bien que ça soit l'idéal de tout un chacun, le réalisme prend bien vite le pas sur l'idéal :

The other thing is that, in Derrick's (the president) very first speech that he gave when he started here 5 and a half year ago [.] his vision of the College was to have this be free, for everybody [.] and people looked at him and say "well" [laughing] "ok, where are you gonna get the 6 million dollars?" and he soon, I think learned that the idealistic objective of having this place free for everybody hum [.] would require some gifts from resources, from people that, that are not in our horizon (Albert, Administrative Dean, entrevue 14 avril 2017)

L'idéal doit donc se déplacer, comme il le rajoute après :

So I think we can be completely open about that and I think we are still idealistic in the sense that we want to provide the best education that we can possibly can

for as many wonderful students as we can, within that constrain of staying 35 (Albert, Administrative Dean, entrevue 14 avril 2017)

Je peux compléter cela par une citation de Lisa (17 avril 2017) qui, en effet, me dira que ce que le collège fait est particulièrement expérimental et différent, mais la manière par contre dont il est financé est très traditionnelle.

L'idéal de différence se déplace et oscille entre réalisme et idéalisme —la réalité rattrapant rapidement les idées utopiques. L'idéal incarne, en quelque sorte, le nec plus ultra de la manière dont le collège pourrait être différent, mais cet idéal est amoindri par la réalité : c'est bien beau de vouloir offrir une éducation gratuite, mais où trouver l'argent nécessaire? Brisons l'idéal, restons réalistes, ne rêvons pas trop, nous faisons déjà beaucoup en termes éducatifs pour nos 350 étudiants. Bref, j'essaye ici de montrer, tant bien que mal, que l'alternatif en s'incarnant et se désincarnant est mû par un mécanisme de degrés : il n'y a pas un 100% d'alternatif partout et tout le temps, au contraire il y a sans cesse incarnation(s) et désincarnation(s), rapprochement et éloignement, beaucoup d'alternatif et moins d'alternatif.

Continuons pour terminer cette section sur cette idée de « moindre alternatif » et sur celle de degrés. Cela conduira à ce que je vais dire par la suite et réintroduira aussi dans mon propos le capitalisme comme figure toujours là, mais que j'ai un peu délaissé. Le moindre alternatif, cet alternatif en degrés, doit se comprendre comme altération: l'alternatif est altéré parce qu'il se voit moins, il s'incarne moins à moment donné. Typiquement, il n'y a pas d'alternatif dans les finances du collège, il n'y a pas d'alternatif quand les étudiants paient leurs frais de scolarité. Il n'y a pas d'alternatif quand l'UPop donne une conférence ou même quand finalement les cour s se donnent dans des bars où il faut *consommer*. Ces moments de désincarnation, durant lesquels l'alternatif est altéré et amoindri, m'amènent à penser en termes de degrés et à revenir

à l'idée de l'impossibilité d'être totalement différent. La différence est toujours *plus ou moins* et toujours *tant bien que mal*, elle oscille entre des pôles et sur un continuum. Et, quand, l'alternatif disparaît un peu, quelque chose vient prendre sa place et altère alors la différence.

8.2.4 Résistances et normalisation. Lignes de (non) fuite

Le dernier processus est double faisant état de résistance(s) et de normalisation/adaptation. Deux façons d'être alternatifs auxquelles j'ai été confrontée sont dévoilées dans cette section opposant en ce sens sur certains points le COA et l'UPop. En effet, alors que l'université populaire est dans un processus essentiellement de résistance, le collège étatsunien, tout en résistant, tend aussi et en même temps à la normalisation, à l'adaptation (et peut-être aussi à l'isomorphisme). Je retrouve les « lois » tardiennes évoquées dans le chapitre IV : imitation, invention et opposition.

Je reprends.

L'UPop, on l'a vu, est parcourue d'un ensemble d'éléments qui la positionnent en résistance contre plusieurs ennemis (l'université, les médias, les banques, etc.) qui *in fine* incarnent à grands traits le capitalisme. Pourtant et en même temps, il s'est avéré qu'elle reprend à son compte un certain « académisme » en récupérant les codes des conférences universitaires et en mobilisant des professeurs d'université qui eux-mêmes reproduisent l'université (posture, façon de s'exprimer, présentations PowerPoint, etc.). La résistance ne se situe donc pas dans la forme des cours ou dans les professeurs, mais ailleurs : dans l'esprit critique, dans le positionnement politique, dans la liberté, dans la gratuité (autant d'éléments *qui comptent pour différer*). Cependant, il me semble qu'un élément central dans la différenciation et dans la force de résistance de

l'UPop n'a pas été assez souligné et c'est celui de « faire communauté ». Elle est ce par quoi la résistance de l'UPop se fait. En fait, « faire communauté » situe la résistance de l'UPop non pas simplement face à l'université, mais plus généralement face à une conséquence bien particulière du capitalisme : la solitude et la séparation entre les individus qu'il a engendrées. Édouard le répète d'ailleurs à plusieurs reprises lors des soirées de lancements : être ensemble est important. Bernard et Emma aussi y font référence lorsqu'ils souhaitent « qu'il se passe quelque chose dans les cours ». J'interprète cela comme la volonté de voir se créer un sentiment de communauté, un être ensemble. Les étudiantes et étudiants ne sont pas juste côte à côte dans un bar ou dans une librairie, ils sont ensemble, ils sont réunis autour de valeurs communes, à écouter parler d'un sujet qui les touche tous. Ce constat m'amène à dire que l'UPop résiste avant tout à travers ce « vouloir faire commune », faire communauté. L'UPop souhaite un « communisme » au sens non pas politique, mais au sens de « disposition éthique » comme l'écrit Tiqqun :

Le communisme n'est pas une autre façon de distribuer les richesses, d'organiser la production, de gérer la société; le communisme est une disposition éthique. Une disposition à se laisser affecter, au contact des êtres, par ce qui nous est commun. Une disposition à partager ce qui est commun (2000, p. 141).

Ce qui est partagé à l'UPop c'est un savoir, des connaissances que l'on fait sortir de l'université pour en profiter *en commun*. Nous étions isolés, atomisés dans l'université, enfermés entre quatre murs, à l'UPop, nous faisons communauté. Et par cette communauté nous résistons non pas seulement à l'université, mais au capitalisme luimême qui prive et qui isole. Parce que la rencontre d'un corps affecté par la même forme de vie que moi, la communauté, me met en contact avec ma propre puissance

(Tiqqun, 2009, p. 324)¹¹⁰. L'UPop résiste en créant une communauté dans laquelle les formes de vie de chacun se joignent, où tous et toutes partagent du sensible, où la présence en chair et en os produit un communisme comme disposition éthique à se laisser affecter par l'autre. Pour perpétuer cette résistance, l'UPop n'enregistrera pas ses cours et ne les diffusera pas sur YouTube, l'UPop ne « vendra » pas son âme à un autre organisme, fût-elle la plus éthique du monde (cf. partenariat avec Écosociété), l'UPop n'acceptera pas de l'argent des banques. L'alternatif à l'UPop se fait par cette résistance communautaire. Différer c'est donc s'assembler, s'agencer, se rassembler, se juxtaposer, se relier, partager, se partager, vivre avec les autres, et ce pour résister. À l'UPop il faut déclarer une commune, un commun dans un monde qui tend à les éradiquer. En ce sens, l'alternatif est résistance.

En contrepartie, on observe des mécanismes différents au COA qui lui est parcouru – en plus d'une volonté de résistance— par un processus inverse mis de l'avant par Bob, un des fondateurs du collège, lorsque je me suis entretenue avec lui. En effet, selon lui, le COA tend à la normalisation. Et ce notamment à cause de NEASC¹¹¹, mais aussi par un manque de renouveau « révolutionnaire ». Il estime qu'il faudrait que le collège connaisse une nouvelle révolution pour que sa différence se perpétue. L'accréditation, les notes, la bureaucratisation à travers des strates administratives normalisent le collège selon Bob (« law of normalization »). Pour recourir à des termes tardiens, le collège s'adapte et cela vient du dehors et pousse le collège (« pushing from »). L'image de la poussée de l'extérieur à l'intérieur suppose que le collège s'est construit

¹¹⁰ Merci Samuel pour cette piste de réflexion.

¹¹¹ Ce processus de normalisation, je l'ai notamment traité dans un article publié dans *Tamara*, *Journal of critical inquiry* en 2017 : Del Fa, S. (2017) The embodiment of the alternative in an alternative college: an iterative process between repetition, opposition and adaptation. *Tamara: journal for critical organization inquiry*, 15(3-4).

en dehors de cette forme, en dehors de quelque chose qui aujourd'hui veut pénétrer à l'intérieur. La normalisation est une affaire avant tout de compromis comme il le souligne : le collège a fait beaucoup de compromis pour exister, pour être reconnu, pour pouvoir accueillir des étudiantes et étudiants. Paradoxalement, Bob souligne que ne pas faire ces compromis aurait signé l'arrêt de mort du COA. Il n'aurait pas pu continuer d'exister -ou en tout cas de grandir, de prendre de l'expansion et de l'importance- sans ces compromis, sans se « normaliser » un peu. Bob insiste sur la marginalité du collège à ses débuts (« we were very alternative », « we were very very different back then »). Mais cette marge s'est rétrécie pour devenir « normale », pour devenir « moins différente », et ce à cause de forces hors du COA qui l'ont soumis, qui l'ont obligé. Ambivalence cela dit, puisque ce sont aussi les étudiants qui ont réclamé les notes (« students say "wait a minute but I can't go to graduate school without grades, I need it," so we say, "OK, you know, we will give you a grade if you want to go to graduate school" and now... but so many students want to go to graduate school that now all courses are graded... »). Sous-entendu: si les étudiants n'avaient pas demandé les notes, ils ne les auraient probablement pas faites entrer dans le collège. La « puissance » extérieure s'est exprimée à travers les étudiants eux-mêmes qui voulaient des notes et qui les ont réclamées. Bob met la « faute » sur une force qui pousse, sur une normalisation obligée, mais ils ont répondu positivement à cette demande qui ne venait pas seulement de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur. L'adaptation provient de plusieurs sources et émergent à plusieurs endroits.

Lors de l'entretien avec Bob, je lui fais part des avancées en matière écologique, voilà sa réponse :

I think it's very important that this school is green, especially important to getting students, right? We have the kind of students that are going to be part of a green physical campus, with no waste and fossil-free and composting, toilets

and [...] yeah, I think that's great, I like it [...] but it's not alternative cause everybody is doing that: Harvard is green and Dartmouth is green. All the places are green, even Columbia is green in the middle of NYC! Green, green, green! And so we [are] just going along with the trend and so I am not that excited about it because that just happens to be a trend in a nation but I do see the value of it in every way and I know that our environmental mission is what these people are supporting us for so that's good (Bob, professeur et membre fondateur du collège, 18 avril 2017)

Pour Bob, le tournant écologique est une mode qui n'a rien à proprement parler de révolutionnaire, de différent ou d'alternatif. C'est ce qu'il faut faire aujourd'hui pour s'assurer de prendre « le bon chemin », mais aussi parce que tout le monde le fait. En fait, je pourrais extrapoler en disant que le tournant écologique est une autre forme de normalisation –normalisation importante et nécessaire certes, mais normalisation tout de même. En ce sens, ce n'est ni une révolution, ni surtout une résistance et le collège s'adapte et n'est ni innovant ni expérimental à travers l'écologie. Cela amène Bob à dire :

I think we need a new revolution just as we had before, we have become too traditional and we have to rebel against ourselves. To this point and this is gonna be very difficult to do that and I don't know who is going to do this, it's probably not going to be us, it should not be us. We did that once and I don't know rather what happen but I think it's a need and it's not our fault really, I think it's mostly the fault of the... it's the way of things to go more normal and the changes in the rest of the country have not been helpful, I don't think our vision is as spread to the entire country in any way and therefore we still have to keep fighting against and it's difficult. [...] I don't feel negative, I am not a negative person but I think you still have to keep extraordinary critical spirit over what's happening in the world and I think we have not been critical enough. We didn't examine postmodernism enough (Bob, professeur et membre fondateur du collège, 18 avril 2017)

Le fatalisme évident de cette citation fait écho à ce que je disais plus haut sur la manière dont le collège est financé. Pour Bob, le collège semble être victime de la « manière

dont les choses sont et vont »: être normal, manquer d'une nouvelle révolution. Résister à l'adaptation menaçante est une lutte constante et faire en sorte d'être toujours nouveau et en incessante différenciation s'apparenterait à une éternelle renaissance. Pour être alternatif, il faut toujours renaître. Dire « nous sommes alternatifs, expérimentaux et différents » ce n'est pas suffisant, il faut travailler et retravailler l'alternatif pour qu'il perdure. Rapidement on peut se laisser avoir par l'extérieur, on peut se laisser « pousser par ». À l'UPop, on le voit, la normalisation est refusée par un processus constant de résistance : on ne veut pas filmer pour faire perdurer l'être ensemble, on ne veut pas devenir Écosociété pour garder notre indépendance et continuer à être différent comme on veut. Ainsi, être alternatif, être diffèrent, c'est un travail constant avec soi-même, en tant qu'organisation : il faut toujours se renouveler, réfléchir à ce que l'on est et la manière dont on l'est. Naître alternatif ne veut pas dire qu'on le restera tout au long de notre existence. L'alternatif ne doit être pris pour acquis, il n'est pas éternel. De nombreux exemples d'ailleurs vont en ce sens dont l'UOAM¹¹²: d'une institution « pour le peuple », gratuite et reposant sur des valeurs de gauche, elle est devenue une grosse machine avec des frais de scolarité augmentant chaque année et une bureaucratie très lourde. Bref, d'une initiative qui se voulait alternative, elle s'est laissée absorbée par les normes et par une axiomatique qui la normalise. Le collège est parcouru aussi par cette normalisation, cette adaptation à quelque chose de « normal ». Il réintègre des scripts hégémoniques et tend vers l'isomorphisme. À ce propos, Deleuze et Guattari s'attardent à écrire qu'isomorphisme n'est pas homogénéité. Plutôt, selon eux, l'isomorphisme se réalise parmi des hétérogénéités (1980). Je fais cette précision pour souligner que parler de l'isomorphisme du collège ne veut pas dire qu'il s'homogénéise et qu'il devient

¹¹² Sur la question du maintien des distinctions dans les universités qui ont été fondées dans les années 1970 voir Huisman, Norgard, Rasmussen, et Stensaker, 2002.

« comme », qu'il devient « pareil » que les autres. Non, il garde quelques particularités, quelques spécificités (« ils ne nous ont pas fait avoir de départements encore »), mais quelques-uns des éléments et des particularités vont s'apparenter à la norme, à ce qui est « traditionnel ». En fait, pour continuer en termes deleuzien, on quitte la fuite vers autre chose, c'est une non-fuite : on respecte à nouveau une axiomatique hégémonique que l'on voulait pourtant défaire.

Résistance versus normalisation, isomorphisme et adaptation. Voici donc deux processus de différenciation. Quelques mots doivent encore être dits à ce propos. En effet, on voit bien la résistance comme processus de différenciation : c'est différent parce qu'on résiste. Mais en quoi la normalisation, l'isomorphisme et l'adaptation sontils des processus de différenciation? En quoi ça différencie au juste? La question est légitime et je me la pose surtout à moi-même. Après quelques hésitations et en y réfléchissant, il me semble que l'adaptation que j'évoque n'est pas unilatérale, n'est pas sans doute et sans crainte. En effet, c'est un processus de normalisation, d'adaptation et « d'isomorphisation » hésitant et frileux qui n'est pas sûr de lui et qui n'est pas convaincu lui-même de son existence. Il sait qu'il ne fait pas le bon choix c'est-à-dire le choix qui rend justice « à ce que nous sommes » - mais c'est un choix de « raison », quelque chose que l'on fait pour « notre » bien et pour accéder à des choses qui ne nous auraient pas été accessibles sans ça (avoir 350 étudiants, construire un nouveau building, faire partie de l'Écoleague, etc.). On serait resté à la marge, aux bancs de la « société » de l'éducation supérieure, on n'aurait pas été « reconnu », qu'auraient fait nos étudiantes et étudiants après? Ils n'auraient pas pu aller dans les grandes universités. On leur donne la chance avec un peu de compromis d'avoir une éducation différente qui puisse servir ensuite à la communauté. Autrement dit, la normalisation, l'adaptation et l'isomorphisme sont des compromis « pour le mieux » qui nous différencient quand même parce que l'on continue à faire ce que l'on fait différemment. On le voit bien à l'UPop, rester totalement en marge, en résistance, fuir toujours, ne leur permet ni de grandir, ni de s'étendre, ni de trouver de nouvelles activités. D'ailleurs faisant partie désormais du comité je m'en rends bien compte : nous tournons en rond et nous avons du mal à atteindre de nouvelles personnes, à renouveler nos activités, à *faire une nouvelle révolution*. Et ce pour des raisons différentes qu'au COA, non pas parce que nous nous conformons, mais parce que nous refusons de « non fuir ». Dans les deux cas alors, la nouvelle révolution ne s'effectue pas. En ce sens, l'alternatif c'est être toujours tendu entre la résistance (par la révolution), mais aussi la normalisation (par le compromis). Il faut toujours faire attention si l'on veut rester différent. Il faut toujours être attentif, sinon c'est très facile de devenir « normal » de perdre sa différence.

8.3 Remarques conclusives : spectralité de l'alternatif

Dans chacun des processus s'y entremêlent d'autres : la geste (historique), les ennemis et les alliés positionnés sur un champ de bataille, le compromis, le moindre alternatif. Assemblés les uns aux autres, ils font exister et perdurer différemment et parfois moins différemment les deux organisations. L'alternatif, comme le capitalisme néolibéral, doit se comprendre en termes de degrés : nous ne sommes pas « soit différent », « soit traditionnel », mais nous sommes plus ou moins différents et plus ou moins traditionnels à certains moments donnés et dans certains espaces. J'ai parlé dans les mêmes termes du capitalisme, lorsque j'évoquais le moindre capitalisme. Le degré d'alternativité se voit dans la mise en relation des choses dans ces organisations (la communication) dans laquelle on peut lire plusieurs façons de faire exister ces universités comme alternatives, mais où le différer est toujours altéré.

J'ai posé un certain nombre de pistes d'exploration relativement au comment ça diffère : qui autorise le différer? Qui anime le différer? Qui le présentifie? Qui le cultive? Ces questions ont été répondues au fil de la mise en évidence de la manière dont diffèrent ces organisations. Ce sont les processus de différenciation qui autorisent, animent, présentifient, cultivent le différer. Dans cet enchevêtrement, nous ne sommes pas surprise de trouver à la fois des humains, des figures, des valeurs, des discours, mais aussi, et cela est souvent moins mis de l'avant dans l'approche constitutive, l'histoire. En effet, les alternatives se constituent par et pour un mouvement historique ancré dans des événements. J'ai fait attention à ne pas figer le contexte et j'espère avoir pu montrer au fil de l'analyse que l'histoire est elle aussi cultivée, mais toujours aussi reconfigurée pour une nouvelle prochaine fois. Dans l'histoire, les alternatives retrouvent l'intention première de ce qu'elles sont, les racines de leur être différent, ce qui fait qu'elles sont autres. Sacrée et mythique, l'intentionnalité historique dure au sens bergsonien du terme. Elle doit être à la fois conservée et renouvelée, répétée et différenciée. Au COA, je n'oublierai pas la photographie du groupe de hippies que m'a montrée Bob, nostalgie dans l'âme. Elle catalyse le mythe, les origines, la marge, la différence. En septembre 2019, l'UPop fêtera sa 10e année de cours. Pour rendre hommage à ses origines, nous allons organiser une soirée anniversaire inspirée par les Nuits de la Philo en proposant des conférences et discussions jusqu'aux petites heures. On revient aux sources, l'histoire surgit dans ce que nous sommes parce qu'elle est toujours là. La figuration de l'histoire est apparue d'elle-même, elle s'est avérée centrale pour différencier. Pourquoi? Parce que l'histoire (en tant que geste et intentionnalité) définit ce qu'être différent veut dire, elle pose les bases, elle est le cadrage : y déroger c'est régresser (cf. : avoir des notes au COA ou encore faire des cours à l'université pour l'UPop). Dépasser l'histoire, c'est allé plus loin, c'est faire une nouvelle révolution que les deux organismes attendent toujours apparemment. L'histoire place le curseur du « degré de l'alternatif » et c'est par elle que se joue

ensuite ce que sont et seront ces universités. Le processus d'intentionnalité se comprend donc dans une durée. À celui-ci se mêle l'espacement qui cultive le différé spatialement (là où l'intentionnalité le faisait dans le temps). Spatialement sur un territoire, la terre ferme, et politique d'ordre axiologique. Une durée qui se spatialise et un espace qui dure. Les (dés)incarnations nourrissent par le même coup le degré de l'alternatif. Ce dernier se catalyse essentiellement dans la tension induite par le double processus de résistance et de normalisation lié directement avec ce « par rapport à quoi » on diffère qui d'ailleurs n'est qu'un flux continu de présentification et d'absentéisation.

L'alternatif, ce qui est différent de, est un mouvement qui prend plusieurs formes, incarné dans des acteurs de différentes natures, disparaissant, s'estompant, espaçant, déplaçant, transformant, liant, déliant, attachant, détachant, résistant, répondant à un dehors, à un dedans, remodelant des frontières. À la fois script, norme, objectif, mythe, il est contraignant (il faut être différent) et libérateur (nous sommes différents). Spectralement, différer c'est créer des lignes de fuite (s'échapper du monde dans lequel on vit), ouvrir de nouveaux passages (se transformer). C'est s'écarter et s'espacer. L'alternatif plie le monde.

CONCLUSION

RECONFIGURATIONS ET AFFECT COMMUN

Sur le parcours mené dans la thèse, j'aimerais dire quelques mots¹¹³. Ce que j'ai tenté de parcourir, c'est le « comment de l'alternatif » ou encore le « comment » de collectifs qui veulent différer dans l'organisation néolibérale. Cela, je l'ai effectué en prenant plusieurs chemins. Tout d'abord, une archéologie succincte de l'université, des organisations alternatives et du capitalisme néolibéral. Ensuite, en plantant les prémisses théoriques empruntant à la philosophie processuelle qui me permet de développer la pensée du degré et à l'approche constitutive de la communication qui fait de la mise en relation des êtres l'essence de l'existence —le site d'émergence de *l'organisation humaine*. La vision « critique » qui m'habite a teinté la réflexion. Le capitalisme néolibéral configure les relations et l'organisation humaine actuelle. Les deux universités que j'ai choisi d'étudier ont été presque des prétextes pour comprendre comment les brèches à l'organisation néolibérale peuvent éventuellement se produire, se construire, persister... comment ça se fait. J'ai, à partir de là, dégagé les mouvements de différenciation qui complètent et corroborent la pensée du degré et surtout qui

¹¹³ Cette expression est inspirée d'une formulation de Foucault prononcée dans son cours au collège de France « Il faut défendre la société » (2012) : « Sur ce parcours, je voudrais maintenant dire quelques mots. »

viennent, par le même coup, supprimer le terme alternatif. Bref, j'ai tenté la compréhension du « mode d'existence » d'une organisation différente.

19/12/18. Je me laisse bercer par les notes de mes morceaux préférés. Derrière la fenêtre de mon bureau, je regarde la neige lentement tomber sur la route gelée. L'hiver est là. Je ne sors plus depuis une semaine pour terminer la thèse. Les quelques fois où je mets le nez dehors pour parcourir les 700 mètres qui me séparent du studio de yoga, mon esprit vacille. Des étoiles scintillent aux creux de mes yeux. Le regard de ceux que je croise m'effraie. Folie passagère. Charge des Rohirrims sur les champs du Pelennor. J'écris les dernières lignes de ce travail alors que (trop) loin, mon pays se soulève. « Les gilets jaunes ». Je ne sais pas quoi faire avec ce mouvement. Il est résistance. La résistance parcourt la thèse. J'ai envie d'en parler, parce qu'il m'affecte au-delà de tout.

Dernière inspiration avant la fin.

Le vendredi 30 novembre 2018, j'étais sur l'Avenida 9 de Julio à Buenos Aires. Que se vayan todos!¹¹⁴ Avec des centaines d'autres personnes j'ai marché au départ du croisement des rues San Juan y 9 de Julio jusqu'à la Plaza del Congreso contre le G20. Sous le soleil écrasant d'un printemps chaud et humide, los porteños criaient. Une Buenos Aires vide, cernée de toute part par l'armée bloquant chaque coin de rue, faisant du centre de la ville un no (wo)men's land. Banques, écoles, institutions publiques... toutes fermées. Et ce pour protéger 20 chefs d'état. Le poids de leur bêtise a fait trembler la terre. Rarissime à l'est du pays : un séisme. Mais le peuple hurle. Nous marchions. Nous chantions. Au milieu des banderoles, un message a réchauffé mon

¹¹⁴ Qu'ils s'en aillent tous (voir Chesnais et Divès, 2005)

cœur déjà enivré de ferveur militante : Hacemos como en Francia. Les gilets jaunes, los chalecos amarillos étaient là, parmi nous. À 11 000 km de Paris, j'entendais gronder le brouhaha français, le tumulte des voix de celles et ceux « qui ne sont rien », i'entendais le cri qui manque terriblement à mon cœur. Le monde entier a besoin des gilets jaunes. Ils sont parmi nous. Même plus, nous en sommes toutes et tous une ou un. Nous sommes toutes et tous au service de quelqu'un ou de quelque chose : un patron, une institution financière, une assurance, une 'boite', un objectif, un produit acheté, un médicament... Nous sommes toutes et tous des gilets jaunes, œuvrant pour une minorité qui contrôle et dicte ce que nous devons être. Une minorité qui décide comment il faut vivre, comment il faut consommer, comment il faut exister. Chacun de nos pas en est emprunt. La France hurle pour le reste du monde. Suivons son exemple! Soulevons-nous à notre tour aux quatre coins de nos mondes. Sortons nos gilets jaunes, inventons de nouvelles couleurs, foulons de nos pieds qui marchent sans but, les pavés de nos villes sous la même bannière. Sous la bannière de celles et ceux qui travaillent, qui sont déraciné.e.s de nos envies, qui sont névrosé.e.s et épuisé.e.s. La France hurle pour celles et ceux qui sont en burn-out. La France hurle pour nous toutes et tous qui restons silencieus.es. Nous devons coordonner nos voix, nous joindre à la leur. Pacifiquement (ou pas). Vendredi 30 novembre 2018, sur l'immense avenue vide de Buenos Aires, j'étais affectée par le besoin du peuple de ne faire qu'un. Affect commun. Rompre les frontières, les distances, les distinctions culturelles, les différences de langue. Les frontières, ce sont ces 20 mêmes hommes politiques qui les ont créées, qui ont voulu nous faire croire que c'était la manière dont nous devions segmenter et organiser le monde. Mais il n'en est rien. Nous comprenons toutes et tous ce qu'un gilet jaune signifie. Je rêve d'une journée où, aux quatre coins du monde, chacun sorte dans la rue avec « son » gilet jaune, qui présentifie son oppression et son aliénation. Le gilet jaune est le symbole de la violence du politique compagnon du néolibéralisme.

À l'approche de Noël, le mouvement se calme. Évidemment, il fallait s'y attendre. Ça reprendra plus tard. Il faut réfléchir. Il me fait un peu peur parce que de plus en plus repris par l'extrême droite. Boule au ventre. Au-delà de l'affect émotionnel, à plusieurs égards le mouvement m'a emmenée à penser ce que signifie et ce qu'est résister. Étymologiquement, la résistance, selon le Littré renvoie à : 1) la qualité par laquelle un corps résiste à l'action d'un autre corps, 2) une chose qui dure longtemps, 3) un terme utilisé en physique et en mécanique pour désigner les mécanismes de mouvement ou de force, 4) un obstacle, une difficulté, 5) la défense de quelqu'un face à une attaque, une opposition face au dessein d'autrui, 6) une rébellion, 7) une force avec laquelle on se défend contre la faim ou la fatigue.

Résister c'est un mouvement (spatial et temporel : durée), un déplacement (par rapport à autrui ou par rapport à une idéologie), une confrontation. C'est aussi définitivement une action. Action qui dure. Durée de l'action.

Deleuze dans le sublime chapitre « Les plissements, ou le dedans de la pensée » de l'essai *Foucault* écrit :

La lutte pour une subjectivité moderne passe par une résistance aux deux formes actuelles d'assujettissement, l'une qui consiste à nous individuer d'après les exigences du pouvoir, l'autre qui consiste à attacher chaque individu à une identité sue et connue, bien déterminée une fois pour toutes. La lutte pour la subjectivité se présente alors droit à la différence, et droit à la variation, à la métamorphose (1986, p. 113, je souligne)

Résistance par le droit à la différence, la variation, la métamorphose... J'interprète : la résistance est le *droit à varier la configuration actuelle du monde* assujetti aux exigences du pouvoir. *Acter dans la durée les variations*.

Transition subtile pour revenir aux degrés : du capitalisme, de l'alternatif... degrés de variation pour reconfigurer et réorganiser (désorganiser?).

9.1 Reconfigurations et réorganisation

La réflexion globale relève de l'ontologie processuelle du degré. Degrés de capitalismes –sans quoi et sans qui nous ne pouvons pour l'instant pas faire sans, il est intégré (Guattari, 1981) à nos corps et au « social ». Mais il peut être plus ou moins. Nous pouvons imaginer et acter un moindre capitalisme de sorte que le néolibéralisme peut être vu comme le degré extrême du capitalisme. Je n'en ai pas parlé dans la thèse, mais le politique également se comprend en termes de degrés. Ce dernier varie par exemple entre deux pôles : fascisme-paranoïaque et anarchisme schizophrénique (Massumi, 1992). J'ai aussi mentionné à plusieurs reprises les degrés de matérialisation : figures plus ou moins matérialisées (Cooren, 2018). Et évidemment : les degrés de l'alternatif. Reprenant la terminologie de Brian Massumi (1992), et à la lumière des processus de différenciation, les organisations alternatives sont des « devenirs-autre » (becoming-other) : devenirs-autre que l'université capitalisée, qu'un fonctionnement bureaucratique et non démocratique, que le capitalisme néolibéral. Elles sont des propositions pour un devenir-autre par rapport à des organisations assujetties à la logique du devenir-le-même (becoming-the-same). À ce propos, Massumi écrit:

The difference between becoming-other and becoming-the-same is not the difference between a false copy and a true copy. It is a difference in degree of falsity (artifice). Becoming-other is a simulation that overthrows the model once and for all, so that it can no longer be said to be a copy in even approximate terms. It is a declaration of bad will toward sameness, in a full deployment of the powers of the FALSE. It is not an illusion, but a real and potentially politically

potent move against dominating forces: the forces of molarity (Massumi, 1992, p. 181, je souligne, majuscules dans le texte)

En plus du degré d'artifice, Massumi parle aussi, ailleurs dans le texte, de l'état « d'hyperdifférenciation » (1992, p. 104) : le devenir-autre est un travail, une métamorphose progressive qui puise dans l'assemblage de *nouvelles* configurations à faire (*action dans la durée*). Il est considéré comme *faux* par rapport à un « devenir-lemême », lui, *vrai* et *normal*. Le devenir-autre est donc hautement politique (Massumi, 1992, p. 102-103) et résistance (« friction in the molar machine » Massumi, 1992, p. 106) pour se transformer éventuellement en ce que nous ne *pouvons pas être* (un éternel supermoléculaire, Massumi, 1992, p. 106).

Voir « le devenir-autre » comme étant graduel fait taire deux propositions : 1) l'alternatif est dans/contre/avec/au-delà du capitalisme et 2) l'alternatif est (im)possible. Tout est dans/contre/avec/au-delà. (im)possible. Rien n'est Enchevêtrement (Haraway, 2016). Nous faisons continuellement « avec ». L'alternatif se réalise à travers les processus de différenciation qui font se mouvoir les organisations plus ou moins différemment atténuant (parfois, pas toujours) le capitalisme et produisant alors des ouvertures vers un éventuel futur « post capitaliste ». Les organisations alternatives ne sont pas paradoxales (comme le supposent Böhm et al., 2010), elles ne sont pas hybrides (voir Karré, 2010), elles ne sont pas en tension: elles produisent des degrés différents d'existence capitaliste – elles font émerger (parfois) un moindre capitalisme. Dans Le Pli: Leibniz et le Baroque, Deleuze écrit « la différence n'est plus entre le polygone et le cercle, mais dans la pure variabilité des côtés du polygone ; elle n'est plus entre le mouvement et le repos, mais dans la pure variabilité de la vitesse » (1988, p. 88, je souligne). J'interprète la phrase comme une proposition de penser en degrés. La différence n'est plus entre une organisation « traditionnelle » et une organisation alternative, mais dans la pure variabilité des

configurations de l'organisation. Configurations qui sont faites, défaites, refaites par les processus et les mouvements qui différencient graduellement vers une moindre bureaucratie, une moindre marchandisation du savoir... un moindre capitalisme, un moindre néolibéralisme.

Les « organisations alternatives » n'existent pas. Elles ne sont pas « alternatives », elles reconfigurent, agencent différemment ce qui existe. Elles sont la production de nouvelles subjectivités et de possibles à venir. Elles ne sont pas « des alternatives », elles sont variations, métamorphoses, pliages de la configuration dominante. « Elles » sont les humains et les non humains qui les constituent et qui font parler de nouvelles figures (valeurs, idéaux, etc.) en vue de repenser le monde et de l'agencer différemment. Dans le site du langage, de l'interaction, de la relation sont rendus présents de nouveaux concepts qui varient et du coup reconfigurent. C'est en ce sens que l'alternatif est mouvement de différenciation et non pas « qualité propre » ou « étiquette ». Il est reconfiguration et réorganisation de l'organisation humaine capitaliste. Abandonnons l'expression « organisations alternatives » et parlons désormais de « variations organisationnelles pour un moindre capitalisme ».

Comment l'UPop et le COA diffèrent-ils dans l'organisation néolibérale?

Elles diffèrent par les processus de différenciation qui reconfigurent les subjectivités.

Elles diffèrent qualitativement.

Elles ne diffèrent pas dans/contre/avec/au-delà, elles font *varier* le capitalisme néolibéral.

Elles diffèrent en métamorphosant graduellement.

Elles diffèrent en tant qu'elles réorganisent le monde social.

Elles redéfinissent les modalités de s'organiser par variations et en degrés.

9.2 Pour en finir : de l'affect commun politique

Je tourne autour de la fin de la thèse. Je veux encore et toujours dire quelque chose. Je ne veux pas la quitter? Je ne veux pas y mettre le point final? (et pourtant ce que je désire *le plus* : *en finir*).

Je tourne autour de la fin de la thèse comme si elle avait encore quelque chose à me dire. Je lis Spinoza. Je relis Deleuze. Je me replonge dans Foucault pour voir si eux aussi ont encore quelque chose à me dire... Mais que dire de plus? Quels possibles ouvrir?

Reprenons pour une dernière nouvelle fois. Allons ailleurs. Venons-en au cœur.

Frédéric Lordon écrit qu'une « science sociale ne fera pas l'économie du passage par la localité des corps affectés, corps saisis par les rapports sociaux et les formes institutionnelles » (2013, p. 77). Et de fait, les variations organisationnelles s'effectuent dans l'interaction entre les acteurs qui sont et ont été *affectés*. Cooren (2013) a déjà parlé des passions qui nous meuvent et qui *nous affectent*. Explorer l'affect, me (nous) conduira au point final.

Le structuralisme des passions que Lordon élabore dans *La société des affects* (2013), à partir d'une réflexion spinoziste, se base sur deux points fondamentaux : l'humain est corps *désirant* et corps *affecté* (2013, p. 64-65). Reprenant Spinoza, il définit l'affect comme « l'effet en une certaine chose de l'exposition à la puissance d'agir d'une ou

plusieurs autres choses » (Lordon, 2013, p. 70). Marxiste convaincu, Lordon ajoute que c'est l'ensemble des éléments structurels qui composent la situation salariale (économie marchande, accumulation primitive, appropriation privative) qui affecte concrètement les individus (2013, p. 67). D'ailleurs, le philosophe et économiste estime que le néolibéralisme a entrepris de modifier le régime de désirs et d'affects hérités du fordisme :

Se rendre à l'entreprise, en épouser les fins, s'approprier ses tâches, faire de ses assignations des horizons personnels, les éprouver comme des occasions parmi les plus hautes d'effectuation de ses propres puissances, en faire la part centrale de sa propre existence, toutes ces choses deviennent — ou doivent devenir — intrinsèquement désirables. Ainsi le régime néolibéral de la mobilisation salariale vise-t-il à reconfigurer les désirs individuels pour les aligner sur le désir-maître du capital (2013, p. 74).

L'intérêt de la pensée de Lordon, outre qu'elle réactualise Spinoza, réside dans le fait qu'elle insiste sur la dimension locale des affects puisque pour lui les structures globales s'expriment localement à travers ces derniers qu'elles produisent (2013, p. 77). Ce faisant et dans la mesure où chaque corps est affecté individuellement tout en exprimant localement les structures « globales », les « affects communs » émergent (par exemple : aller travailler tous les matins). Par ailleurs, les humains peuvent être affectés de manière différente par le même objet et parfois l'affection va être « négative » : c'est l'indignation, « affect politique générique dont Spinoza fait le moteur de toutes les séditions » (Lordon, 2013, p. 83). *In fine*, Lordon politise les affects en montrant que leur dimension locale (qu'il nomme *agency*) fait qu'ils réorganisent le monde social :

Dès lors qu'elles [les structures] sont habitées par des pôles de puissance, il y a de *l'agency* dans les structures, mais de *l'agency* contrainte, déterminée la plupart du temps à effectuer les mouvements requis par la normalisation institutionnelle... mais aussi parfois à s'en échapper si d'aventure les courants

d'affects collectifs viennent à tourner. Tenant les deux bouts de la chaîne, indûment réputés contradictoires, on pourrait donc répondre ainsi à la question, posée en mai 68, de savoir si « ce sont les structures qui descendent dans la rue ». La réponse est que ce sont d'abord des corps individuels désirants qui y descendent, mais qu'ils n'y descendent que pour avoir été affectés d'une certaine manière dans et par les structures, c'est-à-dire, et cela sans aucun paradoxe, qu'ils y descendent pour s'en prendre aux structures qui les y ont fait descendre – et parce que celles-ci ont fini par se rendre odieuses (2013, p. 84, "agency" souligné dans le texte, le reste souligné par moi)

Ce qui m'intéresse chez Lordon est son articulation entre les affects du corps désirant de l'humain et la résistance, le changement et le « faire autrement ». En effet, ceux qui décident de s'organiser différemment sont mus par un souffle vital (une volonté de, une puissance d'agir) et parce qu'ils sont *affectés* par les conséquences des mécanismes de domination. Alors ils aspirent à persévérer dans leur être *autrement* et à défaire la « normalisation » : ils aspirent à autre chose. L'affection est performative parce qu'elle pousse à agir vers une action concrète de vivre et de faire différemment *pour de vrai*. C'est autre chose que la passion du philatéliste qui est *seulement individuelle* (Cooren, 2013). L'affect de Lordon est *politique* dans le sens où il est en lien avec les affaires publiques¹¹⁵ qui nous concernent.

Le *locus* des variations organisationnelles se trouve alors dans l'affect politique qui pousse à agir. Elles émergent de l'affection politique de plusieurs personnes *indignées* en commun et en même temps. Elles ont été poussées affectivement, elles ont voulu faire différemment et notamment « en faisant communauté » en vue de nouveaux possibles. L'affect commun politique produit la volonté de réorganiser et de reconfigurer le monde social. Il est profondément lié à l'attachement à des valeurs. Cela me rappelle d'ailleurs ce que nous avions écrit, Consuelo, Marie-Claude et moi, dans

¹¹⁵ Voir définition de « politique » dans le Littré (Littré, s. d.)

un article sur le bénévolat (2016, p. 229): « les attachements ne sont pas simplement les conditions d'existence d'un projet de bénévolat, ils en sont aussi le(s) « mode(s) d'existence » dans la mesure où ils déterminent la façon dont il est défini, conçu et maintenu ».

Certes, les attachements à des valeurs, à des idéaux, à des personnes ou à des utopies sont des conditions d'existence, mais il y a plus encore : l'affect commun politique. Dans le cas des variations organisationnelles, leurs « comment » est un affect commun politique qui est tourné vers la désaliénation et le dé-assujettissement. Il est la voie de la reconfiguration qui conduit au « faire commun », au « faire communauté » tant présents dans ce qui compte pour différer. Les variations organisationnelles par mouvements de différenciation actualisent in fine l'affection des individus qui, meurtris par le capitalisme néolibéral assujettissant et aliénant, pensent différemment en espérant paver la voie d'un futur libérateur.

Une dynamique critique n'est lancée que par une formation de puissance collective déterminée à une action transformatrice. Et cette formation de puissance elle-même ne se constitue que sous le coup d'affects communs suffisamment intenses. Ces affects ont à voir avec les seuils de l'intolérable, de « ce qui ne peut plus durer » (Lordon, 2013, p. 100).

Expiration.

PETIT ÉPILOGUE

Épiloguons.

Dans L'Archéologie du Savoir (1969, p. 151), Foucault écrit :

L'analyse énonciative est une analyse historique, mais qui se tient de toute interprétation : aux choses dites (...), elle demande sur quel mode elles existent, ce que c'est pour elles d'avoir été manifestées, d'avoir laissé des traces et peut-être de demeurer là, pour une réutilisation éventuelle; ce que c'est pour elles d'être apparues – et nulle autre à leur place.

Analogie avec ce que j'ai tenté de faire dans la thèse : archéologie et analyse énonciative et historique de l'alternatif. J'ai demandé sur quel(s) mode(s) existent les universités alternatives à partir des choses dites. Ces modes se sont révélés être ceux de l'affection politique et de la différenciation réalisée en processus qui font moindrement le capitalisme. Les variations organisationnelles affectent en même temps les relations capitalistes qui colorent le présent. Affections qui affectent en altérant.

Avec timidité je suis entrée « dans » les relations capitalistes néolibérales pour les aplatir. Et j'ai dû passer par la pensée du degré pour le faire. Me reprochera-t-on de réifier le capitalisme néolibéral? Je ne l'espère pas parce que ce n'est pas ce que j'ai voulu faire. De le voir omniscient je m'y refuse, je le vois comme une mise en relation. Du coup il est plus facile à *combattre*. Le capitalisme néolibéral ce n'est pas Dieu. *Je ne crois pas en Dieu*. Le capitalisme néolibéral *ne voit rien*. Il (nous) fait, il (nous)

affecte, il (nous) (re)lie autant que nous le faisons, nous l'affectons, nous nous lions à lui. Le capitalisme néolibéral est un être au monde qu'il faut transformer. Tendre vers le moindre, c'est l'atténuer pour le faire disparaître et l'effacer.

Je dois arrêter de tourner autour de la fin de la thèse.

Il faut que je me taise et en finir.

Je laisse tout ce qui m'a affectée prendre une pause, respirer, s'étendre et devenir autre chose.

Je m'accroche désormais à l'affect commun politique qui, hantant nos corps, tranchera notre devenir.

Que puis-je savoir, ou que puis-je voir et énoncer dans telles conditions de lumière et de langage? Que puis-je faire, à quel pouvoir prétendre et quelles résistances opposer? Que puis-je être, de quels plis m'entourer ou comment me produire comme sujet?

Quelle est notre lumière et quel est notre langage, c'est-à-dire, notre « vérité » aujourd'hui? Quels pouvoirs faut-il affronter, et quelles sont nos capacités de résistance, aujourd'hui où nous ne pouvons pas nous contenter de dire que les vieilles luttes ne valent plus? Et peut-être surtout n'assistons-nous pas, ne participons-nous pas à la « production d'une nouvelle subjectivité »? Les mutations du capitalisme ne trouvent-elles pas un « vis-à-vis » inattendu dans la lente émergence d'un nouveau Soi comme foyer de résistance?

Deleuze, Foucault (p. 122, 123 et 124)

Somos musiqueros	Somos los adictos
Por que así lo dicta	Ciudadanos de papel
El sol somos los heroicos	Somos la esperanza
Guerrilleros del amor.	Dibujada en la pared.
Somos los suicidas	Somos los actores
Buscadores del amar	De la cruda realidad
Somos los amantes	Somos partidarios de la
Trasnochados de la paz.	Humana dignidad.
Somos herederos de la	Somos disidentes
Duda y el temor	De la puta corrupción
Somos alquimistas de	Somos compañeros de
La gran revolución.	Las madres del dolor.
Somos mensajeros de	Somos mensajeros de
La lucha y la verdad	La lucha y la verdad
Somos peregrinos de	Somos peregrinos de
La amada libertad.	La amada libertad.

Somos Nosotros - Rally Barionuevo

BIBLIOGRAPHIE

- Alvesson, M. (2013). The Triumph of Emptiness: consumption, higher education et work organization. UK: Oxford University Press.
- Ashcraft, K. L., Kuhn, T., et Cooren, F. (2009). Constitutional amendments: "Materializing" organizational communication. *Academy of Management Annals*, 3(1), 1-64.
- Baltes, M. (1993). Plato's School, the Academy. Hermathena, 5-26.
- Barin Cruz, L., Aquino Alves, M., et Delbridge, R. (2017). Next steps in organizing alternatives to capitalism: toward a relational research agenda: Introduction to the Special Issue. M@n@gement, 20(4), 322.
- Barnett, R. (2011). Being a University. London: Routledge.
- Beigel, F. (2011). Misión Santiago. El mundo académico jesuita y los inicios de la cooperación internacional católica. Santiago de Chile: LOM.
- Benoit-Barné, C., et Cooren, F. (2009). The Accomplishment of Authority Through Presentification: How Authority Is Distributed Among and Negotiated by Organizational Members. *Management Communication Quarterly*, 23(1), 5-31.
- Bergson, H. (1888). Essai sur les données immédiates de la conscience. Chicoutimi: Classiques des sciences sociales.
- Berr, É. et Moulin, L. (2017). La mise en marché de l'université. *Sciences critiques* Récupéré le 15 avril 2018, à l'adresse https://sciences-critiques.fr/la-mise-en-marche-de-luniversite/
- Berr, É. et Moulin, L. (2018). « En marche » vers la destruction de l'université. *Les Économistes Atterrés*. Récupéré le 15 avril 2018 à l'adresse http://atterres.org/article/en-marche-vers-la-destruction-de-luniversit%C3%A9
- Bhowmik, S. K., et Sarker, K. (2002). Worker Cooperatives as Alternative Production Systems: A Study in Kolkata, India. *Work and Occupations*, 29(4), 460-482.
- Böhm, S., Dinerstein, A. C., et Spicer, A. (2010). (Im)possibilities of autonomy: Social movements in and beyond capital, the state and development. *Social Movement Studies: Journal of Social, Cultural and Political Protest*, 9(1), 37-41.
- Boltanski, L., et Chiapello, E. (2011). Le nouvel esprit du capitalisme. Paris: Gallimard.

- Born, G. (2010). On Tardean relations: temporality and ethnography. In *The Social after Gabriel Tarde: debates and assessments*, pp. 230-247. Oxon: Routledge.
- Borrero Cabal, A. (1995). L'université aujourd'hui: éléments de réflexion. Paris et Ottawa: UNESCO et Centre de recherches pour le développement international.
- Bourdieu, P. (1984). Homo Academicus. Paris: Le sens commun.
- Bretos, I., et Errasti, A. (2017). Challenges and opportunities for the regeneration of multinational worker cooperatives: Lessons from the Mondragon Corporation—a case study of the Fagor Ederlan Group. *Organization*, 24(2), 154–173.
- Bridgman, T. (2007). Freedom and autonomy in the university enterprise. *Journal of Organizational Change Management*, 20, 478-490.
- Brummans, B. H. J. M. (2011). What goes down must come up: Communication as incarnation and transcension. *Communication and Critical/Cultural Studies*, 8(2), 194-200.
- Brummans, B. H. J. M. et Cooren, F. (2011). Communication as Incarnation. *Communication and Critical/Cultural Studies*, 8(2), 186-187.
- Candea, M. (2010). The Social after Gabriel Tarde: debates and assessments. Oxon: Routledge.
- Cantwell, B. et Ilkka, K. (2014). *Academic capitalism in the age of globalization*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Castoriadis, C. (1998). Les Carrefours du labyrinthe. Paris: Seuil.
- Charle, C. et Verger, J. (2007). *Histoire des universités* (2^e éd.). Paris : Presses Universitaires de France.
- Chauvière, M. (2009). Éducation populaire et mouvements familiaux ouvriers chrétiens. *Vie sociale*, 4, 55-67.
- Cheney, G. (2014). Alternative organization and alternative organizing. Récupéré à l'adresse http://www.criticalmanagement.org/node/3182
- Cheney, G., Santa Cruz, I., Peredo, A. M., et Nazareno, E. (2014). Worker cooperatives as an organizational alternative: Challenges, achievements and promise in business governance and ownership. *Organization*, 21(5), 591-603.
- Chesnais, F. et Divès, J.-P. (2005). Que se vayan todos! Le peuple d'Argentine se soulève. Paris: Nautilus éditions.
- Chia, R. (1999). A « Rhizomic » Model of Organizational Change and Transformation: Perspective from a Metaphysics of Change. *British Journal of Management*, 10(3), 209-227.
- Clarke, A. E. (2005). Situational Analysis: Grounded Theory After the Postmodern Turn. Thousand Oaks: Sage.
- Cooper, R. (1989). Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 3: The Contribution of Jacques Derrida. *Organization Studies*, 10(4), 479-502.

- Cooper, R. (2014). Process and Reality. In *The Oxford Handbook of Process Philosophy and Organization Studies*. Oxford: Oxford University Press.
- Cooren, F. (2006). The organizational world as a plenum of agencies. In J. R. Taylor et E. Van Every (Éd.), Communication as organizing: Empirial and theoretical explorations in the dynamic of text and conversation (p. 81-100). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Cooren, F. (2010). Ventriloquie, performativité et communication: Ou comment faiton parler les choses. *Réseaux*, 163(5), 33.
- Cooren, F. (2013). *Manières de faire parler. Interaction et ventriloquie*. Lormont: Le Bord de l'eau.
- Cooren, F. (2014). Pragmatism as ventriloquism: Creating a dialogue among seven traditions in the study of communication. *Language Under Discussion*, 2(1), 1-26.
- Cooren, F. (2015). In medias res: communication, existence, and materiality. *Communication Research and Practice*, 1(4), 307-321.
- Cooren, F. (2018). Materializing Communication: Making the Case for a Relational Ontology. *Journal of Communication*, 68(2), 278-288.
- Cooren, F., Brummans, B., Benoit-Barné, C. et Matte, F. (2013). The Communicative Constitution of Organizational Culture: A Question of Cultivation. In *Faces of Organizational Culture and Communication*, pp. 153-179.
- Cooren, F. et Fairhurst, G. T. (2008). Dislocation and stabilization: how to scale up from interactions to organization. In L. L. Putnam et A. M. Nicotera (Éd.), Building Theories of Organization: The Constitutive Role of Communication. New York & London: Routledge.
- Cooren, F., Kuhn, T., Cornelissen, J. P. et Clark, T. (2011). Communication, Organizing and Organization: An Overview and Introduction to the Special Issue. *Organization Studies*, 32(9), 1149-1170.
- Cooren, F., Matte, F., Benoit-Barné, C., et Brummans, B. H. J. M. (2013). Communication as Ventriloquism: A Grounded-in-Action Approach to the Study of Organizational Tensions. *Communication Monographs*, 80(3), 255-277.
- Cooren, F. (2015). *In medias res*: communication, existence, and materiality. *Communication Research and Practice*, 1(4), 307-321.
- Coriat, B. (2015). Le retour des communs: La crise de l'idéologie propriétaire. Paris: Les liens qui libèrent.
- Dardot, P., et Laval, C. (2009). La nouvelle raison du monde: essai sur la société néolibérale. Paris: La Découverte.
- Dardot, P., et Laval, C. (2014). Commun: Essai sur la révolution au XXIe siècle. Paris: La Découverte.

- Dean, J. (2005). Communicative Capitalism: Circulation and the Foreclosure of Politics. *Cultural Politics: An International Journal*, *I*(1), 51-74.
- Del Fa, S. (2016). Mise en tension « des savoirs » et négociations identitaires. Communication et organisation, 49 Organisations et savoirs: quelles méditations?.
- Del Fa, S. (2017). The embodiment of the alternative in an alternative college: an iterative process between repetition, opposition and adaptation. *Tamara: journal for critical organization inquiry*, 15(3-4).
- Del Fa, S., et Vásquez, C. (à paraître). Existing through differentiation: a Derridean approach to alternative organizations. M@n@gement.
- Del Fa, S., Vásquez, C. et Plourde, M.-C. (2016). «Il faut que ça tienne!»: étudier le bénévolat à la lumière des dynamiques d'attachement et de détachement. *Recherches en Communication*, 42(42), 213–231.
- Deleuze, G. (1968). Différence et Répétition. Paris: Presses Universitaires de France.
- Deleuze, G. (1985). Cinéma: cours 77 du 29 janvier 1985 donné à l'Université Paris 8. Transcription par Sara Fababini et correction par Mélanie Pétrémont. Récupéré à l'adresse: http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=297
- Deleuze, G. (1986). Foucault. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1988). Le Pli: Leibniz et le Baroque. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1990). Post-scriptum sur les sociétés de contrôle. L'autre journal, 1 (mai).
- Deleuze, G., et Guattari, F. (1980). *Mille Plateaux: capitalisme et schizophrénie 2*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Denis, J.-L., Langley, A. et Rouleau, L. (2007). Strategizing in pluralistic contexts: Rethinking theoretical frames. *Human Relations*, 60(1), 179-215.
- Derrida, J. (1972). Marges de la philosophie. Paris: Minuit.
- Derrida, J. (1993). Spectres de Marx l'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale. Paris: Galilée.
- Derrida, J. (2001). L'université sans condition. Paris: Galilée.
- Dinerstein, A. (2003). Power or counter power? The dilemma of the Piquetero movement in Argentina post-crisis. *Capital et Class*, 81, 8, 1-88.
- Dinerstein, A. (2015). The Politics of Autonomy in Latin America: The Art of Organising Hope. London: Palgrave Macmillan.
- Dorion, L. (2017). Construire une organisation alternative. Revue Française de Gestion, 43(264), 143-160.
- Edu-Factory collective (2009). Toward a global autonomous university, cognitive labor, the production of knowledge, and exodus from the education factory. Autonomedia.
- Englund, H. (2018). From the extended-case method to multi-sited ethnography (and back). In *Schools and Styles of Anthropological Theory*. London: Routledge.

- Federici, S. (2009). Education and the Enclosure of Knowledge in the Global University. ACME: An International Journal for Critical Geographies, 8(3), 454–461.
- Federici, S. (2014). Caliban et la sorcière: Femmes, corps et accumulation primitive. Marseille, Genève, Paris: Éditions Senonevero Entremonde.
- Federici, S. (2018). Re-enchanting the World: Feminism and the Politics of the Commons. New York: PM Press/Kairos.
- Federici, S. et Caffentzis, G. (2007). Notes on the Edu-factory and Cognitive Capitalism. *The Commoner*, 12, 63-70.
- Flecha, R. et Ngai, P. (2014). The challenge for Mondragon: Searching for the cooperative values in times of internationalization. *Organization*, 21(5), 666-682.
- Foucault, M. (1966). Les utopies réelles ou lieux et autres lieux. In *Articles, préfaces, conférences* (La Pléiade). Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (1969). L'Archéologie du savoir. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (1990). Qu'est-ce que la critique? Critique et Aufklärung. Bulletin de la société française de philosophie, 2(avril-juin).
- Foucault, M. (1994). Dits et écrits (1954-1988), tome III: 1976-1979. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (2004). Naissance de la biopolitique: cours au Collège de France (1978-1979). Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (2012). Il faut défendre la société, Cours au Collège de France (1975-1976).
- Foucault, M. (2015a). Histoire de la sexualité, 1. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (2015b). Histoire de la sexualité, 2. Paris: Gallimard.
- Fournier, S., et Avery, J. (2011). The uninvited brand. *Business Horizons*, 54(3), 193-207.
- Fournier, V. (2002). Utopianism and the cultivation of possibilities: Grassroots movements of hope. *Sociological Review*, 50(S1), 189-216.
- Freitag, M. (1995). Le naufrage de l'université. Montréal: Nuit Blanche Éditeur.
- Friot, B. (2017). Entretien filmé pour Hors-Série. Récupéré le 5 novembre 2018, à l'adresse https://www.hors-serie.net/emission.php?id=263
- Fuchs, C. et Monticelli, L. (2018). Repeating Marx: Introduction to the Special Issue "Karl Marx @ 200: Debating Capitalism et Perspectives for the Future of Radical Theory". *tripleC: Communication, Capitalism et Critique.*, 16(2), 406-741.
- Garfinkel, H. (1967). Studies in Ethnomethodology. N.J. Prentice-Hall: Englewood Cliffs.
- Garrigou, A. (2017). Ubu règne sur l'université française, *Le Monde diplomatique*. Septembre 2017, 1-14.

- Geertz, C. (1973). The interpretation of cultures: selected essays. New York: Basic Books.
- Geiger, R. L. (2015). The history of American higher education: learning and culture from the founding to world war II. Princeton: Princeton University Press.
- Généreux, J. (2016). La déconnomie: quand l'empire de la bêtise surpasse celui de l'argent. Paris : Seuil.
- George, É. (2012). The University System: Alienation or Emancipation? *TOPIA Canadien Journal of cultural studies* (28), 188–198.
- George, É. (2013). La dérive des universités, vue de l'autre côté de l'océan Atlantic. Questions de communication, 23(1).
- Gibson-Graham, J. (1996). The End of Capitalism (As We Knew It). Minneapolis: University Of Minnesota Press.
- Gibson-Graham, J. (2006). *A Postcapitalist Politics*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Giner de los Rios, F. (1916). La universidad española. Obras completas de Francisco Giner de Los Ríos (2e éd.). Madrid: université de Madrid.
- Guattari, F. (1981). Le Capitalisme Mondial Intégré et la révolution moléculaire. Centre d'Information sur les Nouveaux Espaces de Liberté, 1-9.
- Haiven, M., et Kasnabish, A. (2014). *The Radical Imagination*. Halifax et Winnipeg: Fernwood Publishing.
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Haraway, D. (2016). *Staying with the Trouble*. Durham and London: Duke University Press.
- Harvie, D. (2006). Value production and struggle in the classroom: Teachers within, against and beyond capital. *Capital et Class*, 30(1), 1–32.
- Holloway, J. (2010). Crack Capitalism. New York: Pluto Press.
- Huisman, J., Norgard, J. D., Rasmussen, J. G., et Stensaker, B. (2002). Alternative Universities Revisited: A Study of the Distinctiveness of Universities Established in the Spirit of 1968. *Tertiary Education and Management*, 8, 315-332.
- Ingold, T. (2011). Being Alive: Essays on Movement, Knowledge and Description. London: Routledge.
- Jeppesen, S., et Nazar, H. (2012). Beyond Academic Freedom: Canadian Neoliberal Universities in the Global Context. *Topia (York University)*, (28), 87-113.
- Jerne, C. (2018). The syntax of social movements: jam, boxes and other anti-mafia assemblages. *Social Movement Studies*, 17(3), 282-298.
- Johnson, B., Kavanagh, P. et Mattson, K. (Éd.). (2003). Steal This University: The Rise of the Corporate University and the Academic Labor Movement. New York: Routledge.

- Judson, K. M., Gorchels, L. et Aurand, T. W. (2006). Building a University Brand from Within: A Comparison of Coaches' Perspectives of Internal Branding. *Journal of Marketing for Higher Education*, 16(1), 97-114.
- Juris, J., et Sitrin, M. (2016). Globalization, Resistance, and Social Transformation. In
 D. Courpasson et S. Vallas (Eds), The SAGE Handbook of Resistance, pp. 31-50. London: SAGE Publications Ltd.
- Karré, P. M. (2010). Hybrid organizations: cause or cure? A discussion based on a study in the Dutch waste management sector. In *Blurring Sector Boundaries, Hybrid Organizations and Public Services: Current Issues and Common Ground*.
- Karsenti, B. (2010). Imitation: returning to the Tarde-Durkheim debate. In M. Candea (Trad.), *The Social after Gabriel Tarde: debates and assessments*, pp. 44-61. Oxon: Routledge.
- Keucheyan, R. (2017). Hémisphère gauche: cartographie des nouvelles pensées critiques. Paris: La Découverte.
- Klein, N. (2004). No logo. Paris: J'ai lu.
- Klein, N. (2015). Tout peut changer : capitalisme et changement climatique. Montréal: Lux Éditeur.
- Klein, N. (2017). Dire non ne suffit plus: Contre la stratégie du choc de Trump. Montréal: Lux Éditeur.
- Kozinets, R. V. (2010). *Netnography: doing ethnographic research online*. London: Sage Publications.
- Kuhn, T., Ashcraft, K. L., et Cooren, F. (2017). The Work of Communication: Relational Perspectives on Working and Organizing in Contemporary Capitalism. London: Routledge.
- Land, C., et King, D. (2014). Organizing otherwise: Translating anarchism in a voluntary sector organization. *Ephemera: theory et politics in organization*, 14(4), 923-950.
- Langley, A., et Tsoukas, H. (2017). Introduction: Process Thinking, Process Theorizing and Process Researching. In *The SAGE Handbook of Process Organization Studies* (Langley et Tsoukas, Eds). London: SAGE Publications Ltd.
- Lapoujade, D. (2014). Deleuze, les mouvements aberrants. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Latour, B. (2002). Gabriel Tarde and the End of the Social. *The Social in Question.*New Bearings in History and the Social Sciences, 117-132.
- Latour, B. (2006). Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique. Paris: La Découverte.
- Latour, B. (2017). Où atterrir? Paris: La Découverte.
- Latour, B. et Woolgar, S. (1979). Laboratory Life: the Social Construction of Scientific Facts. Los Angeles: Sage.

- Law, J. (2004). After method: mess in social science research. London: Routledge.
- Le Goff, J. (2010). Le Moyen-âge et l'argent. Paris : Perrin.
- Littré. (s.d.) Intention, étymologie. Récupéré à l'adresse https://www.littre.org/definition/intention
- Littré. (s. d.). Politique. Récupéré à l'adresse https://www.littre.org/definition/politique Lordon, F. (2008). *Conflits et pouvoirs dans les institutions du capitalisme*. Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Lordon, F. (2010). Capitalisme, désir et servitude: Marx et Spinoza. Paris: La Fabrique. Lordon, F. (2013). La société des affects: pour un structuralisme des passions. Paris: Seuil.
- Lowrie, A. (2007). Branding higher education: Equivalence and difference in developing identity. *Journal of Business Research*, 60, 990-999.
- Macherey, P. (2011). La Parole universitaire. Paris: La Fabrique.
- Maeckelbergh, M. (2011). Doing is Believing: Prefiguration as Strategic Practice in the Alterglobalization Movement. *Social Movement Studies*, 10(1), 1-20.
- Macron, E. (2017). Extraits de discours sur ceux qui réussissent vs ceux qui ne sont rien. Récupéré à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=yVw0zCu4X30
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System: The emergence of multi-sited ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 25, 95-117.
- Marcus, G. E. (2011). Multi-sited ethnography: five or six things I know about it now. In *Multi-sited Ethnography: Problems and Possibilities in the Translocation of Research Methods* (Coleman et Von Hellermann Eds). London: Routledge.
- Marx, K. (1867). Le Capital. Paris: Gallimard.
- Massumi, B. (1992). A user's guide to capitalisme and schizophrenia: deviations from Deleuze and Guattari. London: The MIT Press.
- Massumi, B. (2018). Réévaluer la valeur pour sortir du capitalisme. *Multitudes*, 71(2), 80.
- Mercier, A. (2014). Dérives des universités, périls des universitaires, *Questions de communication*, 22, 197-234.
- Mermet, D. (2018, 1er mai). Entrevue avec Frédéric Lordon. Récupéré le 10 septembre 2018, à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=ydbEn7HEbXc
- Monticelli, L. (2018). Embodying Alternatives to Capitalism in the 21st Century. tripleC: Communication, Capitalism et Critique, 16(2), 502-517.
- Mouffe, C. (2018). Pour un populisme de gauche. Paris : Albin Michel.
- Mumby, D. (2019). Communication Constitutes Capital: Branding and the Politics of Neoliberal Dis/Organization. In *Dis/organization as communication* (C. Vásquez et T. Kuhn). London et New York: Routledge.
- Mumby, D. (2015). Organizing Power. Review of Communication, 15(1), 19-38.
- Mumby, D. (2016). Organizing beyond organization: Branding, discourse, and communicative capitalism. *Organization*, 1(24).

- Naidoo, R., Shankar, A., et Veer, E. (2011). The consumerist turn in higher education: Policy aspirations and outcomes. *Journal of Marketing Management*, 27, 1142-1162.
- O'Mahoney, J., Vincent, S., et Harley, B. (2018). Realist studies of oppression, emancipation and resistance. *Organization*, *Online first*, 0-10.
- Paranque, B. et Willmott, H. (2014). Cooperatives—saviours or gravediggers of capitalism? Critical performativity and the John Lewis Partnership. *Organization*, 21(5), 604-625.
- Parker, M. (1998). Organization, community and utopia. Studies in Cultures, Organizations and Societies, 4(1), 71-91.
- Parker, M. (2018). Shut Down the Business School. New York: Pluto Press.
- Parker, M., Cheney, G., Fournier, V., et Land, C. (2014). The Routledge companion to alternative organization. London: Routledge.
- Parker, M., Fournier, V., et Reedy, P. (2007). The Dictionary of Alternatives: Utopianism and Organization (1^{re} éd.). London: Zed Books.
- Parker, S. et Parker, M. (2017). Antagonism, Accommodation and Agonism in Critical Management Studies: Encouraging Alternative Organizations. *Human Relations*, 70(11), 1366-1387.
- Peruta, A. et Shields, A. B. (2016). Social media in higher education: understanding how colleges and universities use Facebook. *Journal of Marketing for Higher Education*, 1241(August), 1-13.
- Polanyi, K. (2009). La Grande transformation. Paris: Gallimard.
- Poujol, G. (2005). Éducation populaire: une histoire française. Hermès, La Revue, (42), 126-130.
- Readings, B. (1997). The University in ruins. Cambridge: Harvard University Press.
- Rossi, A. (2014). *Ivory Tower*. Participant Media Paramount Pictures Samuel Goldwyn Films.
- Rothé, B. (2011). *Il n'y a pas d'alternative : trente ans de propagande économique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Satow, R. L. (1975). Value-Rational Authority and Professional Organizations: Weber's Missing Type. *Administrative Science Quarterly*, 20(4), 526-531.
- Schumpeter, J. (1946). Capitalisme, socialisme et démocratie (2e éd.). Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- Sen, J. (Éd.). (2018). The Movements of Movements: Part 2: Rethinking Our Dance. Oakland: OpenWord and PM Press.
- Stengers, I. (2008). Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient. Paris: La Découverte.
- Storey, J., Basterretxea, I., et Salaman, G. (2014). Managing and resisting « degeneration » in employee- owned businesses: A comparative study of two large retailers in Spain and the United Kingdom. *Organization*, 21(5), 626-644.

- Sutherland, N., Land, C. et Bohm, S. (2014). Anti-leaders(hip) in Social Movement Organizations: The case of autonomous grassroots groups. *Organization*, 20(3), 1-23.
- Tarde, G. (1898). Les lois sociales. Les classiques des sciences sociales. Récupéré à l'adresse http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/les_lois_sociales.pdf
- Temple, P. (2006). Branding higher education: illusion or reality? *Perspectives: Policy and Practice in Higher Education*, 10(1), 15-19.
- Tiqqun. (2000). Théorie du Bloom. Paris : La Frabrique.
- Tiqqun. (2009). Tout a failli, vive le communisme!. Paris: La Fabrique.
- Tonkonoff, S. (2013). A new social physic: The sociology of Gabriel Tarde and its legacy. *Current Sociology*, 61(3), 267-282.
- Tsing, A. L. (2017). Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme. Paris: La Découverte.
- Turbet, J.-L. (2009). Louise Michel franc-maçonne. Récupéré le 1^{er} novembre 2018, à l'adresse http://www.jlturbet.net/article-28802948.html
- UPop Montréal. (janvier 2019). Accueil. Récupéré de http://www.upopmontreal.com/ Vásquez, C. (2009). Espacer l'organisation: trajectoires d'un projet de diffusion de la science et de la technologie au Chili. University of Montreal, Montreal.
- Vásquez, C. (2016). A spatial grammar of organising: studying the communicative constitution of organisational spaces. *Communication Research and Practice*, 2(3), 351-377.
- Vásquez, C. et Cooren, F. (2013). Spacing Practices: The Communicative Configuration of Organizing Through Space-Times. *Communication Theory*, 23(1), 25-47.
- Vásquez, C., Del Fa, S., Sergi, V. et Cordelier, B. (2017). From consumer to brand: exploring the commodification of the student in a university advertising campaign. In *The corporatization of the business school: Minerva meets the market* (Tony Huzzard, Mats Benner et Dan Kärreman Eds). Oxon et New York: Routledge.
- Vásquez, C., Sergi, V. et Cordelier, B. (2013). From being branded to doing branding: Studying representation practices from a communication-centred approach. *Scandinavian Journal of Management*, 29(2), 135-146.
- Whitehead, A. N. (1929). Process and Reality. New York: Macmillan.
- Wittel, A. (2018). Higher Education as a Gift and as a Commons. tripleC: Communication, Capitalism et Critique. Open Access Journal for a Global Sustainable Information Society, 16(1), 194–213.

Ybema, S., Yanow, D., Wels, H., et Kamsteeg, F. (2009). *Organizational Ethnography: Studying the Complexity of Everyday Life*. London: SAGE Publications Ltd.